

# Fables

**Stevenson, Robert Louis**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# Fables



Robert Louis Stevenson

A Monseigneur le DAuphin

Je chAnte les HÈros dont Esope est le PÈre, Troupe de Qui l'Histoire,  
encor Que mensongÈre, Contient des vÈritÈs Qui servent de leÇons.

Tout pArle en mon OuvrAge, et mAme les Poissons: Ce Qu'ils disent  
s'Adresse A tous tAnt Que nous sommes.

Je me sers d'AnimAux pour instruire les Hommes.

Illustre rejeton d'un Prince AimÈ des cieux, Sur Qui le monde entier A  
mAintenAnt les yeux, Et Qui, fAisAnt flÈchir les plus superbes Tates,  
CompterA dÈsormAis ses jours pAr ses conQuAtes, QuelQue Autre te  
dirA d'une plus forte voix Les fAits de tes AÔeux et les vertus des Rois.

Je vAis t'entretenir de moindres Aventures, Te trAcer en ces vers de  
lÈgÈres peintures.

Et, si de t'AgrÈer je n'emporte le prix, J'AurAi du moins l'honneur de  
l'Avoir entrepris.

I, 1 LA CigAle et lA Fourmi

LA CigAle, AyAnt chAntÈ

Tout l'ÈtÈ,

Se trouvA fort dÈpourvue

QuAnd lA bise fut venue:

PAs un seul petit morceAu

De mouche ou de vermisseeAu.

Elle AllA crier fAmine

Chez lA Fourmi sA voisine,

LA priAnt de lui prAter

QuelQue grAin pour subsister

JusQu'A lA sAison nouvelle.

"Je vous pAierAi, lui dit-elle,

AvAnt l'O't, foi d'AnimAl,

IntÈrAt et principAl. "

LA Fourmi n'est pAs prAteuse:

C'est lA son moindre dÈfAut.

Que fAisiez-vous Au temps chAud?

Dit-elle A cette emprunteuse.

- Nuit et jour A tout venAnt

Je chAntAis, ne vous dÈplAise.

- Vous chAntiez? j'en suis fort Aise.

Eh bien! dAnsez mAintenAnt.

I, 2 Le CorbeAu et le RenArd

MAAtre CorbeAu, sur un Arbre perchÈ,

TenAit en son bec un fromAge.

MAAtre RenArd, pAr l'odeur AllÈchÈ,

Lui tint A peu prÈs ce lAngAge:

"HÈ! bonjour, Monsieur du CorbeAu.

Que vous Ates joli! Que vous me semblez beAu!

SAns mentir, si votre rAmAge

Se rApporte A votre plumAge,

Vous Ates le PhÈnix des hôtes de ces bois. "

A ces mots le CorbeAu ne se sent pAs de joie; Et pour montrer sA belle voix,

Il ouvre un lArge bec, lAisse tomber sA proie.

Le RenArd s'en sAisit, et dit: "Mon bon Monsieur, Apprenez Que tout flAtteur

Vit Aux dÈpens de celui Qui l'Ècoute:

Cette leÇon vAut bien un fromAge, sAns doute. "

Le CorbeAu, honteux et confus,

JurA, mAis un peu tArd, Qu'on ne l'y prendrAit plus.

I, 3 LA Grenouille Qui veut se fAire Aussi grosse Que le Boeuf Une Grenouille vit un Boeuf

Qui lui sembla de belle tAille.

Elle, Qui n'ÈtAit pAs grosse en tout comme un oeuf, Envieuse, s'Ètend, et s'enfle, et se trAvAille, Pour ÈgAler l'AnimAl en grosseur,

DisAnt: "RegArdez bien, mA soeur;

Est-ce Assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?

- Nenni. - M'y voici donc? - Point du tout. - M'y voilA?

- Vous n'en Approchez point. "LA chÈtive pÈcore S'enflA si bien Qu'elle crevA.

Le monde est plein de gens Qui ne sont pAs plus sAges: Tout bourgeois veut b,tir comme les grAnds seigneurs, Tout petit prince A des AmbAssAdeurs,

Tout mArQuis veut Avoir des pAges.

I, 4 Les Deux Mulets

Deux Mulets cheminAient, l'un d'Avoine chArgÈ, L'Autre portAnt l'Argent de lA GAbelle.

Celui-ci, glorieux d'une chArge si belle, N'e't voulu pour beAucoup en Atre soulAgÈ.

Il mArchAit d'un pAs relevÈ,

Et fAisAit sonner sA sonnette:

QuAnd l'ennemi se prÈsentAnt,

Comme il en voulAit A l'Argent,

Sur le Mulet du fisc une troupe se jette, Le sAisit Au frein et l'ArrAte.

Le Mulet, en se dÈfendAnt,

Se sent percer de coups: il gÈmit, il soupire.

"Est-ce donc lA, dit-il, ce Qu'on m'AvAit promis?

Ce Mulet Qui me suit du dAnger se retire, Et moi j'y tombe, et je pÈris.

- Ami, lui dit son cAmArAde,

Il n'est pAs toujours bon d'Avoir un hAut Emploi: Si tu n'AvAis servi  
Qu'un Meunier, comme moi, Tu ne serAis pAs si mAlAde. "

I, 5 Le Loup et le Chien

Un Loup n'AvAit Que les os et lA peAu,

TAnt les chiens fAisAient bonne gArde.

Ce Loup rencontre un Dogue Aussi puissAnt Que beAu, GrAs, poli, Qui  
s'ÈtAit fourvoyÈ pAr mÈgArde.

L'AttAQuer, le mettre en QuArtiers,

Sire Loup l'e't fAit volontiers;

MAis il fallAit livrer bAtAille,

Et le M,tin ÈtAit de tAille

A se dÈfendre hArdiment.

Le Loup donc l'Aborde humblement,

Entre en propos, et lui fAit compliment Sur son embonpoint, Qu'il  
Admire.

"Il ne tiendrA Qu'A vous beAu sire, D'Atre Aussi grAs Que moi, lui  
repArtit le Chien.

Quittez les bois, vous ferez bien:

Vos pAreils y sont misÈrAbles,

CAncres, hAires, et pAuvres diAbles,

Dont lA condition est de mourir de fAim.

CAR Quoi? rien d'AssurÈ: point de frAnche lippÈe: Tout A lA pointe de  
l'ÈpÈe.

Suivez-moi: vous Aurez un bien meilleur destin. "

Le Loup reprit: "Que me fAudrA-t-il fAire?

- PresQue rien, dit le Chien, donner lA chAsse Aux gens PortAnts b,tons, et mendiAnts;

Flatter ceux du logis, A son MAAtre complAire: MoyennAnt Quoi votre sAlAire

SerA force reliefs de toutes les fAÇons: Os de poulets, os de pigeons,

SAns pArler de mAinte cAresse. "

Le Loup dÈjA se forge une fÈlicitÈ

Qui le fAit pleurer de tendresse.

Chemin fAisAnt, il vit le col du Chien pelÈ.

"Qu'est-ce lA? lui dit-il. - Rien. - Quoi? rien? - Peu de chose.

- MAis encor? - Le collier dont je suis AttAchÈ

De ce Que vous voyez est peut-Atre lA cAuse.

- AttAchÈ? dit le Loup: vous ne courez donc pAs OA vous voulez? - PAs toujours; mAis Qu'importe?

- Il importe si bien, Que de tous vos repAs Je ne veux en Aucune sorte,

Et ne voudrAis pAs mAme A ce prix un trÈsor. "

CelA dit, mAAtre Loup s'enfuit, et court encor.

I, 6 LA GÈnisse, lA ChÈvre, et lA Brebis, en sociÈtÈ Avec le Lion LA GÈnisse, lA ChÈvre, et leur soeur lA Brebis, Avec un fier Lion, seigneur du voisinAge, Firent sociÈtÈ, dit-on, Au temps jAdis, Et mirent en commun le gAin et le dommAge.

DAns les lAcs de lA ChÈvre un Cerf se trouvA pris.

Vers ses AssociÈs Aussitôt elle envoie.

Eux venus, le Lion pAr ses ongles comptA, Et dit: "Nous sommes QuAtre A pArtAger lA proie. "

Puis en AutAnt de pArts le Cerf il dÈpeÇA; Prit pour lui lA premiÈre



en QuAlitÈ de Sire:

"Elle doit Atre A moi, dit-il; et lA rAison, C'est Que je m'Appelle Lion:

A celA l'on n'A rien A dire.

LA seconde, pAr droit, me doit Èchoir encor: Ce droit, vous le sAvez, c'est le droit du plus fort Comme le plus vAillAnt, je prÈtends lA troisiÈme.

Si QuelQu'une de vous touche A lA QuAtriÈme, Je l'ÈtrAnglerAi tout d'Abord. "

I, 7 LA BesAce

Jupiter dit un jour: "Que tout ce Qui respire S'en vienne compArAAtre Aux pieds de mA grAndeur: Si dAns son composÈ QuelQu'un trouve A redire, Il peut le dÈclArer sAns peur;

Je mettrAi remÈde A lA chose.

Venez, Singe; pArlez le premier, et pour cAuse.

Voyez ces AnimAux, fAites compArAison

De leurs beAutÈs Avec les vôtres.

Etes-vous sAtisfAit? - Moi? dit-il, pourQuoi non?

N'Ai-je pAs QuAtre pieds Aussi bien Que les Autres?

Mon portrAit jusQu'ici ne m'A rien reprochÈ; MAis pour mon frÈre l'Ours, on ne l'A Qu'ÈbAuchÈ: JAmAis, s'il me veut croire, il ne se ferA peindre. "

L'Ours venAnt lA-dessus, on crut Qu'il s'AllAit plAindre.

TAnt s'en fAut: de sA forme il se louA trÈs fort GlosA sur l'ElÈphAnt, dit Qu'on pourrAit encor Ajouter A sA Queue, ôter A ses oreilles; Que c'ÈtAit une mAsse informe et sAns beAutÈ.

L'ElÈphAnt ÈtAnt ÈcoutÈ,

Tout sAge Qu'il ÈtAit, dit des choses pAreilles.

Il jugeA Qu'A son AppÈtit

DAME BAleine ÊtAit trop grosse.

DAME Fourmi trouvA le Ciron trop petit, Se croyAnt, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoyA s'ÊtAnt censurÈs tous, Du reste, contents d'eux; mAis pARmi les plus fous Notre espÈce excella; cAR tout ce Que nous sommes, Lynx envers nos pAreils, et TAupes envers nous, Nous nous pArdonnons tout, et rien Aux Autres hommes: On se voit d'un Autre oeil Qu'on ne voit son prochAin.

Le FABricAteur souverAin

Nous crÈA BesAciers tous de mAME mAniÈre, TAnt ceux du temps pAssÈ Que du temps d'Aujourd'hui: Il fit pour nos dÈfAutS lA poche de derriÈre, Et celle de devAnt pour les dÈfAutS d'Autrui.

I, 8 L'Hirondelle et les petits OiseAux Une Hirondelle en ses voyAges

AvAit beAucoup Appris.

QuiconQue A beAucoup vu

Peut Avoir beAucoup retenu.

Celle-ci prÈvoyAit jusQu'Aux moindres orAges, Et devAnt Qu'ils fussent Èclos,

Les AnnonÇAit Aux MATelots.

Il ArrivA Qu'au temps Que le chAnvre se sÈme, Elle vit un mAnAnt en couvrir mAints sillons.

"Ceci ne me plAAit pAs, dit-elle Aux Oisillons: Je vous plAins; cAR pour moi, dAns ce pÈril extrAme, Je sAurAi m'Èloigner, ou vivre en QuelQue coin.

Voyez-vous cette mAin Qui pAr les Airs chemine?

Un jour viendrA, Qui n'est pAs loin,

Que ce Qu'elle rÈpAnd serA votre ruine.

De lA nAAtront engins A vous envelopper, Et lAcets pour vous AttrAper,

Enfin mAinte et mAinte mAchine

Qui cAuserA dAns lA sAison

Votre mort ou votre prison:

GAre lA cAge ou le chAudron!

C'est pourQuoi, leur dit l'Hirondelle,

MAngez ce grAin; et croyez-moi. "

Les OiseAux se moQuÉrent d'elle:

Ils trouvAient Aux chAmps trop de Quoi.

QuAnd lA chÉneviÉre fut verte,

L'Hirondelle leur dit: "ArrAchez brin A brin Ce Qu'A produit ce mAudit grAin,

Ou soyez s°rs de votre perte.

- ProphÉte de mAlheur, bAbillArde, dit-on, Le bel emploi Que tu nous donnes!

Il nous fAudrAit mille personnes

Pour Èplucher tout ce cAnton. "

LA chAnvre ÈtAnt tout A fAit crue,

L'Hirondelle AjoutA: "Ceci ne vA pAs bien; MAuvAise grAine est tôt venue.

MAis puisQue jusQu'ici l'on ne m'A crue en rien, DÉs Que vous verrez Que lA terre

SerA couverte, et Qu'A leurs blÈs

Les gens n'ÈtAnt plus occupÈs

Feront Aux oisillons lA guerre;

QuAnd reginglettes et rÈseAux

AttrAperont petits OiseAux,

Ne volez plus de plAce en plAce,

Demeurez Au logis, ou chAngez de climAt: Imitiez le CAnArd, lA Grue,  
et lA BÈcAsse.

MAis vous n'Ates pAs en ÈtAt

De pAsser, comme nous, les dÈserts et les ondes, Ni d'Aller chercher  
d'Autres mondes;

C'est pourQuoi vous n'Avez Qu'un pArti Qui soit s'r: C'est de vous  
renfermer Aux trous de QuelQue mur. "

Les Oisillons, lAs de l'entendre,

Se mirent A jAser Aussi confusÈment

Que fAisAient les Troyens QuAnd lA pAuvre CAssAndre OuvrAit lA  
bouche seulement.

Il en prit Aux uns comme Aux Autres:

MAint oisillon se vit esclAve retenu.

Nous n'Ècoutons d'instincts Que ceux Qui sont les nôtres, Et ne  
croyons le mAl Que QuAnd il est venu.

I, 9 Le RAt de ville et le RAt des chAmps Autrefois le RAt de ville

InvitA le RAt des chAmps,

D'une fAÇon fort civile,

A des reliefs d'OrtolAns.

Sur un TApis de TurQuie

Le couvert se trouvA mis.

Je lAisse A penser lA vie

Que firent ces deux Amis.

Le rÈgAl fut fort honnAte,

Rien ne mAnQuAit Au festin;

MAis QuelQu'un troubla lA fAte

PendAnt Qu'ils ÈtAient en trAin.

A lA porte de lA sAlle

Ils entendirent du bruit:

Le RAte de ville d'ÈtAle;

Son cAmArAde le suit.

Le bruit cesse, on se retire:

RATs en cAmpAgne Aussitôt;

Et le citAdin de dire:

Achevons tout notre rôte.

- C'est Assez, dit le rustiQue;

DemAin vous viendrez chez moi:

Ce n'est pAs Que je me piQue

De tous vos festins de Roi;

MAis rien ne vient m'interrompre:

Je mAnge tout A loisir.

Adieu donc; fi du plAisir

Que lA crAinte peut corrompre.

I, 10 Le Loup et l'AgneAu

LA rAison du plus fort est toujours lA meilleure: Nous l'Allons montrer tout A l'heure.

Un AgneAu se d'ÈsAlt'ÈrAit

DAns le courAnt d'une onde pure.

Un Loup survient A jeun Qui cherchAit Aventure, Et Que lA fAim en ces lieux AttirAit.

Qui te rend si hArdi de troubler mon breuvAge?

Dit cet AnimAl plein de rAge:

Tu serAs ch,tiÈ de tA tÈmÈritÈ.

- Sire, rÈpond l'AgneAu, Que votre MAjestÈ

Ne se mette pAs en colÈre;

MAis plutôt Qu'elle considÈre

Que je me vAs dÈsAltÈrAnt

DAns le courAnt,

Plus de vingt pAs Au-dessous d'Elle,

Et Que pAr consÈquent, en Aucune faÇon, Je ne puis troubler sA  
boisson.

- Tu lA troubles, reprit cette bAte cruelle, Et je sAis Que de moi tu  
mÈdis l'An pAssÈ.

- Comment l'AurAis-je fAit si je n'Ètais pAs nÈ?

Reprit l'AgneAu, je tette encor mA mÈre.

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frÈre.

- Je n'en Ai point. - C'est donc QuelQu'un des tiens: CAr vous ne  
m'ÈpArgnez guÈre,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'A dit: il fAut Que je me venge.

LA-dessus, Au fond des forAts

Le Loup l'emporte, et puis le mAnge,

SAns Autre forme de procÈs.

I, 11 L'Homme et son imAge

Pour M. L. D. D. L. R.

Un homme Qui s'AimAit sAns Avoir de rivAux PAssAit dAns son esprit  
pour le plus beAu du monde.

Il AccusAit toujours les miroirs d'Atre fAux, VivAnt plus Que content  
dAns son erreur profonde.

Afin de le guÈrir, le sort officieux

PrÈsentAit pArtout A ses yeux

Les Conseillers muets dont se servent nos DAmes: Miroirs dAns les logis, miroirs chez les MArchAnds, Miroirs Aux poches des gAlAnds,

Miroirs Aux ceintures des femmes.

Que fAit notre NArCisse? Il vA se confiner Aux lieux les plus cAchÈs Qu'il peut s'imAginer N'osAnt plus des miroirs Èprouver l'Aventure.

MAis un cAnAl, formÈ pAr une source pure, Se trouve en ces lieux ÈcArtÈs;

Il s'y voit; il se f,che; et ses yeux irritÈs Pensent Apercevoir une chimÈre vAine.

Il fAit tout ce Qu'il peut pour Èviter cette eAu; MAis Quoi, le cAnAl est si beAu

Qu'il ne le Quitte Qu'Avec peine.

On voit bien oA je veux venir.

Je pArle A tous; et cette erreur extrAme Est un mAl Que chAcun se plAAat d'entretenir.

Notre ,me, c'est cet Homme Amoureux de lui-mAme; TAnt de Miroirs, ce sont les sottises d'Autrui, Miroirs, de nos dÈfAutS les Peintres lÈgitimes; Et QuAnt Au CAnAl, c'est celui

Que chAcun sAit, le Livre des MAXimes.

I, 12 Le DrAgon A plusieurs tAtes,et le DrAgon A plusieurs Queues Un EnvoyÈ du GrAnd Seigneur

PrÈfÈrAit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur, Les forces de son MAAtre A celles de l'Empire.

Un AllemAnd se mit A dire:

Notre prince A des dÈpendAnts

Qui de leur chef sont si puissAnts

Que chAcun d'eux pourrAit soudoyer une ArmÈe.

Le ChiAoux, homme de sens,

Lui dit: Je sAis pAr renommÈe

Ce Que chAQue Electeur peut de monde fournir; Et celA me fait  
souvenir

D'une Aventure ÈtrAnge, et Qui pourtAnt est vrAie.

J'ÈtAis en un lieu s'r, lorsQue je vis pAsser Les cent tAtes d'une Hydre  
Au trAvers d'une hAie.

Mon sAng commence A se glAcer;

Et je crois Qu'A moins on s'effrAie.

Je n'en eus toutefois Que lA peur sAns le mA.

JAmAis le corps de l'AnimAl

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

Je rAvAis A cette Aventure,

QuAnd un Autre DrAgon, Qui n'AvAit Qu'un seul chef Et bien plus  
d'une Queue, A pAsser se prÈsente.

Me voilA sAisi derechef

D'Ètonnement et d'ÈpouvAnte.

Ce chef pAsse, et le corps, et chAQue Queue Aussi.

Rien ne les empAchA; l'un fit chemin A l'Autre.

Je soutiens Qu'il en est Ainsi

De votre Empereur et du nôtre.

I, 13 Les Voleurs et l'Ane

Pour un Ane enlevÈ deux Voleurs se bAttAient: L'un voulAit le gArder;  
l'Autre le voulAit vendre.

TAndis Que coups de poing trottAient,

Et Que nos chAmpions songeAient A se dÈfendre, Arrive un troisiÈme  
lArron



Qui sAisit mAAtre Aliboron.

L'Ane, c'est QuelQuefois une pAuvre province.

Les voleurs sont tel ou tel prince,

Comme le TrAnsylvAin, le Turc, et le Hongrois.

Au lieu de deux, j'en Ai rencontrÈ trois: Il est Assez de cette mArchAndise.

De nul d'eux n'est souvent lA Province conQuise: Un QuArt Voleur survient, Qui les Accorde net En se sAisissAnt du BAudet.

I, 14 Simonide prÈservÈ pAr les Dieux

On ne peut trop louer trois sortes de personnes: Les Dieux, sA MAAtresse, et son Roi.

MAlherbe le disAit; j'y souscris QuAnt A moi: Ce sont mAximes toujours bonnes.

LA louAnge chAtouille et gAgne les esprits; Les fAveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont QuelQuefois pAyÈe.

Simonide AvAit entrepris

L'Èloge d'un AthlÈte, et, lA chose essAyÈe, Il trouvA son sujet plein de rÈcits tout nus.

Les pArents de l'AthlÈte ÈtAient gens inconnus, Son pÈre, un bon Bourgeois, lui sAns Autre mÈrite: MATiÈre infertile et petite.

Le PoÈte d'Abord pArLA de son HÈros.

AprÈs en Avoir dit ce Qu'il en pouvAit dire, Il se jette A côtÈ, se met sur le propos De CAstor et Pollux, ne mAnQue pAs d'Ècrire Que leur exemple ÈtAit Aux lutteurs glorieux, ElÈve leurs combAts, spÈcifiAnt les lieux OA ces frÈres s'ÈtAient signAlÈs dAvAntAge.

Enfin l'Èloge de ces Dieux

FAisAit les deux tiers de l'ouvrAge.

L'AthlÈte AvAit promis d'en pAyer un tAlent; MAis QuAnd il le vit, le

gAlAnd

N'en donna Que le tiers, et dit fort frAnchement Que cAstor et Pollux  
AcQuitAssent le reste.

Faites-vous contenter pAr ce couple cÈleste.

Je vous veux trAiter cependAnt:

Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.

Les conviÈs sont gens choisis,

Mes pArents, mes meilleurs Amis. Soyez donc de la compAgnie.

Simonide promet. Peut-Atre Qu'il eut peur De perdre, outre son d°, le  
grÈ de sa louAnge.

Il vient, l'on festine, l'on mAnge.

ChAcun ÈtAnt en belle humeur,

Un domestiQue Accourt, l'Avertit Qu'A la porte Deux hommes  
demAndAient A le voir promptement.

Il sort de table, et la cohorte

N'en perd pAs un seul coup de dent.

Ces deux hommes ÈtAient les gÈmeAux de l'Èloge.

Tous deux lui rendent gr,ce; et pour prix de ses vers, Ils l'Avertissent  
Qu'il dÈloge,

Et Que cette mAison vA tomber A l'envers.

La prÈdiction en fut vrAie;

Un pilier mAnQue; et le plAfonds,

Ne trouvAnt plus rien Qui l'ÈtAie,

Tombe sur le festin, brise plAts et flAcons, N'en fAit pAs moins Aux  
EchAnsons.

Ce ne fut pAs le pis; cAr, pour rendre complÈte LA vengeance due Au  
PoÈte,

Une poutre cAssA les jAmbes A l'AthlÉte, Et renvoyA les conviÈs

Pour lA plupArt estropiÈs.

LA renommÈe eut soin de publier l'AffAire.

ChAcun criA mirAcle. On doublA le sAlAire Que mÈritAient les vers  
d'un homme AimÈ des Dieux.

Il n'ÈtAit fils de bonne mÈre

Qui, les pAyAnt A Qui mieux mieux,

Pour ses AncAtres n'en fit fAire.

Je reviens A mon texte et dis premiÈrement Qu'on ne sAurAit  
mAnQuer de louer lArgement Les Dieux et leurs pAreils; de plus, Que  
MelpomÈne Souvent sAns dÈroger trAfique de sA peine; Enfin Qu'on  
doit tenir notre Art en QuelQue prix.

Les grAnds se font honneur dÈs lors Qu'ils nous font gr,ce: JAdis  
l'Olympe et le PArnAsse

EtAient frÉres et bons Amis.

I, 15 LA Mort et le MALheureux

I, 16 LA Mort et le B°cheron

Un MALheureux AppelAit tous les jours

LA mort A son secours.

O mort, lui disAit-il, Que tu me sembles belle!

Viens vite, viens finir mA fortune cruelle.

LA Mort crut, en venAnt, l'obliger en effet.

Elle frAppe A sA porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je! criA-t-il, ôtez-moi cet objet; Qu'il est hideux! Que sA  
rencontre

Me cAuse d'horreur et d'effroi!

N'Approche pAs, ô mort; ô mort, retire-toi.

MÈcÈnAs fut un gAlAnt homme:

Il A dit QuelQue pArt: Qu'on me rende impotent, Cul-de-jAtte, goutteux, mAnchot, pourvu Qu'en somme Je vive, c'est Assez, je suis plus Que content.

Ne viens jAmAis, ô mort; on t'en dit tout AutAnt.

Ce sujet A ÈtÈ trAitÈ d'une Autre fAÇon pAr Esope, comme lA Fable suivAnte le ferA voir. Je composAi celle-ci pour une rAison Qui me contrAignAit de rendre lA chose Ainsi gÈnÈrAle. MAis QuelQu'un me fit connAAtre Que j'eusse beAucoup mieux fAit de suivre mon originAl, et Que je lAissAis pAsser un des plus beAux trAits Qui f't dAns Esope. CelA m'obligeA d'y Avoir recours.

Nous ne sAurions Aller plus AvAnt Que les Anciens: ils ne nous ont lAissÈ

pour notre pArt Que lA gloire de les bien suivre. Je joins toutefois mA Fable A celle d'Esope, non Que lA mienne le mÈrite, mAis A cAuse du mot de MÈcÈnAs Que j'y fAis entrer, et Qui est si beAu et si A propos Que je n'Ai pAs cru le devoir omettre.

Un pAuvre B'cheron tout couvert de rAmÈe, Sous le fAix du fAgot Aussi bien Que des Ans GÈmissAnt et courbÈ mArchAit A pAs pesAnts, Et t,chAit de gAgner sA chAumine enfumÈe.

Enfin, n'en pouvAnt plus d'effort et de douleur, Il met bAs son fAgot, il songe A son mAlheur.

Quel plAisir A-t-il eu depuis Qu'il est Au monde?

En est-il un plus pAuvre en lA mAchine ronde?

Point de pAin QuelQuefois, et jAmAis de repos.

SA femme, ses enfAnts, les soldAts, les impôts, Le crÈAncier, et lA corvÈe

Lui font d'un mAlheureux lA peinture AchèvÈe.

Il Appelle lA mort, elle vient sAns tArder, Lui demAnde ce Qu'il fAut fAire

C'est, dit-il, Afin de m'Aider

A rechArger ce bois; tu ne tArderAs guÈre.

Le trÈpAs vient tout guÈrir;

MAis ne bougeons d'oA nous sommes.

Plutôt souffrir Que mourir,

C'est lA devise des hommes.

I, 17 L'Homme entre deux ,ges, et ses deux MAAresses Un homme de moyen ,ge,

Et tirAnt sur le grison,

JugeA Qu'il ÈtAit sAison

De songer Au mAriAge.

Il AvAit du comptAnt,

Et pArtAnt

De Quoi choisir. Toutes voulAient lui plAire; En Quoi notre Amoureux ne se pressAit pAs tAnt; Bien Adresser n'est pAs petite AffAire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de pArt: L'une encor verte, et l'Autre un peu bien m're, MAis Qui rÈpArAit pAr son Art

Ce Qu'AvAit dÈtruit lA nAture.

Ces deux Veuves, en bAdinAnt,

En riAnt, en lui fAisAnt fAte,

L'AllAient QuelQuefois testonnAnt,

C'est-A-dire AjustAnt sA tAte.

lA Vieille A tous moments de sA pArt emportAit Un peu du poil noir Qui restAit,

Afin Que son AmAnt en f't plus A sA guise.

LA Jeune sAccAgeAit les poils blAncs A son tour.

Toutes deux firent tAnt, Que notre tAte grise DemeurA sAns cheveux, et se doutA du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille gr,ces, les Belles, Qui m'Avez si bien

tondu;

J'Ai plus gAgNÈ Que perdu:

CAR d'Hymen point de nouvelles.

Celle Que je prendrAis voudrAit Qu'A sA fAÇon Je vÈcusse, et non A  
lA mienne.

Il n'est tAte chAuve Qui tienne,

Je vous suis obligÈ, Belles, de lA leÇon.

I, 18 Le RenArd et lA Cigogne

CompÈre le RenArd se mit un jour en frAis, et retint A dAner  
commÈre lA Cigogne.

Le rÈgAl f't petit et sAns beAucoup d'ApprAts: Le gAlAnt pour toute  
besogne,

AvAit un brouet clAir; il vivAit chichement.

Ce brouet fut pAr lui servi sur une Assiette: lA Cigogne Au long bec  
n'en put AttrAper miette; Et le drôle eut lApÈ le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,

A QuelQue temps de lA, lA Cigogne le prie.

"Volontiers, lui dit-il; cAr Avec mes Amis Je ne fAis point cÈRÈmonie. "

A l'heure dite, il courut Au logis

De lA Cigogne son hôtesse;

LouA trÈs fort lA politesse;

TrouvA le dAner cuit A point:

Bon AppÈtit surtout; RenArds n'en mAnQuent point.

Il se rÈjouissAit A l'odeur de lA viAnde Mise en menus morceAux, et  
Qu'il croyAit friAnde.

On servit, pour l'embArrAsser,

En un vAse A long col et d'Ètroite embouchure.

Le bec de l'A Cigogne y pouvAit bien pAsser; MAis le museAu du sire  
ÈtAit d'Autre mesure.

Il lui fallut A jeun retourner Au logis, Honteux comme un RenArd  
Qu'une Poule AurAit pris, SerrAnt l'A Queue, et portAnt bAs l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous Que j'Ècris: Attendez-vous A l'A pAreille.

I, 19 L'EnfAnt et le MAAtre d'Ècole

DAns ce rÈcit je prÈtends fAire voir

D'un certAin sot l'A remontrAne vAine.

Un jeune enfAnt dAns l'eAu se lAissA choir, En bAdinAnt sur les bords  
de l'A Seine.

Le Ciel permit Qu'un sAule se trouvA,

Dont le brAnchAge, AprÈs Dieu, le sAuvA.

S'ÈtAnt pris, dis-je, Aux brAnches de ce sAule, PAr cet endroit pAsse  
un MAAtre d'Ècole.

L'EnfAnt lui crie: "Au secours! je pÈris. "

Le MAgister, se tournAnt A ses cris,

D'un ton fort grAve A contre-temps s'Avise De le tAncer: "Ah! le petit  
bAbouin!

Voyez, dit-il, oA l'A mis sA sottise!

Et puis, prenez de tels fripons le soin.

Que les pArents sont mAlheureux Qu'il fAille Toujours veiller A  
semblAble cAnAille!

Qu'ils ont de mAux! et Que je plAins leur sort! "

AyAnt tout dit, il mit l'enfAnt A bord.

Je bl,me ici plus de gens Qu'on ne pense.

Tout bAbillArd, tout censeur, tout pÈdAnt, Se peut connAAtre Au  
discours Que j'AvAnce: ChAcun des trois fAit un peuple fort grAnd; Le  
CrÈAteur en A bÈni l'engeAnce.

En toute AffAire ils ne font Que songer Aux moyens d'exercer leur lAngue.

HÈ! mon Ami, tire-moi de dAnger:

Tu ferAs AprÈs tA hArAngue.

I, 20 Le CoQ et lA Perle

Un jour un CoQ dÈtournA

Une Perle, Qu'il donna

Au beAu premier LApidaire.

"Je lA crois fine, dit-il;

MAis le moindre grAin de mil

SerAit bien mieux mon AffAire. "

Un ignorAnt hÈrita

D'un mAnuscrit, Qu'il porta

Chez son voisin le LibrAire.

"Je crois, dit-il, Qu'il est bon;

MAis le moindre ducAton

SerAit bien mieux mon AffAire. "

I, 21 Les Frelons et les Mouches A miel A l'oeuvre on connAAit l'ArtisAn.

QuelQues rAyons de miel sAns mAAtre se trouvÈrent: Des Frelons les rÈclAmÈrent;

Des Abeilles s'opposAnt,

DevAnt certAine GuApe on trAduisit lA cAuse.

Il ÈtAit mAlAisÈ de dÈcider lA chose.

Les tÈmoins dÈposAient Qu'Autour de ces rAyons Des AnimAux AilÈs, bourdonnAnts, un peu longs, De couleur fort tAnnÈe, et tels Que les Abeilles, AvAient longtemps pAru. MAis Quoi! dAns les Frelons Ces



enseignes ÈtAient pAreilles.

LA GuApe, ne sAchAnt Que dire A ces rAisons, Fit enQuAte nouvelle,  
et pour plus de lumiÈre Entendit une fourmiliÈre.

Le point n'en put Atre ÈclAirci.

"De gr,ce, A Quoi bon tout ceci?

Dit une Abeille fort prudente,

Depuis tAntôt six mois Que lA cAuse est pendAnte, Nous voici comme  
Aux premiers jours.

PendAnt celA le miel se g,te.

Il est temps dÈsormAis Que le juge se h,te: N'A-t-il point Assez lÈchÈ  
l'Ours?

SAns tAnt de contredits, et d'interlocutoires, Et de fAtrAs, et de  
grimoires,

TrAvAillons, les Frelons et nous:

On verrA Qui sAit fAire, Avec un suc si doux, Des cellules si bien  
b,ties. "

Le refus des Frelons fit voir

Que cet Art pAssAit leur sAvoir;

Et lA GuApe AdjugeA le miel A leurs pArties.

Pl't A Dieu Qu'on rÈgl,t Ainsi tous les procÈs!

Que des Turcs en celA l'on suivAt lA mÈthode!

Le simple sens commun nous tiendrAit lieu de Code; Il ne faudrAit  
point tAnt de frAis;

Au lieu Qu'on nous mAnge, on nous gruge, On nous mine pAr des  
longueurs;

On fAit tAnt, A lA fin, Que l'huAtre est pour le juge, Les ÈcAilles pour  
les plAideurs.

I, 22 Le ChAne et le RoseAu

Le ChAne un jour dit Au RoseAu:

"Vous Avez bien sujet d'Accuser lA NAture; Un Roitelet pour vous est  
un pesAnt fArdeAu.

Le moindre vent, Qui d'Aventure

FAit rider lA fAce de l'eAu,

Vous oblige A bAisser lA tAte:

CependAnt Que mon front, Au CAucAse pAreil, Non content d'ArrAter  
les rAyons du soleil, BrAve l'effort de lA tempAte.

Tout vous est AQuilon, tout me semble ZÈphyr.

Encor si vous nAissiez A l'Abri du feuillAge Dont je couvre le  
voisinAge,

Vous n'Auriez pAs tAnt A souffrir:

Je vous dÈfendrAis de l'orAge;

MAis vous nAissez le plus souvent

Sur les humides bords des RoyAumes du vent.

LA nAture envers vous me semble bien injuste.

- Votre compAssion, lui rÈpondit l'Arbuste, PArt d'un bon nAturel;  
mAis Quittez ce souci.

Les vents me sont moins Qu'A vous redoutAbles.

Je plie, et ne romps pAs. Vous Avez jusQu'ici Contre leurs coups  
ÈpouvAntAbles

RÈsistÈ sAns courber le dos;

MAis Attendons lA fin. "Comme il disAit ces mots, Du bout de  
l'horizon Accourt Avec furie Le plus terrible des enfAnts

Que le Nord e't portÈs jusQue-lA dAns ses flAncs.

L'Arbre tient bon; le RoseAu plie.

Le vent redouble ses efforts,

Et fAit si bien Qu'il dÈrAcine

Celui de Qui lA tAte Au Ciel ÈtAit voisine Et dont les pieds touchAient  
A l'Empire des Morts.

II, 1 Contre ceux Qui ont le go't difficile QuAnd j'AurAis en nAissAnt  
reÇu de Calliope Les dons Qu'A ses AmAnts cette Muse A promis, Je  
les consAcrerAis Aux mensonges d'Esope: Le mensonge et les vers de  
tout temps sont Amis.

MAis je ne me crois pAs si chÈri du PArnAsse Que de sAvoir orner  
toutes ces fictions.

On peut donner du lustre A leurs inventions; On le peut, je l'essAie; un  
plus sAvAnt le fAsse.

CependAnt jusQu'ici d'un lAngAge nouveAu J'Ai fAit pArler le Loup et  
rÈpondre l'AgneAu.

J'Ai pAssÈ plus AvAnt: les Arbres et les PlAntes Sont devenus chez moi  
crÈAtures pArAntes.

Qui ne prendrAit ceci pour un enchAntement?

"VrAiment, me diront nos CritiQues, Vous pArlez mAgnifiQuement

De cinQ ou six contes d'enfAnt.

- Censeurs, en voulez-vous Qui soient plus AuthentiQues Et d'un style  
plus hAut? En voici: "Les Troyens,

"AprÈs dix Ans de guerre Autour de leurs murAilles,

"AvAient lAssÈ les Grecs, Qui pAr mille moyens,

"pAr mille AssAuts, pAr cent bAtAilles,

"N'AvAient pu mettre A bout cette fiÈre CitÈ,

"QuAnd un chevAl de bois, pAr Minerve inventÈ,

"D'un rAre et nouvel Artifice,

"DAns ses Ènormes flAncs reÇut le sAge Ulysse,

"Le vAillAnt DiomÈde, Ajax l'impÈtueux,

"Que ce Colosse monstrueux

"Avec leurs escAdrons devAit porter dAns Troie,

"LivrAnt A leur fureur ses Dieux mAmes en proie:

"StrAtAgÉme inouÔ, Qui des fAbriCAteurs

"PAyA lA constAnces et lA peine. "

- C'est Assez, me dirA QuelQu'un de nos Auteurs: LA pÈriode est  
longue, il fAut reprendre hAleine; Et puis votre ChevAl de bois,

Vos HÈros Avec leurs PhAlAnGES,

Ce sont des contes plus ÈtrAnGES

Qu'un RenArd Qui cArole un CorbeAu sur sA voix: De plus, il vous sied  
mAl d'Ècrire en si hAut style.

- Eh bien! bAissons d'un ton. "LA jAlouse AmArylle

"SongeAit A son Alcippe, et croyAit de ses soins

"N'Avoir Que ses Moutons et son Chien pour tÈmoins.

"Tircis, Qui l'AperÇut, se glisse entre des sAules;

"Il entend lA bergÈre AdressAnt ces pAroles

"Au doux ZÈphire, et le priAnt

"De les porter A son AmAnt.

- Je vous ArrAte A cette rime,

DirA mon censeur A l'instAnt;

Je ne lA tiens pAs lÈgitime,

Ni d'une Assez grAnde vertu:

Remettez, pour le mieux, ces deux vers A lA fonte.

- MAudit censeur, te tAirAs-tu?

Ne sAurAis-je Achever mon conte?

C'est un dessein très d'Angereux

Que d'entreprendre de te plaire. "

Les délicats sont malheureux:

Rien ne saurait les satisfaire.

II, 2 Conseil tenu par les rats

Un chat, nommé Rodilardus

Faisait des rats telle déconfiture

Que l'on n'en voyait presque plus,

Tant il en avait mis dedans la sépulture.

Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou, Ne trouvait à manger que le quart de son sou, Et Rodilard passait, chez la gent misérable, Non pour un chat, mais pour un diable.

Or un jour qu'au haut et au loin

Le galant alla chercher femme,

Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame, Le demeurant des rats tint chapitre en un coin sur la nécessité présente.

Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente, Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard, Attacher un grelot au cou de Rodilard;

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,

De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre; Qu'il n'y eût que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen, chose ne leur parut à tous plus salutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit: "Je n'y vas point, je ne suis pas si sot"; L'autre: "Je ne saurais." Si bien que sans rien faire on se quitta. J'ai maints chapitres vus, qui pour n'ayant se sont ainsi tenus;

Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines, voire chapitres de

ChAnoines.

Ne fAut-il Que dÈlibÈrer,

LA Cour en Conseillers foisonne;

Est-il besoin d'exÈcuter,

L'on ne rencontre plus personne.

II, 3 Le Loup plAidAnt contre le RenArd pAr-devAnt le Singe Un Loup  
disAit Que l'on l'AvAit volÈ:

Un RenArd, son voisin, d'Assez mAuvAise vie, Pour ce prÈtendu vol  
pAr lui fut AppelÈ.

DevAnt le Singe il fut plAidÈ,

Non point pAr AvocAts, mAis pAr chAQue PARTie.

ThÈmis n'AvAit point trAvAillÈ,

De mÈmoire de Singe, A fAit plus embrouillÈ.

Le MAGistrAt suAit en son lit de Justice.

AprÈs Qu'on eut bien contestÈ,

RÈpliQuÈ, criÈ, tempAtÈ,

Le Juge, instruit de leur mAlice,

Leur dit: "Je vous connAis de longtemps, mes Amis, Et tous deux vous  
pAierez l'Amende;

CAr toi, Loup, tu te plAins, QuoiQu'on ne t'Ait rien pris; Et toi,  
RenArd, As pris ce Que l'on te demAnde. "

Le juge prÈtendAit Qu'A tort et A trAvers On ne sAurAit mAnQuer,  
condAmnAnt un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru Que l'impossibilitÈ et lA  
contrAdiction Qui est dAns le Jugement de ce Singe ÈtAit une chose A  
censurer; mAis je ne m'en suis servi Qu'AprÈs PhÈdre; et c'est en cela  
Que consiste le bon mot, selon mon Avis.

II, 4 Les Deux TAureAux et une Grenouille Deux TAureAux

combAttAient A Qui possÈderAit Une GÈnisse Avec l'empire.

Une Grenouille en soupirAit.

"Qu'Avez-vous?"se mit A lui dire QuelQu'un du peuple croAssAnt.

Et ne voyez-vous pAs, dit-elle,

Que lA fin de cette Querelle

SerA l'exil de l'un; Que l'Autre, le chAssAnt, Le ferA renoncer Aux  
cAmpAgnes fleuries?

Il ne rÈgnerA plus sur l'herbe des prAiries, ViendrA dAns nos mArAis  
rÈgner sur les roseAux, Et nous foulAnt Aux pieds jusQues Au fond des  
eAux, TAntôt l'une, et puis l'Autre, il fAudrA Qu'on p,tisse Du combAt  
Qu'A cAusÈ MAdAme lA GÈnisse.

Cette crAinte ÈtAit de bon sens.

L'un des TAureAux en leur demeure

S'AllA cAcher A leurs dÈpens:

Il en ÈcrAsAit vingt pAr heure.

HÈlAs! on voit Que de tout temps

Les petits ont p,ti des sottises des grAnds.

II, 5 lA ChAuve-souris et les deux Belettes Une ChAuve-Souris donnA  
tAte bAissÈe

DAns un nid de Belette; et sitôt Qu'elle y fut, L'Autre, envers les souris  
de longtemps courroucÈe, Pour lA dÈvorer Accourut.

"Quoi? vous osez, dit-elle, A mes yeux vous produire, AprÈs Que votre  
rAce A t,chÈ de me nuire!

N'Ates-vous pAs Souris? PARlez sAns fiction.

Oui, vous l'Ates, ou bien je ne suis pAs Belette.

- PArdonnez-moi, dit lA pAuvrette,

Ce n'est pAs mA profession.

Moi Souris! Des mÈchAnts vous ont dit ces nouvelles.

Gr,ce A l'Auteur de l'Univers,

Je suis OiseAu; voyez mes Ailes:

Vive lA gent Qui fend les Airs! "

SA rAison plut, et sembla bonne.

Elle fAit si bien Qu'on lui donne

LibertÈ de se retirer.

Deux jours AprÈs, notre Ètourdie

AveuglÈment se vA fourrer

Chez une Autre Belette, Aux oiseAux ennemie.

LA voila derechef en dAnger de sA vie.

LA DAME du logis Avec son long museAu

S'en AllAit lA croQuer en QuAlitÈ d'OiseAu, QuAnd elle protestA  
Qu'on lui fAisAit outrAge:

"Moi, pour telle pAsser! Vous n'y regArdez pAs.

Qui fAit l'OiseAu? c'est le plumAge.

Je suis Souris: vivent les RAts!

Jupiter confonde les ChAts! "

PAR cette Adroite repArtie

Elle sAuvA deux fois sA vie.

Plusieurs se sont trouvÈs Qui, d'ÈchArpe chAngeAnts Aux dAngers,  
Ainsi Qu'elle, ont souvent fAit lA figue.

Le SAge dit, selon les gens:

"Vive le Roi, vive lA Ligue. "

II, 6 L'OiseAu blessÈ d'une flÈche

Mortellement Atteint d'une flÈche empennÈe, Un OiseAu dÈplorAit sA  
triste destinÈe, Et disAit, en souffrAnt un surcroAt de douleur:



"Faut-il contribuer A son propre mAlheur!

Cruels humAins! vous tirez de nos Ailes De Quoi fAire voler ces mAchines mortelles.

MAis ne vous moQuez point, engeAnce sAns pitiÈ: Souvent il vous Arrive un sort comme le nôtre.

Des enfAnts de JApet toujours une moitiÈ

FournirA des Armes A l'Autre. "

II, 7 LA Lice et sA CompAgne

Une Lice ÈtAnt sur son terme,

Et ne sAchAnt ou mettre un fArdeAu si pressAnt, FAit si bien Qu'A lA fin sA CompAgne consent De lui prAter sA hutte, oA lA Lice s'enferme.

Au bout de QuelQue temps sA CompAgne revient.

LA Lice lui demAnde encore une QuinzAine; Ses petits ne mArchAient, disAit-elle, Qu'A peine.

Pour fAire court, elle l'obtient.

Ce second terme Èchu, l'Autre lui redemAnde SA mAison, sA chAmbre, son lit.

LA Lice cette fois montre les dents, et dit:

"Je suis prAte A sortir Avec toute mA bAnde, Si vous pouvez nous mettre hors. "

Ses enfAnts ÈtAient dÈjA forts.

Ce Qu'on donne Aux mÈchAnts, toujours on le regrette.

Pour tirer d'eux ce Qu'on leur prAte,

Il fAut Que l'on en vienne Aux coups;

Il fAut plAider, il fAut combAttre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous, Ils en Auront bientôt pris QuAtre.

II, 8 L'Aigle et l'EscArbot

L'Aigle donnAit lA chAssé A mAAtre JeAn LApin, Qui droit A son terrier s'enfuyAit Au plus vite.

Le trou de l'EscArbot se rencontre en chemin.

Je lAisse A penser si ce gAte

EtAit s' r; mAis ou mieux? JeAn LApin s'y blottit.

L'Aigle fondAnt sur lui nonobstAnt cet Asile, L'EscArbot intercÉde, et dit:

"Princesse des OiseAux, il vous est fort fAcile D'enlever mAlgrÈ moi ce pAuvre mAlheureux; MAis ne me fAites pAs cet Affront, je vous prie; Et puisQue JeAn LApin vous demAnde lA vie, Donnez-lA-lui, de gr,ce, ou l'ôtez A tous deux: C'est mon voisin, c'est mon compÉre. "

L'oiseAu de Jupiter, sAns rÈpondre un seul mot, ChoQue de l'Aile l'EscArbot,

L'Ètourdit, l'oblige A se tAire,

EnlÈve JeAn LApin. L' EscArbot indignÈ

Vole Au nid de l'oiseAu, frAcAssé, en son Absence, Ses oeufs, ses tendres oeufs, sA plus douce espÈrAnce: PAs un seul ne fut ÈpArgnÈ.

L'Aigle ÈtAnt de retour, et voyAnt ce mÈnAge, Remplit le ciel de cris; et pour comble de rAge, Ne sAit sur Qui venger le tort Qu'elle A souffert.

Elle gÈmit en vAin: sA plAinte Au vent se perd.

Il fAllut pour cet An vivre en mÈre AffligÈe.

L'An suivAnt, elle mit son nid plus hAut.

L'EscArbot prend son temps, fAit fAire Aux oeufs le sAut: LA mort de JeAn LApin derechef est vengÈe.

Ce second deuil fut tel, Que l'Ècho de ces bois N'en dort de plus de six mois.

L'OiseAu Qui porte GAnymÈde

Du monArQue des Dieux enfin implore l'Aide, DÈpose en son giron ses oeufs, et croit Qu'en pAix Ils seront dAns ce lieu; Que, pour ses

intÈrAts, Jupiter se verrA contrAint de les dÈfendre: HArDi Qui les irAit lA prendre.

Aussi ne les y prit-on pAs.

Leur ennemi chAngeA de note,

Sur lA robe du Dieu fit tomber une crotte: Le dieu lA secouAnt jetA les oeufs A bAs.

QuAnd l'Aigle sut l'inAdvertAnce,

Elle menAÇA Jupiter

D'AbAndonner sA Cour, d'Aller vivre Au dÈsert, Avec mAinte Autre extrAvAgAnce.

Le pAuvre Jupiter se tut:

DevAnt son tribunAl l'EscArbot compArut, Fit sA plAinte, et conta l'AffAire.

On fit entendre A l'Aigle enfin Qu'elle AvAit tort.

MAis les deux ennemis ne voulAnt point d'Accord, Le MonArQue des Dieux s'AvisA, pour bien fAire, De trAnsporter le temps oA l'Aigle fAit l'Amour En une Autre sAison, QuAnd lA rAce EscArbote Est en QuArtier d'hiver, et, comme lA MArmotte, Se cAche et ne voit point le jour.

II, 9 Le Lion et le Moucheron

"VA-t'en, chÈtif insecte, excrÈment de lA terre! "

C'est en ces mots Que le Lion

PARlAit un jour Au Moucheron.

L'Autre lui dÈclArA lA guerre.

"Penses-tu, lui dit-il, Que ton titre de Roi Me fAsse peur ni me soucie?

Un boeuf est plus puissAnt Que toi:

Je le mÈne A mA fAntAisie. "

A peine il AchevAit ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le Trompette et le Héros.

Dans l'Abord il se met au large;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion, Qu'il rend presque fou.

Le Quadrupède Écume, et son oeil étincelle; Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ; Et cette Alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un Avorton de Mouche en cent lieux le harcèle: Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau, Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même, Fait résonner sa Queue à l'entour de ses flancs, Bat l'air, Qui n'en peut mais; et sa fureur extrême Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire: Comme il sonna la charge, il sonne la victoire, va partout l'annoncer, et rencontre en chemin L'embuscade d'une Araignée;

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?

J'en vois deux, dont l'une est Qu'entre nos ennemis Les plus à craindre sont souvent les plus petits; L'autre, Qu'aux grands périls tel a pu se soustraire, Qui pèrit pour la moindre affaire.

II, 10 L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel Un Anier, son Sceptre à la main,

Menaient, en Empereur Romain,

Deux Coursiers à longues oreilles.

L'un, d'éponges chargé, marchait comme un Courrier; Et l'autre, se

fAisAnt prier,

PortAit, comme on dit, les bouteilles:

SA chArge ÈtAit de sel. Nos gAillArds pÉlerins, PAr monts, pAr vAux,  
et pAr chemins,

Au guÈ d'une riviÈre A lA fin ArrivÉrent, Et fort empAchÈs se  
trouvÉrent.

L'Anier, Qui tous les jours trAversAit ce guÈ-lA, Sur l'Ane A l'Èponge  
montA,

ChAssAnt devAnt lui l'Autre bAte,

Qui voulAnt en fAire A sA tAte,

DAns un trou se prÈcipitA,

Revint sur l'eAu, puis ÈchAppA;

CAR Au bout de QuelQues nAgÈes,

Tout son sel se fondit si bien

Que le BAudet ne sentit rien

Sur ses ÈpAules soulAgÈes.

CAMArAde Epongier prit exemple sur lui, Comme un Mouton Qui vA  
dessus lA foi d'Autrui.

VoilA mon Ane A l'eAu; jusQu'AU col il se plonge, Lui, le Conducteur  
et l'Eponge.

Tous trois burent d'AutAnt: l'Anier et le Grison Firent A l'Èponge  
rAison.

Celle-ci devint si pesAnte,

Et de tAnt d'eAu s'emplit d'Abord,

Que l'Ane succombAnt ne put gAagner le bord.

L'Anier l'embrAssAit, dAns l'Attente

D'une prompte et certAine mort.

QuelQu'un vint Au secours: Qui ce fut, il n'importe; C'est Assez Qu'on Ait vu pAr lA Qu'il ne fAut point Agir chAcun de mAme sorte.

J'en voulAis venir A ce point.

II, 11 Le Lion et le RAt

II, 12 lA Colombe et lA Fourmi

Il fAut, AutAnt Qu'on peut, obliger tout le monde: On A souvent besoin d'un plus petit Que soi.

De cette vÈritÈ deux FAbles feront foi, TAnt lA chose en preuves Abonde.

Entre les pAttes d'un Lion

Un RAt sortit de terre Assez A l'Ètourdie.

Le Roi des AnimAux, en cette occAsion,

MontrA ce Qu'il ÈtAit, et lui donna lA vie.

Ce bienfAit ne fut pAs perdu.

QuelQu'un AurAit-il jAmAis cru

Qu'un Lion d'un RAt e°t AffAire?

CependAnt il Advint Qu'Au sortir des forAts Ce Lion fut pris dAns des rets,

Dont ses rugissements ne le purent dÈfAire.

Sire RAt Accourut, et fit tAnt pAr ses dents Qu'une mAille rongÈe emportA tout l'ouvrAge.

PAtience et longueur de temps

Font plus Que force ni Que rAge.

L'Autre exemple est tirÈ d'AnimAux plus petits.

Le long d'un clAir ruisseAu buvAit une Colombe, QuAnd sur l'eAu se penchAnt une Fourmi y tombe.

Et dAns cet ocÈAn l'on e°t vu lA Fourmi S'efforcer, mAis en vAin, de regAger lA rive.

LA Colombe Aussitôt usA de chAritÈ:

Un brin d'herbe dAns l'eAu pAr elle ÈtAnt jetÈ, Ce fut un promontoire  
oA lA Fourmi Arrive.

Elle se sAuve; et lA-dessus

PASSE un certAin CroQuAnt Qui mArchAit les pieds nus.

Ce CroQuAnt, pAr hAsArd, AvAit une ArbAlÉte.

DÉS Qu'il voit l'OiseAu de VÈnus

Il le croit en son pot, et dÈjA lui fAit fAte.

TAndis Qu'A le tuer mon VillAgeois s'ApprAte, LA Fourmi le piQue Au  
tAlon.

Le VilAin retourne lA tAte:

LA Colombe l'entend, pArt, et tire de long.

Le soupÈ du CroQuAnt Avec elle s'envole: Point de Pigeon pour une  
obole.

II, 13 L'Astrologue Qui se lAisse tomber dAns un puits Un Astrologue  
un jour se lAissA choir

Au fond d'un puits. On lui dit: "PAuvre bAte, TAndis Qu'A peine A tes  
pieds tu peux voir, Penses-tu lire Au-dessus de tA tAte? "

Cette Aventure en soi, sAns Aller plus AvAnt, Peut servir de leÇon A  
lA plupArt des hommes.

Parmi ce Que de gens sur lA terre nous sommes, Il en est peu Qui fort  
souvent

Ne se plAisent d'entendre dire

Qu'Au livre du Destin les mortels peuvent lire.

MAis ce livre, Qu'HomÈre et les siens ont chAntÈ, Qu'est-ce, Que le  
hAsArd pArmi l'AntiQuitÈ, Et pArmi nous lA Providence?

Or du hAsArd il n'est point de science: S'il en ÈtAit, on AurAit tort

De l'Appeler hAsArd, ni fortune, ni sort, Toutes choses trÉs

incertAines.

QuAnt Aux volontÈs souverAines

De Celui Qui fAit tout, et rien Qu'Avec dessein, Qui les sAit, Que lui seul? Comment lire en son sein?

AurAit-il imprimÈ sur le front des Ètoiles Ce Que lA nuit des temps enferme dAns ses voiles?

A Quelle utilitÈ? Pour exercer l'esprit De ceux Qui de lA SphÈre et du Globe ont Ècrit?

Pour nous fAire Èviter des mAux inÈvitAbles?

Nous rendre, dAns les biens, de plAisir incApAbles?

Et cAusAnt du dÈgo't pour ces biens prÈvenus, Les convertir en mAux devAnt Qu'ils soient venus?

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.

Le FirmAment se meut; les Astres font leur cours, Le Soleil nous luit tous les jours,

Tous les jours sA clArtÈ succÈde A l'ombre noire, SAns Que nous en puissions Autre chose infÈrer Que lA nÈcessitÈ de luire et d'Èclairer, D'Amener les sAisons, de m'rir les semences, De verser sur les corps certAines influences.

Du reste, en Quoi rÈpond Au sort toujours divers Ce trAin toujours Ègal dont mArche l'Univers?

ChArlAtAns, fAiseurs d'horoscope,

Quittez les cours des Princes de l'Europe; Emmenez Avec vous les souffleurs tout d'un temps: Vous ne mÈritez pAs plus de foi Que ces gens.

Je m'emporte un peu trop: revenons A l'histoire De ce SpÈculAteur Qui fut contrAint de boire.

Outre lA vAnitÈ de son Art mensonger,

C'est l'imAge de ceux Qui b,illent Aux chimÈres, CependAnt Qu'ils sont en dAnger,



Soit pour eux, soit pour leurs AffAires.

II, 14 Le LiÉvre et les Grenouilles

Un LiÉvre en son gAte songeAit

(CAr Que fAire en un gAte, A moins Que l'on ne songe?); DAns un profond ennui ce LiÉvre se plongeAit: Cet AnimAl est triste, et lA crAinte le ronge.

"Les gens de nAturel peureux

Sont, disAit-il, bien mAlheureux.

Ils ne sAurAient mAnger morceAu Qui leur profite; JAmAis un plAisir pur; toujours AssAutS divers.

VoilA comme je vis: cette crAinte mAudite M'empAche de dormir, sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dirA QuelQue sAge cervelle.

Et lA peur se corrige-t-elle?

Je crois mAme Qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi. "

Ainsi rAisonnAit notre LiÉvre,

Et cependAnt fAisAit le guet.

Il ÈtAit douteux, inQuiet:

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnAit lA fiÉvre.

Le mÈlAncoliQue AnimAl,

En rAvAnt A cette mAtiÉre,

Entend un lÈger bruit: ce lui fut un signAl Pour s'enfuir devers sA tAniÉre.

Il s'en AllA pAsser sur le bord d'un ÈtAng.

Grenouilles Aussitôt de sAuter dAns les ondes; Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

"Oh! dit-il, j'en fAis fAire AutAnt Qu'on m'en fAit fAire! MA prÈsence

EffrAie Aussi les gens! je mets l'AlArme Au cAmp!

Et d'oA me vient cette vAillAnce?

Comment? Des AnimAux Qui tremblent devAnt moi!

Je suis donc un foudre de guerre!

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur lA terre Qui ne puisse trouver un plus poltron Que soi. "

II, 15 Le CoQ et le RenArd

Sur lA brAnche d'un Arbre ÈtAit en sentinelle Un vieux CoQ Adroit et mAtois.

"FrÈre, dit un RenArd, AdoucissAnt sA voix, Nous ne sommes plus en Querelle:

PAix gÈnÈrAle cette fois.

Je viens te l'Annoncer; descends, Que je t'embrAsse.

Ne me retArde point, de gr,ce;

Je dois fAire Aujourd'hui vingt postes sAns mAnQuer.

Les tiens et toi pouvez vAQuer

SAns nulle crAinte A vos AffAires;

Nous vous y servirons en frÈres.

FAites-en les feux dÈs ce soir.

Et cependAnt viens recevoir

Le bAiser d'Amour frAternelle.

- Ami, reprit le coQ, je ne pouvAis jAmAis Apprendre une plus douce et meilleur nouvelle Que celle

De cette pAix;

Et ce m'est une double joie

De lA tenir de toi. Je vois deux LÈvriers, Qui, je m'Assure, sont  
courriers

Que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite, et seront dAns un moment A nous.

Je descends; nous pourrons nous entre-bAiser tous.

-Adieu, dit le RenArd, mA trAite est longue A fAire: Nous nous  
rÈjouissons du succÈs de l'AffAire Une Autre fois. Le gAlAnd Aussitôt

Tire ses grÉgues, gAgne Au hAut,

mAl content de son strAtAgÉme;

Et notre vieux CoQ en soi-mAme

Se mit A rire de sA peur;

CAR c'est double plAisir de tromper le trompeur.

II, 16 Le CorbeAu voulAnt imiter l'Aigle L'OiseAu de Jupiter enlevAnt  
un mouton, Un CorbeAu tÈmoin de l'AffAire,

Et plus fAible de reins, mAIs non pAs moins glouton, En voulut sur  
l'heure AutAnt fAire.

Il tourne A l'entour du troupeAu,

MARQue entre cent Moutons le plus grAs, le plus beAu, Un vrAi  
Mouton de sAcrifice:

On l'AvAit rÈservÈ pour lA bouche des Dieux.

GAillArD CorbeAu disAit, en le couvAnt des yeux: Je ne sAis Qui fut tA  
nourrice;

MAIs ton corps me pArAAit en merveilleux ÈtAt: Tu me servirAs de  
p,ture.

Sur l'AnimAl bAlAnt A ces mots il s'AbAt.

LA MoutonniÈre crÈAture

PesAit plus Qu'un fromAge, outre Que sA toison EtAit d'une ÈpAisseur  
extrAme,

Et mAlÈe A peu prÉs de lA mAme fAÇon

Que lA bArbe de PolyphÉme.

Elle empAtrA si bien les serres du CorbeAu Que le pAuvre AnimAl ne put fAire retrAite.

Le Berger vient, le prend, l'encAge bien et beAu, Le donne A ses enfAnts pour servir d'Amusette.

Il fAut se mesurer, lA consÈQuence est nette: MAI prend Aux VolereAux de fAire les Voleurs.

L'exemple est un dAngereux leurre:

Tous les mAngeurs de gens ne sont pAs grAnds Seigneurs; OA lA GuApe A pAssÈ, le Moucheron demeure.

II, 17 Le PAon se plAignAnt A Junon

Le PAon se plAignAit A Junon:

DÈesse, disAit-il, ce n'est pAs sAns rAison Que je me plAins, Que je murmure:

Le chAnt dont vous m'Avez fAit don

DÈplAAt A toute lA NAture;

Au lieu Qu'un Rossignol, chÈtive crÈAture, Forme des sons Aussi doux Qu'ÈclAtAnts, Est lui seul l'honneur du Printemps.

Junon rÈpondit en colÈre:

OiseAu jAloux, et Qui devrAis te tAire, Est-ce A toi d'envier lA voix du Rossignol, Toi Que l'on voit porter A l'entour de ton col Un Arc-en-ciel nuÈ de cent sortes de soies; Qui te pAnAdes, Qui dÈploies

Une si riche Queue, et Qui semble A nos yeux LA BoutiQue d'un LApidAire?

Est-il QuelQue oiseAu sous les Cieux

Plus Que toi cApAble de plAire?

Tout AnimAl n'A pAs toutes propriÈtÈs.

Nous vous Avons donnÈ diverses QuAlitÈs: Les uns ont lA grAndeur et  
lA force en pArtAge; Le FAucon est lÈger, l'Aigle plein de courAge; Le  
CorbeAu sert pour le prÈsAge,

LA Corneille Avertit des mAlheurs A venir; Tous sont contents de leur  
rAmAge.

Cesse donc de te plAindre, ou bien, pour te punir, Je t'ôterAi ton  
plumAge.

II, 18 LA ChAtte mÈtAmorphosÈe en femme Un homme chÈrissAit  
Èperdument sA ChAtte; Il lA trouvAit mignonne, et belle, et dÈlicAte,  
Qui miAulAit d'un ton fort doux.

Il ÈtAit plus fou Que les fous.

Cet Homme donc, pAr priÈres, pAr lArmes, PAr sortilÈges et pAr  
chArmes,

FAit tAnt Qu'il obtient du destin

Que sA ChAtte en un beAu mAtin

Devient femme, et le mAtin mAme,

MAAtre sot en fAit sA moitiÈ.

Le voilA fou d'Amour extrAme,

De fou Qu'il ÈtAit d'AmitiÈ.

JAmAis lA DAME lA plus belle

Ne chArmA tAnt son FAvori

Que fAit cette Èpouse nouvelle

Son hypocondre de mAri.

Il l'AmAdoue, elle le flAtte;

Il n'y trouve plus rien de ChAtte,

Et poussAnt l'erreur jusQu'AU bout,

LA croit femme en tout et pArtout,

LorsQue QuelQues Souris Qui rongEAient de lA nAtte TroublÈrent le

plAisir des nouveAux mAriÈs.

Aussitôt lA femme est sur pieds:

Elle mAnQuA son Aventure.

Souris de revenir, femme d'Atre en posture.

Pour cette fois elle Accourut A point:

CAR AyAnt chAngÈ de figure,

Les souris ne lA crAignAient point.

Ce lui fut toujours une Amorce,

TAnt le nAturel A de force.

Il se moQue de tout, certAin ,ge Accompli: Le vAse est imbibÈ, l'Ètoffe  
A pris son pli.

En vAin de son trAin ordinAire

On le veut dÈsAccoutumer.

QuelQue chose Qu'on puisse fAire,

On ne sAurAit le rÈformer.

Coups de fourche ni d'ÈtriviÉres

Ne lui font chAnger de mAniÉres;

Et, fussiez-vous emb,tonnÈs,

JAmAis vous n'en serez les mAAtres.

Qu'on lui ferme lA porte Au nez,

Il reviendrA pAr les fenAtres.

II, 19 Le Lion et l'Ane chAssAnt

Le roi des AnimAux se mit un jour en tAte De giboyer. Il cÈlÈbrAit sA  
fAte.

Le gibier du Lion, ce ne sont pAs moineAux, MAis beAux et bons  
SAngliers, DAims et Cerfs bons et beAux.

Pour rÈussir dAns cette AffAire,

Il se servit du ministÈre

De l'Ane A lA voix de Stentor.

L'Ane A Messer Lion fit office de Cor.

Le Lion le postA, le couvrit de rAmÈe,

Lui commAndA de brAire, AssurÈ Qu'A ce son Les moins intimidÈs  
fuirAient de leur mAison.

Leur troupe n'ÈtAit pAs encore AccoutumÈe A lA tempAte de sA voix;

L'Air en retentissAit d'un bruit ÈpouvAntAble; LA frAyeur sAisissAit les  
hôtes de ces bois.

Tous fuyAient, tous tombAient Au piÈge inÈvitAble OA les AttendAit  
le Lion.

N'Ai-je pAs bien servi dAns cette occAsion?

Dit l'Ane, en se donnAnt tout l'honneur de lA chAsse.

- Oui, reprit le Lion, c'est brAvement criÈ: Si je connAissAis tA  
personne et tA rAce, J'en serAis moi-mAme effrAyÈ.

L'Ane, s'il e't osÈ, se f't mis en colÈre, Encor Qu'on le rAill,t Avec juste  
rAison: CAR Qui pourrAit souffrir un Ane fAnfAron?

Ce n'est pAs lA leur cArActÈre.

II, 20 TestAment expliQuÈ pAr Esope

Si ce Qu'on dit d'Esope est vrAi,

C'ÈtAit l'OrAcle de lA GrÈce:

Lui seul AvAit plus de sAgesse

Que tout l'ArÈopAge. En voici pour essAi Une histoire des plus  
gentilles,

Et Qui pourrA plAire Au Lecteur.

Un certAin homme AvAit trois filles,

Toutes trois de contrAire humeur:

Une buveuse, une coQuette,

LA troisiÉme AvAre pArfAite.

Cet homme, pAr son TestAment,

Selon les Lois municipAles,

Leur lAissA tout son bien pAr portions ÈgAles, En donnAnt A leur  
MÉre tAnt,

PAYable QuAnd chAcune d'elles

Ne possÈderAit plus sA contingente pArt.

Le PÉre mort, les trois femelles

Courent Au TestAment sAns Attendre plus tArd.

On le lit; on t,che d'entendre

LA volontÈ du TestAteur;

MAis en vAin: cAr comment comprendre

Qu'Aussitôt Que chAcune soeur

Ne possÈderA plus sA pArt hÈrÈditaire,

Il lui fAudrA pAyer sA MÉre?

Ce n'est pAs un fort bon moyen

Pour pAyer, Que d'Atre sAns bien.

Que voulAit donc dire le PÉre?

L'AffAire est consultÈe, et tous les AvocAts, AprÉS Avoir tournÈ le cAs

En cent et cent mille mAniÉres,

Y jettent leur bonnet, se confessent vAincus, Et conseillent Aux  
hÈritiÉres

De pArtAger le bien sAns songer Au surplus.



QuAnt A lA somme de lA veuve,

Voici, leur dirent-ils, ce Que le conseil treuve: Il fAut Que chAQue  
soeur se chArge pAr trAitÈ

Du tiers, pAyAble A volontÈ,

Si mieux n'Aime lA MÈre en crÈer une rente, DÉs le dÈcÈs du mort  
courAnte.

lA chose Ainsi rÈglÈe, on composA trois lots: En l'un, les mAisons de  
bouteille,

Les buffets dressÈs sous lA treille,

lA vAisselle d'Argent, les cuvettes, les brocs, Les mAgAsins de  
mAlvoisie,

Les esclAVes de bouche, et, pour dire en deux mots, L'AttirAil de lA  
goinfrie;

DAns un Autre celui de lA coQuetterie:

lA mAison de lA Ville et les meubles exQuis, Les EunuQues et les  
Coiffeuses,

Et les Brodeuses,

Les joyAux, les robes de prix;

DAns le troisiÈme lot, les fermes, le mÈnAge, Les troupeAux et le  
p,turAge,

VAlets et bAtes de lAbeur.

Ces lots fAits, on jugeA Que le sort pourrAit fAire Que peut-Atre pAs  
une soeur

N'AurAit ce Qui lui pourrAit plAire.

Ainsi chAcune prit son inclinAtion;

Le tout A l'estimAtion.

Ce fut dAns lA ville d'AthÈnes

Que cette rencontre ArrivA.

Petits et grAnds, tout ApprouvA

Le pArtAge et le choix. Esope seul trouvA Qu'AprÉS bien du temps et des peines

Les gens AvAient pris justement

Le contre-pied du TestAment.

Si le dÈfunt vivAit, disAit-il, Que l'AttiQue AurAit de reproches de lui!

Comment! ce peuple Qui se piQue

D'Atre le plus subtil des peuples d'Aujourd'hui A si mAl entendu lA volontÈ suprAme

D'un testAteur! AyAnt Ainsi pArlÈ,

Il fAit le pArtAge lui-mAme,

Et donne A chAQue soeur un lot contre son grÈ, Rien Qui p°t Atre convenAble,

PArtAnt rien Aux soeurs d'AgrÈAble:

A lA CoQuette, l'AttirAil

Qui suit les personnes buveuses;

LA Biberonne eut le bÈtAil;

LA MÈnAgÉre eut les coiffeuses.

Tel fut l'Avis du Phrygien,

AllÈguAnt Qu'il n'ÈtAit moyen

Plus s°r pour obliger ces filles

A se dÈfAire de leur bien,

Qu'elles se mArierAient dAns les bonnes fAmilles, QuAnd on leur verrAit de l'Argent;

PAierAient leur MÈre tout comptAnt;

Ne possÈderAient plus les effets de leur PÈre, Ce Que disAit le TestAment.

Le peuple s'Étonna comme il se pouvait faire Qu'un homme seul eût plus de sens

Qu'une multitude de gens.

III, 1 Le Meunier, son Fils, et l'Ane

L'invention des Arts Était un droit d'Anesse, Nous devons l'Apologue A l'Ancienne Grèce.

MAis ce champ ne se peut tellement moissonner Que les derniers venus n'y trouvent A glaner.

La feinte est un pays plein de terres désertes.

Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.

Je t'en veux dire un trait Assez bien inventé; Autrefois A Racan Malherbe l'a conté.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre, Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire, Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins (Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins), Racan commence Ainsi: Dites-moi, je vous prie, Vous Qui devez savoir les choses de la vie, Qui par tous ses degrés Avez déjà passé, Et Que rien ne doit fuir en cet âge Avancé, A Quoi me résoudre-je? Il est temps Que j'y pense.

Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance.

Dois-je dans la Province Établir mon séjour, Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charger A la Cour?

Tout Au monde est malé d'Amertume et de charmes.

La guerre A ses douceurs, l'Hymen A ses armes.

Si je suivais mon goût, je saurais oser buter; Mais j'ai les miens, la cour, le peuple A contenter.

Malherbe là-dessus: Contenter tout le monde!

Ecoutez ce récit Avant Que je réponde.

J'ai lu dans Quelque endroit Qu'un Meunier et son fils, L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits, Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire, Allaient vendre leur Ane, un certain jour de

foire.

Afin Qu'il fût plus frais et de meilleur débit, On lui lia les pieds, on vous le suspendit; Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.

PAuvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.

Le premier Qui les vit de rire s'éclata.

Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?

Le plus ,ne des trois n'est pas celui Qu'on pense.

Le Meunier A ces mots connaît son ignorance; Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.

L'Ane, Qui goûtait fort l'autre façon d'aller, Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure.

Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.

Le plus vieux Au garçon s'écria tant qu'il put: Oh là! oh! descendez, Que l'on ne vous le dise, Jeune homme, Qui menez laquais à barbe grise.

C'était à vous de suivre, Au vieillard de monter.

- Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte, Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand'honte Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils, Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis, fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.

- Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge: passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.

Après maints quolibets coup sur coup renvoyés, L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.

Au bout de trente pas, une troisième troupe trouve encore à gloser. L'un dit: Ces gens sont fous, Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.

Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!

N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?

Sans doute Qu'A la Foire ils vont vendre sa peau.

- Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Essayons toutefois, si par Quelque manière Nous en viendrons About. Ils descendent tous deux.

L'Ane, se prêtant, marche seul devant eux.

Un Quidam les rencontre, et dit: Est-ce la mode Que Baudet Aille A l'Aise, et Meunier s'incommode?

Qui de l'âne ou du maître est fait pour se laisser?

Je conseille A ces gens de le faire enchaîner.

Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne.

Nicolas Au rebours, car, Quand il va voir Jeanne, Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.

Beau trio de Baudets! Le Meunier repartit: Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue; Mais Que dorénavant on me blâme, on me loue; Qu'on dise Quelque chose ou Qu'on ne dise rien; J'en veux faire A ma tête. Il le fit, et fit bien.

Qu'ant A vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince; Allez, venez, courez; demeurez en Province; Prenez femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement: Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

III, 2 Les Membres et l'Estomac

Je devais par la Royauté

Avoir commencé mon Ouvrage.

A la voir d'un certain côté,

Messer Gaster en est l'image.

S'il A Quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant, Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme, Sans rien faire, Alléguant l'exemple de

GAster.

Il fAudrAit, disAient-ils, sAns nous Qu'il vÈc't d'Air.

Nous suons, nous peignons, comme bAtes de somme.

Et pour Qui? Pour lui seul; nous n'en profitons pAs: Notre soin n'Aboutit Qu'A fournir ses repAs.

Chommons, c'est un mÈtier Qu'il veut nous fAire Apprendre.

Ainsi dit, Ainsi fAit. Les mAins cessent de prendre, Les brAs d'Agir, les jAmbes de mArcher.

Tous dirent A GAster Qu'il en All,t chercher.

Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.

Bientôt les pAuvres gens tombÈrent en lAngueur; Il ne se formA plus de nouveAu sAng Au coeur: ChAQue membre en souffrit, les forces se perdirent.

PAr ce moyen, les mutins virent

Que celui Qu'ils croyAient oisif et pAresseux, A l'intÈrAt commun contribuAit plus Qu'eux.

Ceci peut s'AppliQuer A lA grAndeur RoyAle.

Elle reÇoit et donne, et lA chose est ÈgAle.

Tout trAvAille pour elle, et rÈciproQuement Tout tire d'elle l'Aliment.

Elle fAit subsister l'ArtisAn de ses peines, Enrichit le MArchAnd, gAge le MAGistrAt, MAintient le LABoureur, donne pAie Au soldAt, Distribue en cent lieux ses gr,cès souverAines, Entretien seule tout l'EtAt.

MÈnÈnius le sut bien dire.

LA Commune s'AllAit sÈpArer du SÈnAt.

Les mÈcontents disAient Qu'il AvAit tout l'Empire, Le pouvoir, les trÈsors, l'honneur, lA dignitÈ; Au lieu Que tout le mAl ÈtAit de leur côté, Les tributs, les impôts, les fAtigues de guerre.

Le peuple hors des murs ÈtAit dÈjà postÈ, LA plupArt s'en AllAient

chercher une Autre terre, QuAnd MÈNÈnius leur fit voir

Qu'ils ÈtAient Aux membres semblAbles,

Et pAr cet Apologue, insigne entre les FAbles, Les rAmenA dAns leur devoir.

III, 3 Le Loup devenu Berger

Un Loup Qui commenÇAit d'Avoir petite pArt Aux Brebis de son voisinAge,

Crut Qu'il fAllAit s'Aider de lA peAu du RenArd Et fAire un nouveAu personnAge.

Il s'hAbille en Berger, endosse un hoQueton, FAit sA houlette d'un b,ton,

SAns oublier lA Cornemuse.

Pour pousser jusQu'Au bout lA ruse,

Il AurAit volontiers Ècrit sur son chApeAu: C'est moi Qui suis Guillot, berger de ce troupeAu.

SA personne ÈtAnt Ainsi fAite

Et ses pieds de devAnt posÈs sur sA houlette, Guillot le sycophAnte Approche doucement.

Guillot le vrAi Guillot Ètendu sur l'herbette, DormAit Alors profondÈment.

Son chien dormAit Aussi, comme Aussi sA musette.

LA plupArt des Brebis dormAient pAreillement.

L'hypocrite les lAissA fAire,

Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis Il voulut Ajouter lA pArole Aux hAbits, Chose Qu'il croyAit nÈcessAire.

MAis celA g,tA son AffAire,

Il ne put du PAsteur contrefAire lA voix.

Le ton dont il pArLA fit retentir les bois, Et dÈcouvrit tout le mystÈre.

Chacun se réveille A ce son,  
Les Brebis, le Chien, le Garçon.  
Le pauvre Loup, dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,  
Ne put ni fuir ni se défendre.  
Toujours par Quelque endroit fourbes se laissent prendre.  
Quiconque est Loup Agisse en Loup:  
C'est le plus certain de beaucoup.

III, 4 Les Grenouilles Qui demandent un roi Les Grenouilles, se  
lassant  
De l'État Démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupiter les soumit Au pouvoir Monarchique.  
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique: Ce Roi fit toutefois un tel  
bruit en tombant Que la gent m'arêageuse,  
Gent fort sotte et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du m'arêage,  
Sans oser de longtemps regarder Au visage Celui Qu'elles croyaient  
Avoir un géant nouveau; Or c'était un Soliveau,  
De qui la gravité fit peur A la première Qui de le voir s'aventurant  
Osa bien Quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant.

Une Autre la suivit, une Autre en fit autant, Il en vint une  
fourmilière;



Et leur troupe A la fin se rendit familière JusQu'A sAuter sur l'ÉpAule du Roi.

Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi.

Jupin en A bientôt la cervelle rompue.

Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi Qui se remue.

Le MonArQue des Dieux leur envoie une Grue, Qui les croQue, Qui les tue,

Qui les gobe A son plaisir,

Et Grenouilles de se plaindre;

Et Jupin de leur dire: Eh Quoi! votre désir A ses lois croit-il nous Astreindre?

Vous Avez d° premièrement

Garder votre Gouvernement;

MAis, ne l'ayant pas fait, il vous devAit suffire Que votre premier roi fût dÉbonnaire et doux: De celui-ci contentez-vous,

De peur d'en rencontrer un pire.

III, 5 Le RenArd et le Bouc

Capitaine RenArd Allait de compagnie

Avec son Ami Bouc des plus hauts cornÉs.

Celui-ci ne voyait pas plus loin Que son nez; L'autre Était passÉ maître en fait de tromperie.

La soif les obligeA de descendre en un puits.

La chacun d'eux se déshaltÉre.

AprÉs Qu'abondamment tous deux en eurent pris, Le RenArd dit Au Bouc: Que ferons-nous, compÉre?

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.

LÉve tes pieds en haut, et tes cornes Aussi: Mets-les contre le mur. Le long de ton Échine Je grimperai premièrement;

Puis sur tes cornes m'ÈlevAnt,

A l'Aide de cette mAchine,

De ce lieu-ci je sortirAi,

AprÈs Quoi je t'en tirerAi.

- PAr mA bArbe, dit l'Autre, il est bon; et je loue Les gens bien sensÈs  
comme toi.

Je n'AurAis jAmAis, QuAnt A moi,

TrouvÈ ce secret, je l'Avoue.

Le RenArd sort du puits, lAisse son compAgnon, Et vous lui fAit un  
beAu sermon

Pour l'exhorter A pAtience.

Si le ciel t'e't, dit-il, donnÈ pAr excellence AutAnt de jugement Que de  
bArbe Au menton, Tu n'AurAis pAs, A lA lÈgÈre,

Descendu dAns ce puits. Or, Adieu, j'en suis hors.

T,che de t'en tirer, et fAis tous tes efforts: CAR pour moi, j'Ai certAine  
AffAire

Qui ne me permet pAs d'ArrAter en chemin.

En toute chose il fAut considÈrer lA fin.

III, 6 L'Aigle, lA LAie, et lA ChAtte

L'Aigle AvAit ses petits Au hAut d'un Arbre creux.

LA LAie Au pied, lA ChAtte entre les deux; Et sAns s'incommoder,  
moyennAnt ce pArtAge, MÈres et nourrissons fAisAient leur tripotAge.

LA ChAtte dÈtruisit pAr sA fourbe l'Accord.

Elle grimpA chez l'Aigle, et lui dit: Notre mort (Au moins de nos  
enfAnts, cAR c'est tout un Aux mÈres) Ne tArderA possible guÈres.

Voyez-vous A nos pieds fourir incessAmment Cette mAudite LAie, et  
creuser une mine?

C'est pour dÈrAciner le chAne AssurÈment, Et de nos nourrissons

Attirer LA ruine.

L'Arbre tombAnt, ils seront dÈvorÈs:

Qu'ils s'en tiennent pour AssurÈs.

S'il m'en restAit un seul, j'AdoucirAis mA plAinte.

Au pArtir de ce lieu, Qu'elle remplit de crAinte, LA perfide descend  
tout droit

A l'endroit

OA lA LAie ÈtAit en gÈsine.

MA bonne Amie et mA voisine,

Lui dit-elle tout bAs, je vous donne un Avis.

L'Aigle, si vous sortez, fondrA sur vos petits: Obligez-moi de n'en rien  
dire:

Son courroux tomberAit sur moi.

DAns cette Autre fAmille AyAnt semÈ l'effroi, LA ChAtte en son trou  
se retire.

L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir Aux besoins De ses petits; lA LAie  
encore moins:

Sottes de ne pAs voir Que le plus grAnd des soins, Ce doit Atre celui  
d'Èviter lA fAmine.

A demeurer chez soi l'une et l'Autre s'obstine Pour secourir les siens  
dedAns l'occAsion: L'OiseAu RoyAl, en cAs de mine,

LA LAie, en cAs d'irruption.

LA fAim dÈtruisit tout: il ne restA personne De lA gent MARcAssine et  
de lA gent Aiglonne, Qui n'All,t de vie A trÈpAs:

GrAnd renfort pour Messieurs les ChAts.

Que ne sAit point ourdir une lAngue trAAatresse PAr sA pernicieuse  
Adresse?

Des mAlheurs Qui sont sortis

De lA boAte de PAndore,

Celui Qu'A meilleur droit tout l'Univers Abhorre, C'est lA fourbe, A mon Avis.

III, 7 L'Ivrogne et sA Femme

ChAcun A son dÈfAut oA toujours il revient: Honte ni peur n'y remÈdie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient: Je ne dis rien Que je n'Appuie

De QuelQue exemple. Un suppôt de BAcchus AltÈrAit sA sAntÈ, son esprit et sA bourse.

Telles gens n'ont pAs fAit lA moitiÈ de leur course Qu'ils sont Au bout de leurs Ècus.

Un jour Que celui-ci plein du jus de lA treille, AvAit lAissÈ ses sens Au fond d'une bouteille, SA femme l'enfermA dAns un certAin tombeAu.

LA les vApeurs du vin nouveAu

CuvÈrent A loisir. A son rÈveil il treuve L'AttirAil de lA mort A l'entour de son corps: Un luminAire, un drAp des morts.

Oh! dit-il, Qu'est ceci? MA femme est-elle veuve?

LA-dessus, son Èpouse, en hAbit d'Alecton, MAsQuÈe et de sA voix contrefAisAnt le ton, Vient Au prÈtendu mort, Approche de sA biÈre, Lui prÈsente un chAudeAu propre pour Lucifer.

L'Epoux Alors ne doute en Aucune mAniÈre Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu? dit-il A ce fAntôme.

- LA celleriÈre du royAume

De SAtAn, reprit-elle; et je porte A mAnger A ceux Qu'enclôt lA tombe noire.

Le MAri repArt sAns songer:

Tu ne leur portes point A boire?

III, 8 LA Goutte et l'ArAignÈe

QuAnd l'Enfer eut produit lA Goutte et l'ArAignÈe,

"Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vAnter D'Atre pour l'humAine  
lignÈe

EgAlement A redouter.

Or Avisons Aux lieux Qu'il vous fAut hAbiter.

Voyez-vous ces cAses ÈtrÉtes,

Et ces pAlAis si grAnds, si beAux, si bien dorÈs?

Je me suis proposÈ d'en fAire vos retrAites.

Tenez donc, voici deux b°chettes;

Accommodez-vous, ou tirez.

- Il n'est rien, dit l'ArAgne, Aux cAses Qui me plAise. "

L'Autre, tout Au rebours, voyAnt les PALAis pleins De ces gens  
nommÈs MÈdecins,

Ne crut pAs y pouvoir demeurer A son Aise.

Elle prend l'Autre lot, y plAnte le piQuet, S'Ètend A son plAisir sur  
l'orteil d'un pAuvre homme, DisAnt: "Je ne crois pAs Qu'en ce poste je  
chomme, Ni Que d'en dÈloger et fAire mon pAquet JAmAis  
HippocrAte me somme."

L'ArAgne cependAnt se cAmpe en un lAmbris, Comme si de ces lieux  
elle e't fAit bAil A vie, TrAvAille A demeurer: voilA sA toile ourdie,  
VoilA des mouchérons de pris.

Une servAnte vient bAlAyer tout l'ouvrAge.

Autre toile tissue, Autre coup de bAlAi.

Le pAuvre Bestion tous les jours dÈmÈnAge.

Enfin, AprÈs un vAin essAi,

Il vA trouver lA Goutte. Elle ÈtAit en cAmpAgne, Plus mAlheureuse  
mille fois

Que lA plus mAlheureuse ArAgne.

Son hôte lA menAit tAntôt fendre du bois, TAntôt fouir, houer. Goutte bien trAcAssÈe Est, dit-on, A demi pAnsÈe.

"Oh! je ne sAurAis plus, dit-elle, y rÈsister.

ChAngeons, mA soeur l'ArAgne." Et l'Autre d'Ècouter: Elle lA prend Au mot, se glisse en lA cAbAne: Point de coup de bAlAi Qui l'oblige A chAnger.

lA Goutte, d'Autre pArt, vA tout droit se loger Chez un PrÈlAt, Qu'elle condAmne

A jAmAis du lit ne bouger.

CAtAplAsmes, Dieu sAit. Les gens n'ont point de honte De fAire Aller le mAl toujours de pis en pis.

L'une et l'Autre trouvA de lA sorte son conte; Et fit trÈs sAgement de chAnger de logis.

III, 9 Le Loup et lA Cigogne

Les Loups mAngent gloutonnement.

Un Loup donc ÈtAnt de frAirie

Se pressA, dit-on, tellement

Qu'il en pensA perdre lA vie:

Un os lui demeurA bien AvAnt Au gosier.

De bonheur pour ce Loup, Qui ne pouvAit crier, PrÈs de lA pAsse une Cigogne.

Il lui fAit signe; elle Accourt.

VoilA l'OpÈrAtrice Aussitôt en besogne.

Elle retirA l'os; puis, pour un si bon tour, Elle demAndA son sAlAire.

"Votre sAlAire? dit le Loup:

Vous riez, mA bonne commÈre!

Quoi? ce n'est pAs encor beAucoup

D'Avoir de mon gosier retirÈ votre cou?

Allez, vous Ates une ingrAte:

Ne tombez jAmAis sous mA pAtte. "

III, 10 Le Lion AbAttu pAr l'homme

On exposAit une peinture

OA l'ArtisAn AvAit trAcÈ

Un Lion d'immense stAture

PAr un seul homme terrAssÈ.

Les regArDAnts en tirAient gloire.

Un Lion en pAssAnt rAbAttit leur cAQuet.

"Je vois bien, dit-il, Qu'en effet On vous donne ici lA victoire;

MAis l'Ouvrier vous A dÈÇus:

Il AvAit libertÈ de feindre.

Avec plus de rAison nous Aurions le dessus, Si mes confrÈres sAvAient peindre."

III, 11 Le RenArd et les RAisins

CertAin RenArd GAScon, d'Autres disent NormAnd, MourAnt presQue de fAim, vit Au hAut d'une treille Des RAisins m°rs AppAremment,

Et couverts d'une peAu vermeille.

Le gAlAnd en e°t fAit volontiers un repAs; MAis comme il n'y pouvAit Atteindre:

"Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujAts. "

Fit-il pAs mieux Que de se plAindre?

III, 12 Le Cygne et le Cuisinier

DAns une mÈnAgerie

De volAtiles remplie

VivAient le Cygne et l'Oison:

Celui-lA destinÈ pour les regArds du mAAtre; Celui-ci, pour son go't:  
l'un Qui se piQuAit d'Atre CommensAl du jArdin, l'Autre, de lA  
mAison.

Des fossÈs du Ch,teau fAisAnt leurs gAleries, TAntôt on les e't vus côte  
A côte nAger, TAntôt courir sur l'onde, et tAntôt se plonger, SAns  
pouvoir sAtisFAire A leurs vAines envies.

Un jour le Cuisinier, AyAnt trop bu d'un coup, Prit pour Oison le  
Cygne; et le tenAnt Au cou, Il AllAit l'Ègorger, puis le mettre en  
potAge.

L'oiseAu, prAt A mourir, se plAint en son rAmAge.

Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vit bien Qu'il s'ÈtAit mÈpris.

"Quoi? je mettrois, dit-ilj un tel chAnteur en soupe!

Non, non, ne plAise Aux Dieux Que jAmAis mA mAin coupe LA gorge  
A Qui s'en sert si bien! "

Ainsi dAns les dAngers Qui nous suivent en croupe Le doux pArler ne  
nuît de rien.

III, 13 Les Loups et les Brebis

AprÈs mille Ans et plus de guerre dÈclArÈe, Les Loups firent lA pAix  
AvecQue les Brebis.

C'ÈtAit AppAremment le bien des deux pArtis; CAr si les Loups  
mAngeAient mAinte bAte ÈgArÈe, Les Bergers de leur peAu se  
fAisAient mAints hAbits.

JAmAis de libertÈ, ni pour les p,turAges, Ni d'Autre pArt pour les  
cArnAges:

Ils ne pouvAient jouir Qu'en tremblAnt de leurs biens.

LA pAix se conclut donc: on donne des otAges; Les Loups, leurs  
LouveteAux; et les Brebis, leurs Chiens.

L'ÈchAnge en ÈtAnt fAit Aux formes ordinAires Et rÈglÈ pAr des  
CommissAires,



Au bout de QuelQue temps Que Messieurs les LouvAts Se virent Loups  
pArfAits et friAnds de tuerie, Ils vous prennent le temps Que dAns lA  
Bergerie Messieurs les Bergers n'ÈtAient pAs,

EtrAnglent lA moitiÈ des AgneAux les plus grAs, Les emportent Aux  
dents, dAns les bois se retirent.

Ils AvAient Averti leurs gens secrÉtement.

Les Chiens, Qui, sur leur foi, reposAient s'rement, Furent ÈtrAnglÈs en  
dormAnt:

CeLA fut sitôt fAit Qu'A peine ils le sentirent.

Tout fut mis en morceAux; un seul n'en ÈchAppA.

Nous pouvons conclure de lA

Qu'il fAut fAire Aux mÈchAnts guerre continuelle.

LA pAix est fort bonne de soi,

J'en conviens; mAis de Quoi sert-elle

Avec des ennemis sAns foi?

III, 14 Le Lion devenu vieux

Le Lion, terreur des forAts,

ChArgÈ d'Ans et pleurant son AntiQue prouesse, Fut enfin AttAQuÈ  
pAr ses propres sujets, Devenus forts pAr sA fAiblesse.

Le ChevAl s'Approchant lui donne un coup de pied; Le Loup un coup  
de dent, le Boeuf un coup de corne.

Le malheureux Lion, languissant, triste, et morne, Peut A peine rugir,  
pAr l',ge estropiÈ.

Il Attend son destin, sAns fAire Aucunes plAintes; Quand voyAnt l'Ane  
mAme A son Antre Accourir:

"Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulAis bien mourir; MAis c'est mourir  
deux fois Que souffrir tes Atteintes. "

III, 15 PhilomÉle et PrognÈ

Autrefois PrognÈ l'hirondelle,

De sA demeure s'ÈcArtA,

Et loin des Villes s'emportA

DAns un bois oA chAntAit lA pAuvre PhilomÈle.

"MA soeur, lui dit PrognÈ, comment vous portez-vous?

Voici tAntôt mille Ans Que l'on ne vous A vue: Je ne me souviens point Que vous soyez venue, Depuis le temps de ThrAce, hAbiter pArmi nous.

Dites-moi, Que pensez-vous fAire?

Ne Quitterez-vous point ce sÈjour solitAire?

- Ah! reprit PhilomÈle, en est-il de plus doux? "

PrognÈ lui repArtit: "Eh Quoi? cette musiQue, Pour ne chAnter Qu'Aux AnimAux,

Tout Au plus A QuelQue rustiQue?

Le dÈsert est-il fAit pour des tAlents si beAux?

Venez fAire Aux citÈs ÈclAter leurs merveilles.

Aussi bien, en voyAnt les bois,

SAns cesse il vous souvient Que TÈrÈe Autrefois, PArmi des demeures pAreilles,

ExerÇA sA fureur sur vos divins AppAs.

- Et c'est le souvenir d'un si cruel outrAge Qui fAit, reprit sA soeur, Que je ne vous suis pAs.

En voyAnt les hommes, hÈlAs!

Il m'en souvient bien dAvAntAge. "

III, 16 LA Femme noyÈe

Je ne suis pAs de ceux Qui disent: "Ce n'est rien: C'est une femme Qui se noie. "

Je dis Que c'est beAucoup; et ce sexe vAut bien Que nous le regrettons, puisQu'il fAit notre joie.

Ce Que j'AvAnce ici n'est point hors de propos, PuisQu'il s'Agit en cette Fable,

D'une femme Qui dAns les flots

AvAit fini ses jours pAr un sort dÈplorAble.

Son Epoux en cherchAit le corps,

Pour lui rendre, en cette Aventure,

Les honneurs de lA sÈpulture.

Il ArrivA Que sur les bords

Du fleuve Auteur de sA disgr,ce

Des gens se promenaient ignorAnts l'Accident.

Ce mAri donc leur demAndAnt

S'ils n'AvAient de sA femme AperÇu nulle trAce:

"Nulle, reprit l'un d'eux; mAis cherchez-lA plus bAs; Suivez le fil de lA riviÈre. "

Un Autre repArtit: "Non, ne le suivez pAs; Rebroussez plutôt en ArriÈre:

Quelle Que soit lA pente et l'inclinAion Dont l'eAu pAr sA course l'emporte,

L'esprit de contrAdiction

L'AurA fAit flotter d'Autre sorte. "

Cet homme se rAillAit Assez hors de sAison.

QuAnt A l'humeur contredisAnte,

Je ne sAis s'il AvAit rAison;

MAis Que cette humeur soit ou non

Le dÈfAut du sexe et sA pente,

QuiconQue Avec elle nAAtrA

SAns fAute Avec elle mourrA,

Et jusQu'Au bout contredirA,

Et, s'il peut, encor pAr-delA.

III, 17 LA Belette entrÈe dAns un grenier DAmoiselle Belette, Au corps long et flouet, EntrA dAns un Grenier pAr un trou fort Ètroit: Elle sortAit de mAlAdie.

LA, vivAnt A discrÈtion,

LA gAlAnte fit chÈre lie,

MAngeA, rongeA: Dieu sAit lA vie,

Et le lArd Qui pÈrit en cette occAsion!

LA voilA, pour conclusion,

GrAsse, mAfflue et rebondie.

Au bout de lA semAine, AyAnt dAnÈ son so°, Elle entend QuelQue bruit, veut sortir pAr le trou, Ne peut plus repAsser, et croit s'Atre mÈprise AprÈs Avoir fAit QuelQues tours,

"C'est, dit-elle, l'endroit: me voilA bien surprise; J'Ai pAssÈ pAr ici depuis cinQ ou six jours. "

Un RAt, Qui lA voyAit en peine,

Lui dit: "Vous Aviez lors lA pAnse un peu moins pleine.

Vous Ates mAigre entrÈe, il fAut mAigre sortir.

Ce Que je vous dis lA, l'on le dit A bien d'Autres; MAis ne confondons point, pAr trop Approfondir, Leurs AffAires Avec les vôtres. "

III, 18 Le ChAt et un vieux RAt

J'Ai lu chez un conteur de Fables,

Qu'un second RodilArd, l'AlexAndre des ChAts, L'AttilA, le flÈAu des RAts,

RendAit ces derniers misÈrables:

J'Ai lu, dis-je, en certAin Auteur,

Que ce ChAt exterminAteur,

VrAi CerbÉre, ÈtAit crAint une lieue A lA ronde: Il voulAit de Souris  
dÈpeupler tout le monde.

Les plAnches Qu'on suspend sur un lÈger Appui, LA mort Aux RAts, les  
SouriciÉres,

N'ÈtAient Que jeux Au prix de lui.

Comme il voit Que dAns leurs tAniÉres

Les Souris ÈtAient prisonniÉres,

Qu'elles n'osAient sortir, Qu'il AvAit beAu chercher, Le gAlAnt fAit le  
mort, et du hAut d'un plAncher Se pend lA tAte en bAs: lA bAte  
scÈlÈrAte A de certAins cordons se tenAit pAr lA pAtte.

Le peuple des Souris croit Que c'est ch,timent, Qu'il A fAit un lArcin de  
rôt ou de fromAge, EgrAtignÈ QuelQu'un, cAusÈ QuelQue dommAge,  
Enfin Qu'on A pendu le mAuvAis gArnement.

Toutes, dis-je, unAnimement

Se promettent de rire A son enterrement, Mettent le nez A l'Air,  
montrent un peu lA tAte, Puis rentrent dAns leurs nids A rAts,

Puis ressortAnt font QuAtre pAs,

Puis enfin se mettent en QuAte.

MAis voici bien une Autre fAte:

Le pendu ressuscite; et sur ses pieds tombAnt, AttrApe les plus  
pAresseuses.

"Nous en sAvons plus d'un, dit-il en les gobAnt: C'est tour de vieille  
guerre; et vos cAvernes creuses Ne vous sAuveront pAs, je vous en  
Avertis: Vous viendrez toutes Au logis. "

Il prophÈtisAit vrAi: notre mAAtre Mitis Pour lA seconde fois les  
trompe et les Affine, BlAnchit sA robe et s'enfArine,

Et de lA sorte dÈguisÈ,

Se niche et se blottit d'Ans une huche ouverte.

Ce fut A lui bien AvisÈ:

LA gent trotte-menu s'en vient chercher sA perte.

Un RAt, sAns plus, s'Abstient d'Aller flAier Autour: C'ÈtAit un vieux routier, il sAvAit plus d'un tour; MAME il AvAit perdu sA Queue A lAbAtAille.

"Ce bloc enfArinÈ ne me dit rien Qui vAille, S'ÈcriA-t-il de loin Au GÈnÈral des ChAts.

Je soupÇonne dessous encor QuelQue mAchine.

Rien ne te sert d'Atre fArine;

CAR, QuAnd tu serAis sAc, je n'ApprocherAis pAs.

C'ÈtAit bien dit A lui; j'Approuve sA prudence: Il ÈtAit expÈrimentÈ,

Et sAvAit Que lA mÈfiAnce

Est mÈre de lA s°retÈ.

IV, 1 Le Lion Amoureux

A MAdemoiselle de SÈvignÈ

SÈvignÈ, de Qui les AttrAits

Servent Aux Gr,cés de modÉle,

Et Qui nAQuAtes toute belle,

A votre indiffÈrence prÉS,

Pourriez-vous Atre fAvoRAble

Aux jeux innocents d'une FABLE,

Et voir, sAns vous ÈpouvAnter,

Un Lion Qu'Amour sut dompter?

Amour est un ÈtrAnge mAAtre.

Heureux Qui peut ne le connAAtre

Que pAr rÈcit, lui ni ses coups!  
QuAnd on en pArle devAnt vous,  
Si lA vÈritÈ vous offense,  
lA Fable Au moins se peut souffrir:  
Celle-ci prend bien l'AssurAnce  
De venir A vos pieds s'offrir,  
pAr zÈle et pAr reconnAissAnce.  
Du temps Que les bAtes pArIAient,  
Les Lions entre Autres voulAient  
Etre Admis dAns notre AlliAnce.  
PourQuoi non? puisQue leur engeAnce  
VALAit lA nôtre en ce temps-lA,  
AyAnt courAge, intelligence,  
Et belle hure outre celA.  
Voici comment il en AllA:  
Un Lion de hAut pArentAge,  
En pAssAnt pAr un certAin prÈ,  
Rencontra BergÈre A son grÈ:  
Il lA demAnde en mAriAge.  
Le pÈre AurAit fort souhAitÈ  
QuelQue gendre un peu moins terrible.  
lA donner lui semblAit bien dur;  
lA refuser n'ÈtAit pAs s'r;  
MAme un refus e't fAit possible

Qu'on eût vu QuelQue beAu mAtin

Un mAriAge clAndestin.

CAR outre Qu'en toute mAniÈre

LA belle ÈtAit pour les gens fiers,

Fille se coiffe volontiers

D'Amoureux A longue criniÈre.

Le PÈre donc ouvertement

N'osAnt renvoyer notre AmAnt,

Lui dit: "MA fille est dÈlicAte;

Vos griffes lA pourront blesser

QuAnd vous voudrez lA cAresser.

Permettez donc Qu'A chAQue pAtte

On vous les rogne, et pour les dents,

Qu'on vous les lime en mAme temps.

Vos bAisers en seront moins rudes,

Et pour vous plus dÈlicieux;

CAR mA fille y rÈpondrA mieux,

EtAnt sAns ces inQuiÈtudes.

Le Lion consent A celA,

TAnt son ,me ÈtAit AveuglÈe!

SAns dents ni griffes le voilA,

Comme plAce dÈmAntelÈe.

On l,chA sur lui QuelQues chiens:

Il fit fort peu de rÈsistAnce.



Amour, Amour, QuAnd tu nous tiens

On peut bien dire: "Adieu prudence. "

IV, 2 Le Berger et la Mer

Du rApport d'un troupeAu, dont il vivAit sAns soins, Se contentA  
longtemps un voisin d'Amphitrite: Si sa fortune ÈtAit petite,

Elle ÈtAit s're tout Au moins.

A la fin, les trÈsors d'ÈchArgÈs sur la plAge Le tentÈrent si bien Qu'il  
vendit son troupeAu, TrAfiQuA de l'Argent, le mit entier sur l'eAu.

Cet Argent pÈrit pAr nAufrAge.

Son mAAtre fut rÈduit A gArder les Brebis, Non plus Berger en chef  
comme il ÈtAit jAdis, QuAnd ses propres Moutons pAissAient sur le  
rivAge: Celui Qui s'ÈtAit vu Coridon ou Tircis

Fut Pierrot, et rien dAvAntAge.

Au bout de QuelQue temps il fit QuelQues profits, RAchetA des bAtes  
A laine;

Et comme un jour les vents, retenAnt leur hAleine, LAissAient  
pAisiblement Aborder les vAisseAux:

"Vous voulez de l'Argent, ô MesdAmes les EAux, Dit-il; Adressez-vous,  
je vous prie, A QuelQue Autre: MA foi! vous n'Aurez pAs le nôtre. "

Ceci n'est pAs un conte A plAisir inventÈ.

Je me sers de la vÈritÈ

Pour montrer, pAr expÈrience,

Qu'un sou, QuAnd il est AssurÈ,

VAut mieux Que cinQ en espÈrance;

Qu'il se fAut contenter de sa condition; Qu'Aux conseils de la Mer et  
de l'Ambition Nous devons fermer les oreilles.

Pour un Qui s'en louerA, dix mille s'en plAindront.

LA Mer promet monts et merveilles;

Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

IV, 3 LA Mouche et LA Fourmi

LA Mouche et LA Fourmi contestAient de leur prix.

"O Jupiter! dit LA premiÈre,

FAut-il Que l'Amour propre Aveugle les esprits D'une si terrible  
mAniÈre,

Qu'un vil et rAmpAnt AnimAl

A LA fille de l'Air ose se dire ÈgAl!

Je hAnte les PAIAis, je m'Assieds A tA tAble: Si l'on t'immole un boeuf,  
j'en go'te devAnt toi; PendAnt Que celle-ci, chÈtive et misÈrAble, Vit  
trois jours d'un fÈtu Qu'elle A trAAAnÈ chez soi.

MAis, mA mignonne, dites-moi,

Vous cAmpez-vous jAmAis sur LA tAte d'un Roi D'un Empereur, ou  
d'une Belle?

Je le fAis; et je bAise un beAu sein QuAnd je veux; Je me joue entre  
des cheveux;

Je rehAusse d'un teint LA blAncheur nAturelle; Et LA derniÈre mAin  
Que met A sA beAutÈ

Une femme AllAnt en conQuAte,

C'est un Ajustement des Mouches empruntÈ.

Puis Allez-moi rompre LA tAte

De vos greniers. - Avez-vous dit?

Lui rÈpliQuA LA mÈnAgÈre.

Vous hAntez les PAIAis; mAis on vous y mAudit.

Et QuAnt A go'ter LA premiÈre

De ce Qu'on sert devAnt les Dieux,

Croyez-vous Qu'il en vAille mieux?

Si vous entrez pArtout, Aussi font les profAnes.

Sur lA tAte des Rois et sur celle des Anes Vous Allez vous plAnter; je  
n'en disconviens pAs; Et je sAis Que d'un prompt trÈpAs

Cette importunitÈ bien souvent est punie.

CertAin Ajustement, dites-vous, rend jolie.

J'en conviens: il est noir Ainsi Que vous et moi.

Je veux Qu'il Ait nom Mouche: est-ce un sujet pourQuoi Vous fAssiez  
sonner vos mÈrites?

Nomme-t-on pAs Aussi Mouches les pArAsites?

Cessez donc de tenir un lAngAge si vAin: N'Ayez plus ces hAutes  
pensÈes.

Les Mouches de cour sont chAssÈes;

Les MouchArds sont pendus; et vous mourrez de fAim, De froid, de  
lAngueur, de misÈre,

QuAnd PhÈbus rÈgnerA sur un Autre hÈmisphÈre.

Alors je jouirAi du fruit de mes trAvAux.

Je n'irAi, pAr monts ni pAr vAux,

M'exposer Au vent, A lA pluie;

Je vivrAi sAns mÈlAncolie.

Le soin Que j'AurAi pris de soin m'exempterA.

Je vous enseignerAi pAr lA

Ce Que c'est Qu'une fAusse ou vÈritAble gloire.

Adieu: je perds le temps: lAissez-moi trAvAiller; Ni mon grenier, ni  
mon Armoire

Ne se remplit A bAbiller. "

IV, 4 Le JArdinier et son Seigneur

Un AmAteur du jArdinAge,

Demi-bourgeois, demi-mAnAnt,

PossÈdAit en certAin VillAge

Un jArdin Assez propre, et le clos AttenAnt.

Il AvAit de plAnt vif fermÈ cette Ètendue.

LA croissAit A plAisir l'oseille et lA lAitue, De Quoi fAire A MArgot pour sA fAte un bouQuet, Peu de jAsmin d'EspAgne, et force serpolet.

Cette fÈlicitÈ pAr un LiÈvre troublÈe

Fit Qu'Au Seigneur du Bourg notre homme se plAignit.

"Ce mAudit AnimAl vient prendre sA goulÈe Soir et mAtin, dit-il, et des piÈges se rit; Les pierres, les b,tons y perdent leur crÈdit: Il est Sorcier, je crois. -Sorcier? je l'en dÈfie, RepArtit le Seigneur . F°t-il diAble, MirAut, En dÈpit de ses tours, l'AttrAperA bientôt.

Je vous en dÈferAi, bon homme, sur mA vie.

- Et QuAnd? - Et dÈs demAin, sAns tArder plus longtemps. "

LA pArtie Ainsi fAite, il vient Avec ses gens.

"CA, dÈjeunons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?

LA fille du logis, Qu'on vous voie, Approchez: QuAnd lA mArierons-nous? QuAnd Aurons-nous des gendres?

Bon homme, c'est ce coup Qu'il fAut, vous m'entendez Qu'il fAut fouiller A l'escArcelle. "

DisAnt ces mots, il fAit connAissAnces Avec elle, AuprÈs de lui lA fAit Asseoir,

Prend une mAin, un brAs, lÈve un coin du mouchoir, Toutes sottises dont lA Belle

Se dÈfend Avec grAnd respect;

TAnt Qu'Au pÈre A lA fin celA devient suspect.

CependAnt on fricAsse, on se rue en cuisine.

"De QuAnd sont vos jAmbons? ils ont fort bonne mine.

- Monsieur, ils sont A vous. - VrAiment! dit le Seigneur, Je les reÇois, et de bon coeur. "

Il dÈjeune trÈs bien; Aussi fAit sA fAmille, Chiens, chevAux, et vAlets, tous gens bien endentÈs: Il commAnde chez l'hôte, y prend des libertÈs, Boit son vin, cAresse sA fille.

L'embArrAs des chAsseurs succÈde Au dÈjeunÈ.

ChAcun s'Anime et se prÈpAre:

Les trompes et les cors font un tel tintAmArre Que le bon homme est ÈtonnÈ.

Le pis fut Que l'on mit en piteux ÈQuipAge Le pAuvre potAger; Adieu plAnches, cArreAux; Adieu chicorÈe et porreAux;

Adieu de Quoi mettre Au potAge.

Le LiÈvre ÈtAit gAtÈ dessous un mAAtre chou.

On le QuAte; on le lAnce, il s'enfuit pAr un trou, Non pAs trou, mAis trouÈe, horrible et lArge plAie Que l'on fit A lA pAuvre hAie

PAR ordre du Seigneur; cAr il e't ÈtÈ mAl Qu'on n'e't pu du jArdin sortir tout A chevAl.

Le bon homme disAit: "Ce sont lA jeux de Prince."

MAis on le lAissAit dire; et les chiens et les gens Firent plus de dÈg,t en une heure de temps Que n'en AurAient fAit en cent Ans

Tous les liÈvres de lA Province.

Petits Princes, videz vos dÈbAts entre vous: De recourir Aux rois vous seriez de grAnds fous.

Il ne les fAut jAmAis engAger dAns vos guerres, Ni les fAire entrer sur vos terres.

IV, 5 L'Ane et le petit Chien

Ne forÇons point notre tAlent,

Nous ne ferions rien Avec gr,ce:

JAmAis un lourdAud, Quoi Qu'il fAsse,

Ne s'AurAit pAsser pour gAlAnt.

Peu de gens, Que le Ciel chÈrit et grAtifie, Ont le don d'AgrÈer infus  
Avec lA vie.

C'est un point Qu'il leur fAut lAisser, Et ne pAs ressembler A l'Ane de  
lA Fable, Qui pour se rendre plus AimAble

Et plus cher A son mAAtre, AllA le cAresser.

"Comment? disAit-il en son ,me,

Ce Chien, pArce Qu'il est mignon,

VivrA de pAir A compAgnon

Avec Monsieur, Avec MAdAme;

Et j'AurAi des coups de b,ton?

Que fAit-il? il donne lA pAtte;

Puis Aussitôt il est bAisÈ:

S'il en fAut fAire AutAnt Afin Que l'on me flAtte, CelA n'est pAs bien  
mAlAisÈ. "

DAns cette AdmirAble pensÈe,

VoyAnt son MAAtre en joie, il s'en vient lourdement, LÈve une corne  
toute usÈe,

LA lui porte Au menton fort Amoureuusement, Non sAns AccompAgnier,  
pour plus grAnd ornement, De son chAnt grAcieux cette Action  
hArdie.

"Oh! oh! Quelle cAresse! et Quelle mÈlodie!

Dit le MAAtre Aussitôt. HolA, MArtin b,ton! "

MArtin b,ton Accourt; l'Ane chAnge de ton.

Ainsi finit lA comÈdie.

IV, 6 Le CombAt des RAts et des Belettes lA nAtion des Belettes,

Non plus Que celle des ChAts,

Ne veut Aucun bien Aux RAts;  
Et sAns les portes ÈtrÉtes  
De leurs hABitAtions,  
L'AnimAl A longue Èchine  
En ferAit, je m'imAagine,  
De grAndes destructions.  
Or une certAine AnnÈe  
Qu'il en ÈtAit A foison,  
Leur Roi, nommÈ RAtApon,  
Mit en cAmpAgne une ArmÈe.  
Les Belettes, de leur pArt,  
DÈployÉrent l'ÈtendArd.  
Si l'on croit lA renommÈe,  
LA Victoire bAlAnÇA:  
Plus d'un guÈret s'engrAissA  
Du sAng de plus d'une bAnde.  
MAis lA perte lA plus grAnde  
TombA presQue en tous endroits  
Sur le peuple Souriquois.  
SA dÈroute fut entiÈre,  
Quoi Que p°t fAire ArtArpAx,  
PsicArpAx, MÈridArpAx,  
Qui, tout couverts de poussière,  
Soutinrent Assez longtemps

Les efforts des combAttAnts.  
Leur rÈsistAncE fut vAine:  
Il fAllut cÈder Au sort:  
ChAcun s'enfuit Au plus fort,  
TAnt SoldAt Que CApitAine.  
Les Princes pÈrirent tous.  
LA rAcAille, dAns des trous  
TrouvAnt sA retrAite prAte,  
Se sAuvA sAns grAnd trAvAil.  
MAis les Seigneurs sur leur tAte  
AyAnt chAcun un plumAil,  
Des cornes ou des Aigrettes,  
Soit comme mArQues d'honneur,  
Soit Afin Que les Belettes  
En conÇussent plus de peur,  
CelA cAusA leur mAlheur.  
Trou, ni fente, ni crevAsse  
Ne fut lArge Assez pour eux,  
Au lieu Que lA populAce  
EntrAit dAns les moindres creux.  
LA principAle jonchÈe  
Fut donc des principAux RAts.  
Une tAte empAnAchÈe  
N'est pAs petit embArrAs.



Le trop superbe ÈQuipAge  
Peut souvent en un pAssAge  
CAuser du retArdement.  
Les petits, en toute AffAire  
EsQuivent fort AisÈment;  
Les grAnds ne le peuvent fAire.  
IV, 7 Le Singe et le DAuphin  
C'ÈtAit chez les Grecs un usAge  
Que sur lA mer tous voyAgeurs  
MenAient Avec eux en voyAge  
Singes et Chiens de BAtateurs.  
Un NAvire en cet ÈQuipAge  
Non loin d'AthÉnes fit nAufrAge,  
SAns les DAuphins tout e't pÈri.  
Cet AnimAl est fort Ami  
De notre espÉce: en son histoire  
Pline le dit, il le fAut croire.  
Il sAuvA donc tout ce Qu'il put.  
MAme un Singe en cette occurrence,  
ProfitAnt de lA ressemblance,  
Lui pensA devoir son sAlut.  
Un DAuphin le prit pour un homme,  
Et sur son dos le fit Asseoir  
Si grAvement Qu'on e't cru voir

Ce chAnteur Que tAnt on renomme.

Le DAuphin l'AllAit mettre A bord,

QuAnd, pAr hAsArd, il lui demAnde:

"Etes-vous d'AthÉnes lA grAnde?

- Oui, dit l'Autre; on m'y connAAAt fort: S'il vous y survient QuelQue AffAire,

Employez-moi; cAr mes pArents

Y tiennent tous les premiers rAngs:

Un mien cousin est Juge-MAire. "

Le DAuphin dit: "Bien grAnd merci: Et le PirÈe A pArt Aussi

A l'honneur de votre prÈsence?

Vous le voyez souvent? je pense.

- Tous les jours: il est mon Ami,

C'est une vieille connAissance."

Notre MAgot prit, pour ce coup,

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beAucoup

Qui prendrAient VAugirArd pour Rome,

Et Qui, cAQuetAnts Au plus dru,

PARlent de tout, et n'ont rien vu.

Le DAuphin rit, tourne lA tAte,

Et, le MAgot considÈrÈ,

Il s'AperÇoit Qu'il n'A tirÈ

Du fond des eAux rien Qu'une bAte.

Il l'y replonge, et vA trouver

QuelQue homme Afin de le sAuver.

IV, 8 L'Homme et l'Idole de bois

CertAin PAÔen chez lui gArdAit un Dieu de bois, De ces Dieux Qui sont sourds, bien Qu'AyAnts des oreilles.

Le pAÔen cependAnt s'en promettAit merveilles.

Il lui co'tAit AutAnt Que trois.

Ce n'ÈtAient Que vœux et Qu'offrAndes, Sacrifices de boeufs couronnÈs de guirlAndes.

JAmAis Idole, Quel Qu'il f't,

N'AvAit eu cuisine si grAsse,

SAns Que pour tout ce culte A son hôte il Èch't Succession, trÈsor, gAin Au jeu, nulle gr,ce.

Bien plus, si pour un sou d'orAge en QuelQue endroit S'AmAssAit d'une ou d'Autre sorte,

L'homme en AvAit sA pArt, et sA bourse en souffrAit.

LA pitAnce du Dieu n'en ÈtAit pAs moins forte.

A la fin, se f,chAnt de n'en obtenir rien, Il vous prend un levier, met en piÉces l'Idole, Le trouve rempli d'or: QuAnd je t'Ai fAit du bien, M'As-tu vAlu, dit-il, seulement une obole?

VA, sors de mon logis: cherche d'Autres Autels.

Tu ressembles Aux nAturels

MAlheureux, grossiers et stupides:

On n'en peut rien tirer Qu'AvecQue le b,ton.

Plus je te remplissAis, plus mes mAins ÈtAient vides: J'Ai bien fAit de chAnger de ton.

IV, 9 Le GeAi pArÈ des plumes du PAon

Un PAon muAit; un GeAi prit son plumAge; Puis AprÈs se l'AccommodA;

Puis pArmi d'Autres PAons tout fier se pAnAdA, CroyAnt Atre un beAu  
personnAge.

QuelQu'un le reconnut: il se vit bAfouÈ, BernÈ, sifflÈ, moQuÈ, jouÈ,

Et pAr Messieurs les PAons plumÈ d'ÈtrANGE sorte; MAME vers ses  
pAreils s'ÈtAnt rÈfugiÈ,

Il fut pAr eux mis A lA porte.

Il est Assez de geAis A deux pieds comme lui, Qui se pARENT souvent  
des d'Èpouilles d'Autrui, Et Que l'on nomme plAgIAires.

Je m'en tAis; et ne veux leur cAuser nul ennui: Ce ne sont pAs lA mes  
AffAires.

IV, 10 Le ChAmeAu et les B,tons flottAnts Le premier Qui vit un  
ChAmeAu

S'enfuit A cet objet nouveAu;

Le second ApprochA; le troisiÈme osA fAire Un licou pour le  
DromAdAire.

L'AccoutumAnce Ainsi nous rend tout fAmilier.

Ce Qui nous pArAissAit terrible et singulier S'Apprivoise Avec notre  
vue,

QuAnd ce vient A lA continue.

Et puisQue nous voici tombÈs sur ce sujet, On AvAit mis des gens Au  
guet,

Qui voyAnt sur les eAux de loin certAin objet, Ne purent s'empAcher  
de dire

Que c'ÈtAit un puissAnt nAvire.

QuelQues moments AprÈs, l'objet devient br'lot, Et puis nAcelle, et  
puis bAllot,

Enfin b,tons flottAnts sur l'onde.

J'en sAis beAucoup de pAr le monde

A Qui ceci conviendrAit bien:

De loin c'est QuelQue chose, et de prÉs ce n'est rien.

IV, 11 LA Grenouille et le rAt

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner Autrui, Qui souvent s'engeigne soi-mAme.

J'Ai regret Que ce mot soit trop vieux Aujourd'hui: Il m'A toujours semblÈ d'une Ènergie extrAme.

MAis Afin d'en venir Au dessein Que j'Ai pris, Un rAt plein d'embonpoint, grAs, et des mieux nourris, Et Qui ne connAissAit l'Avent ni le CArame, Sur le bord d'un mArAis ÈgAyAit ses esprits.

Une Grenouille Approche, et lui dit en sA lAngue: Venez me voir chez moi, je vous ferAi festin.

Messire rAt promet soudAin:

Il n'ÈtAit pAs besoin de plus longue hArAngue.

Elle AllÈguA pourtAnt les dÈlices du bAin, LA curiositÈ, le plAisir du voyAge,

Cent rAretÈs A voir le long du mArÈcAge: Un jour il conterAit A ses petits-enfAnts Les beAutÈs de ces lieux, les moeurs des hAbitAnts, Et le gouvernement de lA chose publiQue AQuAtique.

Un point sAns plus tenAit le gAlAnd empAchÈ: Il nAgeAit QuelQue peu; mAis il fallAit de l'Aide.

LA Grenouille A cela trouve un trÈs bon remÈde: Le rAt fut A son pied pAr lA pAtte AttAchÈ; Un brinc de jonc en fit l'AffAire.

DAns le mArAis entrÈs, notre bonne commÈre S'efforce de tirer son hôte Au fond de l'eAu, Contre le droit des gens, contre lA foi jurÈe; PrÈtend Qu'elle en ferA gorge-chAude et curÈe; (C'ÈtAit, A son Avis, un excellent morceAu).

DÈjà dAns son esprit lA gAlAnde le croQue.

Il Atteste les Dieux; lA perfide s'en moQue.

Il rÈsiste; elle tire. En ce combAt nouveAu, Un MilAn Qui dAns l'Air plAnAit, fAisAit lA ronde, Voit d'en hAut le pAuvret se dÈbAttAnt sur l'onde.

Il fond dessus, l'enlève, et, par mame moyen LA Grenouille et le lien.

Tout en fut; tant et si bien,

Que de cette double proie

L'oiseau se donne Au coeur joie,

Ayant de cette façon

A souper chair et poisson.

LA ruse la mieux ourdie

Peut nuire A son inventeur;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son Auteur.

IV, 12 Tribut envoyé par les Animaux A Alexandre Une Fable avait  
cours parmi l'anti-quité, Et la raison ne m'en est pas connue.

Que le Lecteur en tire une moralité.

Voici la Fable toute nue.

LA Renommée Ayant dit en cent lieux

Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre, Ne voulant rien laisser de  
libre sous les Cieux, Commandait Que sans plus Attendre,

Tout peuple A ses pieds s'allât rendre, Qu'adrupédes, Humains,  
éléphants, Vermisseaux, Les Républiques des Oiseaux;

LA Déesse Aux cent bouches, dis-je,

Ayant mis partout la terreur

En publiant l'Edit du nouvel Empereur,

Les Animaux, et toute espèce lige

De son seul Appétit, crurent Que cette fois Il fallait subir d'autres  
lois.

On s'assemble Au désert. Tous quittent leur tanière.

AprÈs divers Avis, on rÈsout, on conclut D'envoyer hommAge et tribut.

Pour l'hommAge et pour lA mAniÈre,

Le Singe en fut chArgÈ: l'on lui mit pAr Ècrit Ce Que l'on voulAit Qui f't dit.

Le seul tribut les tint en peine.

CAR Que donner? il fallAit de l'Argent.

On en prit d'un Prince obligeAnt,

Qui possÈdAnt dAns son domAine

Des mines d'or fournit ce Qu'on voulut.

Comme il fut Question de porter ce tribut, Le Mulet et l'Ane s'offrirent,

AssistÈs du ChevAl Ainsi Que du ChAmeAu.

Tous QuAtre en chemin ils se mirent,

Avec le Singe, AmbAssAdeur nouveAu.

LA CARAvAne enfin rencontre en un pAssAge Monseigneur le Lion.  
Cela ne leur plut point.

Nous nous rencontrons tout A point,

Dit-il, et nous voici compAgnons de voyAge.

J'AllAis offrir mon fAit A pArt;

MAis bien Qu'il soit lÈger, tout fArdeAu m'embArrAsse.

Obligez-moi de me fAire lA gr,ce

Que d'en porter chAcun un QuArt.

Ce ne vous serA pAs une chArge trop grAnde, Et j'en serAi plus libre,  
et bien plus en ÈtAt, En cAs Que les Voleurs AttAquent notre bAnde,  
Et Que l'on en vienne Au combAt.

Econduire un Lion rArement se prAtiQue.

Le voilA donc Admis, soulAgÈ, bien reÇu, Et, mAlgrÈ le HÈros de

Jupiter issu,

FAisAnt chÉre et vivAnt sur lA bourse publiQue.

Ils ArrivÉrent dAns un prÈ

Tout bordÈ de ruisseAux, de fleurs tout diAprÈ, OA mAint Mouton  
cherchAit sA vie:

SÈjour du frAis, vÈritAble pArtie

Des ZÈphirs. Le Lion n'y fut pAs, Qu'A ces gens Il se plAignit d'Atre  
mAlAde.

Continuez votre AmbAssAde,

Dit-il; je sens un feu Qui me brle Au dedAns, Et veux chercher ici  
QuelQue herbe sAlutAire.

Pour vous, ne perdez point de temps:

Rendez-moi mon Argent, j'en puis Avoir AffAire.

On dÈbAlle; et d'Abord le Lion s'ÈcriA, D'un ton Qui tÈmoignAit sA  
joie:

Que de filles, ô Dieux, mes piÉces de monnoie Ont produites! Voyez;  
lA plupArt sont dÈjA Aussi grAndes Que leurs mÈres.

Le croAt m'en AppArtient. Il prit tout lA-dessus; Ou bien s'il ne prit  
tout, il n'en demeurA guÉres.

Le Singe et les sommiers confus,

SAns oser rÈpliQuer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit Qu'ils se plAignirent, Et n'en eurent point de  
rAison.

Qu'et-il fAit? C'et ÈtÈ Lion contre Lion; Et le proverbe dit: CorsAires  
A CorsAires, L'un l'Autre s'AttAQuAnt, ne font pAs leurs AffAires.

IV, 13 Le ChevAl s'ÈtAnt voulu venger du Cerf De tout temps les  
ChevAux ne sont nÈs pour les hommes.

LorsQue le genre humAin de glAnd se contentAit, Ane, ChevAl, et  
Mule, Aux forAts hAbitAit; Et l'on ne voyAit point, comme Au siÈcle



oA nous sommes, TAnt de selles et tAnt de b,ts,

TAnt de hArnois pour les combAts,

TAnt de chAises, tAnt de cArrosses,

Comme Aussi ne voyAit-on pAs

TAnt de festins et tAnt de noces.

Or un ChevAl eut Alors diffÈrent

Avec un Cerf plein de vitesse,

Et ne pouvAnt l'AttrAper en courAnt,

Il eut recours A l'Homme, implorA son Adresse.

L'Homme lui mit un frein, lui sAutA sur le dos, Ne lui donna point de repos

Que le Cerf ne f't pris, et n'y laiss,t lA vie; Et celA fAit, le ChevAl remercie

L'Homme son bienfAiteur, disAnt: Je suis A vous; Adieu. Je m'en retourne en mon sÈjour sAuvAge.

- Non pAs celA, dit l'Homme; il fAit meilleur chez nous: Je vois trop Quel est votre usAge.

Demeurez donc; vous serez bien trAitÈ.

Et jusQu'Au ventre en lA litiÈre.

HÈlAs! Que sert lA bonne chÈre

QuAnd on n'A pAs lA libertÈ?

Le ChevAl s'AperÇut Qu'il AvAit fAit folie; MAis il n'ÈtAit plus temps: dÈjA son Ècurie EtAit prAte et toute b,tie.

Il y mourut en trAAnAnt son lien.

Sage s'il e't remis une lÈgÈre offense.

Quel Que soit le plAisir Que cAuse lA vengeAnce, C'est l'Acheter trop cher, Que l'Acheter d'un bien SAns Qui les Autres ne sont rien.

#### IV, 14 Le RenArd et le Buste

Les GrAnds, pour lA plupArt, sont mAsQues de thÈ,tre; Leur AppArence impose Au vulgAire idol,tre.

L'Ane n'en sAit juger Que pAr ce Qu'il en voit.

Le RenArd Au contrAire A fond les exAmine, Les tourne de tout sens; et QuAnd il s'AperÇoit Que leur fAit n'est Que bonne mine,

Il leur AppliQue un mot Qu'un Buste de HÈros Lui fit dire fort A propos.

C'ÈtAit un Buste creux, et plus grAnd Que nAture.

Le RenArd, en louAnt l'effort de lA sculpture: Belle tAte, dit-il; mAs de cervelle point.

Combien de grAnds Seigneurs sont Bustes en ce point?

#### IV, 15 Le Loup, lA ChÈvre et le ChevreAu IV, 16 Le Loup, lA MÈre et l'EnfAnt

lA BiQue AllAnt remplir sA trAAAnAnte mAmelle Et pAAtre l'herbe nouvelle,

FermA sA porte Au loQuet,

Non sAns dire A son BiQuet:

GArdiez-vous sur votre vie

D'ouvrir Que l'on ne vous die,

Pour enseigne et mot du guet:

Foin du Loup et de sA rAce!

Comme elle disAit ces mots,

Le Loup de fortune pAsse;

Il les recueille A propos,

Et les gArde en sA mÈmoire.

lA BiQue, comme on peut croire,

N'AvAit pAs vu le glouton.

DÉs Qu'il lA voit pArtie, il contrefAit son ton, Et d'une voix pApelArde

Il demAnde Qu'on ouvre, en disAnt Foin du Loup, Et croyAnt entrer tout d'un coup.

Le BiQuet soupÇonneux pAr lA fente regArde.

Montrez-moi pAtte blAnche, ou je n'ouvrirAi point, S'ÈcriA-t-il d'Abord. (Patte blAnche est un point Chez les Loups, comme on sAit, rArement en usAge.) Celui-ci, fort surpris d'entendre ce lAngAge, Comme il ÈtAit venu s'en retournA chez soi.

OA serAit le BiQuet s'il e't AjoutÈ foi Au mot du guet, Que de fortune

Notre Loup AvAit entendu?

Deux s'oretÈs vAlent mieux Qu'une,

Et le trop en celA ne fut jAmAis perdu.

Ce Loup me remet en mÈmoire

Un de ses compAgnons Qui fut encor mieux pris.

Il y pÈrit; voici l'histoire.

Un VillAgeois AvAit A l'ÈcArt son logis.

Messer Loup AttendAit chApe-chute A lA porte.

Il AvAit vu sortir gibier de toute sorte: VeAux de lAit, AgneAux et Brebis,

RÈgiments de Dindons, enfin bonne Provende.

Le lArron commenÇAit pourtAnt A s'ennuyer.

Il entend un enfAnt crier.

LA mÉre Aussitôt le gourmAnde,

Le menAce, s'il ne se tAit,

De le donner Au Loup. L'AnimAl se tient prAt, RemerciAnt les Dieux  
d'une telle Aventure, QuAnd lA MÉre, ApAisAnt sA chÉre gÈniture, Lui  
dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.

- Qu'est ceci? s'ÉcriA le mAngeur de Moutons.

Dire d'un, puis d'un Autre? Est-ce Ainsi Que l'on trAite Les gens fAits  
comme moi? me prend-on pour un sot?

Que QuelQue jour ce beAu mArmot

Vienne Au bois cueillir lA noisette!

Comme il disAit ces mots, on sort de lA mAison: Un chien de cour  
l'ArrAte. Epieux et fourches-fiÉres L'Ajustent de toutes mAniÉres.

Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.

Aussitôt il conta l'AffAire.

Merci de moi, lui dit lA MÉre,

Tu mAngerAs mon Fils! L'Ai-je fAit A dessein Qu'il Assouvisse un jour  
tA fAim?

On Assomma lA pAuvre bAte.

Un mAnAnt lui coupA le pied droit et lA tAte: Le Seigneur du VillAge  
A sA porte les mit, Et ce dicton picArd A l'entour fut Écrit: BiAux  
chires Leups, n'Écoutez mie

MÉre tenchent chen fieux Qui crie.

IV, 17 PArole de SocrAte

SocrAte un jour fAisAnt b,tir,

ChAcun censurAit son ouvrAge:

L'un trouvAit les dedAns, pour ne lui point mentir, Indignes d'un tel  
personnAge;

L'Autre bl,mAit lA fAce, et tous ÈtAient d'Avis Que les AppArtements  
en ÈtAient trop petits.

Quelle mAison pour lui! L'on y tournAit A peine.

Pl°t Au ciel Que de vrAis Amis,

Telle Qu'elle est, dit-il, elle p°t Atre pleine!

Le bon SocrAte AvAit rAison

De trouver pour ceux-lA trop grAnde sA mAison.

ChAcun se dit Ami; mAis fol Qui s'y repose: Rien n'est plus commun  
Que ce nom,

Rien n'est plus rAre Que lA chose.

IV, 18 Le VieillArd et ses EnfAnts

Toute puissAnce est fAible, A moins Que d'Atre unie.

Ecoutez lA-dessus l'esclAve de Phrygie.

Si j'Ajoute du mien A son invention,

C'est pour peindre nos moeurs, et non point pAr envie; Je suis trop Au-  
dessous de cette Ambition.

PhÉdre enchÈrit souvent pAr un motif de gloire; Pour moi, de tels  
pensers me serAient mAlsÈAnts.

MAis venons A lA Fable ou plutôt A l'Histoire De celui Qui t,chA  
d'unir tous ses enfAnts.

Un VieillArd prAt d'Aller oA lA mort l'AppelAit: Mes chers enfAnts,  
dit-il (A ses fils, il pArLAit), Voyez si vous rompez ces dArds liÈs  
ensemble; Je vous expliQuerAi le noeud Qui les Assemble.

L'AAÈ les AyAnt pris, et fAit tous ses efforts, Les rendit, en disAnt:  
"Je le donne Aux plus forts. "

Un second lui succÈde, et se met en posture; MAis en vAin. Un cAdet  
tente Aussi l'Aventure.

Tous perdirent leur temps, le fAisceAu rÈsistA; De ces dArds joints  
ensemble un seul ne s'ÈclAtA.

FAibles gens! dit le pÈre, il fAut Que je vous montre Ce Que mA force  
peut en semblAble rencontre.

On crut Qu'il se moQuAit; on sourit, mAis A tort.

Il sÈpAre les dArds, et les rompt sAns effort.

Vous voyez, reprit-il, l'effet de lA concorde.

Soyez joints, mes enfAnts, Que l'Amour vous Accorde.

TAnt Que durA son mAl, il n'eut Autre discours.

Enfin se sentAnt prAt de terminer ses jours: Mes chers enfAnts, dit-il,  
je vAis oA sont nos pÈres.

Adieu, promettez-moi de vivre comme frÈres; Que j'obtienne de vous  
cette gr,ce en mourAnt.

ChAcun de ses trois fils l'en Assure en pleurAnt.

Il prend A tous les mAins; il meurt; et les trois frÈres Trouvent un bien  
fort grAnd, mAis fort mAlÈ d'AffAires.

Un crÈAncier sAisit, un voisin fAit procÈs.

D'Abord notre Trio s'en tire Avec succÈs.

Leur AmitiÈ fut courte AutAnt Qu'elle ÈtAit rAre.

Le sAng les AvAit joints, l'intÈrAt les sÈpAre.

L'Ambition, l'envie, Avec les consultAnts, DAns lA succession entrent  
en mAme temps.

On en vient Au pArtAge, on conteste, on chicAne.

Le Juge sur cent points tour A tour les condAmne.

CrÈAnciers et voisins reviennent Aussitôt; Ceux-lA sur une erreur,  
ceux-ci sur un dÈfAut.

Les frÈres dÈsunis sont tous d'Avis contrAire: L'un veut s'Accommoder,  
l'Autre n'en veut rien fAire.

Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tArd Profiter de ces dArds  
unis et pris A pArt.

IV, 19 L'OrAcle et l'Impie

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie A lA Terre; Le DÈdAle des coeurs en ses dÈtours n'enserre Rien Qui ne soit d'Abord ÈclAirÈ pAr les Dieux.

Tout ce Que l'homme fAit, il le fAit A leurs yeux MAME les Actions  
Que dAns l'ombre il croit fAire.

Un PAÔen Qui sentAit QuelQue peu le fAgot, Et Qui croyAit en Dieu,  
pour user de ce mot, PAr bÈnÈfice d'inventAire,

AllA consulter Apollon.

DÈs Qu'il fut en son sAnctuAire:

Ce Que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?

Il tenAit un moineAu, dit-on,

PrAt d'Ètouffer lA pAuvre bAte,

Ou de lA l,cher Aussitôt

Pour mettre Apollon en dÈfAut.

Apollon reconnut ce Qu'il AvAit en tAte: Mort ou vif, lui dit-il, montre-  
nous ton moineAu, Et ne me tends plus de pAnneAu;

Tu te trouverAis mAl d'un pAreil strAtAgÈme.

Je vois de loin, j'Atteins de mAME.

IV, 20 L'AvAre Qui A perdu son trÈsor

L'UsAge seulement fAit lA possession.

Je demAnde A ces gens de Qui lA pAssion Est d'entAsser toujours,  
mettre somme sur somme, Quel AvAntAge ils ont Que n'Ait pAs un  
Autre homme.

DiogÈne lA-bAs est Aussi riche Qu'eux,

Et l'AvAre ici-hAut comme lui vit en gueux.

L'homme Au trÈsor cAchÈ Qu'Esopo nous propose, ServirA d'exemple  
A lA chose.

Ce mAlheureux AttendAit

Pour jouir de son bien une seconde vie; Ne possÈdAit pAs l'or, mAis  
l'or le possÈdAit.

Il AvAit dAns lA terre une somme enfouie, Son coeur Avec, n'AyAnt  
Autre dÈduit

Que d'y ruminer jour et nuit,

Et rendre sA chevAnce A lui-mAme sAcRÈe.

Qu'il All,t ou Qu'il vAnt, Qu'il b't ou Qu'il mAnge,t, On l'e't pris de bien  
court, A moins Qu'il ne songe,t A l'endroit oA gisAit cette somme  
enterrÈe.

Il y fit tAnt de tours Qu'un Fossoyeur le vit, Se doutA du dÈpôt,  
l'enlevA sAns rien dire.

Notre AvAre un beAu jour ne trouvA Que le nid.

VoilA mon homme Aux pleurs; il gÈmit, il soupire.

Il se tourmente, il se dÈchire.

Un pAssAnt lui demAnde A Quel sujet ses cris.

C'est mon trÈsor Que l'on m'A pris.

- Votre trÈsor? oA pris? - Tout joignAnt cette pierre.

- Eh! sommes-nous en temps de guerre,

Pour l'Apporter si loin? N'eussiez-vous pAs mieux fAit De le lAisser  
chez vous en votre cAbinet, Que de le chAnger de demeure?

Vous Auriez pu sAns peine y puiser A toute heure.

- A toute heure? bons Dieux! ne tient-il Qu'A celA?

L'Argent vient-il comme il s'en vA?

Je n'y touchAis jAmAis. - Dites-moi donc, de gr,ce, Reprit l'Autre,  
pourQuoi vous vous Affligez tAnt, PuisQue vous ne touchiez jAmAis A  
cet Argent: Mettez une pierre A lA plAce,

Elle vous vAudrA tout AutAnt.

IV, 21 L'Oeil du MAAtre



Un Cerf s'ÈtAnt sAuvÈ dAns une ÈtAble A boeufs Fut d'Abord Averti  
pAr eux

Qu'il cherch,t un meilleur Asile.

Mes frÈres, leur dit-il, ne me dÈcelez pAs: Je vous enseignerAi les p,tis  
les plus grAs; Ce service vous peut QuelQue jour Atre utile, Et vous  
n'en Aurez point regret.

Les Boeufs A toutes fins promirent le secret.

Il se cAche en un coin, respire, et prend courAge.

Sur le soir on Apporte herbe frAAche et fourrAge Comme l'on fAisAit  
tous les jours.

L'on vA, l'on vient, les vAlets font cent tours.

L'IntendAnt mAme, et pAs un d'Aventure

N'AperÇut ni corps, ni rAmure,

Ni Cerf enfin. L'hAbitAnt des forAts

Rend dÈjA gr,ce Aux Boeufs, Attend dAns cette ÈtAble Que chAcun  
retournAnt Au trAvAil de CÈrÉs, Il trouve pour sortir un moment  
fAvoRAble.

L'un des Boeufs ruminAnt lui dit: CelA vA bien; MAis Quoi! l'homme  
Aux cent yeux n'A pAs fAit sA revue.

Je crAins fort pour toi sA venue.

JusQue-lA, pAuvre Cerf, ne te vAnte de rien.

LA-dessus le MAAtre entre et vient fAire sA ronde.

Qu'est-ce-ci? dit-il A son monde.

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces r,teliers.

Cette litiÈre est vieille: Allez vite Aux greniers.

Je veux voir dÈsormAis vos bAtes mieux soignÈes.

Que co'te-t-il d'ôter toutes ces ArAignÈes?

Ne sAurAit-on rAnger ces jougs et ces colliers?

En regArDAnt A tout, il voit une Autre tAte Que celles Qu'il voyAit  
d'ordinAire en ce lieu.

Le Cerf est reconnu; chAcun prend un Èpieu; ChAcun donne un coup A  
lA bAte.

Ses lArmes ne sAurAient lA sAuver du trÈpAs.

On l'emporte, on lA sAle, on en fAit mAint repAs, Dont mAint voisin  
s'Èjouit d'Atre.

PhÉdre sur ce sujet dit fort ÈlÈgAmment: Il n'est, pour voir, Que l'oeil  
du MAAtre.

QuAnt A moi, j'y mettrAis encor l'oeil de l'AmAnt.

IV, 22 L'Alouette et ses Petits Avec le MAAtre d'un chAmp Ne t'Attends  
Qu'A toi seul, c'est un commun Proverbe.

Voici comme Esope le mit

En crÈdit.

Les Alouettes font leur nid

DAns les blÈs, QuAnd ils sont en herbe, C'est-A-dire environ le temps

Que tout Aime et Que tout pullule dAns le monde: Monstres mArins  
Au fond de l'onde,

Tigres dAns les ForAts, Alouettes Aux chAmps.

Une pourtAnt de ces derniÈres

AvAit lAissÈ pASser lA moitiÈ d'un Printemps SAns go°ter le plAisir des  
Amours printAniÈres.

A toute force enfin elle se rÈsolut

D'imiter lA NAture, et d'Atre mÈre encore.

Elle b,tit un nid, pond, couve, et fAit Èclore A lA h,te; le tout AllA du  
mieux Qu'il put.

Les blÈs d'Alentour m°rs AvAnt Que lA nitÈe Se trouv,t Assez forte  
encor

Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'Alouette Agitée S'en va chercher p,ture, Avertit  
ses enfAnts D'Atre toujours Au guet et faire sentinelle.

Si le possesseur de ces chAmps

Vient AvecQue son fils (comme il viendrA), dit-elle, Ecoutez bien;  
selon ce Qu'il dirA,

ChAcun de nous dÈcAmperA.

Sitôt Que l'Alouette eut QuittÈ sa fAmille, Le possesseur du chAmp  
vient AvecQue son fils.

Ces blÈs sont m'rs, dit-il: Allez chez nos Amis Les prier Que chAcun,  
ApportAnt sa fAucille, Nous vienne Aider demAin dÈs la pointe du  
jour.

Notre Alouette de retour

Trouve en AlArme sa couvÈe.

L'un commence: Il A dit Que l'Aurore levÈe, L'on fit venir demAin ses  
Amis pour l'Aider...

- S'il n'A dit Que cela, repArtit l'Alouette, Rien ne nous presse encor de  
chAnger de retrAite; MAis c'est demAin Qu'il fAut tout de bon Ècouter.

CependAnt soyez gAis; voilA de Quoi mAnger.

Eux repus, tout s'endort, les petits et la mÈre.

L'Aube du jour Arrive; et d'Amis point du tout.

L'Alouette A l'essor, le MAAtre s'en vient faire SA ronde Ainsi Qu'A  
l'ordinAire.

Ces blÈs ne devrAient pAs, dit-il, Atre debout.

Nos Amis ont grAnd tort, et tort Qui se repose Sur de tels pAresseux A  
servir Ainsi lents.

Mon fils, Allez chez nos pArents

Les prier de la mAme chose.

L'ÈpouvAnte est Au nid plus forte Que jAmAis.

Il A dit ses pArents, mÉre, c'est A cette heure...

- Non, mes enfAnts dormez en pAix;

Ne bougeons de notre demeure.

L'Alouette eut rAison, cAr personne ne vint.

Pour lA troisiÉme fois le MAAtre se souvint De visiter ses blÈs. Notre erreur est extrAme, Dit-il, de nous Attendre A d'Autres gens Que nous.

Il n'est meilleur Ami ni pArent Que soi-mAme.

Retenez bien cela, mon fils; et sAvez-vous Ce Qu'il fAut fAire? Il fAut Qu'Avec notre fAmille Nous prenions dÈs demAin chAcun une fAucille: C'est lA notre plus court, et nous AchÉverons Notre moisson QuAnd nous pourrons.

DÈs lors Que ce dessein fut su de l'Alouette: C'est ce coup Qu'il est bon de pArtir, mes enfAnts.

Et les petits, en mAme temps,

VoletAnts, se culebutAnts,

DÈlogÉrent tous sAns trompette.

V, 1 Le B°cheron et Mercure

A.M.L.C.D.B.

Votre go°t A servi de rÉgle A mon ouvrAge.

J'Ai tentÈ les moyens d'AcQuÈrir son suffrAge.

Vous voulez Qu'on Èvite un soin trop curieux, Et des vAins ornements l'effort Ambitieux.

Je le veux comme vous; cet effort ne peut plAire.

Un Auteur g,te tout QuAnd il veut trop bien fAire.

Non Qu'il fAille bAnnir certAins trAits dÈlicAts: Vous les Aimez, ces trAits, et je ne les hAis pAs.

QuAnt Au principAl but Qu'Esope se propose, J'y tombe Au moins mA

Que je puis.

Enfin si dAns ces Vers je ne plAis et n'instruis, Il ne tient pAs A moi,  
c'est toujours QuelQue chose.

Comme lA force est un point

Dont je ne me piQue point,

Je t,che d'y tourner le vice en ridicule, Ne pouvAnt l'AttaQuer Avec  
des brAs d'Hercule.

C'est lA tout mon tAlent; je ne sAis s'il suffit.

TAntôt je peins en un rÈcit

LA sottE vAnitÈ jointe AvecQue l'envie, Deux pivots sur Qui roule  
Aujourd'hui notre vie.

Tel est ce chÈtif AnimAl

Qui voulut en grosseur Au Boeuf se rendre Ègal.

J'oppose QuelQuefois, pAr une double imAge, Le vice A lA vertu, lA  
sottise Au bon sens, Les AgneAux Aux Loups rAvissAnts,

LA Mouche A lA Fourmi, fAisAnt de cet ouvrage Une Ample ComÈdie  
A cent Actes divers,

Et dont lA scÈne est l'Univers.

Hommes, Dieux, AnimAux, tout y fAit QuelQue rôle: Jupiter comme  
un Autre: Introduisons celui Qui porte de sA pArt Aux Belles lA  
pArole: Ce n'est pAs de celA Qu'il s'Agit Aujourd'hui.

Un B°cheron perdit son gAgne-pAin,

C'est sA cognÈe; et lA cherchAnt en vAin, Ce fut pitiÈ lA-dessus de  
l'entendre.

Il n'AvAit pAs des outils A revendre.

Sur celui-ci roulAit tout son Avoir.

Ne sAchAnt donc oA mettre son espoir,

SA fAce ÈtAit de pleurs toute bAignÈe.

O mA cognÈe! ô mA pAuvre cognÈe!

S'ÈcriAit-il, Jupiter, rends-lA-moi;

Je tiendrAi l'Atre encore un coup de toi.

SA plAinte fut de l'Olympe entendue.

Mercure vient. Elle n'est pAs perdue,

Lui dit ce dieu, lA connAAtrAs-tu bien?

Je crois l'Avoir prÈs d'ici rencontrÈe.

Lors une d'or A l'homme ÈtAnt montrÈe,

Il rÈpondit: Je n'y demAnde rien.

Une d'Argent succÈde A lA premiÈre,

Il lA refuse. Enfin une de bois:

VoilA, dit-il, lA mienne cette fois;

Je suis content si j'Ai cette derniÈre.

- Tu les AurAs, dit le Dieu, toutes trois.

TA bonne foi serA rÈcompensÈe.

- En ce cAs-lA je les prendrAi, dit-il.

L'Histoire en est Aussitôt dispersÈe;

Et BoQuillons de perdre leur outil,

Et de crier pour se le fAire rendre.

Le Roi des Dieux ne sAit AuQuel entendre.

Son fils Mercure Aux criArds vient encor, A chAcun d'eux il en montre une d'or.

ChAcun e't cru pAsser pour une bAte

De ne pAs dire Aussitôt: LA voilA!

Mercure, Au lieu de donner celle-lA,

Leur en dÈchArge un grAnd coup sur lA tAte.

Ne point mentir, Atre content du sien,

C'est le plus s'r: cependAnt on s'occupe A dire fAux pour AttrAper du bien:

Que sert celA? Jupiter n'est pAs dupe.

V, 2 Le Pot de terre et le Pot de fer

Le Pot de fer proposA

Au Pot de terre un voyAge.

Celui-ci s'en excusA,

DisAnt Qu'il ferAit Que sAge

De gArder le coin du feu:

CAR il lui fAllAit si peu,

Si peu, Que lA moindre chose

De son dÈbris serAit cAuse.

Il n'en reviendrAit morceAu.

Pour vous, dit-il, dont lA peAu

Est plus dure Que lA mienne,

Je ne vois rien Qui vous tienne.

- Nous vous mettrons A couvert,

RepArtit le Pot de fer.

Si QuelQue mAtiÈre dure

Vous menAce d'Aventure,

Entre deux je pAsserAi,

Et du coup vous sAuverAi.

Cette offre le persuAde.

Pot de fer son cAmArAde

Se met droit A ses côtÈs.

Mes gens s'en vont A trois pieds,

Clopin-clopAnt comme ils peuvent,

L'un contre l'Autre jetÈs

Au moindre hoQuet Qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en souffre; il n'eut pAs fAit cent pAs Que pAr son compAgnon il fut mis en ÈclAts, SAns Qu'il e't lieu de se plAindre.

Ne nous Associons Qu'AvecQue nos ÈgAux.

Ou bien il nous fAudrA crAindre

Le destin d'un de ces Pots.

V, 3 Le petit Poisson et le PAcheur

Petit poisson deviendrA grAnd,

Pourvu Que Dieu lui prAte vie.

MAis le l,cher en AttendAnt,

Je tiens pour moi Que c'est folie;

CAR de le rAttrAper il n'est pAs trop certAin.

Un CARpeAu Qui n'ÈtAit encore Que fretin Fut pris pAr un PAcheur Au bord d'une riviÈre.

Tout fAit nombre, dit l'homme en voyAnt son butin; VoilA commencement de chÈre et de festin: Mettons-le en notre gibeciÈre.

Le pAuvre CARpillon lui dit en sA mAniÈre: Que ferez-vous de moi? je ne sAurAis fournir Au plus Qu'une demi-bouchÈe;

LAissez-moi CARpe devenir:

Je serAi pAr vous repAchÈe.

QuelQue gros PARTisAn m'AchÈterA bien cher, Au lieu Qu'il vous en fAut chercher



Peut-Atre encor cent de mA tAille

Pour fAire un plAt. Quel plAt? croyez-moi; rien Qui vAille.

- Rien Qui vAille? Eh bien soit, repArtit le PAcheur; Poisson, mon bel Ami, Qui fAites le PrAcheur, Vous irez dAns lA poAle; et vous Avez beAu dire, DÉS ce soir on vous ferA frire.

Un tien vAut, ce dit-on, mieux Que deux tu l'AurAs: L'un est s'r, l'Autre ne l'est pAs.

V, 4 Les Oreilles du LiÉvre

Un AnimAl cornu blessA de QuelQues coups Le Lion, Qui plein de courroux,

Pour ne plus tomber en lA peine,

BAnnit des lieux de son domAine

Toute bAte portAnt des cornes A son front.

ChÉvres, BÈliers, TAureAux Aussitôt dÈlogÉrent, DAims, et Cerfs de climAt chAngÉrent;

ChAcun A s'en Aller fut prompt.

Un LiÉvre, ApercevAnt l'ombre de ses oreilles, CrAignit Que QuelQue InQuisiteur

N'All,t interprÈter A cornes leur longueur, Ne les soutAnt en tout A des cornes pAreilles.

Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pArs d'ici; Mes oreilles enfin serAient cornes Aussi; Et QuAnd je les AurAis plus courtes Qu'une Autruche, Je crAindrAis mAme encor. Le Grillon repArtit: Cornes cela? Vous me prenez pour cruche; Ce sont oreilles Que Dieu fit.

- On les ferA pAsser pour cornes,

Dit l'AnimAl crAintif, et cornes de Licornes.

J'AurAi beAu protester; mon dire et mes rAisons Iront Aux Petites-MAisons.

V, 5 Le RenArd AyAnt lA Queue coupÈe

Un vieux RenArd, mAis des plus fins,

GrAnd croQueur de Poulets, grAnd preneur de LApins, SentAnt son  
RenArd d'une lieue,

Fut enfin Au piÉge AttrApÈ.

PAr grAnd hAsArd en ÈtAnt ÈchAppÈ,

Non pAs frAnc, cAr pour gAge il y lAissA sA Queue: S'ÈtAnt, dis-je,  
sAuvÈ sAns Queue, et tout honteux, Pour Avoir des pAreils (comme il  
ÈtAit hAble), Un jour Que les RenArds tenAient conseil entre eux:  
Que fAisons-nous, dit-il, de ce poids inutile, Et Qui vA bAlAyAnt tous  
les sentiers fAngeux?

Que nous sert cette Queue? Il fAut Qu'on se lA coupe: Si l'on me croit,  
chAcun s'y rÈsoudrA.

- Votre Avis est fort bon, dit QuelQu'un de lA troupe; MAis tournez-  
vous, de gr,ce, et l'on vous rÈpondrA.

A ces mots, il se fit une telle huÈe,

Que le pAuvre ÈcourtÈ ne put Atre entendu.

PrÈtendre ôter lA Queue e't ÈtÈ temps perdu; LA mode en fut  
continuÈe.

V, 6 LA Vieille et les deux ServAntes

Il ÈtAit une vieille AyAnt deux ChAmbriÉres.

Elles filAient si bien Que les soeurs filAndiÉres Ne fAisAient Que  
brouiller Au prix de celles-ci.

LA Vieille n'AvAit point de plus pressAnt souci Que de distribuer Aux  
ServAntes leur t,che.

DÉS Que TÈthis chAssAit PhÈbus Aux crins dorÈs, Tourets entrAient  
en jeu, fuseAux ÈtAient tirÈs; DeÇA, delA, vous en Aurez;

Point de cesse, point de rel,che.

DÉS Que l'Aurore, dis-je, en son chAr remontAit, Un misÈrAble CoQ A  
point nommÈ chAntAit.

Aussitôt notre Vieille encor plus misÈrAble S'AffublAit d'un jupon

crAsseux et dÈtestAble, AllumAit une lAmpe, et courAit droit Au lit  
OA de tout leur pouvoir, de tout leur AppÈtit, DormAient les deux  
pAuvres ServAntes.

L'une entr'ouvrAit un oeil, l'Autre ÈtendAit un brAs; Et toutes deux,  
trÈs mAlcontentes,

DisAient entre leurs dents: MAudit CoQ, tu mourrAs.

Comme elles l'AvAient dit, lA bAte fut grippÈe.

Le rÈveille-mAtin eut lA gorge coupÈe.

Ce meurtre n'AmendA nullement leur mArchÈ.

Notre couple Au contrAire A peine ÈtAit couchÈ

Que lA Vieille, crAignAnt de lAisser pAsser l'heure, CourAit comme un  
Lutin pAr toute sA demeure.

C'est Ainsi Que le plus souvent,

QuAnd on pense sortir d'une mAuvAise AffAire, On s'enfonce encor  
plus AvAnt:

TÈmoin ce Couple et son sAlAire.

lA Vieille, Au lieu du CoQ, les fit tomber pAr lA De ChArybde en  
ScyllA.

V, 7 Le SATyre et le PAssAnt

Au fond d'un Antre sAuvAge,

Un SATyre et ses enfAnts

AllAient mAnger leur potAge

Et prendre l'Ècuelle Aux dents.

On les e°t vus sur lA mousse

Lui, sA femme, et mAint petit;

Ils n'AvAient tApis ni housse,

MAis tous fort bon AppÈtit.

Pour se sAuver de lA pluie,  
Entre un PAssAnt morfondu.  
Au brouet on le convie:  
Il n'ÈtAit pAs Attendu.  
Son hôte n'eut pAs lA peine  
De le semondre deux fois;  
D'Abord Avec son hAleine  
Il se rÈchAuffe les doigts.  
Puis sur le mets Qu'on lui donne  
DÈlicAt il souffle Aussi;  
Le SATyre s'en Ètonne:  
Notre hôte, A Quoi bon ceci?  
- L'un refroidit mon potAge,  
L'Autre rÈchAuffe mA mAin.  
- Vous pouvez, dit le SAuvAge,  
Reprendre votre chemin.  
Ne plAise Aux Dieux Que je couche  
Avec vous sous mAme toit.  
ArriÈre ceux dont lA bouche  
Souffle le chAud et le froid!  
V, 8 Le ChevAl et le Loup  
Un certAin Loup, dAns lA sAison  
Que les tiÉdes ZÈphyrS ont l'herbe rAjeunie, Et Que les AnimAux  
Quittent tous lA mAison, Pour s'en Aller chercher leur vie;  
Un loup, dis-je, Au sortir des rigueurs de l'Hiver, AperÇut un ChevAl

Qu'on AvAit mis Au vert.

Je lAisse A penser Quelle joie!

Bonne chAsse, dit-il, Qui l'AurAit A son croc.

Eh! Que n'es-tu Mouton? cAr tu me serAis hoc: Au lieu Qu'il fAut ruser pour Avoir cette proie.

Rusons donc. Ainsi dit, il vient A pAs comptÈs, Se dit Ecolier d'HippocrAte;

Qu'il connAAit les vertus et les propriÈtÈs De tous les Simples de ces prÈs,

Qu'il sAit guÈrir, sAns Qu'il se flAtte, Toutes sortes de mAux. Si Dom Coursier voulAit Ne point celer sA mAlAdie,

Lui Loup grAtis le guÈrirAit.

CAR le voir en cette prAirie

PAAtre Ainsi sAns Atre liÈ

TÈmoignAit QuelQue mAl, selon lA MÈdecine.

J'Ai, dit lA BAte chevAline,

Une Apostume sous le pied.

- Mon fils, dit le docteur, il n'est point de pArtie Susceptible de tAnt de mAux.

J'Ai l'honneur de servir Nosseigneurs les ChevAux, Et fAis Aussi lA Chirurgie.

Mon gAlAnd ne songeAit Qu'A bien prendre son temps, Afin de hApper son mAlAde.

L'Autre Qui s'en doutAit lui l,che une ruAde, Qui vous lui met en mArmelAde

Les mAndibules et les dents.

C'est bien fAit, dit le Loup en soi-mAme fort triste; ChAcun A son mÈtier doit toujours s'AttAcher.

Tu veux faire ici l'Arboriste,

Et ne fus jamais Que Boucher.

V, 9 Le Laboureur et ses Enfants

Travaillez, prenez de la peine:

C'est le fonds Qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine, Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage Que nous ont laissé nos parents.

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès Qu'on aura fait l'oct.

Creusez, fouillez, bachez; ne laissez nulle place Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ Deçà, delà, partout; si bien Qu'au bout de l'an Il en rapporta d'avantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage De leur montrer Avant sa mort

Que le travail est un trésor.

V, 10 La Montagne Qui Accouche

Une Montagne en mal d'enfant

Jetait une clameur si haute,

Que chacun au bruit accourant

Crut Qu'elle accoucherait, sans faute,

D'une Cité plus grosse Que Paris:

Elle accoucha d'une souris.

QuAnd je songe A cette FABLE  
Dont le rÈcit est menteur  
Et le sens est vÈritAble,  
Je me figure un Auteur  
Qui dit: Je chAnterAi LA guerre  
Que firent les TitAns Au MAAtre du tonnerre.  
C'est promettre beAucoup: mAis Qu'en sort-il souvent?  
Du vent.  
V, 11 LA Fortune et le jeune EnfAnt  
Sur le bord d'un puits trÈs profond  
DormAit Ètendu de son long  
Un EnfAnt Alors dAns ses clAsses.  
Tout est Aux Ecoliers couchette et mAtelAs.  
Un honnAte homme en pAreil cAs  
AurAit fAit un sAut de vingt brAsses.  
PrÈs de LA tout heureusement  
LA Fortune pAssA, l'ÈveillA doucement,  
Lui disAnt: Mon mignon, je vous sAuve LA vie.  
Soyez une Autre fois plus sAge, je vous prie.  
Si vous fussiez tombÈ, l'on s'en f't pris A moi; CependAnt c'ÈtAit votre fAute.  
Je vous demAnde, en bonne foi,  
Si cette imprudence si hAute  
Provient de mon cAprice. Elle pArt A ces mots.  
Pour moi, j'Approuve son propos.

Il n'Arrive rien d'Ans le monde

Qu'il ne fAille Qu'elle en rÈponde.

Nous lA fAisons de tous Echos.

Elle est prise A gArAnt de toutes Aventures.

Est-on sot, Ètourdi, prend-on mAl ses mesures; On pense en Atre  
Quitte en AccusAnt son sort: Bref lA Fortune A toujours tort.

V, 12 Les MÈdecins

Le MÈdecin TAnt-pis AllAit voir un mAlAde Que visitAit Aussi son  
confrÈre TAnt-mieux; Ce dernier espÈrAit, QuoiQue son cAmArAde  
SoutAnt Que le gisAnt irAit voir ses AÔeux.

Tous deux s'ÈtAnt trouvÈs diffÈrents pour lA cure, Leur mAlAde pAyA  
le tribut A NAture,

AprÈs Qu'en ses conseils TAnt-pis eut ÈtÈ cru.

Ils triomphAient encor sur cette mAlAdie.

L'un disAit: il est mort, je l'AvAis bien prÈvu.

- S'il m'e't cru, disAit l'Autre, il serAit plein de vie.

V, 13 LA Poule Aux oeufs d'or

L'AvArice perd tout en voulAnt tout gAgnier.

Je ne veux, pour le tÈmoigner,

Que celui dont lA Poule, A ce Que dit lA Fable, PondAit tous les jours  
un oeuf d'or.

Il crut Que d'Ans son corps elle AvAit un trÈsor.

Il lA tuA, l'ouvrit, et lA trouvA semblAble A celles dont les oeufs ne lui  
rApportAient rien, S'ÈtAnt lui-mAme ôtÈ le plus beAu de son bien.

Belle leÇon pour les gens chiches:

PendAnt ces derniers temps, combien en A-t-on vus Qui du soir Au  
mAtin sont pAuvres devenus Pour vouloir trop tôt Atre riches?

V, 14 L'Ane portAnt des reliQues



Un BAudet, chArgÈ de ReliQues,

S'imAginA Qu'on l'AdorAit.

DAns ce penser il se cArrAit,

RecevAnt comme siens l'Encens et les CAntiQues.

QuelQu'un vit l'erreur, et lui dit:

MAAtre BAudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vAnitÈ si folle.

Ce n'est pAs vous, c'est l'Idole

A Qui cet honneur se rend,

Et Que lA gloire en est due.

D'un MAgistrAt ignorAnt

C'est lA Robe Qu'on sAlue.

V, 15 Le Cerf et lA Vigne

Un Cerf, A lA fAveur d'une Vigne fort hAute Et telle Qu'on en voit en de certAins climAts, S'ÈtAnt mis A couvert et sAuvÈ du trÈpAs.

Les Veneurs pour ce coup croyAient leurs chiens en fAute.

Ils les rAppellent donc. Le Cerf hors de dAnger Broute sA bienfAitrice, ingrAtitude extrAme!

On l'entend, on retourne, on le fAit dÈloger, Il vient mourir en ce lieu mAme.

J'Ai mÈritÈ, dit-il, ce juste ch,timent: Profitez-en, ingrAts. Il tombe en ce moment.

lA Meute en fAit curÈe. Il lui fut inutile De pleurer Aux Veneurs A sA mort ArrivÈs.

VrAie imAge de ceux Qui profAnent l'Asile Qui les A conservÈs.

V, 16 Le Serpent et lA Lime

On conte Qu'un serpent voisin d'un Horloger (C'ÈtAit pour l'Horloger

un mAuvAis voisinAge), EntrA dAns sA boutiQue, et cherchAnt A  
mAnger N'y rencontrA pour tout potAge

Qu'une Lime d'Acier Qu'il se mit A ronger.

Cette Lime lui dit, sAns se mettre en colÉre: PAuvre ignorAnt! et Que  
prÈtends-tu fAire?

Tu te prends A plus dur Que toi.

Petit Serpent A tAte folle,

Plutôt Que d'emporter de moi

Seulement le QuArt d'une obole,

Tu te romprAis toutes les dents.

Je ne crAins Que celles du temps.

Ceci s'Adresse A vous, esprits du dernier ordre, Qui n'ÈtAnt bons A  
rien cherchez sur tout A mordre.

Vous vous tourmentez vAinement.

Croyez-vous Que vos dents impriment leurs outrAges Sur tAnt de  
beAux ouvrAges?

Ils sont pour vous d'AirAin, d'Acier, de diAmAnt.

V, 17 Le LiÉvre et lA Perdrix

Il ne se fAut jAmAis moQuer des misÈrAbles: CAr Qui peut s'Assurer  
d'Atre toujours heureux?

Le sAge Esope dAns ses Fables

Nous en donne un exemple ou deux.

Celui Qu'en ces Vers je propose,

Et les siens, ce sont mAme chose.

Le LiÉvre et lA Perdrix, concitoyens d'un chAmp, VivAient dAns un  
ÈtAt, ce semble, Assez trAnQuille, QuAnd une Meute s'ApprochAnt

Oblige le premier A chercher un Asile.

Il s'enfuit d'Ans son fort, met les chiens en d'ÈfAut, S'Ans m'Àme en  
excepter BriffAut.

Enfin il se tr'Àhit lui-m'Àme.

P'Ar les esprits sort'Ànts de son corps Èch'ÀuffÈ.

MirAut sur leur odeur Ay'Ànt philosophÈ

Conclut Que c'est son Li'Èvre, et d'une Ardeur extr'Àme Il le pousse, et  
RustAut, Qui n'A j'Àm'Àis menti, Dit Que le Li'Èvre est rep'Àrti.

Le p'Auvre m'Àlheureux vient mourir A son g'Àte.

LA Perdrix le r'Àille, et lui dit:

Tu te v'Ànt'Àis d'Àtre si vite:

Qu'As-tu f'Àit de tes pieds? Au moment Qu'elle rit, Son tour vient; on  
la trouve. Elle croit Que ses Ailes LA s'Àuront g'Àr'Àntir A toute  
extr'ÈmitÈ;

M'Àis LA p'Auvrette Av'Àit comptÈ

S'Ans l'Àtour Aux serres cruelles.

V, 18 L'Aigle et le Hibou

L'Aigle et le Ch'Àt-hu'Ànt leurs Querelles cess'Èrent, Et firent t'Ànt Qu'ils  
s'embr'Àss'Èrent.

L'un jur'À foi de Roi, l'Autre foi de Hibou, Qu'ils ne se gober'Àient leurs  
petits peu ni prou.

Conn'Àissez-vous les miens? dit l'Oise'Àu de Minerve.

- Non, dit l'Aigle.- T'Ànt pis, reprit le triste Oise'Àu.

Je cr'Àins en ce c'Às pour leur pe'Àu:

C'est h'Às'Àrd si je les conserve.

Comme vous Ates Roi, vous ne consid'Èrez Qui ni Quoi: Rois et Dieux  
mettent, Quoi Qu'on leur die, Tout en m'Àme c'Àt'Ègorie.

Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.

- Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.

Je n'y toucherAi de mA vie.

Le Hibou repArtit: Mes petits sont mignons, BeAux, bien fAits, et jolis  
sur tous leurs compAgnons.

Vous les reconnAAtrez sAns peine A cette mArQue.

N'Allez pAs l'oublier; retenez-lA si bien Que chez moi lA mAudite  
PArQue

N'entre point pAr votre moyen.

Il Avint Qu'AU Hibou Dieu donna gÈniture, De fAÇon Qu'un beAu soir  
Qu'il ÈtAit en p,ture, Notre Aigle AperÇut d'Aventure,

DAns les coins d'une roche dure,

Ou dAns les trous d'une mASure

(Je ne sAis pAs leQuel des deux),

De petits monstres fort hideux,

RechignÈs, un Air triste, une voix de MÈgÈre.

Ces enfAnts ne sont pAs, dit l'Aigle, A notre Ami.

CroQuons-les. Le gAlAnd n'en fit pAs A demi.

Ses repAs ne sont point repAs A lA lÈgÈre.

Le Hibou, de retour, ne trouve Que les pieds De ses chers nourrissons,  
hÈlAs! pour toute chose.

Il se plAint, et les Dieux sont pAr lui suppliÈs De punir le brigAnd Qui  
de son deuil est cAuse.

QuelQu'un lui dit Alors: N'en Accuse Que toi Ou plutôt lA commune  
loi

Qui veut Qu'on trouve son semblAble

BeAu, bien fAit, et sur tous AimAble.

Tu fis de tes enfAnts A l'Aigle ce portrAit; En AvAient-ils le moindre  
trAit?

V, 19 Le Lion s'en AllAnt en guerre

Le Lion dAns sA tAte AvAit une entreprise.

Il tint conseil de guerre, envoyA ses PrÈvots, Fit Avertir les AnimAux:

Tous furent du dessein, chAcun selon sA guise.

L'ElÈphAnt devAit sur son dos

Porter l'AttirAil nÈcessAire

Et combAttre A son ordinAire,

L'Ours s'ApprAter pour les AssAuts;

Le RenArd mÈnAger de secrÈtes prAtiQues, Et le Singe Amuser  
l'ennemi pAr ses tours.

Renvoyez, dit QuelQu'un, les Anes Qui sont lourds, Et les LiÉvres  
sujets A des terreurs pAniQues.

- Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.

Notre troupe sAns eux ne serAit pAs complÈte.

L'Ane effrAierA les gens, nous servAnt de trompette, Et le LiÉvre  
pourrA nous servir de courrier.

Le monArQue prudent et sAge

De ses moindres sujets sAit tirer QuelQue usAge, Et connAAit les divers  
tAlents:

Il n'est rien d'inutile Aux personnes de sens.

V, 20 L'Ours et les deux CompAgnons

Deux compAgnons pressÈs d'Argent

A leur voisin Fourreur vendirent

LA peAu d'un Ours encor vivAnt,

MAis Qu'ils tuerAient bientôt, du moins A ce Qu'ils dirent.

C'ÈtAit le Roi des Ours Au compte de ces gens.

Le MArchAnd A sA peAu devAit fAire fortune.

Elle gArAntirAit des froids les plus cuisAnts, On en pourrAit fourrer  
plutôt deux robes Qu'une.

DindenAut prisAit moins ses Moutons Qu'eux leur Ours: Leur, A leur  
compte, et non A celui de lA BAté.

S'offrAnt de lA livrer Au plus tArd dAns deux jours, Ils conviennent de  
prix, et se mettent en QuAté, Trouvent l'Ours Qui s'AvAncé, et vient  
vers eux Au trot.

VoilA mes gens frAppÈs comme d'un coup de foudre.

Le mArchÈ ne tint pAs; il fAllut le rÈsoudre: D'intÈrAts contre l'Ours,  
on n'en dit pAs un mot.

L'un des deux CompAgmons grimpe Au fAAte d'un Arbre; L'Autre, plus  
froid Que n'est un mArbre, Se couche sur le nez, fAit le mort, tient son  
vent, AyAnt QuelQue pArt ouÔ dire

Que l'Ours s'AchArne peu souvent

Sur un corps Qui ne vit, ne meut, ni ne respire.

Seigneur Ours, comme un sot, donnA dAns ce pAnneAu.

Il voit ce corps gisAnt, le croit privÈ de vie, Et de peur de supercherie

Le tourne, le retourne, Approche son museAu, FlAire Aux pAssAges de  
l'hAleine.

C'est, dit-il, un cAdAvre; Otons-nous, cAr il sent.

A ces mots, l'Ours s'en vA dAns lA forAt prochAine.

L'un de nos deux MArchAnds de son Arbre descend, Court A son  
compAgmon, lui dit Que c'est merveille Qu'il n'Ait eu seulement Que lA  
peur pour tout mAl.

Eh bien, AjoutA-t-il, lA peAu de l'AnimAl?

MAis Que t'A-t-il dit A l'oreille?

CAR il s'ApprochAit de bien prÈs,

Te retournAnt Avec sA serre.

- Il m'A dit Qu'il ne fAut jAmAis.

Vendre l'A peAu de l'Ours Qu'on ne l'Ait mis pAr terre.

V, 21 L'Ane vAtu de l'A peAu du lion

De l'A peAu du Lion l'Ane s'ÈtAnt vAtu

EtAit crAint pArtout A l'A ronde,

Et bien Qu'AnimAl sAns vertu,

Il fAisAit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille ÈchAppÈ pAr mAlheur DÈcouvrit l'A fourbe et l'erreur.

Martin fit Alors son office.

Ceux Qui ne sAvAient pAs l'A ruse et l'A mAlice S'ÈtonnAient de voir Que Martin

ChAss,t les Lions Au moulin.

Force gens font du bruit en FrAnce,

PAR Qui cet Apologue est rendu fAmilier.

Un ÈQuipAge cAvAlier

FAit les trois QuArts de leur vAillAnce.

VI, 1 Le P,tre et le Lion

VI, 2 Le Lion et le Chasseur

Les Fables ne sont pAs ce Qu'elles semblent Atre.

Le plus simple AnimAl nous y tient lieu de MAAtre.

Une MorAle nue Apporte de l'ennui;

Le conte fAit pAsser le prÈcepte Avec lui.

En ces sortes de feinte il fAut instruire et plAire, Et conter pour conter me semble peu d'AffAire.

C'est pAr cette rAison Qu'ÈgAyAnt leur esprit, Nombre de gens fAmeux en ce genre ont Ècrit.

Tous ont fui l'ornement et le trop d'Étendue.

On ne voit point chez eux de pArole perdue.

PhÉdre ÉtAit si succinct Qu'Aucuns l'en ont bl,mÈ.

Esope en moins de mots s'est encore exprimÈ.

MAis sur tous certAin Grec renchÈrit et se piQue D'une ÈlÈgAnce LAconiQue.

Il renferme toujours son conte en QuAtre Vers; Bien ou mAl, je le lAisse A juger Aux Experts.

Voyons-le Avec Esope en un sujet semblAble.

L'un AmÉne un ChAsseur, l'Autre un P,tre, en sA Fable.

J'Ai suivi leur projet QuAnt A l'ÈvÈnement, Y cousAnt en chemin QuelQue trAit seulement.

Voici comme A peu prÉs Esope le rAconte.

Un P,tre A ses brebis trouvAnt QuelQue mÈconte, Voulut A toute force AttrAper le LArron.

Il s'en vA prÉs d'un Antre, et tend A l'environ Des lAcs A prendre Loups, soupÇonnAnt cette engeAnce.

AvAnt Que pArtir de ces lieux,

Si tu fAis, disAit-il, ô MonArQue des Dieux, Que le drôle A ces lAcs se prenne en mA prÈsence Et Que je go°te ce plAisir,

PArmi vingt VeAux je veux choisir

Le plus grAs, et t'en fAire offrAnde.

A ces mots sort de l'Antre un Lion grAnd et fort.

Le P,tre se tApit, et dit A demi mort:

Que l'homme ne sAit guÉre, hÈlAs! ce Qu'il demAnde!

Pour trouver le LArron Qui dÈtruit mon troupeAu, Et le voir en ces lAcs pris AvAnt Que je pArte, O monArQue des Dieux, je t'Ai promis un veAu: Je te promets un boeuf si tu fAis Qu'il s'ÈcArte.



C'est Ainsi Que l'A dit le principAl Auteur: PAssons A son imitAteur.

Un FAnfAron AmAteur de lA chAsse,

VenAnt de perdre un Chien de bonne rAce, Qu'il soupÇonnAit dAns le  
corps d'un Lion, Vit un berger. Enseigne-moi, de gr,ce,

De mon voleur, lui dit-il, lA mAison,

Que de ce pAs je me fAsse rAison.

Le Berger dit: C'est vers cette montAgne.

En lui pAyAnt de tribut un Mouton

PAR chAQue mois, j'erre dAns lA cAmpAgne Comme il me plAAAt, et je  
suis en repos.

DAns le moment Qu'ils tenAient ces propos, Le Lion sort, et vient d'un  
pAs Agile.

Le FAnfAron Aussitôt d'esQuiver.

O Jupiter, montre-moi QuelQue Asile,

S'ÈcriA-t-il, Qui me puisse sAuver.

LA vrAie Èpreuve de courAge

N'est Que dAns le dAnger Que l'on touche du doigt.

Tel le cherchAit, dit-il, Qui chAngeAnt de lAngAge S'enfuit Aussitôt  
Qu'il le voit.

VI, 3 PhÈbus et BorÈe

BorÈe et le Soleil virent un VoyAgeur

Qui s'ÈtAit muni pAr bonheur

Contre le mAuvAis temps. (On entrAit dAns l'Automne, QuAnd lA  
prÈcAution Aux voyAgeurs est bonne) Il pleut; le Soleil luit; et  
l'ÈchArpe d'Iris Rend ceux Qui sortent Avertis

Qu'en ces mois le mAnteAu leur est fort nÈcessAire; Les LATins les  
nommAient douteux pour cette AffAire.

Notre homme s'ÈtAit donc A lA pluie Attendu: Bon mAnteAu bien

doublÈ; bonne Ètoffe bien forte.

Celui-ci, dit le Vent, prÈtend Avoir pourvu A tous les Accidents; mÀis il n'A pAs prÈvu Que je sAurAi souffler de sorte

Qu'il n'est bouton Qui tienne: il fAudrA, si je veux, Que le mAnteAu s'en Aille Au DiAble.

L'ÈbAttement pourrAit nous en Atre AgrÈAble: Vous plAAit-il de l'Avoir? - Eh bien, gAgeons nous deux, (Dit PhÈbus) sAns tAnt de pAroles,

A Qui plus tôt AurA dÈgArni les ÈpAules Du CAvAlier Que nous voyons.

Commencez. Je vous lAisse obscurcir mes rAyons.

Il n'en fallut pAs plus. Notre souffleur A gAge Se gorge de vApeurs, s'enfle comme un bAllon, FAit un vAcArme de dÈmon,

Siffle, souffle, tempAte, et brise en son pAssAge MAint toit Qui n'en peut mÀis, fAit pÈrir mAint bAteAu: Le tout Au sujet d'un mAnteAu.

Le CAvAlier eut soin d'empAcher Que l'orAge Ne se p°t engouffrer dedAns.

CeLA le prÈservA; le Vent perdit son temps: Plus il se tourmentAit, plus l'Autre tenAit ferme; Il eut beAu fAire Agir le collet et les plis.

Sitôt Qu'il fut Au bout du terme

Qu'A lA gAgeure on AvAit mis,

Le Soleil dissipe lA nue,

RecrÈe, et puis pÈnÈtre enfin le CAvAlier, Sous son bAlAndrAs fAit Qu'il sue,

Le contrAint de s'en dÈpouiller.

Encore n'usA-t-il pAs de toute sA puissAnce.

Plus fAit douceur Que violence.

VI, 4 Jupiter et le MÈtAyer

Jupiter eut jAdis une ferme A donner,

Mercure en fit l'Annonce; et gens se prèsentÉrent, Firent des offres,  
ÈcoutÉrent:

Ce ne fut pAs sAns bien tourner.

L'un AllÈguAit Que l'hÈritAge

EtAit frAyAnt et rude, et l'Autre un Autre si.

PendAnt Qu'ils mArchAndAient Ainsi,

Un d'eux, le plus hArdi, mAis non pAs le plus sAge, Promit d'en rendre  
tAnt, pourvu Que Jupiter Le lAiss,t disposer de l'Air,

Lui donn,t sAison A sA guise,

Qu'il e't du chAud, du froid, du beAu temps, de lA bise, Enfin du sec et  
du mouillÈ,

Aussitôt Qu'il AurAit b,illÈ.

Jupiter y consent. ContrAt pAssÈ; notre homme TrAnche du Roi des  
Airs, pleut, vente et fAit en somme Un climAt pour lui seul: ses plus  
proches voisins Ne s'en sentAient non plus Que les AmÈricAins.

Ce fut leur AvAntAge; ils eurent bonne AnnÈe, Pleine moisson, pleine  
vinÈe.

Monsieur le Receveur fut trÈs mAl pArtAgÈ.

L'An suivAnt voilA tout chAngÈ.

Il Ajuste d'une Autre sorte

LA tempÈrAture des Cieux.

Son chAmp ne s'en trouve pAs mieux,

Celui de ses voisins fructifie et rApporte.

Que fAit-il? Il recourt Au MonArQue des Dieux: Il confesse son  
imprudence.

Jupiter en usA comme un MAAtre fort doux.

Concluons Que lA Providence

SAit ce Qu'il nous fAut, mieux Que nous.

VI, 5 Le Cochet, le ChAt, et le SouriceAu Un SouriceAu tout jeune, et  
Qui n'AvAit rien vu, Fut presQue pris Au dÈpournu.

Voici comme il contA l'Aventure A sA mÈre: J'AvAis frAnchi les Monts  
Qui bornent cet EtAt, Et trottAis comme un jeune RAte

Qui cherche A se donner cArriÈre,

LorsQue deux AnimAux m'ont ArrAtÈ les yeux: L'un doux, bÈnin et  
grAcieux,

Et l'Autre turbulent, et plein d'inQuiÈtude.

Il A lA voix perÇAnte et rude,

Sur lA tAte un morceAu de chAir,

Une sorte de brAs dont il s'ÈlÈve en l'Air Comme pour prendre sA  
volÈe,

LA Queue en pAnAche ÈtAlÈe.

Or c'ÈtAit un Cochet dont notre SouriceAu Fit A sA mÈre le tAbleAu,

Comme d'un AnimAl venu de l'AmÈrique.

Il se bAttAit, dit-il, les flAncs Avec ses brAs, FAisAnt tel bruit et tel  
frAcAs,

Que moi, Qui gr,ce Aux Dieux, de courAge me piQue, En Ai pris lA  
fuite de peur,

Le mAudissAnt de trÈs bon cœur.

SAns lui j'AurAis fAit connAissance

Avec cet AnimAl Qui m'A semblÈ si doux.

Il est veloutÈ comme nous,

MARQuetÈ, longue Queue, une humble contenAnce; Un modeste  
regArD, et pourtAnt l'oeil luisAnt: Je le crois fort sympAthisAnt

Avec Messieurs les RAte; cAr il A des oreilles En figure Aux nôtres  
pAreilles.

Je l'AllAis Aborder, QuAnd d'un son plein d'ÈclAt L'Autre m'A fAit

prendre la fuite.

- Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat, Qui sous son minois hypocrite

Contre toute ta parentÈ

D'un malin vouloir est portÈ.

L'Autre Animal tout Au contraire

Bien ÈloignÈ de nous mal faire,

ServirA QuelQue jour peut-Atre A nos repas.

Qu'Ant Au Chat, c'est sur nous Qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant Que tu vivras,

De juger des gens sur la mine.

VI, 6 Le Renard, le Singe, et les Animaux Les Animaux, Au dÈcÈs d'un Lion,

En son vivant Prince de la contrÈe,

Pour faire un Roi s'AssemblÈrent, dit-on.

De son Ètui la couronne est tirÈe.

Dans une chartre un Dragon la gardait.

Il se trouva Que sur tous essayÈe

A pas un d'eux elle ne convenait.

Plusieurs avaient la tÈte trop menue,

Aucuns trop grosse, Aucuns mÈme cornue.

Le Singe Aussi fit l'Èpreuve en riant,

Et par plaisir la TiAre essayant,

Il fit Autour force grimaceries,

Tours de souplesse, et mille singeries, Passa dedans Ainsi Qu'en un cerceau.

Aux AnimAux cela sembla si beau

Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.

Le Renard seul regretta son suffrage,

Sans toutefois montrer son sentiment.

Quand il eut fait son petit compliment, Il dit au Roi: Je sais, Sire, une  
cachée, Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.

Or tout trésor, par droit de Royauté,

Appartient, Sire, à votre Majesté.

Le nouveau Roi, ille après la finance, Lui-même y court pour n'être  
pas trompé.

C'était un piège: il y fut attrapé.

Le Renard dit, au nom de l'assistance:

Prétendrais-tu nous gouverner encore,

Ne sachant pas te conduire toi-même?

Il fut démis; et l'on tomba d'accord

Qu'à peu de gens convient le diadème.

VI, 7 Le Mulet se vantant de sa gènéalogie Le Mulet d'un prêtre se  
piquait de noblesse, Et ne parlait incessamment

Que de sa mère la jument,

Dont il contait mainte prouesse:

Elle avait fait ceci, puis avait été là.

Son fils prétendait pour cela

Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin.

Etant devenu vieux, on le mit au moulin.

Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

QuAnd le mAlheur ne serAit bon

Qu'A mettre un sot A lA rAison,

Toujours serAit-ce A juste cAuse

Qu'on le dit bon A QuelQue chose.

VI, 8 Le VieillArd et l'Ane

Un VieillArd sur son Ane AperÇut en pAssAnt Un PrÈ plein d'herbe et fleurissAnt.

Il y l,che sA bAte, et le Grison se rue Au trAvers de l'herbe menue,

Se vAutrAnt, grAttAnt, et frottAnt,

GAmbAdAnt, chAntAnt et broutAnt,

Et fAisAnt mAinte plAce nette.

L'ennemi vient sur l'entrefAite:

Fuyons, dit Alors le VieillArd.

- PourQuoi? rÈpondit le pAillArd.

Me ferA-t-on porter double b,t, double chArge?

- Non pAs, dit le VieillArd, Qui prit d'Abord le lArge.

- Et Que m'importe donc, dit l'Ane, A Qui je sois?

SAuvez-vous, et me lAissez pAAtre:

Notre ennemi, c'est notre MAAtre:

Je vous le dis en bon FrAnÇois.

VI, 9 Le Cerf se voyAnt dAns l'eAu

DAns le cristAl d'une fontAine

Un Cerf se mirAnt Autrefois

LouAit lA beAutÈ de son bois,

Et ne pouvAit Qu'AvecQue peine

Souffrir ses jAmbes de fuseAux,  
Dont il voyAit l'objet se perdre dAns les eAux.  
Quelle proportion de mes pieds A mA tAte!  
DisAit-il en voyAnt leur ombre Avec douleur: Des tAillis les plus hAuts  
mon front Atteint le fAAte; Mes pieds ne me font point d'honneur.  
Tout en pArLAnt de lA sorte,  
Un Limier le fAit pArtir;  
Il t,che A se gArAntir;  
DAns les forAts il s'emporte.  
Son bois, dommAgeAble ornement,  
L'ArrAtAnt A chAQue moment,  
Nuit A l'office Que lui rendent  
Ses pieds, de Qui ses jours dÈpendent.  
Il se dÈdit Alors, et mAudit les prÈsents Que le Ciel lui fAit tous les  
Ans.  
Nous fAisons cAs du beAu, nous mÈprisons l'utile; Et le beAu souvent  
nous dÈtruit.  
Ce Cerf bl,me ses pieds Qui le rendent Agile; Il estime un bois Qui lui  
nuit.

VI, 10 Le LiÈvre et lA Tortue

Rien ne sert de courir; il fAut pArtir A point.  
Le LiÈvre et lA Tortue en sont un tÈmoignAge.  
GAgeons, dit celle-ci, Que vous n'Atteindrez point Sitôt Que moi ce  
but. - Sitôt? Etes-vous sAge?  
RepArtit l'AnimAl lÈger.  
MA commÈre, il vous fAut purger  
Avec QuAtre grAins d'ellÈbore.



- SAGE ou non, je pArie encore.

Ainsi fut fAit: et de tous deux

On mit prÉS du but les enjeux:

SAvoir Quoi, ce n'est pAs l'AffAire,

Ni de Quel juge l'on convint.

Notre LiÉvre n'AvAit Que QuAtre pAs A fAire; J'entends de ceux Qu'il fAit lorsQue prAt d'Atre Atteint Il s'Èloigne des chiens, les renvoie Aux Calendes, Et leur fAit Arpenter les lAndes.

AyAnt, dis-je, du temps de reste pour brouter, Pour dormir, et pour Ècouter

D'oA vient le vent, il lAisse lA Tortue Aller son trAin de SÈnAteur.

Elle pArt, elle s'Èvertue;

Elle se h,te Avec lenteur.

Lui cependAnt mÈprise une telle victoire, Tient lA gAgeure A peu de gloire,

Croit Qu'il y vA de son honneur

De pArtir tArd. Il broute, il se repose, Il s'Amuse A toute Autre chose

Qu'A lA gAgeure. A lA fin QuAnd il vit

Que l'Autre touchAit presQue Au bout de lA cArriÈre, Il pArtit comme un trAit; mAis les ÈlAns Qu'il fit Furent vAins: lA Tortue ArrivA lA premiÈre.

Eh bien! lui criA-t-elle, AvAis-je pAs rAison?

De Quoi vous sert votre vitesse?

Moi, l'emporter! et Que serAit-ce

Si vous portiez une mAison?

VI, 11 L'Ane et ses MAAtres

L'Ane d'un JArdinier se plAignAit Au destin De ce Qu'on le fAisAit lever devAnt l'Aurore.

Les CoQs, lui disAit-il, ont beAu chAnter mAtin; Je suis plus mAtineux encore.

Et pourQuoi? Pour porter des herbes Au mArchÈ.

Belle nÈcessitÈ d'interrompre mon somme!

Le sort de sA plAinte touchÈ

Lui donne un Autre MAAtre; et l'AnimAl de somme PASse du JArdinier Aux mAins d'un Corroyeur.

LA pesAnteur des peAux, et leur mAuvAise odeur Eurent bientôt choQuÈ l'impertinente BAte.

J'Ai regret, disAit-il, A mon premier Seigneur.

Encor QuAnd il tournAit lA tAte,

J'AttrApAis, s'il m'en souvient bien,

QuelQue morceAu de chou Qui ne me co'tAit rien.

MAis ici point d'AubAine; ou, si j'en Ai QuelQu'une, C'est de coups. Il obtint chAngement de fortune, Et sur l'ÈtAt d'un ChArbonnier

Il fut couchÈ tout le dernier.

Autre plAinte. Quoi donc! dit le Sort en colÈre, Ce BAudet-ci m'occupe AutAnt

Que cent MonArQues pourrAient fAire.

Croit-il Atre le seul Qui ne soit pAs content?

N'Ai-je en l'esprit Que son AffAire?

Le Sort AvAit rAison; tous gens sont Ainsi fAits: Notre condition jAmAis ne nous contente: LA pire est toujours lA prÈsente.

Nous fAtiguons le Ciel A force de plAcets.

Qu'A chAcun Jupiter Accorde sA reQuAte, Nous lui romprons encor lA tAte.

VI, 12 Le Soleil et les Grenouilles

Aux noces d'un TyrAn tout le Peuple en liesse NoyAit son souci dAns

les pots.

Esope seul trouvAit Que les gens ÈtAient sots De tÈmoigner tAnt  
d'AllÈgresse.

Le Soleil, disAit-il, eut dessein Autrefois De songer A l'HymÈnÈe.

Aussitôt on ouÔt d'une commune voix

Se plAindre de leur destinÈe

Les Citoyennes des EtAngs.

Que ferons-nous, s'il lui vient des enfAnts?

Dirent-elles Au Sort, un seul Soleil A peine Se peut souffrir. Une demi-  
douzAine

MettrA lA Mer A sec et tous ses hAbitAnts.

Adieu joncs et mArAis: notre rAce est dÈtruite.

Bientôt on lA verrA rÈduite

A l'eAu du Styx. Pour un pAuvre AnimAl, Grenouilles, A mon sens, ne  
rAisonnAient pAs mAl.

VI, 13 Le VillAgeois et le Serpent

Esope conte Qu'un MAnAnt,

ChAritAble AutAnt Que peu sAge,

Un jour d'Hiver se promenant

A l'entour de son hÈritAge,

AperÇut un Serpent sur lA neige Ètendu, TrAnsi, gelÈ, perclus,  
immobile rendu,

N'AyAnt pAs A vivre un QuArt d'heure.

Le VillAgeois le prend, l'emporte en sA demeure, Et sAns considÈrer  
Quel serA le loyer

D'une Action de ce mÈrite,

Il l'Ètend le long du foyer,

Le rÈchAuffe, le ressuscite.

L'AnimAl engourdi sent A peine le chAud, Que l',me lui revient  
AvecQue lA colÉre.

Il lÉve un peu lA tAte, et puis siffle Aussitôt, Puis fAit un long repli,  
puis t,che A fAire un sAut Contre son bienfAiteur, son sAuveur et son  
pÉre.

IngrAt, dit le MAnAnt, voilA donc mon sAlAire?

Tu mourrAs. A ces mots, plein de juste courroux, Il vous prend sA  
cognÈe, il vous trAnche lA BAte, Il fAit trois Serpents de deux coups,

Un tronÇon, lA Queue, et lA tAte.

L'insecte sAutillAnt cherche A se rÈunir, MAis il ne put y pArvenir.

Il est bon d'Atre chAritAble;

MAis envers Qui? c'est lA le point.

QuAnt Aux ingrAts, il n'en est point

Qui ne meure enfin misÈrAble.

VI, 14 Le Lion mAlAde et le RenArd

De pAr le Roi des AnimAux,

Qui dAns son Antre ÈtAit mAlAde,

Fut fAit sAvoir A ses vAssAux

Que chAQue espÉce en AmbAssAde

Envoy,t gens le visiter,

Sous promesse de bien trAiter

Les DÈputÈs, eux et leur suite,

Foi de Lion trÉs bien Ècrite.

Bon pAsse-port contre lA dent;

Contre lA griffe tout AutAnt.

L'Edit du Prince s'exécute.

De chaque espèce on lui députe.

Les Renards gardant la maison,

Un d'eux en dit cette raison:

Les pas empreints sur la poussière

Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour, tous, sans exception, regardent sa tanière; pas un ne marque de retour.

Cela nous met en méfiance.

Que sa Majesté nous dispense.

Grand merci de son passe-port.

Je le crois bon; mais dans cet antre

Je vois fort bien comme l'on entre,

Et ne vois pas comme on en sort.

VI, 15 L'oiseleur, l'autour, et l'alouette Les injustices des pervers

Servent souvent d'excuse aux nôtres.

Telle est la loi de l'univers:

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.

Le fantôme brillant attire une alouette.

Aussitôt un autour planant sur les sillons Descend des airs, fond, et se jette

Sur celle qui chantait, quoi que près du tombeau.

Elle avait évité la perfide machine,

Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau, Elle sent son ongle maline.

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé, Lui-même sous les rets

demeure enveloppÈ.

Oiseleur, lAisse-moi, dit-il en son lAngAge; Je ne t'Ai jAmAis fAit de mAil.

L'oiseleur repArtit: Ce petit AnimAl

T'en AvAit-il fAit dAvAntAge?

VI, 16 Le ChevAl et l'Ane

En ce monde il se fAut l'un l'Autre secourir.

Si ton voisin vient A mourir,

C'est sur toi Que le fArdeAu tombe.

Un Ane AccompAgnaAit un ChevAl peu courtois, Celui-ci ne portAnt Que son simple hArnois, Et le pAuvre BAudet si chArgÈ Qu'il succombe.

Il priA le ChevAl de l'Aider QuelQue peu: Autrement il mourrAit devAnt Qu'Atre A lA ville.

LA priÈre, dit-il, n'en est pAs incivile: MoitiÈ de ce fArdeAu ne vous serA Que jeu.

Le ChevAl refusA, fit une pÈtArAde:

TAnt Qu'il vit sous le fAix mourir son cAmArAde, Et reconnut Qu'il AvAit tort.

Du BAudet, en cette Aventure,

On lui fit porter lA voiture,

Et lA peAu pAr-dessus encor.

VI, 17 Le Chien Qui l,che sA proie pour l'ombre ChAcun se trompe ici-bAs.

On voit courir AprÈs l'ombre

TAnt de fous, Qu'on n'en sAit pAs

LA plupArt du temps le nombre.

Au Chien dont pArle Esope il fAut les renvoyer.

Ce Chien, voyAnt sA proie en l'eAu reprÈsentÈe, LA QuittA pour  
l'imAge, et pensA se noyer; LA riviÈre devint tout d'un coup AgitÈe.

A toute peine il regAgNA les bords,

Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

VI, 18 Le ChArtier embourbÈ

Le PhAÈton d'une voiture A foin

Vit son chAr embourbÈ. Le pAuvre homme ÈtAit loin De tout humAin  
secours. C'ÈtAit A lA cAmpAgne PrÈs d'un certAin cAnton de lA bAsse  
BretAgne AppelÈ Quimpercorentin.

On sAit Assez Que le destin

Adresse lA les gens QuAnd il veut Qu'on enrAge.

Dieu nous prÈserve du voyAge!

Pour venir Au ChArtier embourbÈ dAns ces lieux, Le voilA Qui dÈteste  
et jure de son mieux.

PestAnt en sA fureur extrAme

TAntôt contre les trous, puis contre ses chevAux, Contre son chAr,  
contre lui-mAme.

Il invoQue A lA fin le Dieu dont les trAvAux Sont si cÈlÈbres dAns le  
monde:

Hercule, lui dit-il, Aide-moi; si ton dos A portÈ lA mAchine ronde,

Ton brAs peut me tirer d'ici.

sA priÈre ÈtAnt fAite, il entend dAns lA nue Une voix Qui lui pArle  
Ainsi:

Hercule veut Qu'on se remue,

Puis il Aide les gens. RegArde d'oA provient L'Achoppement Qui te  
retient.

Ote d'Autour de chAQue roue

Ce mAlheureux mortier, cette mAudite boue Qui jusQu'A l'essieu les

enduit.

Prends ton pic et me romps ce cAillou Qui te nuit.

Comble-moi cette orniÈre. As-tu fAit? - Oui, dit l'homme.

- Or bien je vAs t'Aider, dit lA voix: prends ton fouet.

- Je l'Ai pris. Qu'est ceci? mon chAr mArche A souhAit.

Hercule en soit louÈ. Lors lA voix: Tu vois comme Tes chevAux  
AisÈment se sont tirÈs de lA.

Aide-toi, le Ciel t'AiderA.

VI, 19 Le ChArAtAn

Le monde n'A jAmAis mAnQuÈ de ChArAtAns.

Cette science de tout temps

Fut en Professeurs trÈs fertile.

TAntôt l'un en ThÈtre Affronte l'AchÈron, Et l'Autre Affiche pAr lA  
Ville

Qu'il est un PASse-CicÈron.

Un des derniers se vAntAit d'Atre

En Eloquence si grAnd MAAtre,

Qu'il rendrAit disert un bAdAud,

Un mAnAnt, un rustre, un lourdAud;

Oui, Messieurs, un lourdAud; un AnimAl, un Ane: Que l'on AmÈne un  
Ane, un Ane renforçÈ, Je le rendrAi MAAtre pAssÈ;

Et veux Qu'il porte lA soutAne.

Le prince sut lA chose; il mAndA le RhÈteur.

J'Ai, dit-il, dAns mon Ècurie

Un fort beAu Roussin d'ArcAdie:

J'en voudrAis fAire un OrAteur.



- Sire, vous pouvez tout, reprit d'Abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devint au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs;

Sinon, il consentait d'être en place publique Guindé la honte au col,  
étranglé court et net, ayant au dos sa Rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence il voulait l'aller  
voir, et que, pour un pendu, il aurait bonne grâce et beaucoup de  
prestige; surtout qu'il se souvient de faire à l'assistance un discours  
où son art fut au long étendu, un discours pathétique, et dont le  
formulaire servait à certains cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit: Avant l'affaire,

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants, bien mangeants,

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

VI, 20 La Discorde

La Déesse Discorde ayant brouillé les dieux, Et fait un grand procès  
la-haut pour une pomme, On la fit déloger des Cieux.

Chez l'animal qu'on appelle Homme

On la reçut à bras ouverts,

Elle et que-si-que-non, son frère,

Avec que tien-et-mien son père.

Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers De préférer notre  
hémisphère

A celui des mortels Qui nous sont opposÈs; Gens grossiers, peu civilisÈs,

Et Qui, se mAriAnt sAns PrAtre et sAns NotAire, De lA Discorde n'ont Que fAire.

Pour lA fAire trouver Aux lieux oA le besoin DemAndAit Qu'elle f't prÈsente,

LA RenommÈe AvAit le soin

De l'Avertir; et l'Autre diligente

CourAit vite Aux dÈbAts et prÈvenAit lA PAix, FAisAit d'une Ètincelle un feu long A s'Èteindre.

LA RenommÈe enfin commenÇA de se plAindre Que l'on ne lui trouvAit jAmAis

De demeure fixe et certAine.

Bien souvent l'on perdAit A lA chercher sA peine.

Il fallAit donc Qu'elle e't un sÈjour AffectÈ, Un sÈjour d'oA l'on p't en toutes les fAmilles L'envoyer A jour ArrAtÈ.

Comme il n'ÈtAit Alors Aucun Couvent de Filles, On y trouvA difficultÈ.

L'Auberge enfin de l'HymÈnÈe

Lui fut pour mAison AssignÈe.

VI, 21 LA Jeune Veuve

LA perte d'un Èpoux ne vA point sAns soupirs.

On fAit beAucoup de bruit, et puis on se console.

Sur les Ailes du Temps lA tristesse s'envole; Le Temps rAmÈne les plAisirs.

Entre lA Veuve d'une AnnÈe

Et lA veuve d'une journÈe

LA diffÈrence est grAnde: on ne croirAit jAmAis Que ce f't lA mAme

personne.

L'une fAit fuir les gens, et l'Autre A mille AttrAits.

Aux soupirs vrAis ou fAux celle-lA s'AbAndonne; C'est toujours mAme  
note et pAreil entretien: On dit Qu'on est inconsolAble;

On le dit, mAis il n'en est rien,

Comme on verrA pAr cette FABLE,

Ou plutôt pAr lA vÈritÈ.

L'Epoux d'une jeune beAutÈ

PartAit pour l'Autre monde. A ses cÔtÈs sA femme Lui criAit: Attends-  
moi, je te suis; et mon ,me, Aussi bien Que lA tienne, est prAte A  
s'envoler.

Le MARI fAit seul le voyAge.

LA Belle AvAit un pÈre, homme prudent et sAge: Il lAissA le torrent  
couler.

A lA fin, pour lA consoler,

MA fille, lui dit-il, c'est trop verser de lArmes: Qu'A besoin le dÈfunt  
Que vous noyiez vos chArmes?

PuisQu'il est des vivAnts, ne songez plus Aux morts.

Je ne dis pAs Que tout A l'heure

Une condition meilleure

ChAnge en des noces ces trAnsports;

MAis, AprÈs certAin temps, souffrez Qu'on vous propose Un Èpoux  
beau, bien fAit, jeune, et tout Autre chose Que le dÈfunt.- Ah! dit-elle  
Aussitôt,

Un CloAtre est l'Èpoux Qu'il me fAut.

Le pÈre lui lAissA digÈrer sA disgr,ce.

Un mois de lA sorte se pAsse.

L'Autre mois on l'emploie A chAnger tous les jours QuelQue chose A

l'hAbit, Au linge, A lA coiffure.

Le deuil enfin sert de pArure,

En AttendAnt d'Autres Atours.

Toute lA bAnde des Amours

Revient Au colombier: les jeux, les ris, lA dAnse, Ont Aussi leur tour A lA fin.

On se plonge soir et mAtin

DAns lA fontAine de Jouvence.

Le PÈre ne crAint plus ce dÈfunt tAnt chÈri; MAis comme il ne pArLAit de rien A notre Belle: OA donc est le jeune mAri

Que vous m'Avez promis? dit-elle.

VI, Epilogue

Bornons ici cette cArriÈre.

Les longs OuvrAges me font peur.

Loin d'Èpuiser une mAtiÈre,

On n'en doit prendre Que lA fleur.

Il s'en vA temps Que je reprenne

Un peu de forces et d'hAleine

Pour fournir A d'Autres projets.

Amour, ce tyrAn de mA vie,

Veut Que je chAnge de sujets:

Il fAut contenter son envie.

Retournons A PsychÈ: DAmon, vous m'exhortez A peindre ses mAlheurs et ses fÈlicitÈs: J'y consens: peut-Atre mA veine

En sA fAveur s'ÈchAufferA.

Heureux si ce trAvAil est lA derniÈre peine Que son Èpoux me

## VII, Avertissement

Voici un second recueil de Fables Que je prÈsente Au public; j'Ai jugÈ A propos de donner A lA plupArt de celles-ci un Air et un tour un peu diffÈrent de celui Que j'Ai donnÈ Aux premiÈres, tAnt A cAuse de lA diffÈrence des sujets, Que pour remplir de plus de vAriÈtÈ mon OuvrAge. Les trAits fAmiliers Que j'Ai semÈs Avec Assez d'AbondAncè dAns les deux Autres PARTies convenAient bien mieux Aux inventions d'Esopè Qu'A ces derniÈres, oA j'en use plus sobrement pour ne pAs tomber en des rÈpÈtitions: cAr le nombre de ces trAits n'est pAs infini. Il A donc fallu Que j'Aie cherchÈ

d'Autres enrichissements, et Ètendu dAvAntAge les circonstAnces de ces rÈcits, Qui d'Ailleurs me semblaient le demAnder de lA sorte. Pour peu Que le lecteur y prenne gArde, il le reconnAAtrA lui-mAme; Ainsi je ne tiens pAs Qu'il soit nÈcessAire d'en ÈtAler ici les rAisons: non plus Que dire oA j'Ai puisÈ ces derniers sujets. Seulement je dirAi pAr reconnAissAncè Que j'en dois lA plus grAnde pArtie A PilpAy sAge Indien. Son livre A ÈtÈ

trAduit en toutes les LANGues. Les gens du pAys le croient fort Ancien, et originAl A l'ÈgArd d'Esopè, si ce n'est Esopè lui-mAme sous le nom du sAge LocmAn. QuelQues Autres m'ont fourni des sujets Assez heureux. Enfin j'Ai t

,chÈ de mettre en ces deux derniÈres PARTies toute lA diversitÈ dont j'ÈtAis cApAble. Il s'est glissÈ QuelQues fAutes dAns l'impression; j'en Ai fait fAire un ErrAtA; mAis ce sont de lÈgers remÈdes pour un dÈfAut considÈrAble. Si on veut Avoir QuelQue plAisir de lA lecture de cet OuvrAge, il fAut Que chAcun fAssè corriger ces fAutes A lA mAin dAns son ExemplAire, Ainsi Qu'elles sont mArQuÈes pAr chAQue ErrAtA, Aussi bien pour les deux premiÈres PARTies, Que pour les derniÈres.

## VII, A MAdAme de MontespAn

L'Apologue est un don Qui vient des immortels; Ou si c'est un prÈsent des hommes,

QuiconQue nous l'A fait mÈrite des Autels.

Nous devons, tous tAnt Que nous sommes, Eriger en divinitÈ

Le SAge pAr Qui fut ce bel Art inventÈ.

C'est proprement un chArme: il rend l',me Attentive, Ou plutôt il lA  
tient cAptive,

Nous AttAchAnt A des rÈcits

Qui mÉnent A son grÈ les coeurs et les esprits.

O vous Qui l'imitiez, Olympe, si mA Muse A QuelQuefois pris plAce A  
lA tAble des Dieux, Sur ses dons Aujourd'hui dAignez porter les yeux,  
FAvorisez les jeux oA mon esprit s'Amuse.

Le temps Qui dÈtruit tout, respectAnt votre Appui Me lAisserA  
frAnchir les Ans dAns cet ouvrAge: Tout Auteur Qui voudrA vivre  
encore AprÈs lui Doit s'AcQuÈrir votre suffrAge.

C'est de vous Que mes vers Attendent tout leur prix: Il n'est beAutÈ  
dAns nos Ècrits

Dont vous ne connAissez jusQues Aux moindres trAces; Eh Qui  
connAAit Que vous les beAutÈs et les gr,cés?

PAroles et regArds, tout est chArme dAns vous.

MA Muse en un sujet si doux

VoudrAit s'Ètendre dAvAntAge;

MAis il fAut rÈserver A d'Autres cet emploi, Et d'un plus grAnd  
mAAtre Que moi

Votre louAnge est le pArtAge.

Olympe, c'est Assez Qu'A mon dernier ouvrAge Votre nom serve un  
jour de rempArt et d'Abri: ProtÈgez dÈsormAis le livre fAвори

PAr Qui j'ose espÈrer une seconde vie.

Sous vos seuls Auspices ces vers

Seront jugÈs mAlgrÈ l'envie,

Dignes des yeux de l'Univers.

Je ne mÈrite pAs une fAveur si grAnde;

LA Fable en son nom lA demAnde:

Vous sAvez Quel crÈdit ce mensonge A sur nous; S'il procure A mes vers le bonheur de vous plAire, Je croirAi lui devoir un temple pour sAlAire; MAis je ne veux b,tir des temples Que pour vous.

## VII, 1 Les AnimAux mAlAdes de lA peste

Un mAl Qui rÈpAnd lA terreur,

MAI Que le Ciel en sA fureur

InventA pour punir les crimes de lA terre, lA Peste (puisQu'il fAut l'Appeler pAr son nom) CAPable d'enrichir en un jour l'AchÈron, FAisAit Aux AnimAux lA guerre.

Ils ne mourAient pAs tous, mAis tous ÈtAient frAppÈs: On n'en voyAit point d'occupÈs

A chercher le soutien d'une mourAnte vie; Nul mets n'excitAit leur envie;

Ni Loups ni RenArds n'ÈpiAient

LA douce et l'innocente proie.

Les Tourterelles se fuyAient:

Plus d'Amour, pArtAnt plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit: Mes chers Amis, Je crois Que le Ciel A permis

Pour nos pÈchÈs cette infortune;

Que le plus coupAble de nous

Se sAcrifie Aux trAits du cÈleste courroux, Peut-Atre il obtiendrA lA guÈrison commune.

L'histoire nous Apprend Qu'en de tels Accidents On fAit de pAreils dÈvouements:

Ne nous flAttons donc point; voyons sAns indulgence L'ÈtAt de notre conscience.

Pour moi, sAtisfAisAnt mes AppÈtits gloutons J'Ai dÈvorÈ force moutons.

Que m'AvAient-ils fAit? Nulle offense:

MAME il m'est ArrivÈ QuelQuefois de mAnger Le Berger.

Je me dÈvouerAi donc, s'il le fAut; mAis je pense Qu'il est bon Que chAcun s'Accuse Ainsi Que moi: CAR on doit souhAiter selon toute justice Que le plus coupAble pÈrisse.

- Sire, dit le RenArd, vous Ates trop bon Roi; Vos scrupules font voir trop de dÈlicAtesse; Et bien, mAnger moutons, cAnAille, sottE espÈce, Est-ce un pÈchÈ? Non, non. Vous leur fAtes Seigneur En les croQuAnt beAucoup d'honneur.

Et QuAnt Au Berger l'on peut dire

Qu'il ÈtAit digne de tous mAux,

EtAnt de ces gens-lA Qui sur les AnimAux Se font un chimÈrique empire.

Ainsi dit le RenArd, et flAtteurs d'ApplAudir.

On n'osA trop Approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des Autres puissAnces, Les moins pArdonnAbles offenses.

Tous les gens Querelleurs, jusQu'aux simples m,tins, Au dire de chAcun, ÈtAient de petits sAints.

L'Ane vint A son tour et dit: J'Ai souvenAnce Qu'en un prÈ de Moines pAssAnt,

LA fAim, l'occAsion, l'herbe tendre, et je pense QuelQue diAble Aussi me poussAnt,

Je tondis de ce prÈ lA lArgueur de mA lAngue.

Je n'en AvAis nul droit, puisQu'il fAut pARler net.

A ces mots on criA hAro sur le bAudet.

Un Loup QuelQue peu clerc prouvA pAr sA hArAngue Qu'il fallAit dÈvouer ce mAudit AnimAl, Ce pelÈ, ce gAleux, d'oA venAit tout leur mAI.

SA peccAdille fut jugÈe un cAs pendAble.



MAnger l'herbe d'Autrui! Quel crime AbominAble!

Rien Que lA mort n'ÈtAit cApAble

D'expier son forfAit: on le lui fit bien voir.

Selon Que vous serez puissAnt ou misÈrAble, Les jugements de cour  
vous rendront blAnc ou noir.

VII, 2 Le MAI MAriÈ

Que le bon soit toujours cAmArAde du beAu, DÉs demAin je  
chercherAi femme;

MAis comme le divorce entre eux n'est pAs nouveAu, Et Que peu de  
beAux corps, hôtes d'une belle ,me, Assemblent l'un et l'Autre point,

Ne trouvez pAs mAuvAis Que je ne cherche point.

J'Ai vu beAucoup d'Hymens, Aucuns d'eux ne me tentent: CependAnt  
des humAins presQue les QuAtre pArts S'exposent hArdiment Au plus  
grAnd des hAsArds; Les QuAtre pArts Aussi des humAins se repentent.

J'en vAis AllÈguer un Qui, s'ÈtAnt repenti, Ne put trouver d'Autre  
pArti,

Que de renvoyer son Èpouse,

Querelleuse, AvAre, et jAlouse.

Rien ne lA contentAit, rien n'ÈtAit comme il fAut, On se levAit trop  
tArd, on se couchAit trop tôt, Puis du blAnc, puis du noir, puis encore  
Autre chose; Les vAlets enrAgeAient, l'Èpoux ÈtAit A bout: Monsieur  
ne songe A rien, Monsieur dÈpense tout, Monsieur court, Monsieur se  
repose.

Elle en dit tAnt, Que Monsieur A lA fin LAssÈ d'entendre un tel lutin,

Vous lA renvoie A lA cAmpAgne

Chez ses pArents. lA voilA donc compAgne De certAines Philis Qui  
gArdent les dindons Avec les gArdeurs de cochons.

Au bout de QuelQue temps, Qu'on lA crut Adoucie, Le mAri lA  
reprend. Eh bien! Qu'Avez-vous fAit?

Comment pAssiez-vous votre vie?

L'innocence des chAmps est-elle votre fAit?

- Assez, dit-elle; mAis mA peine

EtAit de voir les gens plus pAresseux Qu'ici; Ils n'ont des troupeAux nul souci.

Je leur sAvAis bien dire, et m'AttirAis lA hAine De tous ces gens si peu soigneux.

- Eh, MAdAme, reprit son Èpoux tout A l'heure, Si votre esprit est si hArgueux

Que le monde Qui ne demeure

Qu'un moment Avec vous, et ne revient Qu'Au soir, Est dÈjA lAssÈ de vous voir,

Que feront des vAlets Qui toute lA journÈe Vous verront contre eux dÈchAAAnÈe?

Et Que pourrA fAire un Èpoux

Que vous voulez Qui soit jour et nuit Avec vous?

Retournez Au villAge: Adieu. Si de mA vie Je vous rAppelle et Qu'il m'en prenne envie, PuissÈ-je chez les morts Avoir pour mes pÈchÈs Deux femmes comme vous sAns cesse A mes côtÈs.

VII, 3 Le RAt Qui s'est retirÈ du monde Les LevAntins en leur lÈgende

Disent Qu'un certAin RAt lAs des soins d'ici-bAs, DAns un fromAge de HollAnde

Se retirA loin du trAcAs.

lA solitude ÈtAit profonde,

S'ÈtendAnt pArtout A lA ronde.

Notre ermite nouveAu subsistAit lA-dedAns.

Il fit tAnt de pieds et de dents

Qu'en peu de jours il eut Au fond de l'ermitAge Le vivre et le couvert: Que fAut-il dAvAntAge?

Il devint gros et grAs; Dieu prodigue ses biens A ceux Qui font voeu  
d'Atre siens.

Un jour, Au dÈvot personnAge

Des dÈputÈs du peuple RAT

S'en vinrent demAnder QuelQue Aumône lÈgÈre: Ils AllAient en terre  
ÈtrAngÈre

Chercher QuelQue secours contre le peuple chAt; RATopolis ÈtAit  
bloQuÈe:

On les AvAit contrAints de pArtir sAns Argent, Attendu l'ÈtAt indigent  
De lA RÈpubliQue AttAQuÈe.

Ils demAndAient fort peu, certAins Que le secours SerAit prAt dAns  
QuAtre ou cinQ jours.

Mes Amis, dit le SolitAire,

Les choses d'ici-bAs ne me regArdent plus: En Quoi peut un pAuvre  
Reclus

Vous Assister? Que peut-il fAire,

Que de prier le Ciel Qu'il vous Aide en ceci?

J'espÈre Qu'il AurA de vous QuelQue souci.

Ayant pArLÈ de cette sorte.

Le nouveAu SAint fermA sA porte.

Qui dÈsignAi-je, A votre Avis,

PAr ce RAT si peu secourAble?

Un Moine? Non, mAis un Dervis:

Je suppose Qu'un Moine est toujours chAritAble.

VII, 4 Le HÈron, lA Fille

Un jour, sur ses longs pieds, AllAit je ne sAis oA, Le HÈron Au long  
bec emmAnchÈ d'un long cou.

Il côtoyAit une riviÈre.

L'onde ÈtAit trAnspArente Ainsi Qu'Aux plus beAux jours; MA  
commÈre lA cArpe y fAisAit mille tours Avec le brochet son compÈre.

Le HÈron en e't fAit AisÈment son profit: Tous ApprochAient du bord,  
l'oiseAu n'AvAit Qu'A prendre; MAis il crut mieux fAire d'Attendre

Qu'il e't un peu plus d'AppÈtit.

Il vivAit de rÈgime, et mAngeAit A ses heures.

AprÈs QuelQues moments l'AppÈtit vint: l'oiseAu S'ApprochAnt du  
bord vit sur l'eAu

Des TAnches Qui sortAient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pAs; il s'AttendAit A mieux Et montrAit un go't  
dÈdAigneux

Comme le rAt du bon HorAce.

Moi des TAnches? dit-il, moi HÈron Que je fAssè Une si pAuvre chÈre?  
Et pour Qui me prend-on?

LA TAnche rebutÈe il trouvA du goujon.

Du goujon! c'est bien lA le dAner d'un HÈron!

J'ouvrirAis pour si peu le bec! Aux Dieux ne plAise!

Il l'ouvrit pour bien moins: tout AllA de fAÇon Qu'il ne vit plus Aucun  
poisson.

LA fAim le prit, il fut tout heureux et tout Aise De rencontrer un  
limAÇon.

Ne soyons pAs si difficiles:

Les plus AccommodAnts ce sont les plus hAbiles: On hAsArde de  
perdre en voulAnt trop gAagner.

GArdez-vous de rien dÈdAigner;

Surtout QuAnd vous Avez A peu prÈs votre compte.

Bien des gens y sont pris; ce n'est pAs Aux HÈrons Que je pArle;

Ècoutez, humAins, un Autre conte; Vous verrez Que chez vous j'Ai  
puisÈ ces leÇons.

CertAine fille un peu trop fiÈre

PrÈtendAit trouver un mAri

Jeune, bien fAit et beAu, d'AgrÈAble mAniÈre.

Point froid et point jAloux; notez ces deux points-ci.

Cette fille voulAit Aussi

Qu'il e't du bien, de lA nAissAnce,

De l'esprit, enfin tout. MAis Qui peut tout Avoir?

Le destin se montrA soigneux de lA pouvoir: Il vint des pArtis  
d'importAnce.

lA belle les trouvA trop chÈtifs de moitiÈ.

Quoi moi? Quoi ces gens-lA? l'on rAdote, je pense.

A moi les proposer! hÈlAs ils font pitiÈ.

Voyez un peu lA belle espÈce!

L'un n'AvAit en l'esprit nulle dÈlicAtesse; L'Autre AvAit le nez fAit de  
cette fAÇon-lA; C'ÈtAit ceci, c'ÈtAit celA,

C'ÈtAit tout; cAr les prÈcieuses

Font dessus tous les dÈdAigneuses.

AprÈs les bons pArtis, les mÈdiocres gens Vinrent se mettre sur les  
rAngs.

Elle de se moQuer. Ah vrAiment je suis bonne De leur ouvrir lA porte:  
Ils pensent Que je suis Fort en peine de mA personne.

Gr,ce A Dieu, je pAsse les nuits

SAns chAgrin, QuoiQue en solitude.

lA belle se sut grÈ de tous ces sentiments.

L',ge lA fit dÈchoir: Adieu tous les AmAnts.

Un An se pAsse et deux Avec inQuiÈtude.

Le chAgrin vient ensuite: elle sent chAQue jour DÈloger QuelQues Ris,  
QuelQues jeux, puis l'Amour; Puis ses trAits choQuer et dÈplAire;

Puis cent sortes de fArds. Ses soins ne purent fAire Qu'elle ÈchApp,t  
Au temps cet insigne lArron: Les ruines d'une mAison

Se peuvent rÈpArer; Que n'est cet AvAntAge Pour les ruines du visAge!

SA prÈciositÈ chAngeA lors de lAngAge.

Son miroir lui disAit: Prenez vite un mAri.

Je ne sAis Quel dÈsir le lui disAit Aussi; Le dÈsir peut loger chez une  
prÈcieuse.

Celle-ci fit un choix Qu'on n'AurAit jAmAis cru, Se trouvAnt A lA fin  
tout Aise et tout heureuse De rencontrer un mAlotru.

VII, 5 Les SouhAits

Il est Au Mogol des follets

Qui font office de vAlets,

Tiennent lA mAison propre, ont soin de l'ÈquipAge, Et QuelQuefois du  
jArdinAge.

Si vous touchez A leur ouvrAge,

Vous g,tez tout. Un d'eux prÈs du GAnge Autrefois CultivAit le jArdin  
d'un Assez bon Bourgeois.

Il trAvAillAit sAns bruit, AvAit beAucoup d'Adresse, AimAit le mAAtre  
et lA mAAtresse,

Et le jArdin surtout. Dieu sAit si les zÈphirs Peuple Ami du DÈmon  
l'AssistAient dAns sA t,che!

Le follet de sA pArt trAvAillAnt sAns rel,che ComblAit ses hôtes de  
plAisirs.

Pour plus de mArQues de son zÈle,

Chez ces gens pour toujours il se f't ArrAtÈ, NonobstAnt lA lÈgÈretÈ

A ses pAreils si nAturelle;

MAis ses confrÉres les esprits

Firent tAnt Que le chef de cette rÈpubliQue, PAR cAprice ou pAr politiQue,

Le chAngeA bientôt de logis.

Ordre lui vient d'Aller Au fond de lA NorvÉge Prendre le soin d'une mAison

En tout temps couverte de neige;

Et d'Indou Qu'il ÈtAit on vous le fAit lApon.

AvAnt Que de pArtir l'esprit dit A ses hôtes: On m'oblige de vous Quitter:

Je ne sAis pAs pour Quelles fAutes;

MAis enfin il le fAut, je ne puis ArrAter Qu'un temps fort court, un mois, peut-Atre une semAine, Employez-la; formez trois souhAits, cAr je puis Rendre trois souhAits Accomplis,

Trois sAns plus. SouhAiter, ce n'est pAs une peine EtrAnge et nouvelle Aux humAins.

Ceux-ci pour premier voeu demAndent l'AbondAnce; Et l'AbondAnce, A pleines mAins,

Verse en leurs coffres lA finAnce,

En leurs greniers le blÈ, dAns leurs cAVes les vins; Tout en crÈve. Comment rAnger cette chevAnce?

Quels registres, Quels soins, Quel temps il leur fAllut!

Tous deux sont empAchÈs si jAmAis on le fut.

Les voleurs contre eux complotÉrent;

Les grAnds Seigneurs leur empruntÉrent; Le Prince les tAxA! VoilA les pAuvres gens MAlheureux pAr trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'Affluence importune, Dirent-ils l'un et l'Autre; heureux les indigents!

LA pAuvretÈ vAut mieux Qu'une telle richesse.

Retirez-vous, trÈsors, fuyez; et toi DÈesse, MÈre du bon esprit,  
compAGne du repos,

O mÈdiocritÈ, reviens vite. A ces mots

LA mÈdiocritÈ revient; on lui fAit plAce, Avec elle ils rentrent en  
gr,ce,

Au bout de deux souhAits ÈtAnt Aussi chAnceux Qu'ils ÈtAient, et Que  
sont tous ceux

Qui souhAient toujours et perdent en chimÉres Le temps Qu'ils  
ferAient mieux de mettre A leurs AffAires.

Le follet en rit Avec eux.

Pour profiter de sA lArgesse,

QuAnd il voulut pArtir et Qu'il fut sur le point, Ils demAndÉrent lA  
sAgeesse:

C'est un trÈsor Qui n'embArrAsse point.

VII, 6 LA Cour du Lion

SA MAjestÈ Lionne un jour voulut connAAtre De Quelles nAtions le  
Ciel l'AvAit fAit mAAtre.

Il mAndA donc pAr dÈputÈs

Ses vAssAux de toute nAture,

EnvoyAnt de tous les côtÈs

Une circulAire Ècriture,

Avec son sceAu. L'Ècrit portAit

Qu'un mois durAnt le Roi tiendrAit

Cour plÈniÈre, dont l'ouverture

DevAit Atre un fort grAnd festin,

Suivi des tours de FAgotin.



PAR ce trAit de mAgNificence

Le Prince A ses sujets ÈtAlAit sA puissAncE.

En son Louvre il les invitA.

Quel Louvre! un vrAi chArnier, dont l'odeur se portA D'Abord Au nez des gens. L'Ours bouchA sA nArine: Il se f't bien pAssÈ de fAire cette mine, SA grimAce dÈplut. Le MonArQue irritÈ

L'envoyA chez Pluton fAire le dÈgo°tÈ.

Le Singe ApprouvA fort cette sÈvÈritÈ,

Et flAtteur excessif il louA lA colÈre

Et lA griffe du Prince, et l'Antre, et cette odeur: Il n'ÈtAit Ambre, il n'ÈtAit fleur,

Qui ne f't Ail Au prix. SA sottE flAtterie Eut un mAuvAis succÈs, et fut encore punie.

Ce Monseigneur du Lion-lA

Fut pArent de CALigulA.

Le RenArd ÈtAnt proche: Or ÇA, lui dit le Sire, Que sens-tu? dis-le-moi: pArle sAns dÈguiser.

L'Autre Aussitôt de s'excuser,

AllÈguAnt un grAnd rhume: il ne pouvAit Que dire SAns odorAt; bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement:

Ne soyez A lA cour, si vous voulez y plAire, Ni fAde AdulAteur, ni pArleur trop sincÈre, Et t,chez QuelQuefois de rÈpondre en NormAnd.

VII, 7 Les VAutours et les Pigeons

MArs Autrefois mit tout l'Air en Èmute.

CertAin sujet fit nAAtre lA dispute

Chez les oiseAux; non ceux Que le Printemps MÉne A sA Cour, et Qui, sous lA feuellÈe, PAR leur exemple et leurs sons ÈclAtAnts Font Que

VÈnus est en nous rÈveillÈe;

Ni ceux encor Que lA MÈre d'Amour

Met A son chAr: mAis le peuple VAutour, Au bec retors, A lA  
trAnchAnte serre,

Pour un chien mort se fit, dit-on, lA guerre.

Il plut du sAng; je n'exAgÈre point.

Si je voulAis conter de point en point

Tout le dÈtAil, je mAnQuerAis d'hAleine.

MAint chef pÈrit, mAint hÈros expirA;

Et sur son roc PromÈthÈe espÈrA

De voir bientôt une fin A sA peine.

C'ÈtAit plAisir d'observer leurs efforts; C'ÈtAit pitiÈ de voir tomber les  
morts.

VAleur, Adresse, et ruses, et surprises, Tout s'employA. Les deux  
troupes Èprises D'Ardent courroux n'ÈpArgnAient nuls moyens De  
peupler l'Air Que respirent les ombres: Tout ÈlÈment remplit de  
citoyens

Le vAste enclos Qu'ont les royAumes sombres.

Cette fureur mit lA compAssion

DAns les esprits d'une Autre nAtion

Au col chAngeAnt, Au coeur tendre et fidÈle.

Elle employA sA mÈdiAtion

Pour Accorder une telle Querelle;

AmbAssAdeurs pAr le peuple pigeon

Furent choisis, et si bien trAvAillÈrent, Que les VAutours plus ne se  
chAmAillÈrent.

Ils firent trAve, et lA pAix s'ensuivit: HÈlAs! ce fut Aux dÈpens de lA  
rAce

A Qui l'A leur Aurait d° rendre gr,ce.

LA gent mAudite Aussitôt poursuivit

Tous les pigeons, en fit Ample cArnAge, En dÈpeuplA les bourgAdes,  
les chAmps.

Peu de prudence eurent les pAuvres gens, D'Accommoder un peuple si  
sAuvAge.

Tenez toujours divisÈs les mÈchAnts;

LA s°retÈ du reste de l'A terre

DÈpend de l'A: Semez entre eux l'A guerre, Ou vous n'Aurez Avec eux  
nulle pAix.

Ceci soit dit en pAssAnt; je me tAis.

VII, 8 Le Coche et l'A Mouche

DAns un chemin montAnt, sAblonneux, mAlAisÈ, Et de tous les côtÈs  
Au Soleil exposÈ,

Six forts chevAux tirAient un Coche.

Femmes, Moine, vieillArds, tout ÈtAit descendu.

L'Attelage suAit, soufflAit, ÈtAit rendu.

Une Mouche survient, et des chevAux s'Approche; PrÈtend les Animer  
pAr son bourdonnement; PiQue l'un, piQue l'Autre, et pense A tout  
moment Qu'elle fAit Aller l'A mAchine,

S'Assied sur le timon, sur le nez du Cocher; Aussitôt Que le chAr  
chemine,

Et Qu'elle voit les gens mArcher,

Elle s'en Attribue uniQuement l'A gloire; VA, vient, fAit l'empressÈe; il  
semble Que ce soit Un Sergent de bAtAille AllAnt en chAQue endroit  
FAire AvAncer ses gens, et h,ter l'A victoire.

LA Mouche en ce commun besoin

Se plAint Qu'elle Agit seule, et Qu'elle A tout le soin; Qu'Aucun n'Aide  
Aux chevAux A se tirer d'AffAire.

Le Moine disAit son BrÈviAire;

Il prenAit bien son temps! une femme chAntAit; C'ÈtAit bien de chAnsons Qu'Alors il s'AgissAit!

DAME Mouche s'en vA chAnter A leurs oreilles, Et fAit cent sottises pAreilles.

AprÉs bien du trAvAil le Coche Arrive Au hAut.

Respirons mAintenAnt, dit lA Mouche Aussitôt: J'Ai tAnt fAit Que nos gens sont enfin dAns lA plAine.

CA, Messieurs les ChevAux, pAyez-moi de mA peine.

Ainsi certAines gens, fAisAnt les empressÈs, S'introduisent dAns les AffAires:

Ils font pArtout les nÈcessAires,

Et, pArtout importuns, devrAient Atre chAssÈs.

VII, 9 LA LAitiÈre et le Pot Au lAit

Perrette sur sA tAte AyAnt un Pot Au lAit Bien posÈ sur un coussinet,

PrÈtendAit Arriver sAns encombre A lA ville.

LÈgÈre et court vAtue elle AllAit A grAnds pAs; AyAnt mis ce jour-lA, pour Atre plus Agile, Cotillon simple, et souliers plAts.

Notre lAitiÈre Ainsi troussÈe

ComptAit dÈjà dAns sA pensÈe

Tout le prix de son lAit, en employAit l'Argent, AchetAit un cent d'oeufs, fAisAit triple couvÈe; LA chose AllAit A bien pAr son soin diligent.

Il m'est, disAit-elle, fAcile,

D'Èlever des poulets Autour de mA mAison: Le RenArd serA bien hAbile,

S'il ne m'en lAisse Assez pour Avoir un cochon.

Le porc A s'engRAisser co°terA peu de son; Il ÈtAit QuAnd je l'eus de

grosseur rAisonnable: J'AurAi le revendAnt de l'Argent bel et bon.

Et Qui m'empAcherA de mettre en notre ÈtAble, Vu le prix dont il est,  
une vAche et son veAu, Que je verrAi sAuter Au milieu du troupeAu?

Perrette lA-dessus sAute Aussi, trAnsportÈe.

Le lAit tombe; Adieu veAu, vAche, cochon, couvÈe; LA dAme de ces  
biens, QuittAnt d'un oeil mArri SA fortune Ainsi rÈpAndue,

VA s'excuser A son mAri

En grAnd d'Anger d'Atre bAttue.

Le rÈcit en fArce en fut fAit;

On l'AppelA le Pot Au lAit.

Quel esprit ne bAt lA cAmpAgne?

Qui ne fAit ch,teAux en EspAgne?

Picrochole, Pyrrhus, lA LAitiÈre, enfin tous, AutAnt les sAges Que les  
fous?

ChAcun songe en veillAnt, il n'est rien de plus doux: Une flAtteuse  
erreur emporte Alors nos ,mes: Tout le bien du monde est A nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

QuAnd je suis seul, je fAis Au plus brAve un dÈfi; Je m'ÈcArte, je vAis  
dÈtrôner le Sophi; On m'Èlit roi, mon peuple m'Aime;

Les diAdÉmes vont sur mA tAte pleuvAnt: QuelQue Accident fAit-il  
Que je rentre en moi-mAme; Je suis gros JeAn comme devAnt.

VII, 10 Le CurÈ et le Mort

Un mort s'en AllAit tristement

S'empArer de son dernier gAte;

Un CurÈ s'en AllAit gAiement

Enterrer ce mort Au plus vite.

Notre dÈfunt ÈtAit en cArrosse portÈ,

Bien et d°ment empAQuetÈ,

Et vAtu d'une robe, hÈlAs! Qu'on nomme biÉre, Robe d'hiver, robe d'ÈtÈ,

Que les morts ne dÈpouillent guÉre.

Le PAsteur ÈtAit A côtÈ,

Et rÈcitAit A l'ordinAire

MAintes dÈvotés orAisons,

Et des psAumes et des leÇons,

Et des versets et des rÈpons:

Monsieur le Mort, lAissez-nous fAire,

On vous en donnerA de toutes les fAÇons; Il ne s'Agit Que du sAlAire.

Messire JeAn ChouArt couvAit des yeux son mort, Comme si l'on e°t d° lui rAvir ce trÈsor, Et des regArds semblAit lui dire:

Monsieur le Mort, j'AurAi de vous

TAnt en Argent, et tAnt en cire,

Et tAnt en Autres menus co°ts.

Il fondAit lA-dessus l'AchAt d'une feuillette Du meilleur vin des environs;

CertAine niÉce Assez propette

Et sA chAmbriÉre P,Quette

DevAient voir des cotillons.

Sur cette AgrÈAble pensÈe

Un heurt survient, Adieu le chAr.

VoilA Messire JeAn ChouArt

Qui du choc de son mort A lA tAte cAssÈe: Le PAroissien en plomb entrAane son PAsteur; Notre CurÈ suit son Seigneur;

Tous deux s'en vont de compAgnie.

Proprement toute notre vie;

Est le curÈ ChouArt, Qui sur son mort comptAit, Et la fable du Pot Au  
lAit.

VII, 11 L'Homme Qui court AprÈs la Fortune et l'Homme Qui l'Attend  
dAns son lit

Qui ne court AprÈs la Fortune?

Je voudrAis Atre en lieu d'oA je pusse AisÈment Contempler la foule  
importune

De ceux Qui cherchent vAinement

Cette fille du sort de RoyAume en RoyAume, FidÈles courtisAns d'un  
volAge fAntôme.

QuAnd ils sont prÈs du bon moment,

L'inconstAnte Aussitôt A leurs dÈsirs ÈchAppe: PAuvres gens, je les  
plAins, cAr on A pour les fous Plus de pitiÈ Que de courroux.

Cet homme, disent-ils, ÈtAit plAnteur de choux, Et le voila devenu  
pApe:

Ne le vAlons-nous pAs? - Vous vAlez cent fois mieux; MAis Que vous  
sert votre mÈrite?

la Fortune A-t-elle des yeux?

Et puis la pApAutÈ vAut-elle ce Qu'on Quitte, Le repos, le repos,  
trÈsor si prÈcieux

Qu'on en fAisAit jadis le pArtAge des Dieux?

RArement la Fortune A ses hôtes le lAisse.

Ne cherchez point cette DÈesse,

Elle vous chercherA; son sexe en use Ainsi.

CertAin couple d'Amis en un bourg ÈtAbli, PossÈdAit QuelQue bien:  
l'un soupirAit sAns cesse Pour la Fortune; il dit A l'Autre un jour: Si  
nous Quittions notre sÈjour?

Vous sAvez Que nul n'est prophÉte

En son pAys: cherchons notre Aventure Ailleurs.

- Cherchez, dit l'Autre Ami, pour moi je ne souhAite Ni climAts ni destins meilleurs.

Contentez-vous; suivez votre humeur inQuiÉte; Vous reviendrez bientôt. Je fAis voeu cependAnt De dormir en vous AttendAnt.

L'Ambitieux, ou, si l'on veut, l'AvAre, S'en vA pAr voie et pAr chemin.

Il ArrivA le lendemAin

En un lieu Que devAit lA DÈesse bizArre FrÈQuenter sur tout Autre; et ce lieu c'est lA cour.

lA donc pour QuelQue temps il fixe son sÈjour, Se trouvAnt Au coucher, Au lever, A ces heures Que l'on sAit Atre les meilleures;

Bref, se trouvAnt A tout, et n'ArrivAnt A rien.

Qu'est ceci? ce dit-il, cherchons Ailleurs du bien.

lA Fortune pourtAnt hAbite ces demeures.

Je lA vois tous les jours entrer chez celui-ci, Chez celui-lA; d'oA vient Qu'Aussi

Je ne puis hÈberger cette cApricieuse?

On me l'AvAit bien dit, Que des gens de ce lieu L'on n'Aime pAs toujours l'humeur Ambitieuse.

Adieu Messieurs de cour; Messieurs de cour Adieu: Suivez jusQues Au bout une ombre Qui vous flAtte.

lA Fortune A, dit-on, des temples A SurAte; Allons lA. Ce fut un de dire et s'embArQuer.

Ames de bronze, humAins, celui-lA fut sAns doute ArmÈ de diAmAnt, Qui tentA cette route, Et le premier osA l'AbAme dÈfier.

Celui-ci pendAnt son voyAge

TournA les yeux vers son villAge



Plus d'une fois, essayAnt les dAngers

Des pirAtes, des vents, du cAlme et des rochers, Ministres de lA mort.  
Avec beAucoup de peines On s'en vA lA chercher en des rives  
lointAines, lA trouvAnt Assez tôt sAns Quitter lA mAison.

L'homme Arrive Au Mogol; on lui dit Qu'Au JApon lA Fortune pour  
lors distribuAit ses gr,ces.

Il y court; les mers ÈtAient lAsses

De le porter; et tout le fruit

Qu'il tirA de ses longs voyAges,

Ce fut cette leÇon Que donnent les sAuvAges: Demeure en ton pAys,  
pAr lA nAture instruit.

Le JApon ne fut pAs plus heureux A cet homme Que le Mogol l'AvAit  
ÈtÈ;

Ce Qui lui fit conclure en somme,

Qu'il AvAit A grAnd tort son villAge QuittÈ.

Il renonce Aux courses ingrAtes,

Revient en son pAys, voit de loin ses pÈnAtes, Pleure de joie, et dit:  
Heureux, Qui vit chez soi; De rÈgler ses dÈsirs fAisAnt tout son  
emploi.

Il ne sAit Que pAr ouÔr dire

Ce Que c'est Que lA cour, lA mer, et ton empire, Fortune, Qui nous  
fAis pAser devAnt les yeux Des dignitÈs, des biens, Que jusQu'Au  
bout du monde On suit, sAns Que l'effet Aux promesses rÈponde.

DÈsormAis je ne bouge, et ferAi cent fois mieux.

En rAisonnAnt de cette sorte,

Et contre lA Fortune AyAnt pris ce conseil, Il lA trouve Assise A lA  
porte

De son Ami plongÈ dAns un profond sommeil.

VII, 12 Les deux CoQs

Deux CoQs vivAient en pAix: une Poule survint, Et voilA lA guerre  
AllumÈe.

Amour, tu perdis Troie; et c'est de toi Que vint Cette Querelle  
envenimÈe,

OA du sAng des Dieux mAme on vit le XAnthe teint.

Longtemps entre nos CoQs le combAt se mAintint: Le bruit s'en  
rÈpAndit pAr tout le voisinAge.

LA gent Qui porte crAte Au spectAcle Accourut.

Plus d'une HÈlÈne Au beAu plumAge

Fut le prix du vAinQueur; le vAincu dispArut.

Il AllA se cAcher Au fond de sA retrAite, PleurA sA gloire et ses  
Amours,

Ses Amours Qu'un rivAl tout fier de sA dÈfAite PossÈdAit A ses yeux.  
Il voyAit tous les jours Cet objet rAllumer sA hAine et son courAge.

Il AiguisAit son bec, bAttAit l'Air et ses flAncs, Et s'exerÇAnt contre les  
vents

S'ArmAit d'une jAlouse rAge.

Il n'en eut pAs besoin. Son vAinQueur sur les toits S'AllA percher, et  
chAnter sA victoire.

Un VAutour entendit sA voix:

Adieu les Amours et lA gloire.

Tout cet orgueil pÈrit sous l'ongle du VAutour.

Enfin pAr un fAtAl retour

Son rivAl Autour de lA Poule

S'en revint fAire le coQuet:

Je lAisse A penser Quel cAQuet,

CAR il eut des femmes en foule.

LA Fortune se plAAit A fAire de ces coups; Tout vAinQueur insolent A

sA perte trAvAille.

DÉfions-nous du sort, et prenons gArde A nous AprÉS le gAin d'une bAtAille.

VII, 13 L'IngrAtitude et l'Injustice des hommes envers lA fortune Un trAfiquAnt sur mer pAr bonheur s'enrichit.

Il triomphA des vents pendAnt plus d'un voyAge, Gouffre, bAnc, ni rocher, n'exigeA de pÈAge D'Aucun de ses bAllots; le sort l'en AffrAnchit.

Sur tous ses compAgnons Atropos et Neptune Recueillirent leur droit tAndis Que lA Fortune PrenAit soin d'Amener son mArchAnd A bon port.

FActeurs, AssociÉS, chAcun lui fit fidÉle.

Il vendit son tAbAc, son sucre, sA cAnÉle.

Ce Qu'il voulut, sA porcelAine encor:

Le luxe et lA folie enflÉrent son trÈsor; Bref il plut dAns son escArcele.

On ne pArLAit chez lui Que pAr doubles ducAts.

Et mon homme d'Avoir chiens, chevAux et cArrosses.

Ses jours de je°ne ÈtAient des noces.

Un sien Ami, voyAnt ces somptueux repAs, Lui dit: Et d'oA vient donc un si bon ordinAire?

- Et d'oA me viendrAit-il Que de mon sAvoir-fAire?

Je n'en dois rien Qu'A moi, Qu'A mes soins, Qu'Au tAlent De risQuer A propos, et bien plAcer l'Argent.

Le profit lui semblAnt une fort douce chose, Il risQuA de nouveAu le gAin Qu'il AvAit fAit: MAis rien, pour cette fois, ne lui vint A souhAit.

Son imprudence en fut lA cAuse.

Un vAisseAu mAl frÈtÈ pÈrit Au premier vent.

Un Autre mAl pourvu des Armes nÈcessAires Fut enlevÈ pAr les

CorsAires.

Un troisiÉme Au port ArrivAnt,

Rien n'eut cours ni dÈbit. Le luxe et la folie N'ÈtAient plus tels  
Qu'AupArAvAnt.

Enfin ses fActeurs le trompAnt,

Et lui-mAme AyAnt fAit grAnd frAcAs, chÉre lie, Mis beAucoup en  
plAisirs, en b,timents beAucoup, Il devint pAuvre tout d'un coup.

Son Ami le voyAnt en mAuvAis ÈquipAge,

Lui dit: D'oA vient cela? - De la fortune, hÈlAs!

- Consolez-vous, dit l'Autre; et s'il ne lui plAAt pAs Que vous soyez  
heureux; tout Au moins soyez sAge.

Je ne sAis s'il crut ce conseil;

MAis je sAis Que chAcun impute, en cAs pAveil, Son bonheur A son  
industrie,

Et si de QuelQue Èchec notre fAute est suivie, Nous disons injures Au  
sort.

Chose n'est ici plus commune:

Le bien nous le fAisons, le mAI c'est la fortune, On A toujours rAison,  
le destin toujours tort.

VII, 14 Les Devineresses

C'est souvent du hAsArd Que nAAt l'opinion; Et c'est l'opinion Qui fAit  
toujours la vogue.

Je pourrAis fonder ce prologue

Sur gens de tous ÈtAts; tout est prÈvention, CAbAle, entAtement, point  
ou peu de justice: C'est un torrent; Qu'y fAire? Il fAut Qu'il Ait son  
cours.

Cela fut et serA toujours.

Une femme A PAris fAisAit la Pythonisse.

On l'AllAit consulter sur chAQue ÉvÈnement: PerdAit-on un chiffon,  
AvAit-on un AmAnt, Un mAri vivAnt trop, Au grÈ de son Èpouse, Une  
mÈre f,cheuse, une femme jAlouse;

Chez lA Devineuse on courAit,

Pour se fAire Annoncer ce Que l'on dÈsirAit.

Son fAit consistAit en Adresse.

QuelQues termes de l'Art, beAucoup de hArdiesse, Du hAsArd  
QuelQuefois, tout celA concourAit: Tout celA bien souvent fAisAit  
crier mirAcle.

Enfin, QuoiQue ignorAnte A vingt et trois cArAts, Elle pAssAit pour un  
orAcle.

L'orAcle ÈtAit logÈ dedAns un gAletAs.

lA cette femme emplit sA bourse,

Et sAns Avoir d'Autre ressource,

Gagne de Quoi donner un rAng A son mAri: Elle AchÈte un office, une  
mAison Aussi.

VoilA le gAletAs rempli

D'une nouvelle hôtesse, A Qui toute lA ville, Femmes, filles, vAlets,  
gros Messieurs, tout enfin, AllAit comme Autrefois demAnder son  
destin: Le gAletAs devint l'Antre de lA Sibylle.

L'Autre femelle AvAit AchAlAndÈ ce lieu.

Cette derniÈre femme eut beAu fAire, eut beAu dire, Moi devine! on  
se moQue; Eh Messieurs, sAis-je lire?

Je n'Ai jAmAis Appris Que mA croix de pAr-dieu.

Point de rAison; fAllut deviner et prÈdire, Mettre A pArt force bons  
ducAts,

Et gAagner mAlgrÈ soi plus Que deux AvocAts.

Le meuble et l'ÈQuipAge AidAient fort A lA chose: QuAtre siÉges  
boiteux, un mAnche de bAlAi, Tout sentAit son sAbbat et sA  
mÈtAmorphose: QuAnd cette femme AurAit dit vrAi

DAns une chAmbre tApissÈe,

On s'en serAit moQuÈ; lA vogue ÈtAit pAssÈe Au gAletAs; il AvAit le crÈdit:

L'Autre femme se morfondit.

L'enseigne fAit lA chAlAndise.

J'Ai vu dAns le pAlAis une robe mAl mise GAGner gros: les gens l'AvAient prise

Pour mAAtre tel, Qui trAAnAit AprÈs soi Force ÈcoutAnts; demAndez-moi pourQuoi.

VII, 15 Le ChAt, lA Belette et le petit LApin Du pAlAis d'un jeune LApin

Dame Belette un beAu mAtin

S'empArA; c'est une rusÈe.

Le MAAtre ÈtAnt Absent, ce lui fut chose AisÈe.

Elle portA chez lui ses pÈnAtes un jour Qu'il ÈtAit AllÈ fAire A l'Aurore sA cour, PArmi le thym et lA rosÈe.

AprÈs Qu'il eut broutÈ, trottÈ, fAit tous ses tours, JAnot LApin retourne Aux souterrAins sÈjours.

LA Belette AvAit mis le nez A lA fenAtre.

O Dieux hospitAliers, Que vois-je ici pArAAtre?

Dit l'AnimAl chAssÈ du pAternel logis:

O lA, MAdAme lA Belette,

Que l'on dÈloge sAns trompette,

Ou je vAis Avertir tous les rAts du pAys.

LA Dame Au nez pointu rÈpondit Que lA terre EtAit Au premier occupAnt.

C'ÈtAit un beAu sujet de guerre

Qu'un logis oA lui-mAme il n'entrAit Qu'en rAmpAnt.

Et QuAnd ce serAit un RoyAume

Je voudrAis bien sAvoir, dit-elle, Quelle loi En A pour toujours fAit  
l'octroi

A JeAn fils ou neveu de Pierre ou de GuillAume, Plutôt Qu'A PAul,  
plutôt Qu'A moi.

JeAn LApin AllÈguA lA coutume et l'usAge.

Ce sont, dit-il, leurs lois Qui m'ont de ce logis Rendu mAAtre et  
seigneur, et Qui de pÈre en fils, L'ont de Pierre A Simon, puis A moi  
JeAn, trAnsMis.

Le premier occupAnt est-ce une loi plus sAge?

- Or bien sAns crier dAvAntAge,

Rapportons-nous, dit-elle, A RAminAgrobis.

C'ÈtAit un chAt vivAnt comme un dÈvot ermite, Un chAt fAisAnt lA  
chAttemite,

Un sAint homme de chAt, bien fourrÈ, gros et grAs, Arbitre expert sur  
tous les cAs.

JeAn LApin pour juge l'AgrÈe.

Les voilA tous deux ArrivÈs

DevAnt sA mAjestÈ fourrÈe.

GrippeminAud leur dit: Mes enfAnts, Approchez, Approchez, je suis  
sourd, les Ans en sont lA cAuse.

L'un et l'Autre ApprochA ne crAignAnt nulle chose.

Aussitôt Qu'A portÈe il vit les contestAnts, GrippeminAud le bon  
Apôtre

JetAnt des deux côtÈs lA griffe en mAme temps, Mit les plAideurs  
d'Accord en croQuAnt l'un et l'Autre.

Ceci ressemble fort Aux dÈbAts Qu'ont pArfois Les petits souverAins se  
rApportAnts Aux Rois.

VII, 16 LA TAte et lA Queue du serpent

Le serpent A deux pArties  
Du genre humAin ennemies,  
TAté et Queue; et toutes deux  
Ont AcQuis un nom fAmeux  
AuprÈs des PArQues cruelles:  
Si bien Qu'Autrefois entre elles  
Il survint de grAnds dÈbAts  
Pour le pAs.  
LA tAté AvAit toujours mArchÈ devAnt LA Queue.  
LA Queue Au Ciel se plAignit,  
Et lui dit:  
Je fAis mAinte et mAinte lieue,  
Comme il plAAit A celle-ci.  
Croit-elle Que toujours j'en veuille user Ainsi?  
Je suis son humble servAnte.  
On m'A fAite Dieu merci  
SA soeur et non sA suivAnte.  
Toutes deux de mAme sAng  
TrAitez-nous de mAme sorte:  
Aussi bien Qu'elle je porte  
Un poison prompt et puissAnt.  
Enfin voilA mA reQuAte:  
C'est A vous de commAnder,  
Qu'on me lAisse prÈcÈder



A mon tour mA soeur lA tAte.

Je lA conduireAi si bien,

Qu'on ne se plAindrA de rien.

Le Ciel eut pour ses voeux une bontÈ cruelle.

Souvent sA complAisAnce A de mÈchAnts effets.

Il devrAit Atre sourd Aux Aveugles souhAits.

Il ne le fut pAs lors: et lA guide nouvelle, Qui ne voyAit Au grAnd jour

PAs plus clAir Que dAns un four,

DonnAit tAntôt contre un mArbre,

Contre un pAssAnt, contre un Arbre.

Droit Aux ondes du Styx elle menA sA soeur.

MAlheureux les EtAts tombÈs dAns son erreur.

VII, 17 Un AnimAl dAns lA lune

PendAnt Qu'un Philosophe Assure,

Que toujours pAr leurs sens les hommes sont dupÈs, Un Autre  
Philosophe jure,

Qu'ils ne nous ont jAmAis trompÈs.

Tous les deux ont rAison, et lA Philosophie Dit vrAi, QuAnd elle dit  
Que les sens tromperont TAnt Que sur leur rApport les hommes  
jugeront; MAis Aussi si l'on rectifie

L'imAge de l'objet sur son Èloignement, Sur le milieu Qui l'environne,

Sur l'orgAne et sur l'instrument,

Les sens ne tromperont personne.

lA nAture ordonnA ces choses sAgement:

J'en dirAi QuelQue jour les rAisons Amplement.

J'AperÇois le Soleil; Quelle en est lA figure?

Ici-bAs ce grAnd corps n'A Que trois pieds de tour: MAis si je le voyAis  
lA-hAut dAns son sÈjour, Que serAit-ce A mes yeux Que l'oeil de lA  
nAture?

sA distAncE me fAit juger de sA grAndeur; Sur l'Angle et les côtÈs mA  
mAin lA dÈtermine; L'ignorAnt le croit plAt, j'ÈpAissis sA rondeur; Je  
le rends immobile, et lA terre chemine.

Bref je dÈmens mes yeux en toute sA mAchine.

Ce sens ne me nuit point pAr son illusion.

Mon ,me en toute occAsion

DÈveloppe le vrAi cAchÈ sous l'AppArencE.

Je ne suis point d'intelligence

AvecQue mes regArds peut-Atre un peu trop prompts, Ni mon oreille  
lente A m'Apporter les sons.

QuAnd l'eAu courbe un b,ton mA rAison le redresse, LA rAison dÈcide  
en mAAtresse.

Mes yeux, moyennAnt ce secours,

Ne me trompent jAmAis, en me mentAnt toujours.

Si je crois leur rApport, erreur Assez commune, Une tAte de femme est  
Au corps de lA Lune.

Y peut-elle Atre? Non. D'oA vient donc cet objet?

QuelQues lieux inÈgAux font de loin cet effet.

LA Lune nulle pArt n'A sA surfAce unie: Montueuse en des lieux, en  
d'Autres AplAnie, L'ombre Avec lA lumiÈre y peut trAcer souvent, Un  
Homme, un Boeuf, un ElÈphAnt.

NaguÈre l'Angleterre y vit chose pAreille, LA lunette plAcÈe, un  
AnimAl nouveAu

PARut dAns cet Astre si beAu;

Et chAcun de crier merveille:

Il ÈtAit ArrivÈ lA-hAut un chAngement

Qui prÈsAgeAit sAns doute un grAnd ÈvÈnement.

SAvAit-on si lA guerre entre tAnt de puissAnces N'en ÈtAit point l'effet? Le MonArQue Accourut: Il fAvoRise en Roi ces hAutes connAissAnces.

Le Monstre dAns lA Lune A son tour lui pArut.

C'ÈtAit une Souris cAchÈe entre les verres: DAns lA lunette ÈtAit lA source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux, QuAnd pourront les FrAnÇois Se donner, comme vous, entiers A ces emplois?

MARS nous fAit recueillir d'AmPles moissons de gloire: C'est A nos ennemis de crAindre les combAts, A nous de les chercher, certAins Que lA victoire, AmAnte de Louis, suivrA pArtout ses pAs.

Ses lAuriers nous rendront cÈlÈbres dAns l'histoire.

MAME les filles de MÈmoire

Ne nous ont point QuittÈs: nous go°tons des plAisirs: LA pAix fAit nos souhAits et non point nos soupirs.

ChARles en sAit jouir: Il sAurAit dAns lA guerre SignAler sA vAleur, et mener l'Angleterre A ces jeux Qu'en repos elle voit Aujourd'hui.

CependAnt s'il pouvAit ApAiser lA Querelle, Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?

LA cARriÈre d'Auguste A-t-elle ÈtÈ moins belle Que les fAmeux exploits du premier des CÈsArs?

O peuple trop heureux, QuAnd lA pAix viendrA-t-elle Nous rendre comme vous tout entiers Aux beAux-Arts?

VIII, 1 LA Mort et le MourAnt

LA Mort ne surprend point le sAge;

Il est toujours prAt A pArtir,

S'ÈtAnt su lui-mAme Avertir

Du temps oA l'on se doit rÈsoudre A ce pAssAge.

Ce temps, hÈLas! embrAsse tous les temps: Qu'on le pArtAge en jours,  
en heures, en moments, Il n'en est point Qu'il ne comprenne

DAns le fAtAl tribut; tous sont de son domAine; Et le premier instAnt  
oA les enfAnts des rois Ouvrent les yeux A lA lumiÈre,

Est celui Qui vient QuelQuefois

Fermer pour toujours leur pAupiÈre.

DÈfendez-vous pAr lA grAndeur,

AllÈguez lA beAutÈ, lA vertu, lA jeunesse, lA mort rAvit tout sAns  
pudeur

Un jour le monde entier AccroAtrA sA richesse.

Il n'est rien de moins ignorÈ,

Et puisQu'il fAut Que je le die,

Rien oA l'on soit moins prÈpArÈ.

Un mourAnt Qui comptAit plus de cent Ans de vie, Se plAignAit A lA  
Mort Que prÈcipitAmment Elle le contrAignAit de pArtir tout A  
l'heure, SAns Qu'il e't fAit son testAment,

SAns l'Avertir Au moins. Est-il juste Qu'on meure Au pied levÈ? dit-il:  
Attendez QuelQue peu.

MA femme ne veut pAs Que je pArte sAns elle; Il me reste A pourvoir  
un ArriÈre-neveu; Souffrez Qu'A mon logis j'Ajoute encore une Aile.

Que vous Ates pressAnte, ô DÈesse cruelle!

- VieillArd, lui dit lA mort, je ne t'Ai point surpris; Tu te plAins sAns  
rAison de mon impAtience.

Eh n'As-tu pAs cent Ans? trouve-moi dAns PAris Deux mortels Aussi  
vieux, trouve-m'en dix en FrAnce.

Je devAis, ce dis-tu, te donner QuelQue Avis Qui te dispos,t A lA  
chose:

J'AurAis trouvÈ ton testAment tout fAit, Ton petit-fils pourvu, ton  
b,timent pArfAit; Ne te donnA-t-on pAs des Avis QuAnd lA cAuse Du  
mArcher et du mouvement,

QuAnd les esprits, le sentiment,

QuAnd tout faillit en toi? Plus de go<sup>t</sup>, plus d'ou<sup>Ô</sup>e: Toute chose pour toi semble AtrE ÈvAnouie: Pour toi l'Astre du jour prend des soins superflus: Tu regrettes des biens Qui ne te touchent plus Je t'Ai fait voir tes cAmArAdes,

Ou morts, ou mourAnts, ou mAlAdes.

Qu'est-ce Que tout cela, Qu'un Avertissement?

Allons, vieillArd, et sAns rÈpliQue.

Il n'importe A lA rÈpubliQue

Que tu fAsses ton testAment.

lA mort AvAit rAison. Je voudrAis Qu'A cet ,ge On sortAt de lA vie Ainsi Que d'un bAnQuet, RemerciAnt son hôte, et Qu'on fit son pAQuet; CAR de combien peut-on retArder le voyAge?

Tu murmures, vieillArd; vois ces jeunes mourir, Vois-les mArcher, vois-les courir

A des morts, il est vrAi, glorieuses et belles, MAis s<sup>o</sup>res cependAnt, et QuelQuefois cruelles.

J'Ai beAu te le crier; mon zÉle est indiscret: Le plus semblAble Aux morts meurt le plus A regret.

VIII, 2 Le SAVetier et le FinAncier

Un SAVetier chAntAit du mAtin jusQu'Au soir: C'ÈtAit merveilles de le voir,

Merveilles de l'ouÔr; il fAisAit des pAssAges, Plus content Qu'Aucun des sept sAges.

Son voisin Au contrAire, ÈtAnt tout cousu d'or, ChAntAit peu, dormAit moins encor.

C'ÈtAit un homme de finAnce.

Si sur le point du jour pArfois il sommeillAit, Le SAVetier Alors en chAntAnt l'ÈveillAit, Et le FinAncier se plAignAit,

Que les soins de lA Providence

N'eussent pAs Au mArchÈ fAit vendre le dormir, Comme le mAnger et le boire.

En son hôtel il fAit venir

Le chAnteur, et lui dit: Or ÇA, sire GrÈgoire, Que gAgnerez-vous pAr An? - pAr An? MA foi, Monsieur, Dit Avec un ton de rieur,

Le gAillArd sAVetier, ce n'est point mA mAniÈre De compter de lA sorte; et je n'entAsse guÈre Un jour sur l'Autre: il suffit Qu'A lA fin J'AttrApe le bout de l'AnnÈe:

ChAQue jour AmÈne son pAin.

- Eh bien Que gAgnerez-vous, dites-moi, pAr journÈe?

- TAntôt plus, tAntôt moins: le mA est Que toujours; (Et sAns celA nos gAins serAient Assez honnAtes,) Le mA est Que dAns l'An s'entremAlent des jours Qu'il fAut chommer; on nous ruine en FAtes.

L'une fAit tort A l'Autre; et Monsieur le CurÈ

De QuelQue nouveAu sAint chArge toujours son prône.

Le FinAncier riAnt de sA nAÔvetÈ

Lui dit: Je vous veux mettre Aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent Ècus: gArdez-les Avec soin, Pour vous en servir Au besoin.

Le sAVetier crut voir tout l'Argent Que lA terre AvAit depuis plus de cent Ans

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui: dAns sA cAve il enserre L'Argent et sA joie A lA fois.

Plus de chAnt; il perdit lA voix

Du moment Qu'il gAgNA ce Qui cAuse nos peines.

Le sommeil QuittA son logis,

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les AlArmes vAines.

Tout le jour il AvAit l'oeil Au guet; Et lA nuit, Si QuelQue chAt fAisAit du bruit,

Le chAt prenAit l'Argent: A lA fin le pAuvre homme S'en courut chez celui Qu'il ne rÈveillAit plus!

Rendez-moi, lui dit-il, mes chAnsons et mon somme, Et reprenez vos cent Ècus.

VIII, 3 Le Lion, le Loup, et le RenArd

Un Lion dÈcrÈpit, goutteux, n'en pouvAnt plus, VoulAit Que l'on trouv,t remÈde A lA vieillesse: AllÈguer l'impossible Aux Rois, c'est un Abus.

Celui-ci pArmi chAQue espÈce

MAndA des MÈdecins; il en est de tous Arts: MÈdecins Au Lion viennent de toutes pArts; De tous côtÈs lui vient des donneurs de recettes.

DAns les visites Qui sont fAites,

Le RenArd se dispense, et se tient clos et coi.

Le Loup en fAit sA cour, dAube Au coucher du Roi Son cAmArAde Absent; le Prince tout A l'heure Veut Qu'on Aille enfumer RenArd dAns sA demeure, Qu'on le fAsses venir. Il vient, est prÈsentÈ; Et, sAchAnt Que le Loup lui fAisAit cette AffAire: Je crAins, Sire, dit-il, Qu'un rApport peu sincÈre, Ne m'Ait A mÈpris imputÈ

D'Avoir diffÈrÈ cet hommAge;

MAis j'ÈtAis en pÈlerinAge;

Et m'AcQuittAis d'un vœu fAit pour votre sAntÈ.

MAme j'Ai vu dAns mon voyAge

Gens experts et sAvAnts; leur Ai dit lA lAngueur Dont votre MAjestÈ crAint A bon droit lA suite.

Vous ne mAnQuez Que de chAleur:

Le long ,ge en vous l'A dÈtruite:

D'un Loup ÈcorchÈ vif Appliquez-vous lA peAu Toute chAude et toute  
fumAnte;

Le secret sAns doute en est beAu

Pour lA nAture dÈfAillAnte.

Messire Loup vous servirA,

S'il vous plAAAt, de robe de chAmbre.

Le Roi go°te cet Avis-lA:

On Ècorche, on tAille, on dÈmembre

Messire Loup. Le MonArQue en soupA,

Et de sA peAu s'enveloppA;

Messieurs les courtisAns, cessez de vous dÈtruire: FAites si vous  
pouvez votre cour sAns vous nuire.

Le mAl se rend chez vous Au QuAdruple du bien.

Les dAubeurs ont leur tour d'une ou d'Autre mAniÈre: Vous Ates dAns  
une cArriÈre

OA l'on ne se pArdonne rien.

VIII, 4 Le Pouvoir des FAbles

A M. De BAillon

LA QuAlitÈ d'AmbAssAdeur

Peut-elle s'AbAisser A des contes vulgAires?

Vous puis-je offrir mes vers et leurs gr,ces lÈgÈres?

S'ils osent QuelQuefois prendre un Air de grAndeur, Seront-ils point  
trAitÈs pAr vous de tÈmÈrAires?

Vous Avez bien d'Autres AffAires

A dÈmAler Que les dÈbAts

Du LApin et de lA Belette.



Lisez-les, ne les lisez pAs;

MAis empAchez Qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les brAs.

Que de mille endroits de lA terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens; mAis Que l'Angleterre

Veuille Que nos deux Rois se lAssent d'Atre Amis, J'Ai peine A digÈrer  
lA chose.

N'est-il point encor temps Que Louis se repose?

Quel Autre Hercule enfin ne se trouverAit lAs De combAttre cette  
Hydre? et fAut-il Qu'elle oppose Une nouvelle tAte Aux efforts de son  
brAs?

Si votre esprit plein de souplesse,

pAr ÈloQuence, et pAr Adresse,

Peut Adoucir les coeurs, et dÈtourner ce coup, Je vous sAcrifierAi cent  
moutons; c'est beAucoup Pour un hAbitAnt du PArnAsse.

CependAnt fAites-moi lA gr,ce

De prendre en don ce peu d'encens.

Prenez en grÈ mes vœux Ardens,

Et le rÈcit en vers Qu'ici je vous dÈdie.

Son sujet vous convient; je n'en dirAi pAs plus: Sur les Eloges Que  
l'Envie

Doit Avouer Qui vous sont dus,

Vous ne voulez pAs Qu'on Appuie.

DAns AthÈne Autrefois peuple vAin et lÈger, Un OrAteur voyAnt sA  
pAtrie en dAnger,

Courut A lA Tribune; et d'un Art tyrAnniQue, VoulAnt forcer les  
coeurs dAns une rÈpubliQue, Il pArLA fortement sur le commun sAlut.

On ne l'ÉcoutAit pAs: l'OrAteur recourut A ces figures violentes

Qui sAvent exciter les ,mes les plus lentes.

Il fit pArler les morts, tonnA, dit ce Qu'il put.

Le vent emportA tout; personne ne s'Émut.

L'AnimAl Aux tAtes frivoles

EtAnt fAit A ces trAits, ne dAignAit l'Écouter.

Tous regArDAient Ailleurs: il en vit s'ArrAter A des combAts d'enfAnts,  
et point A ses pAroles.

Que fit le hArAngueur? Il prit un Autre tour.

CÈrÉs, commenÇA-t-il, fAisAit voyAge un jour Avec l'Anguille et  
l'Hirondelle:

Un fleuve les ArrAte; et l'Anguille en nAgeAnt, Comme l'Hirondelle en  
volAnt,

Le trAversa bientôt. L'AssemblÉE A l'instAnt CriA tout d'une voix: Et  
CÈrÉs, Que fit-elle?

- Ce Qu'elle fit? un prompt courroux

L'AnimA d'Abord contre vous.

Quoi, de contes d'enfAnts son peuple s'embArrAsse!

Et du pÈril Qui le menAce

Lui seul entre les Grecs il nÈglige l'effet!

Que ne demAndez-vous ce Que Philippe fAit?

A ce reproche l'AssemblÉE,

PAr l'Apologue rÈveillÈe,

Se donne entiÈre A l'OrAteur:

Un trAit de FABLE en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'AthÉne en ce point; et moi-mAme, Au moment  
Que je fAis cette morAlitÈ,

Si PeAu d',ne m'ÊtAit contÈ,

J'y prendrAis un plAisir extrAme,

Le monde est vieux, dit-on: je le crois, cependAnt Il le fAut Amuser  
encor comme un enfAnt.

VIII, 5 L'Homme et LA Puce

PAR des vœux importuns nous fAtiguons les Dieux: Souvent pour des  
sujets mAme indignes des hommes.

Il semble Que le Ciel sur tous tAnt Que nous sommes Soit obligÈ  
d'Avoir incessAmment les yeux, Et Que le plus petit de LA rAce  
mortelle, A chAQue pAs Qu'il fAit, A chAQue bAgAtelle, Doive  
intriguer l'Olympe et tous ses citoyens, Comme s'il s'AgissAit des Grecs  
et des Troyens.

Un Sot pAr une puce eut l'ÈpAule mordue.

DAns les plis de ses drAps elle AllA se loger, Hercule, se dit-il, tu  
devAis bien purger LA terre de cette Hydre Au printemps revenue.

Que fAis-tu, Jupiter, Que du hAut de LA nue Tu n'en perdes LA rAce  
Afin de me venger?

Pour tuer une puce il voulAit obliger

Ces Dieux A lui prAter leur foudre et leur mAssue.

VIII, 6 Les Femmes et le Secret

Rien ne pÈse tAnt Qu'un secret:

Le porter loin est difficile Aux DAMes: Et je sAis mAme sur ce fAit

Bon nombre d'hommes Qui sont femmes.

Pour Èprouver LA sienne un mAri s'ÈcriA LA nuit ÈtAnt prÈs d'elle: O  
dieux! Qu'est-ce cela?

Je n'en puis plus; on me dÈchire;

Quoi j'Accouche d'un oeuf! - D'un oeuf? - Oui, le voilA FrAis et  
nouveau pondu. GARdez bien de le dire: On m'AppellerAit poule.  
Enfin n'en pArlez pAs.

LA femme neuve sur ce cAs,

Ainsi Que sur mAinte Autre AffAire,

Crut lA chose, et promit ses grAnds dieux de se tAire.

MAis ce serment s'ÈvAnouit

Avec les ombres de lA nuit.

L'Èpouse indisCrÉte et peu fine,

Sort du lit QuAnd le jour fut A peine levÈ: Et de courir chez sA voisine.

MA commÈre, dit-elle, un cAs est ArrivÈ: N'en dites rien surtout, cAr vous me feriez bAttre.

Mon mAri vient de pondre un oeuf gros comme QuAtre.

Au nom de Dieu gArdez-vous bien

D'Aller publier ce mystÈre.

- Vous moQuez-vous? dit l'Autre: Ah! vous ne sAvez guÈre Quelle je suis. Allez, ne crAignez rien.

LA femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'Autre grille dÈjA de conter lA nouvelle: Elle vA lA rÈpAndre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un oeuf elle en dit trois.

Ce n'est pAs encore tout, cAr une Autre commÈre En dit QuAtre, et rAconte A l'oreille le fAit, PrÈcAution peu nÈcessAire,

CAr ce n'ÈtAit plus un secret.

Comme le nombre d'oeufs, gr,ce A lA renommÈe, De bouche en bouche AllAit croissAnt,

AvAnt lA fin de lA journÈe

Ils se montAient A plus d'un cent.

VIII, 7 Le Chien Qui porte A son cou le dAnÈ de son mAAtre Nous n'Avons pAs les yeux A l'Èpreuve des belles, Ni les mAins A celle de

l'or:

Peu de gens gArdent un trÈsor

Avec des soins Assez fidÉles.

CertAin Chien, Qui portAit lA pitAnce Au logis, S'ÈtAit fAit un collier  
du dAnÈ de son mAAtre.

Il ÈtAit tempÈrAnt plus Qu'il n'e<sup>t</sup> voulu l'Atre QuAnd il voyAit un  
mets exQuis:

MAis enfin il l'ÈtAit et tous tAnt Que nous sommes Nous nous lAissons  
tenter A l'Approche des biens.

Chose ÈtrAnge! on Apprend lA tempÈrAnce Aux chiens, Et l'on ne peut  
l'Apprendre Aux hommes.

Ce Chien-ci donc ÈtAnt de lA sorte AtournÈ, Un m,tin pAsse, et veut  
lui prendre le dAnÈ.

Il n'en eut pAs toute lA joie

Qu'il espÈrAit d'Abord: le Chien mit bAs lA proie, Pour lA dÈfendre  
mieux n'en ÈtAnt plus chArgÈ.

GrAnd combAt: D'Autres chiens Arrivent; Ils ÈtAient de ceux-lA Qui  
vivent

Sur le public, et crAignent peu les coups.

Notre Chien se voyAnt trop fAible contre eux tous, Et Que lA chAir  
courAit un dAnger mAnifeste, Voulut Avoir sA pArt; Et lui sAge: il leur  
dit: Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit: FAites votre  
profit du reste.

A ces mots le premier il vous hAppe un morceAu.

Et chAcun de tirer, le m,tin, lA cAnAille; A Qui mieux mieux; ils firent  
tous ripAille; ChAcun d'eux eut pArt Au g,teAu.

Je crois voir en ceci l'imAge d'une Ville, OA l'on met les deniers A lA  
merci des gens.

Echevins, PrÈvôt des MArchAnds,

Tout fAit sA mAIn: le plus hAbile

Donne Aux Autres l'exemple; Et c'est un pAsse-temps De leur voir  
nettoyer un monceAu de pistoles.

Si QuelQue scrupuleux pAr des rAisons frivoles Veut dÈfendre

l'Argent, et dit le moindre mot, On lui fait voir Qu'il est un sot.

Il n'A pas de peine A se rendre:

C'est bientôt le premier A prendre.

VIII, 8 Le Rieur et les Poissons

On cherche les Rieurs; et moi je les Évite.

Cet Art veut sur tout Autre un supràme mÈrite.

Dieu ne crÈA Que pour les sots

Les mÈchÀnts diseurs de bons mots.

J'en vAis peut-Àtre en une Fable

Introduire un; peut-Àtre Aussi

Que QuelQu'un trouverA Que j'AurAi rÈussi.

Un Rieur ÈtAit A la table

D'un FinAncier; et n'AvAit en son coin

Que de petits poissons: tous les gros ÈtAient loin.

Il prend donc les menus, puis leur parle A l'oreille, Et puis il feint A la  
pareille,

D'Ècouter leur rÈponse. On demeurA surpris: Cela suspendit les  
esprits.

Le Rieur Alors d'un ton sage

Dit Qu'il craignAit Qu'un sien Ami

Pour les grandes Indes parti,

N'eût depuis un An fait naufrage.

Il s'en informAit donc A ce menu fretin: MAis tous lui rÈpondAient  
Qu'ils n'ÈtAient pas d'un ,ge A savoir Au vrAi son destin;

Les gros en sauraient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?

De dire si lA compAgnie

Prit go't A lA plAisAnterie,

J'en doute; mAis enfin, il les sut engAger A lui servir d'un monstre  
Assez vieux pour lui dire Tous les noms des chercheurs de mondes  
inconnus Qui n'en ÈtAient pAs revenus,

Et Que depuis cent Ans sous l'AbAme AvAient vus Les Anciens du  
vAste empire.

VIII, 9 Le RAte et l'HuAte

Un RAte hôte d'un chAmp, RAte de peu de cervelle, Des LAres pAternels  
un jour se trouvA sou.

Il lAisse lA le chAmp, le grAin, et lA jAvelle, VA courir le pAys,  
AbAndonne son trou.

Sitôt Qu'il fut hors de lA cAse,

Que le monde, dit-il, est grAnd et spAcieux!

Voilà les Apennins, et voici le CAucAse: lA moindre tAuPinÈe ÈtAit  
mont A ses yeux.

Au bout de QuelQues jours le voyAgeur Arrive En un certAin cAnton  
oA ThÈtys sur lA rive AvAit lAissÈ mAinte HuAte; et notre RAte  
d'Abord Crut voir en les voyAnt des vAisseAux de hAut bord.

Certes, dit-il, mon pÈre ÈtAit un pAuvre sire: Il n'osAit voyAger,  
crAintif Au dernier point: Pour moi, j'Ai dÈJA vu le mAritime empire:  
J'Ai pAssÈ les dÈserts, mAis nous n'y b°mes point.

D'un certAin mAgister le RAte tenAit ces choses, Et les disAit A trAvers  
chAmps;

N'ÈtAnt pAs de ces RAtes Qui les livres rongesAnts Se font sAvAnts  
jusQues Aux dents.

PArmi tAnt d'HuAtres toutes closes,

Une s'ÈtAit ouverte, et b,illAnt Au Soleil, PAr un doux ZÈphir rÈjouie,

HumAit l'Air, respirAit, ÈtAit ÈpAnouie, BlAnche, grAsse, et d'un go't,  
A lA voir, nonpArel.



D'Aussi loin Que le RAte voir cette HuAte Qui b,ille: Qu'AperÇois-je?  
dit-il, c'est QuelQue victuAille; Et, si je ne me trompe A la couleur du  
mets, Je dois fAire Aujourd'hui bonne chÈre, ou jAmAis.

LA-dessus mAAtre RAte plein de belle espÈrance, Approche de  
l'Ècaille, Allonge un peu le cou, Se sent pris comme Aux lAcs; cAr  
l'HuAte tout d'un coup Se referme, et voilA ce Que fAit l'ignorAte.

Cette FABLE contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premiÈrement:

Que ceux Qui n'ont du monde Aucune expÈrience Sont Aux moindres  
objets frAppÈs d'Ètonnement: Et puis nous y pouvons Apprendre,

Que tel est pris Qui croyAit prendre.

VIII, 10 L'Ours et l'AmAteur des JArdins CertAin Ours montAgnArd,  
Ours A demi l'ÈchÈ, ConfinÈ pAr le sort dAns un bois solitAire,  
NouveAu BellÈrophon vivAit seul et cAchÈ: Il f't devenu fou; lA rAison  
d'ordinAire N'hAbite pAs longtemps chez les gens sÈquestrÈs: Il est  
bon de pArler, et meilleur de se tAire, MAis tous deux sont mAuvAis  
Alors Qu'ils sont outrÈs.

Nul AnimAl n'AvAit AffAire

DAns les lieux Que l'Ours hAbitAit;

Si bien Que tout Ours Qu'il ÈtAit

Il vint A s'ennuyer de cette triste vie.

PendAnt Qu'il se livrAit A lA mÈlAncolie, Non loin de lA certAin  
vieillArd

S'ennuyAit Aussi de sA pArt.

Il AimAit les JArdins, ÈtAit PrAte de Flore, Il l'ÈtAit de Pomone  
encore:

Ces deux emplois sont beAux: MAis je voudrAis pArmi QuelQue doux  
et discret Ami.

Les JArdins pArlent peu; si ce n'est dAns mon livre; De fAÇon Que,  
lAssÈ de vivre

Avec des gens muets notre homme un beAu mAtin VA chercher

compAgnie, et se met en cAmPAgne.

L'Ours portÈ d'un mAme dessein

VenAit de Quitter sA montAgne:

Tous deux, pAr un cAs surprenAnt

Se rencontrent en un tournAnt.

L'homme eut peur: mAis comment esQuiver; et Que fAire?

Se tirer en GAScon d'une semblAble AffAire Est le mieux: il sut donc dissimuler sA peur.

L'Ours trÈs mAuvAis complimenteur,

Lui dit: Viens-t'en me voir. L'Autre reprit: Seigneur, Vous voyez mon logis; si vous me vouliez fAire TAnt d'honneur Que d'y prendre un chAMPAtre repAs, J'Ai des fruits, j'Ai du lAit: Ce n'est peut-Atre pAs De Nosseigneurs les Ours le mAnger ordinAire; MAis j'offre ce Que j'Ai. L'Ours l'Accepte; et d'Aller.

Les voilA bons Amis AvAnt Que d'Arriver.

ArrivÈs, les voilA se trouvAnt bien ensemble; Et bien Qu'on soit A ce Qu'il semble

BeAucoup mieux seul Qu'Avec des sots,

Comme l'Ours en un jour ne disAit pAs deux mots L'Homme pouvAit sAns bruit vAQuer A son ouvrAge.

L'Ours AllAit A lA chAsse, ApportAit du gibier, FAisAit son principal mÈtier

D'Atre bon Èmoucheur, ÈcArtAit du visAge De son Ami dormAnt, ce pArAsite AilÈ,

Que nous Avons mouche AppelÈ.

Un jour Que le vieillArd dormAit d'un profond somme, Sur le bout de son nez une AllAnt se plAcer Mit l'Ours Au dÈsespoir, il eut beAu lA chAsser.

Je t'AttrAperAi bien, dit-il. Et voici comme.

Aussitôt fAit Que dit; le fidÉle Èmoucheur Vous empoigne un pAvÈ, le  
lAnce Avec roideur, CAssE lA tAte A l'homme en ÈcrAsAnt lA mouche,  
Et non moins bon Archer Que mAuvAis rAisonneur: Roide mort  
Ètendu sur lA plAce il le couche.

Rien n'est si dAngereux Qu'un ignorAnt Ami; Mieux vAudrAit un sAge  
ennemi.

## VIII, 11 Les deux Amis

Deux vrAis Amis vivAient Au MonomotApA: L'un ne possÈdAit rien  
Qui n'AppArtAnt A l'Autre: Les Amis de ce pAys-lA

VAient bien dit-on ceux du nôtre.

Une nuit Que chAcun s'occupAit Au sommeil, Et mettAit A profit  
l'Absence du Soleil, Un de nos deux Amis sort du lit en AlArme: Il  
court chez son intime, Èveille les vAlets: MorphÈe AvAit touchÈ le  
seuil de ce pAlAis.

L'Ami couchÈ s'Ètonne, il prend sA bourse, il s'Arme; Vient trouver  
l'Autre, et dit: Il vous Arrive peu De courir QuAnd on dort; vous me  
pArAissiez homme A mieux user du temps destinÈ pour le somme:  
N'Auriez-vous point perdu tout votre Argent Au jeu?

En voici. S'il vous est venu QuelQue Querelle, J'Ai mon ÈpÈe, Allons.  
Vous ennuyez-vous point De coucher toujours seul? Une esclAve Assez  
belle EtAit A mes côtÈs: voulez-vous Qu'on l'Appelle?

- Non, dit l'Ami, ce n'est ni l'un ni l'Autre point: Je vous rends gr,ce de  
ce zÉle.

Vous m'Ates en dormAnt un peu triste AppAru; J'Ai crAint Qu'il ne f't  
vrAi, je suis vite Accouru.

Ce mAudit songe en est lA cAuse.

Qui d'eux AimAit le mieux, Que t'en semble, Lecteur?

Cette difficultÈ vAut bien Qu'on lA propose.

Qu'un Ami vÈritAble est une douce chose.

Il cherche vos besoins Au fond de votre coeur; Il vous ÈpArgne lA  
pudeur

De les lui dÈcouvrir vous-mAme.

Un songe, un rien, tout lui fAit peur

QuAnd il s'Agit de ce Qu'il Aime.

VIII, 12 Le Cochon, lA ChÉvre et le Mouton Une ChÉvre, un Mouton,  
Avec un Cochon grAs, MontÈs sur mAme chAr s'en AllAient A lA foire:  
Leur divertissement ne les y portAit pAs; On s'en AllAit les vendre, A  
ce Que dit l'histoire: Le ChArton n'AvAit pAs dessein

De les mener voir TAbArin,

Dom PourceAu criAit en chemin

Comme s'il AvAit eu cent Bouchers A ses trousses.

C'ÈtAit une clAmeur A rendre les gens sourds: Les Autres AnimAux,  
crÉAtures plus douces, Bonnes gens, s'ÈtonnAient Qu'il cri,t Au  
secours; Ils ne voyAient nul mAl A crAindre.

Le ChArton dit Au Porc: Qu'As-tu tAnt A te plAindre?

Tu nous Ètourdis tous, Que ne te tiens-tu coi?

Ces deux personnes-ci plus honnAtes Que toi, DevrAient t'Apprendre A  
vivre, ou du moins A te tAire.

RegArde ce Mouton; A-t-il dit un seul mot?

Il est sAge. - Il est un sot,

RepArtit le Cochon: s'il sAvAit son AffAire, Il crierAit comme moi, du  
hAut de son gosier, Et cette Autre personne honnAte

CrierAit tout du hAut de sA tAte.

Ils pensent Qu'on les veut seulement dÈchArger, lA ChÉvre de son  
lAit, le Mouton de sA lAine.

Je ne sAis pAs s'ils ont rAison;

MAis QuAnt A moi, Qui ne suis bon

Qu'A mAnger, mA mort est certAine.

Adieu mon toit et mA mAison.

Dom PourceAu rAisonnAit en subtil personnage: MAis Que lui servAit-

il? QuAnd le mAl est certAin, LA plAinte ni lA peur ne chAngent le destin; Et le moins prÈvoyAnt est toujours le plus sAge.

VIII, 13 Tircis et AmArAnte

Pour MAdemoiselle de Sillery

J'AvAis Esope QuittÈ

Pour Atre tout A BoccAce:

MAis une divinitÈ

Veut revoir sur le PArnAsse

Des FAbles de mA faÇon;

Or d'Aller lui dire, Non,

SAns QuelQue vAlAble excuse,

Ce n'est pAs comme on en use

Avec des DivinitÈs,

Surtout QuAnd ce sont de celles

Que lA QuAlitÈ de belles

FAit Reines des volontÈs.

CAR Afin Que l'on le sAche,

C'est Sillery Qui s'AttAche

A vouloir Que, de nouveAu,

Sire Loup, Sire CorbeAu

Chez moi se pArlent en rime.

Qui dit Sillery, dit tout;

Peu de gens en leur estime

Lui refusent le hAut bout;

Comment le pourrAit-on fAire?

Pour venir A notre AffAire,  
Mes contes A son Avis  
Sont obscurs; les beAux esprits  
N'entendent pAs toute chose:  
FAisons donc QuelQues rÈcits  
Qu'elle dÈchiffre sAns glose.

Amenons des Bergers et puis nous rimerons Ce Que disent entre eux  
les Loups et les Moutons.

Tircis disAit un jour A la jeune AmArAnte: Ah! si vous connAissiez  
comme moi certAin mAl Qui nous plAAat et Qui nous enchAnte!

Il n'est bien sous le ciel Qui vous pAr't ÈgAl: Souffrez Qu'on vous le  
communiQue;

Croyez-moi; n'Ayez point de peur:

VoudrAis-je vous tromper, vous pour Qui je me piQue Des plus doux  
sentiments Que puisse Avoir un coeur?

AmArAnte Aussitôt rÈpliQue:

Comment l'Appelez-vous, ce mAl? Quel est son nom?

- L'Amour. - Ce mot est beAu: dites-moi QuelQue mArQue A Quoi je le  
pourrAi connAatre: Que sent-on?

- Des peines prÈs de Qui le plAisir des MonArQues Est ennuyeux et  
fAde: on s'oublie, on se plAAat Toute seule en une forAt.

Se mire-t-on prÈs un rivAge?

Ce n'est pAs soi Qu'on voit, on ne voit Qu'une imAge Qui sAns cesse  
revient et Qui suit en tous lieux: Pour tout le reste on est sAns yeux.

Il est un Berger du villAge

Dont l'Abord, dont la voix, dont le nom fAit rougir: On soupire A son  
souvenir:

On ne sAit pAs pourQuoi; cependAnt on soupire; On A peur de le voir

encor Qu'on le dÈsire.

AmArAnte dit A l'instAnt:

Oh! oh! c'est lA ce mAl Que vous me prAchez tAnt?

Il ne m'est pAs nouveAu: je pense le connAAtre.

Tircis A son but croyAit Atre,

QuAnd lA belle AjoutA: VoilA tout justement Ce Que je sens pour  
ClidAmAnt.

L'Autre pensA mourir de dÈpit et de honte.

Il est force gens comme lui

Qui prÈtendent n'Agir Que pour leur propre compte, Et Qui font le  
mArchÈ d'Autrui.

VIII, 14 Les ObsÉQues de lA Lionne

LA femme du Lion mourut:

Aussitôt chAcun Accourut

Pour s'AcQuitter envers le Prince

De certAins compliments de consolAtion, Qui sont surcroAt  
d'Affliction.

Il fit Avertir sA Province

Que les obsÉQues se ferAient

Un tel jour, en tel lieu; ses PrÈvôts y serAient Pour rÈgler lA  
cÈrÈmonie,

Et pour plAcer lA compAgnie.

Jugez si chAcun s'y trouvA.

Le Prince Aux cris s'AbAndonnA,

Et tout son Antre en rÈsonnA.

Les Lions n'ont point d'Autre temple.

On entendit A son exemple

Rugir en leurs pAtois Messieurs les CourtisAns.

Je dÈfinis lA cour un pAys oA les gens

Tristes, gAis, prAts A tout, A tout indiffÈrents, Sont ce Qu'il plAAAt Au Prince, ou s'ils ne peuvent l'Atre, T,chent Au moins de le pArAtre,

Peuple cAmÈlÈon, peuple singe du mAAtre, On dirAit Qu'un esprit Anime mille corps; C'est bien lA Que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir A notre AffAire

Le Cerf ne pleurA point, comment e°t-il pu fAire?

Cette mort le vengeAit; lA Reine AvAit jAdis EtrAnglÈ sA femme et son fils.

Bref il ne pleurA point. Un flAtteur l'AllA dire, Et soutint Qu'il l'AvAit vu rire.

lA colÈre du Roi, comme dit SALomon,

Est terrible, et surtout celle du roi Lion: MAis ce Cerf n'AvAit pAs AccoutumÈ de lire.

Le MonArQue lui dit: ChÈtif hôte des bois Tu ris, tu ne suis pAs ces gÈmissAntes voix.

Nous n'AppliQuerons point sur tes membres profAnes Nos sAcRÈs ongles; venez Loups,

Vengez lA Reine, immolez tous

Ce trAAAtre A ses Augustes m,nnes.

Le Cerf reprit Alors: Sire, le temps de pleurs Est pAssÈ; lA douleur est ici superflue.

Votre digne moitiÈ couchÈe entre des fleurs, Tout prÈs d'ici m'est AppArue;

Et je l'Ai d'Abord reconnue.

Ami, m'A-t-elle dit, gArde Que ce convoi, QuAnd je vAis chez les Dieux, ne t'oblige A des lArmes.



Aux ChAmps Elysiens j'Ai go°tÈ mille chArmes, ConversAnt Avec ceux  
Qui sont sAints comme moi.

LAisse Agir QuelQue temps le dÈsespoir du Roi.

J'y prends plAisir. A peine on eut ouÔ la chose, Qu'on se mit A crier:  
MirAcle, ApothÈose!

Le Cerf eut un prÈsent, bien loin d'Atre puni.

Amusez les Rois pAr des songes,

FLattez-les, pAyez-les d'AgrÈAbles mensonges, QuelQue indignAtion  
dont leur coeur soit rempli, Ils goberont l'App,t, vous serez leur Ami.

VIII, 15 Le RAte et l'ElÈphAnt

Se croire un personnAge est fort commun en FrAnce.

On y fAit l'homme d'importAnce,

Et l'on n'est souvent Qu'un bourgeois:

C'est proprement le mAl FrAnÇois.

LA sottè vAnitÈ nous est pArticuliÈre.

Les EspAgnols sont vAins, mAis d'une Autre mAniÈre.

Leur orgueil me semble en un mot

BeAucoup plus fou, mAis pAs si sot.

Donnons QuelQue imAge du nôtre

Qui sAns doute en vAut bien un Autre.

Un RAte des plus petits voyAit un ElÈphAnt Des plus gros, et rAillAit le  
mArcher un peu lent De la bAte de hAut pArAge,

Qui mArchAit A gros ÈQuipAge.

Sur l'AnimAl A triple ÈtAge

Une SultAne de renom,

Son Chien, son ChAt et sA Guenon,

Son Perroquet, sa vieille, et toute sa maison, S'en Allait en pÉlerinAge.

Le RAt s'ÉtonnAit Que les gens

Fussent touchÈs de voir cette pesAnte mAsse: Comme si d'occuper ou plus ou moins de plAce Nous rendAit, disAit-il, plus ou moins importAnts.

MAis Qu'Admirez-vous tAnt en lui vous Autres hommes?

SerAit-ce ce grAnd corps Qui fAit peur Aux enfAnts?

Nous ne nous prisons pAs, tout petits Que nous sommes, D'un grAin moins Que les ElÈphAnts.

Il en AurAit dit dAvAntAge;

MAis le ChAt sortAnt de sa cAge,

Lui fit voir en moins d'un instAnt

Qu'un RAt n'est pAs un ElÈphAnt.

VIII, 16 L'Horoscope

On rencontre sa destinÈe

Souvent pAr des chemins Qu'on prend pour l'Éviter.

Un pÈre eut pour toute lignÈe

Un fils Qu'il AimA trop, jusQues A consulter Sur le sort de sa gÈniture

Les diseurs de bonne Aventure.

Un de ces gens lui dit, Que des Lions sur tout Il Èloign,t l'enfAnt jusQues A certAin ,ge; JusQu'A vingt Ans, point dAvAntAge.

Le pÈre pour venir A bout

D'une prÈcAution sur Qui roulAit lA vie De celui Qu'il AimAit, dÈfendit Que jAmAis On lui lAiss,t pAsser le seuil de son PAIAis.

Il pouvAit sAns sortir contenter son envie, Avec ses compAgnons tout le jour bAdiner, SAuter, courir, se promener.

QuAnd il fut en l',ge oA lA chAsse

PlAAAt le plus Aux jeunes esprits,

Cet exercice Avec mÈpris

Lui fut dÈpeint: mAis, Quoi Qu'on fAssé, Propos, conseil,  
enseignement,

Rien ne chAnge un tempÈrAment.

Le jeune homme, inQuiet, Ardent, plein de courAge, A peine se sentit  
des bouillons d'un tel ,ge, Qu'il soupirA pour ce plAisir.

Plus l'obstAcle ÈtAit grAnd, plus fort fut le dÈsir.

Il sAvAit le sujet des fAtAles dÈfenses; Et comme ce logis, plein de  
mAgnificences, AbondAit pArtout en tAbleAux,

Et Que lA lAine et les pinceAux

TrAÇAient de tous côtÈs chAsses et pAysAges, En cet endroit des  
AnimAux,

En ce Autre des personnAges,

Le jeune homme s'Èmut, voyAnt peint un Lion.

Ah! monstre, criA-t-il, c'est toi Qui me fAis vivre DAns l'ombre et dAns  
les fers. A ces mots, il se livre Aux trAnsports violents de l'indignAtion,  
Porte le poing sur l'innocente bAte.

Sous lA tAπισserie un clou se rencontra.

Ce clou le blesse; il pÈnÈtrA

JusQu'Aux ressorts de l',me; et cette chÈre tAte Pour Qui l'Art  
d'EsculApe en vAin fit ce Qu'il put, Dut sA perte A ces soins Qu'on prit  
pour son sAlut.

Mame prÈcAution nuisit Au poÈte Eschyle.

QuelQue Devin le menAÇA, dit-on,

De lA chute d'une mAison.

Aussitôt il QuittA lA ville,

Mit son lit en plein chAmp, loin des toits, sous les Cieux.

Un Aigle, Qui portAit en l'Air une Tortue, PassA pAr lA, vit l'homme,  
et sur sA tAte nue, Qui pArut un morceAu de rocher A ses yeux, EtAnt  
de cheveux dÈpourvue,

LAissa tomber sA proie, Afin de lA cAsser: Le pAuvre Eschyle Ainsi sut  
ses jours AvAncer.

De ces exemples il rÈsulte

Que cet Art, s'il est vrAi, fAit tomber dAns les mAux Que crAint celui  
Qui le consulte;

MAis je l'en justifie, et mAintiens Qu'il est fAux.

Je ne crois point Que lA nAture

Se soit liÈ les mAins, et nous les lie encor, JusQu'AU point de mArQuer  
dAns les cieux notre sort.

Il dÈpend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions de tous ces chArAtAns.

Ce Berger et ce Roi sont sous mAme pAnÈte; L'un d'eux porte le  
sceptre et l'Autre lA houlette: Jupiter le voulAit Ainsi.

Qu'est-ce Que Jupiter? un corps sAns connAissAnce.

D'oA vient donc Que son influence

Agit diffÈremment sur ces deux hommes-ci?

Puis comment pÈnÈtrer jusQues A notre monde?

Comment percer des Airs lA cAmPAgne profonde?

Percer MArs, le Soleil, et des vides sAns fin?

Un Atome lA peut dÈtourner en chemin:

OA l'iront retrouver les fAiseurs d'horoscope?

L'ÈtAt oA nous voyons l'Europe

MÈrite Que du moins QuelQu'un d'eux l'Ait prÈvu; Que ne l'A-t-il donc  
dit? MAis nul d'eux ne l'A su.

L'immense Éloignement, le point, et sA vitesse, Celle Aussi de nos  
pAssions,

Permettent-ils A leur fAiblesse

De suivre pAs A pAs toutes nos Actions?

Notre sort en dÈpend: sA course entre-suivie, Ne vA, non plus Que  
nous, jAmAis d'un mAme pAs; Et ces gens veulent Au compAs,

TrAcer les cours de notre vie!

Il ne se fAut point ArrAter

Aux deux fAits Ambigus Que je viens de conter.

Ce Fils pAr trop chÈri, ni le bonhomme Eschyle, N'y font rien. Tout  
Aveugle et menteur Qu'est cet Art, Il peut frApper Au but une fois  
entre mille; Ce sont des effets du hAsArd.

VIII, 17 L'Ane et le Chien

Il se fAut entr'Aider, c'est lA loi de nAture: L'Ane un jour pourtAnt s'en  
moQuA:

Et ne sAis comme il y mAnQuA;

CAR il est bonne crÈAture.

Il AllAit pAr pAys AccompAgnÈ du Chien, GrAvement, sAns songer A  
rien,

Tous deux suivis d'un commun mAAtre.

Ce mAAtre s'endormit: l'Ane se mit A pAAtre: Il ÈtAit Alors dAns un  
prÈ,

Dont l'herbe ÈtAit fort A son grÈ.

Point de chArdons pourtAnt; il s'en pAssA pour l'heure: Il ne fAut pAs  
toujours Atre si dÈlicAt; Et fAute de servir ce plAt

RArement un festin demeure.

Notre BAudet s'en sut enfin

PAsser pour cette fois. Le Chien mourAnt de fAim Lui dit: Cher

compAgnon, bAisse-toi, je te prie; Je prendrAi mon dAnÈ dAns le pAnier Au pAin.

Point de rÈponse, mot; le Roussin d'ArcAdie CrAignit Qu'en perdAnt un moment,

Il ne perdAt un coup de dent.

Il fit longtemps lA sourde oreille:

Enfin il rÈpondit: Ami, je te conseille D'Attendre Que ton mAAtre Ait fini son sommeil; CAR il te donnerA sAns fAute A son rÈveil, TA portion AccoutumÈe.

Il ne sAurAit tArder beAucoup.

Sur ces entrefAites un Loup

Sort du bois, et s'en vient; Autre bAte AffAmÈe.

L'Ane Appelle Aussitôt le Chien A son secours.

Le Chien ne bouge, et dit: Ami, je te conseille De fuir, en AttendAnt Que ton mAAtre s'Èveille; Il ne sAurAit tArder; dÈtAle vite, et cours.

Que si ce Loup t'Atteint, cAsse-lui lA m,choire.

On t'A ferrÈ de neuf; et si tu me veux croire, Tu l'ÈtendrAs tout plAt. PendAnt ce beAu discours Seigneur Loup ÈtrAnglA le BAudet sAns remÈde.

Je conclus Qu'il fAut Qu'on s'entr'Aide.

VIII, 18 Le BAssA et le MArchAnd

Un MArchAnd Grec en certAine contrÈe

FAisAit trAfic. Un BAssA l'AppuyAit;

De Quoi le Grec en BAssA le pAyAit,

Non en MArchAnd: tAnt c'est chÈre denrÈe Qu'un protecteur. Celui-ci co'tAit tAnt, Que notre Grec s'AllAit pArtout plAignAnt.

Trois Autres Turcs d'un rAng moindre en puissAnce Lui vont offrir leur support en commun.

Eux trois voulAient moins de reconnAissAnce Qu'A ce MArchAnd il n'en co'tAit pour un.

Le Grec Ècoute: Avec eux il s'engAge;

Et le BAssA du tout est Averti:

MAME on lui dit Qu'il jouerA s'il est sAge, A ces gens-lA QuelQue mÈchAnt pArti,

Les prÈvenAnt, les chArgeAnt d'un messAge Pour MAhomet, droit en son pArAdis,

Et sAns tArder: Sinon ces gens unis

Le prÈviendront, bien certAin Qu'A lA ronde Il A des gens tout prAts pour le venger.

QuelQue poison l'envoierA protÈger

Les trAfiquAnts Qui sont en l'Autre monde.

Sur cet Avis le Turc se comporta

Comme AlexAndre; et plein de confiAnce

Chez le MArchAnd tout droit il s'en Alla; Se mit A tAble: on vit tAnt d'AssurAnce En ces discours et dAns tout son mAintien, Qu'on ne crut point Qu'il se dout,t de rien.

Ami, dit-il, je sAis Que tu me Quittes; MAME l'on veut Que j'en crAigne les suites; MAis je te crois un trop homme de bien: Tu n'As point l'Air d'un donneur de breuvAge.

Je n'en dis pAs lA-dessus dAvAntAge.

QuAnt A ces gens Qui pensent t'Appuyer, Ecoute-moi. SAns tAnt de DiAlogue,

Et de rAisons Qui pourrAient t'ennuyer, Je ne te veux conter Qu'un Apologue.

Il ÈtAit un Berger, son Chien, et son troupeAu.

QuelQu'un lui demAndA ce Qu'il prÈtendAit fAire D'un Dogue de Qui l'ordinAire

EtAit un pAin entier. Il fAllAit bien et beAu Donner cet AnimAl Au Seigneur du villAge.

Lui Berger pour plus de mÈnAge

AurAit deux ou trois m,tineAux,

Qui lui dÈpensAnt moins veillerAient Aux troupeAux Bien mieux Que cette bAte seule.

Il mAngeAit plus Que trois: mAis on ne disAit pAs Qu'il AvAit Aussi triple gueule

QuAnd les Loups livrAient des combAts.

Le Berger s'en dÈfAit: il prend trois chiens de tAille A lui dÈpenser moins, mAis A fuir lA bAtAille.

Le troupeAu s'en sentit, et tu te sentirAs Du choix de semblable cAnAille.

Si tu fAis bien, tu reviendrAs A moi.

Le Grec le crut. Ceci montre Aux Provinces Que, tout comptÈ mieux vAut en bonne foi S'AbAndonner A QuelQue puissAnt Roi,

Que s'Appuyer de plusieurs petits princes.

VIII, 19 L'AvAntAge de lA science

Entre deux Bourgeois d'une Ville

S'Èmut jAdis un diffÈrend.

L'un ÈtAit pAuvre, mAis hAbile,

L'Autre riche, mAis ignorAnt.

Celui-ci sur son concurrent

VoulAit emporter l'AvAntAge:

PrÈtendAit Que tout homme sAge

EtAit tenu de l'honorer.

C'ÈtAit tout homme sot; cAr pourQuoi rÈvÈrer Des biens dÈpourvus de mÈrite?



LA rAison m'en semble petite.

Mon Ami, disAit-il souvent

Au sAvAnt,

Vous vous croyez considÈrAble;

MAis, dites-moi, tenez-vous tAble?

Que sert A vos pAreils de lire incessAmment?

Ils sont toujours logÈs A lA troisiÈme chAmbre, VAtus Au mois de Juin comme Au mois de DÈcembre, AyAnt pour tout LAQuAis leur ombre seulement.

LA RÈpubliQue A bien AffAire

De gens Qui ne dÈpensent rien:

Je ne sAis d'homme nÈcessAire

Que celui dont le luxe ÈpAnd beAucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sAit: notre plAisir occupe L'ArtisAn, le vendeur, celui Qui fAit lA jupe, Et celle Qui lA porte, et vous, Qui dÈdiez A Messieurs les gens de FinAnce

De mÈchAnts livres bien pAyÈs.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort Qu'ils mÈritAient.

L'homme lettrÈ se tut, il AvAit trop A dire.

LA guerre le vengeA bien mieux Qu'une sAtire.

MARS dÈtruisit le lieu Que nos gens hAbitAient.

L'un et l'Autre QuittA sA Ville.

L'ignorAnt restA sAns Asile;

Il reÇut pArtout des mÈpris:

L'Autre reÇut pArtout QuelQue fAveur nouvelle: CelA dÈcidA leur Querelle.

Laissez dire les sots; le sAvoir A son prix.

VIII, 20 Jupiter et les Tonnerres

Jupiter voyAnt nos fAutes,

Dit un jour du hAut des Airs:

Remplissons de nouveAux hôtes

Les cAntons de l'Univers

HABitÈs pAr cette rAce

Qui m'importune et me lAsse.

VA-t'en, Mercure, Aux Enfers:

AmÉne-moi lA furie

LA plus cruelle des trois.

RAce Que j'Ai trop chÈrie,

Tu pÈrirAs cette fois.

Jupiter ne tArdA guÉre

A modÈrer son trAnsport.

O vous Rois Qu'il voulut fAire

Arbitres de notre sort,

Laissez entre lA colÉre

Et l'orAge Qui lA suit

L'intervAlle d'une nuit.

Le Dieu dont l'Aile est lÈgÈre,

Et lA lAngue A des douceurs,

AllA voir les noires Soeurs.

A Tisiphone et MÈgÈre

Il prÈfÈrA, ce dit-on,  
L'impitoyAble AlecTon.  
Ce choix lA rendit si fiÈre,  
Qu'elle jurA pAr Pluton  
Que toute l'engeAnce humAine  
SerAit bientôt du domAine  
Des dÈitÈs de lA-bAs.  
Jupiter n'ApprouvA pAs  
Le serment de l'EumÈnide.  
Il lA renvoie, et pourtAnt  
Il lAnce un foudre A l'instAnt  
Sur certAin peuple perfide.  
Le tonnerre AyAnt pour guide  
Le pÈre mAme de ceux  
Qu'il menAçAit de ses feux,  
Se contentA de leur crAinte;  
Il n'embrAsA Que l'enceinte  
D'un dÈsert inhAbitÈ.  
Tout pÈre frAppe A côtÈ.  
Qu'ArrivA-t-il? Notre engeAnce  
Prit pied sur cette indulgence.  
Tout l'Olympe s'en plAignit:  
Et l'Assembleur de nuAges  
JurA le Styx, et promit

De former d'Autres orAges;  
Ils serAient s°rs. On sourit:  
On lui dit Qu'il ÈtAit pÉre,  
Et Qu'il lAiss,t pour le mieux  
A QuelQu'un des Autres Dieux  
D'Autres tonnerres A fAire.  
VulcAn entreprit l'AffAire.  
Ce Dieu remplit ses fourneAux  
De deux sortes de cArreAux.  
L'un jAmAis ne se fourvoie,  
Et c'est celui Que toujours  
L'Olympe en corps nous envoie.  
L'Autre s'ÈcArte en son cours;  
Ce n'est Qu'Aux monts Qu'il en co°te;  
Bien souvent mAme il se perd,  
Et ce dernier en sA route  
Nous vient du seul Jupiter.

#### VIII, 21 Le FAucon et le ChApon

Une trAAtesse voix bien souvent vous Appelle; Ne vous pressez donc  
nullement:

Ce n'ÈtAit pAs un sot, non, non, et croyez-m'en, Que le Chien de JeAn  
de Nivelles.

Un citoyen du MAns, ChApon de son mÈtier EtAit sommÈ de  
compArAatre

PAr-devAnt les lAres du mAatre,

Au pied d'un tribunAl Que nous nommons foyer.

Tous les gens lui criAient pour dÈguiser lA chose, Petit, petit, petit: mAis, loin de s'y fier, Le NormAnd et demi lAissAit les gens crier: Serviteur, disAit-il, votre App,t est grossier; On ne m'y tient pAs; et pour cAuse.

CependAnt un FAucon sur sA perche voyAit Notre MAnceAu Qui s'enfuyAit.

Les ChApons ont en nous fort peu de confiAnce, Soit instinct, soit expÈrience.

Celui-ci Qui ne fut Qu'Avec peine AttrApÈ, DevAit le lendemAin Atre d'un grAnd soupÈ, Fort A l'Aise, en un plAt, honneur dont lA volAille Se serAit pAssÈe AisÈment.

L'OiseAu chAsseur lui dit: Ton peu d'entendement Me rend tout ÈtonnÈ. Vous n'Ates Que rAcAille, Gens grossiers, sAns esprit, A Qui l'on n'Apprend rien.

Pour moi, je sAis chAsser, et revenir Au mAAtre.

Le vois-tu pAs A lA fenAtre?

Il t'Attend: es-tu sourd? - Je n'entends Que trop bien, RepArtit le ChApon; mAis Que me veut-il dire, Et ce beAu Cuisinier ArmÈ d'un grAnd couteAu?

ReviendrAis-tu pour cet AppeAu:

LAisse-moi fuir, cesse de rire

De l'indocilitÈ Qui me fAit envoler,

LorsQue d'un ton si doux on s'en vient m'Appeler.

Si tu voyAis mettre A lA broche

Tous les jours AutAnt de FAucons

Que j'y vois mettre de ChApons,

Tu ne me ferAis pAs un semblAble reproche.

VIII, 22 Le ChAt et le RAt

QuAtre AnimAux divers, le ChAt grippe-fromAge, Triste-oiseAu le Hibou, Ronge-mAille le RAt, DAME Belette Au long corsAge,

Toutes gens d'esprit scÈlÈrAt,

HAntAient le tronc pourri d'un pin vieux et sAuvAge.

TAnt y furent, Qu'un soir A l'entour de ce pin L'homme tendit ses rets.  
Le ChAt de grAnd mAtin Sort pour Aller chercher sA proie.

Les derniers trAits de l'ombre empAchent Qu'il ne voie Le filet; il y  
tombe, en dAnger de mourir; Et mon ChAt de crier, et le RAT  
d'Accourir, L'un plein de dÈsespoir, et l'Autre plein de joie.

Il voyAit dAns les lAcs son mortel ennemi.

Le pAuvre ChAt dit: Cher Ami,

Les mArQues de tA bienveillAnce

Sont communes en mon endroit:

Viens m'Aider A sortir du piÈge oA l'ignorAnce M'A fAit tomber. C'est  
A bon droit

Que, seul entre les tiens pAr Amour singuliÈre Je t'Ai toujours choyÈ,  
t'AimAnt comme mes yeux.

Je n'en Ai point regret, et j'en rends gr,ce Aux Dieux.

J'AllAis leur fAire mA priÈre;

Comme tout dÈvot ChAt en use les mAtins, Ce rÈseAu me retient: mA  
vie est en tes mAins; Viens dissoudre ces noeuds. - Et Quelle  
rÈcompense En AurAi-je? reprit le RAT.

- Je jure Èternelle AlliAnce

Avec toi, repArtit le ChAt.

Dispose de mA griffe, et sois en AssurAnce: Envers et contre tous je te  
protÈgerAi, Et lA Belette mAngerAi

Avec l'Èpoux de lA Chouette.

Ils t'en veulent tous deux. Le RAT dit: Idiot!

Moi ton libÈrAteur? Je ne suis pAs si sot.

Puis il s'en vA vers sA retrAite.

LA Belette ÈtAit prÉs du trou.

Le RAt grimpe plus hAut; il y voit le Hibou: DAngers de toutes pArts;  
le plus pressAnt l'emporte.

Ronge-mAille retourne Au ChAt, et fAit en sorte Qu'il dÈtAche un  
chAAnon, puis un Autre, et puis tAnt Qu'il dÈgAge enfin l'hypocrite.

L'homme pArAAit en cet instAnt.

Les nouveAux AlliÈs prennent tous deux la fuite.

A QuelQue temps de lA, notre ChAt vit de loin Son RAt Qui se tenAit  
A l'erte et sur ses gArdes.

Ah! mon frÉre, dit-il, viens m'embrAsser; ton soin Me fAit injure; tu  
regArdes

Comme ennemi ton AlliÈ.

Penses-tu Que j'Aie oubliÈ

Qu'AprÈs Dieu je te dois la vie?

- Et moi, reprit le RAt, penses-tu Que j'oublie Ton nAturel? Aucun  
trAitÈ

Peut-il forcer un ChAt A la reconnAissance?

S'Assure-t-on sur l'AlliAance

Qu'A fAite la nÈcessitÈ?

VIII, 23 Le Torrent et la RiviÈre

Avec grAnd bruit et grAnd frAcAs

Un Torrent tombAit des montAgnes:

Tout fuyAit devAnt lui; l'horreur suivAit ses pAs; Il fAisAit trembler les  
cAmpAgnes.

Nul voyAgeur n'osAit pAsser

Une bArriÈre si puissAnte:

Un seul vit des voleurs, et se sentAnt presser, Il mit entre eux et lui  
cette onde menAÇAnte.

Ce n'ÉtAit Que menAce, et bruit, sAns profondeur; Notre homme enfin  
n'eut Que lA peur.

Ce succÈs lui donnAnt courAge,

Et les mAmes voleurs le poursuivAnt toujours, Il rencontrA sur son  
pAssAge

Une RiviÈre dont le cours

ImAge d'un sommeil doux, pAisible et trAnQuille Lui fit croire d'Abord  
ce trAjet fort fAcile.

Point de bords escarpÈs, un sAble pur et net.

Il entre, et son chevAl le met

A couvert des voleurs, mAis non de l'onde noire: Tous deux Au Styx  
AllÈrent boire;

Tous deux, A nAger mAlheureux,

AllÈrent trAverser Au sÈjour tÈnÈbreux, Bien d'Autres fleuves Que les  
nôtres.

Les gens sAns bruit sont dAngereux:

Il n'en est pAs Ainsi des Autres.

VIII, 24 L'EducAtion

LAridon et CÈsAr, frÈres dont l'origine VenAit de chiens fAmeux,  
beAux, bien fAits et hArdis, A deux mAAtres divers Èchus Au temps  
jAdis, HAntAient, l'un les forAts, et l'Autre lA cuisine.

Ils AvAient eu d'Abord chAcun un Autre nom; MAis lA diverse  
nourriture

FortifiAnt en l'un cette heureuse nAture, En l'Autre l'AltÈrAnt, un  
certAin mArmiton NommA celui-ci LAridon:

Son frÈre, AyAnt couru mAinte hAute Aventure, Mis mAint Cerf Aux  
Abois, mAint SAnglier AbAttu, Fut le premier CÈsAr Que lA gent  
chienne Ait eu.

On eut soin d'empAcher Qu'une indigne mAAtresse Ne fit en ses  
enfAnts dÈgÈnÈrer son sAng: LAridon nÈgligÈ tÈmoignAit sA



tendresse A l'objet le premier pAssAnt.

Il peuplA tout de son engeAnce:

Tournebroches pAr lui rendus communs en FrAnce Y font un corps A  
pArt, gens fuyAnts les hAsArds, Peuple Antipode des CÈsArs.

On ne suit pAs toujours ses AÔeux ni son pÉre: Le peu de soin, le  
temps, tout fAit Qu'on dÈgÈnÈre: FAute de cultiver lA nAture et ses  
dons, O combien de CÈsArs deviendront LAridons!

VIII, 25 Les deux Chiens et l'Ane mort

Les vertus devrAient Atre soeurs,

Ainsi Que les vices sont frÉres:

DÈs Que l'un de ceux-ci s'empAre de nos coeurs, Tous viennent A lA  
file, il ne s'en mAnQue guÉres: J'entends de ceux Qui n'ÈtAnt pAs  
contrAires Peuvent loger sous mAme toit.

A l'ÈgArD des vertus, rArement on les voit Toutes en un sujet  
Èminemment plAcÈes

Se tenir pAr lA mAin sAns Atre dispersÈes.

L'un est vAillAnt, mAis prompt; l'Autre est prudent, mAis froid.

PArmi les AnimAux le Chien se piQue d'Atre Soigneux et fidÉle A son  
mAAtre;

MAis il est sot, il est gourmAnd:

TÈmoin ces deux m,tins Qui dAns l'Èloignement Virent un Ane mort  
Qui flottAit sur les ondes.

Le vent de plus en plus l'ÈloignAit de nos Chiens.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs Que les miens.

Porte un peu tes regArds sur ces plAines profondes.

J'y crois voir QuelQue chose. Est-ce un Boeuf, un ChevAl?

- HÈ Qu'importe Quel AnimAl?

Dit l'un de ces m,tins; voilA toujours curÈe.

Le point est de l'Avoir; cAr le trAJet est grAnd; Et de plus il nous fAut nAger contre le vent.

Buvons toute cette eAu; notre gorge AltÈrÈe En viendrA bien A bout: ce corps demeurerA Bientôt A sec, et ce serA

Provision pour lA semAine.

VoilA mes Chiens A boire; ils perdirent l'hAleine, Et puis lA vie; ils firent tAnt

Qu'on les vit crever A l'instAnt.

L'homme est Ainsi b,ti: QuAnd un sujet l'enflAmme L'impossibilitÈ dispArAAt A son ,me.

Combien fAit-il de vœux, combien perd-il de pAs?

S'outrAnt pour AcQuÈrir des biens ou de lA gloire?

Si j'ArrondissAis mes ÈtAts!

Si je pouvAis remplir mes coffres de ducAts!

Si j'ApprenAis l'hÈbreu, les sciences, l'histoire!

Tout celA, c'est lA mer A boire;

MAis rien A l'homme ne suffit:

Pour fournir Aux projets Que forme un seul esprit Il fAudrAit QuAtre corps; encor loin d'y suffire A mi-chemin je crois Que tous demeurerAient: QuAtre MATHusAlems bout A bout ne pourrAient Mettre A fin ce Qu'un seul dÈsire.

VIII, 26 DÈmocrite et les AbdÈritAins

Que j'Ai toujours hAÔ les pensers du vulgAire!

Qu'il me semble profAne, injuste, et tÈmÈrAire; MettAnt de fAux milieux entre lA chose et lui, Et mesurAnt pAr soi ce Qu'il voit en Autrui!

Le mAAtre d'Epicure en fit l'ApprentissAge.

Son pAys le crut fou: Petits esprits! mAis Quoi?

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.

L'erreur alla si loin qu'Abdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita,

Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant, Perd l'esprit: la lecture ag,te Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite: Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe il y joint les Atomes, Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes; Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas, Il connaît l'univers et ne se connaît pas.

Un temps fut qu'il savait Accorder les débats; Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel; sa folie est extrême.

Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens: Cependant il partit: Et voyez, je vous prie, Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause;

Hippocrate arriva dans le temps

Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens Cherchait dans l'homme et dans la bête

Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.

Sous un ombrage épais, Assis près d'un ruisseau, Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume, Et ne vit presque

pAs son Ami s'AvAncer, AttAchÈ selon sA coutume.

Leur compliment fut court, Ainsi Qu'on peut penser.

Le sAge est mÈnAger du temps et des pAroles.

AyAnt donc mis A pArt les entretiens frivoles, Et beAucoup rAisonnÈ  
sur l'homme et sur l'esprit, Ils tombÈrent sur lA morAle.

Il n'est pAs besoin Que j'ÈtAle

Tout ce Que l'un et l'Autre dit.

Le rÈcit prÈcÈdent suffit

Pour montrer Que le peuple est juge rÈcusAble.

En Quel sens est donc vÈritAble

Ce Que j'Ai lu dAns certAin lieu,

Que sA voix est lA voix de Dieu?

VIII, 27 Le Loup et le Chasseur

Fureur d'Accumuler, monstre de Qui les yeux RegArdent comme un  
point tous les bienFAits des Dieux, Te combAttrAi-je en vAin sAns  
cesse en cet ouvrAge?

Quel temps demAndes-tu pour suivre mes leÇons?

L'homme, sourd A mA voix comme A celle du sAge, Ne dirA-t-il  
jAmAis: C'est Assez, jouissons?

- H,te-toi, mon Ami, tu n'As pAs tAnt A vivre.

Je te rebAts ce mot, cAr il vAut tout un livre: Jouis. - Je le ferAi. -  
MAis QuAnd donc? - DÈs demAin.

- Eh! mon Ami, lA mort te peut prendre en chemin.

Jouis dÈs Aujourd'hui: redoute un sort semblAble A celui du Chasseur  
et du Loup de mA fAble.

Le premier de son Arc AvAit mis bAs un dAim.

Un FAon de Biche pAsse, et le voilA soudAin CompAgnon du dÈfunt;  
tous deux gisent sur l'herbe.

LA proie ÈtAit honnAte; un DAim Avec un FAon, Tout modeste  
ChAsseur en e't ÈtÈ content: CependAnt un SAnglier, monstre Ènorme  
et superbe, Tente encor notre Archer, friAnd de tels morceAux.

Autre hAbitAnt du Styx: lA PArQue et ses ciseAux Avec peine y  
mordAient; lA DÈesse infernAle Reprit A plusieurs fois l'heure Au  
monstre fAtAle.

De lA force du coup pourtAnt il s'AbAttit.

C'ÈtAit Assez de biens; mAis Quoi? rien ne remplit Les vAstes AppÈtits  
d'un fAiseur de conQuAtes.

DAns le temps Que le Porc revient A soi, l'Archer Voit le long d'un  
sillon une perdrix mArcher, SurcroAt chÈtif Aux Autres tAtes.

De son Arc toutefois il bAnde les ressorts.

Le sAnglier, rAppelAnt les restes de sA vie, Vient A lui, le dÈcoud,  
meurt vengÈ sur son corps; Et lA perdrix le remercie.

Cette pArt du rÈcit s'Adresse Au convoiteux: L'AvAre AurA pour lui le  
reste de l'exemple.

Un Loup vit, en pAssAnt, ce spectAcle piteux.

O fortune, dit-il, je te promets un temple.

QuAtre corps Ètendus! Que de biens! mAis pourtAnt Il fAut les  
mÈnAger, ces rencontres sont rAres.

(Ainsi s'excusent les AvAres.)

J'en AurAi, dit le Loup, pour un mois, pour AutAnt.

Un, deux, trois, QuAtre corps, ce sont QuAtre semAines, Si je sAis  
compter, toutes pleines.

CommenÇons dAns deux jours; et mAngeons cependAnt lA corde de  
cet Arc; il fAut Que l'on l'Ait fAite De vrAi boyAu; l'odeur me le  
tÈmoigne Assez.

En disAnt ces mots, il se jette

Sur l'Arc Qui se dÈtend, et fAit de lA sAgette Un nouveAu mort, mon  
Loup A les boyAux percÈs.

Je reviens A mon texte. Il fAut Que l'on jouisse; TÈmoin ces deux  
gloutons punis d'un sort commun; LA convoitise perdit l'un;

L'Autre pÈrit pAr l'AvArice.

IX,1 Le DÈpositAire infidÉle

Gr,ce Aux Filles de MÈmoire,

J'Ai chAntÈ des AnimAux;

Peut-Atre d'Autres HÈros

M'AurAient AcQuis moins de gloire.

Le Loup en lAngue des Dieux

PARle Au Chien dAns mes ouvRages;

Les BAtes A Qui mieux mieux

Y font divers personnAges;

Les uns fous, les Autres sAges,

De telle sorte pourtAnt

Que les fous vont l'emportAnt;

LA mesure en est plus pleine.

Je mets Aussi sur lA ScÉne

Des Trompeurs, des ScÈlÈrAts,

Des TyrAns et des IngrAts,

MAinte imprudence pÈcore,

Force Sots, force FlAtteurs;

Je pourrAis y joindre encore

Des lÈgions de menteurs:

Tout homme ment, dit le SAge.

S'il n'y mettAit seulement

Que les gens du bAs ÈtAge,  
On pourrAit Aucunement  
Souffrir ce dÈfAut Aux hommes;  
MAis Que tous tAnt Que nous sommes  
Nous mentions, grAnd et petit,  
Si QuelQue Autre l'AvAit dit,  
Je soutiendrAis le contrAire;  
Et mAme Qui mentirAit  
Comme Esope et comme HomÈre,  
Un vrAi menteur ne serAit.  
Le doux chArme de mAint songe  
PAR leur bel Art inventÈ,  
Sous les hAbits du mensonge  
Nous offre lA vÈritÈ.  
L'un et l'Autre A fAit un livre  
Que je tiens digne de vivre  
SAns fin, et plus, s'il se peut:  
Comme eux ne ment pAs Qui veut.  
MAis mentir comme sut fAire  
Un certAin DÈpositAire,  
PAYÈ pAr son propre mot,  
Est d'un mÈchAnt et d'un sot.  
Voici le fAit. Un trAfiQuAnt de Perse,  
Chez son voisin, s'en AllAnt en commerce, Mit en dÈpôt un cent de fer  
un jour.

Mon fer, dit-il, QuAnd il fut de retour.

- Votre fer? Il n'est plus. J'Ai regret de vous dire Qu'un RAte l'A mangÉ tout entier.

J'en Ai grondÉ mes gens: mAis Qu'y fAire? un Grenier A toujours QuelQue trou. Le trAfiQuAnt Admire Un tel prodige, et feint de le croire pourAnt.

Au bout de QuelQues jours, il dÉtourne l'enfAnt Du perfide voisin; puis A souper convie Le pÈre Qui s'excuse, et lui dit en pleurant: Dispensez-moi, je vous supplie:

Tous plAisirs pour moi sont perdus.

J'AimAis un fils plus Que mA vie;

Je n'Ai Que lui; Que dis-je? hÈlAs! je ne l'Ai plus.

On me l'A dÈrobÉ. PlAignez mon infortune.

Le MArchAnd repArtit: Hier Au soir sur lA brune Un chAt-huAnt s'en vint votre fils enlever.

Vers un vieux b,timent je le lui vis porter.

Le pÈre dit: Comment voulez-vous Que je croie Qu'un hibou p't jAmAis emporter cette proie?

Mon fils en un besoin e't pris le ChAt-huAnt.

- Je ne vous dirAi point, reprit l'Autre, comment; MAis enfin je l'Ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je, Et ne vois rien Qui vous oblige

D'en douter un moment AprÈs ce Que je dis.

FAut-il Que vous trouviez ÈtrAnge

Que les ChAts-huAnts d'un pAys

OA le QuintAl de fer pAr un seul RAte se mangE, EnlÉvent un gArÇon pesAnt un demi-cent?

L'Autre vit oA tendAit cette feinte Aventure: Il rendit le fer Au MArchAnd,

Qui lui rendit sA gÈniture.



MAME dispute Avint entre deux voyAgeurs.

L'un d'eux ÈtAit de ces conteurs

Qui n'ont jAmAis rien vu Qu'Avec un microscope.

Tout est GÈAnt chez eux. Ecoutez-les, l'Europe, Comme l'AfriQue AurA des monstres A foison.

Celui-ci se croyAit l'hyperbole permise.

J'Ai vu, dit-il, un chou plus grAnd Qu'une mAison.

- Et moi, dit l'Autre, un pot Aussi grAnd Qu'une Eglise.

Le premier se moQuAnt, l'Autre reprit: Tout doux; On le fit pour cuire vos choux.

L'homme Au pot fut plAisAnt; l'homme Au fer fut hAble.

QuAnd l'Absurde est outrÈ, l'on lui fAit trop d'honneur De vouloir pAr rAison combAttre son erreur; EnchÈrir est plus court, sAns s'ÈchAuffer lA bile.

IX,2 Les deux Pigeons

Deux Pigeons s'AimAient d'Amour tendre.

L'un d'eux s'ennuyAnt Au logis

Fut Assez fou pour entreprendre

Un voyAge en lointAin pAys.

L'Autre lui dit: Qu'Allez-vous fAire?

Voulez-vous Quitter votre frÉre?

L'Absence est le plus grAnd des mAux:

Non pAs pour vous, cruel. Au moins, Que les trAvAux, Les dAngers, les soins du voyAge,

ChAngent un peu votre courAge.

Encor si lA sAison s'AvAnÇAit dAvAntAge!

Attendez les zÈphyrs. Qui vous presse? Un corbeAu Tout A l'heure

AnnonÇAit mAlheur A QuelQue oiseAu.

Je ne songerAi plus Que rencontre funeste, Que FAucons, Que rÈseAux. HÈlAs, dirAi-je, il pleut: Mon frÈre A-t-il tout ce Qu'il veut,

Bon soupÈ, bon gAte, et le reste?

Ce discours ÈbrAnlA le coeur

De notre imprudent voyAgeur;

MAis le dÈsir de voir et l'humeur inQuiÈte L'emportÉrent enfin. Il dit: Ne pleurez point: Trois jours Au plus rendront mon ,me sAtisfAite; Je reviendrAi dAns peu conter de point en point Mes Aventures A mon frÈre.

Je le dÈsennuierAi: QuiconQue ne voit guÈre N'A guÈre A dire Aussi. Mon voyAge dÈpeint Vous serA d'un plAisir extrAme.

Je dirAi: J'ÈtAis lA; telle chose m'Avint; Vous y croirez Atre vous-mAme.

A ces mots en pleurAnt ils se dirent Adieu.

Le voyAgeur s'Èloigne; et voilA Qu'un nuAge L'oblige de chercher retrAite en QuelQue lieu.

Un seul Arbre s'offrit, tel encor Que l'orAge MAltrAitA le Pigeon en dÈpit du feuillAge.

L'Air devenu serein, il pArt tout morfondu, SÈche du mieux Qu'il peut son corps chArgÈ de pluie, DAns un chAmp A l'ÈcArt voit du blÈ rÈpAndu, Voit un pigeon AuprÈs; celA lui donne envie: Il y vole, il est pris: ce blÈ couvrAit d'un lAs, Les menteurs et trAAtres AppAs.

Le lAs ÈtAit usÈ! si bien Que de son Aile, De ses pieds, de son bec, l'oiseAu le rompt enfin.

QuelQue plume y pÈrit; et le pis du destin Fut Qu'un certAin VAutour A lA serre cruelle Vit notre mAlheureux, Qui, trAAAnAnt lA ficelle Et les morceAux du lAs Qui l'AvAit AttrApÈ, SemblAit un forÇAt ÈchAppÈ.

Le vAutour s'en AllAit le lier, QuAnd des nues Fond A son tour un Aigle Aux Ailes Ètendues.

Le Pigeon profitA du conflit des voleurs, S'envolA, s'AbAttit AuprÈs

d'une mAsure, Crut, pour ce coup, Que ses mAlheurs

FinirAient pAr cette Aventure;

MAis un fripon d'enfAnt, cet ,ge est sAns pitiÈ, Prit sA fronde et, du coup, tuA plus d'A moitiÈ

LA volAtile mAlheureuse,

Qui, mAudissAnt sA curiositÈ,

TrAAAnAnt l'Aile et tirAnt le piÈ,

Demi-morte et demi-boiteuse,

Droit Au logis s'en retournA.

Que bien, Que mAl, elle ArrivA

SAns Autre Aventure f,cheuse.

VoilA nos gens rejoints; et je lAisse A juger De combien de plAisirs ils pAyÈrent leurs peines.

AmAnts, heureux AmAnts, voulez-vous voyAger?

Que ce soit Aux rives prochAines;

Soyez-vous l'un A l'Autre un monde toujours beAu, Toujours divers, toujours nouveAu;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste; J'Ai QuelQuefois AimÈ! je n'AurAis pAs Alors Contre le Louvre et ses trÈsors,

Contre le firmAment et sA vo'te cÈleste, ChAngÈ les bois, chAngÈ les lieux

HonorÈs pAr les pAs, ÈclAirÈs pAr les yeux De l'AimAble et jeune BergÈre

Pour Qui, sous le fils de CythÈre,

Je servis, engAgÈ pAr mes premiers serments.

HÈlAs! QuAnd reviendront de semblAbles moments?

FAut-il Que tAnt d'objets si doux et si chArmAnts Me lAissent vivre Au grÈ de mon ,me inQuiÈte?

Ah! si mon coeur osAit encor se renflAmmer!

Ne sentirAi-je plus de chArme Qui m'ArrAte?

Ai-je pAssÈ le temps d'Aimer?

IX,3 Le Singe et le LÈopArd

Le Singe Avec le LÈopArd

GAGnAient de l'Argent A lA foire:

Ils AffichAient chAcun A pArt.

L'un d'eux disAit: Messieurs, mon mÈrite et mA gloire Sont connus en bon lieu; le Roi m'A voulu voir; Et, si je meurs, il veut Avoir

Un mAnchon de mA peAu; tAnt elle est bigArrÈe, Pleine de tAches, mArQuetÈe,

Et vergetÈe, et mouchetÈe.

LA bigArrure plAAt; pArtAnt chAcun le vit.

MAis ce fut bientôt fAit, bientôt chAcun sortit.

Le Singe de sA pArt disAit: Venez de gr,ce, Venez, Messieurs. Je fAis cent tours de pAsse-pAsse.

Cette diversitÈ dont on vous pArle tAnt, Mon voisin LÈopArd l'A sur soi seulement; Moi, je l'Ai dAns l'esprit: votre serviteur Gille, Cousin et gendre de BertrAnd,

Singe du PApe en son vivAnt,

Tout frAAchement en cette ville

Arrive en trois bAteAux exprÈs pour vous pArler; CAR il pArle, on l'entend; il sAit dAnser, bAller, FAire des tours de toute sorte,

PAsser en des cerceAux; et le tout pour six blAncs!

Non, Messieurs, pour un sou; si vous n'Ates contents, Nous rendrons A chAcun son Argent A lA porte.

Le Singe AvAit rAison: ce n'est pAs sur l'hAbit Que lA diversitÈ me plAAt, c'est dAns l'esprit: L'une fournit toujours des choses AgrÈAbles;

L'Autre en moins d'un moment l'asse les regArdAnts.

Oh! Que de grAnds seigneurs, Au LÈopArd semblABles, N'ont Que l'hABit pour tous tAlents!

IX,4 Le GlAnd et lA Citrouille

Dieu fAit bien ce Qu'il fAit. SAns en chercher lA preuve En tout cet Univers, et l'Aller pArcourAnt, DAns les Citrouilles je lA treuve.

Un villAgeois considÈrAnt,

Combien ce fruit est gros et sA tige menue: A Quoi songeAit-il, dit-il, l'Auteur de tout cela?

Il A bien mAl plAcÈ cette Citrouille-lA!

HÈ pArbleu! Je l'AurAis pendue

A l'un des chAnes Que voilA.

C'e't ÈtÈ justement l'AffAire;

Tel fruit, tel Arbre, pour bien fAire.

C'est dommAge, GAro, Que tu n'es point entrÈ

Au conseil de celui Que prAche ton CurÈ: Tout en e't ÈtÈ mieux; cAr pourQuoi, pAr exemple, Le GlAnd, Qui n'est pAs gros comme mon petit doigt, Ne pend-il pAs en cet endroit?

Dieu s'est mÈpris: plus je contemple

Ces fruits Ainsi plAcÈs, plus il semble A GAro Que l'on A fAit un QuiproQuo.

Cette rÈflexion embArrAssAnt notre homme: On ne dort point, dit-il, QuAnd on A tAnt d'esprit.

Sous un chAne Aussitôt il vA prendre son somme.

Un glAnd tombe: le nez du dormeur en p,tit.

Il s'Èveille; et portAnt lA mAin sur son visAge, Il trouve encor le GlAnd pris Au poil du menton.

Son nez meurtri le force A chAnger de lAngAge; Oh, oh, dit-il, je

sAigne! et Que serAit-ce donc S'il f't tombÈ de l'Arbre une mAsse plus lourde, Et Que ce GlAnd e't ÈtÈ gourde?

Dieu ne l'A pAs voulu: sAns doute il eut rAison; J'en vois bien A prÈsent lA cAuse.

En louAnt Dieu de toute chose,

GAro retourne A lA mAison.

IX,5 L'Ecolier, le PÈdAnt, et le MAAtre d'un jArdin CertAin enfAnt Qui sentAit son CollÈge, Doublement sot et doublement fripon

PAR le jeune ,ge, et pAR le privilÈge

Qu'ont les PÈdAnts de g,ter lA rAison,

Chez un voisin dÈrobAit, ce dit-on,

Et fleurs et fruits. Ce voisin, en Automne, Des plus beAux dons Que nous offre Pomone AvAit lA fleur, les Autres le rebut.

ChAQue sAison ApportAit son tribut:

CAr Au Printemps il jouissAit encore

Des plus beAux dons Que nous prÈsente Flore.

Un jour dAns son jArdin il vit notre Ecolier Qui grimpAnt sAns ÈgArd sur un Arbre fruitier, G,tAit jusQu'Aux boutons, douce et frAle espÈrAnce, AvAnt-coueurs des biens Que promet l'AbondAnce.

MAme il ÈbrAnchAit l'Arbre, et fit tAnt A lA fin Que le possesseur du jArdin

EnvoyA fAire plAinte Au mAAtre de lA ClASSE.

Celui-ci vint suivi d'un cortÈge d'enfAnts.

VoilA le verger plein de gens

Pires Que le premier. Le PÈdAnt, de sA gr,ce, Accrut le mA l en AmenAnt

Cette jeunesse mA l instruite:

Le tout, A ce Qu'il dit, pour fAire un ch,timent Qui p't servir

d'exemple, et dont toute sa suite se souvAnt A jAmAis comme d'une leÇon.

LA-dessus il citA Virgile et CicÈron,

Avec force trAits de science.

Son discours durA tAnt Que lA mAudite engeAnce Eut le temps de g,ter en cent lieux le jArdin.

Je hAis les piÉces d'ÈloQuence

Hors de leur plAce, et Qui n'ont point de fin, Et ne sAis bAte Au monde pire

Que l'Ecolier, si ce n'est le PÈdAnt.

Le meilleur de ces deux pour voisin, A vrAi dire, Ne me plAirAit Aucunement.

IX,6 Le StAtuAire et lA StAtue de Jupiter Un bloc de mArbre ÈtAit si beAu

Qu'un StAtuAire en fit l'emplette.

Qu'en ferA, dit-il, mon ciseAu?

SerA-t-il Dieu, tAble ou cuvette?

Il serA Dieu: mAme je veux

Qu'il Ait en sa mAin un tonnerre.

Tremblez, humAins. FAites des vœux;

Voilà le mAAtre de lA terre.

L'ArtisAn exprimA si bien

Le cArActÈre de l'Idole,

Qu'on trouvA Qu'il ne mAnQuAit rien

A Jupiter Que lA pArole.

MAME l'on dit Que l'ouvrier

Eut A peine AchevÈ l'imAge,

Qu'on le vit frÈmir le premier,  
Et redouter son propre ouvrAge.  
A la faiblesse du sculpteur  
Le PoÈte Autrefois n'en dut guÈre,  
Des dieux dont il fut l'inventeur  
CrAignAnt la hAine et la colÈre.  
Il ÈtAit enfAnt en ceci:  
Les enfAnts n'ont l',me occupÈe  
Que du continuel souci  
Qu'on ne f,che point leur poupÈe.  
Le coeur suit AisÈment l'esprit:  
De cette source est descendue  
L'erreur pAôenne, Qui se vit  
Chez tAnt de peuples rÈpAndue.  
Ils embrAssAient violemment  
Les intÈrAts de leur chimÈre.  
PygmAlion devint AmAnt  
De la VÈnus dont il fut pÈre.  
ChAcun tourne en rÈAlitÈs,  
AutAnt Qu'il peut, ses propres songes:  
L'homme est de glAce Aux vÈritÈs;  
Il est de feu pour les mensonges.  
IX,7 LA Souris mÈtAmorphosÈe en fille  
Une Souris tombA du bec d'un ChAt-HuAnt: Je ne l'eusse pas  
rAmAssÈe;



MAis un BrAmin le fit; je le crois AisÈment: ChAQue pAys A sA pensÈe.

LA Souris ÈtAit fort froissÈe:

De cette sorte de prochAin

Nous nous soucions peu: mAis le peuple brAmin Le trAite en frÈre; ils ont en tAte

Que notre ,me Au sortir d'un Roi,

Entre dAns un ciron, ou dAns telle Autre bAte Qu'il plAAt Au Sort.  
C'est lA l'un des points de leur loi.

PythAgore chez eux A puisÈ ce mystÈre.

Sur un tel fondement le BrAmin crut bien fAire De prier un Sorcier  
Qu'il loge,t lA Souris DAns un corps Qu'elle e't eu pour hôte Au temps  
jAdis.

Le sorcier en fit une fille

De l',ge de Quinze Ans, et telle, et si gentille, Que le fils de PriAm pour  
elle AurAit tentÈ

Plus encor Qu'il ne fit pour lA grecQue beAutÈ.

Le BrAmin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit A cet objet si doux:

Vous n'Avez Qu'A choisir; cAr chAcun est jAloux De l'honneur d'Atre  
votre Èpoux.

- En ce cAs je donne, dit-elle,

MA voix Au plus puissAnt de tous.

- Soleil, s'ÈcriA lors le BrAmin A genoux, C'est toi Qui serAs notre  
gendre.

- Non, dit-il, ce nuAge ÈpAis

Est plus puissAnt Que moi, puisQu'il cAche mes trAits; Je vous  
conseille de le prendre.

- Et bien, dit le BrAmin Au nuAge volAnt, Es-tu nÈ pour mA fille? -  
HÈlAs non; cAr le vent Me chAsse A son plAisir de contrÈe en contrÈe;  
Je n'entreprendrAi point sur les droits de BorÈe.

Le BrAmin f,chÈ s'ÈcriA:

O vent donc, puisQue vent y A,

Viens dAns les brAs de notre belle.

Il AccourAit: un mont en chemin l'ArrAtA.

L'Èteuf pAssAnt A celui-lA,

Il le renvoie, et dit: J'AurAis une Querelle Avec le RAt; et l'offenser

Ce serAit Atre fou, lui Qui peut me percer.

Au mot de RAt, lA DAmoiselle

Ouvrit l'oreille; il fut l'Èpoux.

Un RAt! un RAt; c'est de ces coups

Qu'Amour fAit, tÈmoin telle et telle:

MAis ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette FABLE Prouve Assez bien  
ce point: mAis A lA voir de prÈs, QuelQue peu de sophisme entre  
pArmi ses trAits: CAR Quel Èpoux n'est point Au Soleil prÈfÈrAble En  
s'y prenAnt Ainsi? DirAi-je Qu'un gÈAnt Est moins fort Qu'une puce?  
elle le mord pourAnt.

Le RAt devAit Aussi renvoyer, pour bien fAire, lA belle Au chAt, le  
chAt Au chien,

Le chien Au loup. PAR le moyen

De cet Argument circulAire,

PilpAy jusQu'AU Soleil e't enfin remontÈ; Le Soleil e't joui de lA jeune  
beAutÈ.

Revenons, s'il se peut, A lA mÈtempsycose: Le sorcier du BrAmin fit  
sAns doute une chose Qui, loin de lA prouver, fAit voir sA fAussetÈ.

Je prends droit là-dessus contre le BrAmin mAme: CAR il fAut, selon son systÈme,

Que l'homme, là souris, le ver, enfin chAcun Aille puiser son ,me en un trÈsor commun: Toutes sont donc de mAme trempe;

MAis AgissAnt diversement

Selon l'orgAne seulement

L'une s'ÈlÈve, et l'Autre rAmpe.

D'oA vient donc Que ce corps si bien orgAnisÈ

Ne put obliger son hôtesse

De s'unir Au Soleil, un RAt eut sA tendresse?

Tout dÈbAttu, tout bien pesÈ,

Les ,mes des souris et les ,mes des belles Sont trÈs diffÈrentes entre elles.

Il en fAut revenir toujours A son destin, C'est-A-dire, A là loi pAr le Ciel ÈtAblie.

PARlez Au diAble, employez là mAgie,

Vous ne dÈtournerez nul Atre de sA fin.

IX,8 Le Fou Qui vend là sAgesse

JAmAis AuPrÈs des fous ne te mets A portÈe.

Je ne te puis donner un plus sAge conseil.

Il n'est enseignement pAreil

A celui-là de fuir une tAte ÈventÈe.

On en voit souvent dAns les cours.

Le Prince y prend plAisir; cAr ils donnent toujours QuelQue trAit Aux fripons, Aux sots, Aux ridicules.

Un Fol AllAit criAnt pAr tous les cArrefours Qu'il vendAit là SAgesse; et les mortels crÈdules De courir A l'AchAt: chAcun fut diligent.

On essayAit force grimAcés;

Puis on AvAit pour son Argent,

Avec un bon soufflet un fil long de deux brAsses.

LA plupArt s'en f,chAient; mAis Que leur servAit-il?

C'ÈtAient les plus moQuÈs; le mieux ÈtAit de rire, Ou de s'en Aller,  
sAns rien dire,

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens A lA chose,

On se f°t fAit siffler Ainsi Qu'un ignorAnt.

LA rAison est-elle gArAnt

De ce Que fAit un fou? Le hAsArd est lA cAuse De tout ce Qui se pAsse  
en un cerveAu blessÈ.

Du fil et du soufflet pourtAnt embArrAssÈ, Un des dupes un jour AllA  
trouver un sAge, Qui, sAns hÈsiter dAvAntAge,

Lui dit: Ce sont ici hiÈroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillÈs, et Qui voudront bien fAire, Entre eux et les  
gens fous mettront pour l'ordinAire LA longueur de ce fil; sinon je les  
tiens s°rs De QuelQue semblAble cAresse.

Vous n'Ates point trompÈ: ce fou vend lA sAgesse.

IX,9 L'HuAtre et les PLAideurs

Un jour deux PÉlerins sur le sAble rencontrent Une HuAtre Que le flot  
y venAit d'Apporter: Ils l'AvAlent des yeux, du doigt ils se lA montrent;  
A l'ÈgArd de lA dent il fallut contester.

L'un se bAissAit dÈjA pour AmAsser lA proie; L'Autre le pousse, et dit:  
Il est bon de sAvoir Qui de nous en AurA lA joie.

Celui Qui le premier A pu l'Apercevoir

En serA le gobeur; l'Autre le verrA fAire.

- Si pAr lA on juge l'AffAire,

Reprit son compAgnon, j'Ai l'oeil bon, Dieu merci.

- Je ne l'Ai pAs mAuvAis Aussi,

Dit l'Autre, et je l'Ai vue AvAnt vous, sur mA vie.

- Eh bien! vous l'Avez vue, et moi je l'Ai sentie.

PendAnt tout ce bel incident,

Perrin DAndin Arrive: ils le prennent pour juge.

Perrin fort grAvement ouvre l'HuAtre, et lA gruge, Nos deux Messieurs  
le regArDAnt.

Ce repAs fAit, il dit d'un ton de PrÈsident: Tenez, lA cour vous donne  
A chAcun une ÈcAille SAns dÈpens, et Qu'en pAix chAcun chez soi s'en  
Aille.

Mettez ce Qu'il en co'te A plAider Aujourd'hui; Comptez ce Qu'il en  
reste A beAucoup de fAmilles; Vous verrez Que Perrin tire l'Argent A  
lui, Et ne lAisse Aux plAideurs Que le sAc et les Quilles.

IX,10 Le Loup et le Chien mAigre

Autrefois CArpillon fretin

Eut beAu prAcher, il eut beAu dire;

On le mit dAns lA poAle A frire.

Je fis voir Que l,cher ce Qu'on A dAns lA mAin, Sous espoir de grosse  
Aventure,

Est imprudence toute pure.

Le PAcheur eut rAison;

CArpillon n'eut pAs tort.

ChAcun dit ce Qu'il peut pour dÈfendre sA vie.

MAintenAnt il fAut Que j'Appuie

Ce Que j'AvAnÇAi lors de QuelQue trAit encor.

CertAin Loup, Aussi sot Que le pAcheur fut sAge, TrouvAnt un Chien  
hors du village,

S'en AllAit l'emporter; le Chien reprÈsentA SA mAigreur: JA ne plAise  
A votre seigneurie De me prendre en cet ÈtAt-lA;

Attendez, mon mAAtre mArie

SA fille uniQue. Et vous jugez

Qu'ÈtAnt de noce, il fAut, mAlgrÈ moi Que j'engrAisse.

Le Loup le croit, le Loup le lAisse.

Le Loup, QuelQues jours ÈcoulÈs,

Revient voir si son Chien n'est point meilleur A prendre.

MAis le drôle ÈtAit Au logis.

Il dit Au Loup pAr un treillis:

Ami, je vAis sortir. Et, si tu veux Attendre, Le portier du logis et moi

Nous serons tout A l'heure A toi.

Ce portier du logis ÈtAit un Chien Ènorme, ExpÈdiAnt les Loups en  
forme.

Celui-ci s'en doutA. Serviteur Au portier, Dit-il; et de courir. Il ÈtAit  
fort Agile; MAis il n'ÈtAit pAs fort hAbile:

Ce Loup ne sAvAit pAs encor bien son mÈtier.

IX,11 Rien de trop

Je ne vois point de crÈAture

Se comporter modÈrÈment.

Il est certAin tempÈrAment

Que le mAAtre de lA nAture

Veut Que l'on gArde en tout. Le fAit-on? Nullement.

Soit en bien, soit en mAl, cela n'Arrive guÈre.

Le blÈ, riche prÈsent de lA blonde CÈrÈs Trop touffu bien souvent  
Èpuise les guÈrets; En superfluitÈs s'ÈpAndAnt d'ordinAire, Et  
poussAnt trop AbondAmment,

Il ôte A son fruit l'Aliment.

L'Arbre n'en fAit pAs moins; tAnt le luxe sAit plAire!

Pour corriger le blÈ, Dieu permit Aux moutons De retrAncher l'excÉs  
des prodigues moissons.

Tout Au trAvers ils se jetÉrent,

G,tÉrent tout, et tout broutÉrent,

TAnt Que le Ciel permit Aux Loups

D'en croQuer QuelQues-uns: ils les croQuÉrent tous; S'ils ne le firent  
pAs, du moins ils y t,chÉrent.

Puis le Ciel permit Aux humAins

De punir ces derniers: les humAins AbusÉrent A leur tour des ordres  
divins.

De tous les AnimAux l'homme A le plus de pente A se porter dedAns  
l'excÉs.

Il fAudrAit fAire le procÉs

Aux petits comme Aux grAnds. Il n'est ,me vivAnte Qui ne pÉche en  
ceci. Rien de trop est un point Dont on pArle sAns cesse, et Qu'on  
n'observe point.

IX,12 Le Cierge

C'est du sÈjour des Dieux Que les Abeilles viennent.

Les premiÉres, dit-on, s'en AllÉrent loger Au mont Hymette, et se  
gorger

Des trÈsors Qu'en ce lieu les zÈphirs entretiennent.

QuAnd on eut des pAlAis de ces filles du Ciel EnlevÈ l'Ambroisie en  
leurs chAmbres enclose, Ou, pour dire en FrAnÇAis la chose,

AprÈs Que les ruches sAns miel

N'eurent plus Que la Cire, on fit mAinte bougie; MAint Cierge Aussi  
fut fAÇonnÈ.

Un d'eux voyAnt lA terre en briQue Au feu durcie VAincrer l'effort des  
Ans, il eut lA mAme envie; Et, nouvel EmpÈdocle Aux flAmmes  
condAmnÈ, PAR sA propre et pure folie,

Il se lAnÇA dedAns. Ce fut mA l rAisonnÈ; Ce Cierge ne sAvAit grAin  
de Philosophie.

Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit Qu'Aucun Atre Ait ÈtÈ  
composÈ sur le vôtre.

L'EmpÈdocle de Cire Au brAsier se fondit: Il n'ÈtAit pAs plus fou Que  
l'Autre.

## IX,13 Jupiter et le PAssAger

O combien le pÈril enrichirAit les Dieux, Si nous nous souvenions des  
voeux Qu'il nous fAit fAire!

MAis, le pÈril pAssÈ, l'on ne se souvient guÈre De ce Qu'on A promis  
Aux Cieux:

On compte seulement ce Qu'on doit A lA terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon crÈAncier: Il ne se sert jAmAis  
d'Huissier.

- Eh! Qu'est-ce donc Que le tonnerre?

Comment Appelez-vous ces Avertissements?

Un PAssAger, pendAnt l'orAge,

AvAit vouÈ cent boeufs Au vAinQueur des TitAns.

Il n'en AvAit pAs un: vouer cent ElÈphAnts N'AurAit pAs co'tÈ  
dAvAntAge.

Il br'la QuelQues os QuAnd il fut Au rivAge.

Au nez de Jupiter lA fumÈe en monta.

Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilA: C'est un pArfum de Boeuf  
Que tA grAndeur respire.

lA fumÈe est tA pArt: je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblAnt de rire;



MAis AprÉs QuelQues jours le Dieu l'AttrApA bien, EnvoyAnt un songe lui dire

Qu'un tel trÈsor ÈtAit en tel lieu. L'homme Au voeu Courut Au trÈsor comme Au feu:

Il trouvA des voleurs, et n'AyAnt dAns sA bourse Qu'un Ècu pour toute ressource,

Il leur promit cent tAlents d'or,

Bien comptÈs, et d'un tel trÈsor:

On l'AvAit enterrÈ dedAns telle BourgAde.

L'endroit pArut suspect Aux voleurs, de faÇon Qu'A notre prometteur l'un dit: Mon cAmArAde, Tu te moQues de nous, meurs, et vA chez Pluton Porter tes cent tAlents en don.

IX,14 Le ChAt et le RenArd

Le ChAt et le RenArd, comme beAux petits sAints, S'en AllAient en pÉlerinAge.

C'ÈtAient deux vrAis TArtufs, deux ArchipAtelins, Deux frAncs PAttepelus Qui, des frAis du voyAge, CroQuAnt mAinte volAille, escroQuAnt mAint fromAge, S'indemnisAient A Qui mieux mieux.

Le chemin ÈtAit long, et pArtAnt ennuyeux, Pour l'Accourir ils disputÉrent.

LA dispute est d'un grAnd secours;

SAns elle on dormirAit toujours.

Nos pÉlerins s'ÈgosillÉrent.

AyAnt bien disputÈ, l'on pArLA du prochAin.

Le RenArd Au ChAt dit enfin:

Tu prÈtends Atre fort hAbile:

En sAis-tu tAnt Que moi? J'Ai cent ruses Au sAc.

- Non, dit l'Autre: je n'Ai Qu'un tour dAns mon bissAc, MAis je soutiens Qu'il en vAut mille.

Eux de recommencer la dispute A l'envi, Sur le Que si, Que non, tous deux ÈtAnt Ainsi, Une meute ApAisA la noise.

Le ChAt dit Au RenArd: Fouille en ton sAc, Ami: Cherche en ta cervelle mAtoise

Un strAtAgÉme s°r. Pour moi, voici le mien.

A ces mots sur un Arbre il grimpA bel et bien.

L'Autre fit cent tours inutiles,

EntrA dAns cent terriers, mit cent fois en dÈfAut Tous les confrÉres de BrifAut.

pArtout il tentA des Asiles,

Et ce fut pArtout sAns succÈs:

LA fumÈe y pourvut, Ainsi Que les bAssets.

Au sortir d'un Terrier, deux chiens Aux pieds Agiles L'ÈtrAnglÉrent du premier bond.

Le trop d'expÈdients peut g,ter une AffAire; On perd du temps Au choix, on tente, on veut tout fAire.

N'en Ayons Qu'un, mAis Qu'il soit bon.

IX,15 Le MAri, la Femme, et le Voleur

Un MAri fort Amoureux,

Fort Amoureux de sA Femme,

Bien Qu'il f't jouissAnt, se croyAit mAlheureux.

JAmAis oeillAde de la DAME,

Propos flAtteur et grAcieux,

Mot d'AmitiÈ, ni doux sourire,

DÈifiAnt le pAuvre Sire,

N'AvAient fAit soupÇonner Qu'il f't vrAiment chÈri.

Je le crois, c'ÈtAit un mAri.

Il ne tint point A l'hymÈnÈe

Que content de sA destinÈe

Il n'en remerci,t les Dieux;

MAis Quoi? Si l'Amour n'AssAisonne

Les plAisirs Que l'hymen nous donne,

Je ne vois pAs Qu'on en soit mieux.

Notre Èpouse ÈtAnt donc de lA sorte b,tie, Et n'AyAnt cAressÈ son  
mAri de sA vie,

Il en fAisAit sA plAinte une nuit. Un voleur Interrompit lA dolÈAne.

LA pAuvre femme eut si grAnd'peur

Qu'elle cherchA QuelQue AssurAne

Entre les brAs de son Èpoux.

Ami Voleur, dit-il, sAns toi ce bien si doux Me serAit inconnu. Prends  
donc en rÈcompense Tout ce Qui peut chez nous Atre A tA  
biensÈAne; Prends le logis Aussi. Les voleurs ne sont pAs Gens  
honteux, ni fort dÈlicAts:

Celui-ci fit sA mAin. J'infÈre de ce conte Que lA plus forte pAssion

C'est lA peur: elle fAit vAincire l'Aversion, Et l'Amour QuelQuefois;  
QuelQuefois il lA dompte; J'en Ai pour preuve cet AmAnt

Qui br'la sA mAison pour embrAsser sA DAME, L'emportAnt A trAvers  
lA flAmme.

J'Aime Assez cet emportement;

Le conte m'en A plu toujours infiniment: Il est bien d'une ,me  
EspAgnole,

Et plus grAnde encore Que folle.

IX,16 Le TrÈsor et les deux Hommes

Un Homme n'AyAnt plus ni crÈdit, ni ressource, Et logeAnt le DiAble  
en sA bourse,

C'est-A-dire, n'y logeAnt rien,

S'imAginA Qu'il ferAit bien

De se pendre, et finir lui-mAme sA misÈre, PuisQue Aussi bien sAns  
lui lA fAim le viendrAit fAire, Genre de mort Qui ne duit pAs

A gens peu curieux de go°ter le trÈpAs.

DAns cette intention, une vieille mAsure Fut lA scÉne oA devAit se  
pAsser l'Aventure.

Il y porte une corde, et veut Avec un clou Au hAut d'un certAin mur  
AttAcher le licou.

LA murAille, vieille et peu forte,

S'ÈbrAnle Aux premiers coups, tombe Avec un trÈsor.

Notre dÈsespÈrÈ le rAmAsse, et l'emporte, LAisse lA le licou, s'en  
retourne Avec l'or, SAns compter: ronde ou non, lA somme plut Au  
sire.

TAndis Que le gAlAnt A grAnds pAs se retire, L'homme Au trÈsor  
Arrive, et trouve son Argent Absent.

Quoi, dit-il, sAns mourir je perdrAi cette somme?

Je ne me pendrAi pAs? Et vrAiment si ferAi, Ou de corde je  
mAnQuerAi.

Le lAcs ÈtAit tout prAt; il n'y mAnQuAit Qu'un homme: Celui-ci se  
l'AttAche, et se pend bien et beAu.

Ce Qui le consolA peut-Atre

Fut Qu'un Autre e°t pour lui fAit les frAis du cordeAu.

Aussi bien Que l'Argent le licou trouvA mAAtre.

L'AvAre rArement finit ses jours sAns pleurs: Il A le moins de pArt Au  
trÈsor Qu'il enserre, ThÈsAurisAnt pour les voleurs,

Pour ses pArents, ou pour lA terre.

MAis Que dire du troc Que lA fortune fit?

Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante

Se mit Alors en l'esprit

De voir un homme se pendre;

Et celui Qui se pendit

S'y devait le moins Attendre.

IX,17 Le Singe et le Chat

Bertrand Avec Raton, l'un Singe et l'autre Chat, Commença d'un logis, Avaient un commun Maître.

D'animaux malfaiseurs c'était un très bon plat; Ils n'y craignaient tous deux aucun, Quel qu'il pût être.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté, L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.

Bertrand dérobait tout; Raton de son côté

Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour au coin du feu nos deux maîtres fripons Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très bonne affaire: Nos galandes y voyaient double profit à faire, Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait maître propre à tirer marrons du feu,

Certes marrons verraient beau jeu.

Aussitôt fait que dit: Raton avec sa patte, D'une manière délicate,

Écarte un peu la cendre, et retire les doigts, Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un mArron, puis deux, et puis trois en escroQue.

Et cependAnt BertrAnd les croQue.

Une servAnte vient: Adieu mes gens. RAtion N'ÈtAit pAs content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pAs lA plupArt de ces Princes Qui, flAttÈs d'un pAreil emploi,

Vont s'ÈchAuder en des Provinces

Pour le profit de QuelQue Roi.

IX,18 Le MilAn et le Rossignol

AprÈs Que le MilAn, mAnifeste voleur,

Eut rÈpAndu l'AlArme en tout le voisinAge Et fAit crier sur lui les enfAnts du villAge, Un Rossignol tombA dAns ses mAins, pAr mAlheur.

Le hÈrAut du Printemps lui demAnde lA vie: Aussi bien Que mAnger en Qui n'A Que le son?

Ecoutez plutôt mA chAnson;

Je vous rAconterAi TÈrÈe et son envie.

- Qui, TÈrÈe? est-ce un mets propre pour les MilAns?

- Non pAs; c'ÈtAit un Roi dont les feux violents Me firent ressentir leur Ardeur criminelle: Je m'en vAis vous en dire une chAnson si belle Qu'elle vous rAvirA: mon chAnt plAAAt A chAcun.

Le MilAn Alors lui rÈpliQue:

VrAiment, nous voici bien: lorsQue je suis A jeun, Tu me viens pArler de musiQue.

- J'en pArle bien Aux rois.- QuAnd un roi te prendrA, Tu peux lui conter ces merveilles.

Pour un milAn, il s'en rirA:

Ventre AffAmÈ n'A point d'oreilles.

IX,19 Le Berger et son troupeAu

Quoi? toujours il me mAnQuerA

QuelQu'un de ce peuple imbÈcile!

Toujours le Loup m'en goberA!

J'AurAi beAu les compter: ils ÈtAient plus de mille, Et m'ont lAissÈ  
rAvir notre pAuvre Robin; Robin mouton Qui pAr lA ville

Me suivAit pour un peu de pAin,

Et Qui m'AurAit suivi jusQues Au bout du monde.

HÈlAs! de mA musette il entendAit le son!

Il me sentAit venir de cent pAs A lA ronde.

Ah le pAuvre Robin mouton!

QuAnd Guillot eut fini cette orAison funÉbre Et rendu de Robin lA  
mÈmoire cÈlÉbre.

Il hArAnguA tout le troupeAu,

Les chefs, lA multitude, et jusQu'Au moindre AgneAu, Les conjurAnt  
de tenir ferme:

CelA seul suffirAit pour ÈcArter les Loups.

Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous De ne bouger non plus  
Qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, Ètouffer le glouton Qui nous A pris Robin  
mouton.

ChAcun en rÈpond sur sA tAte.

Guillot les crut, et leur fit fAte.

CependAnt, devAnt Qu'il f't nuit,

Il ArrivA nouvel encombre,

Un Loup pArut; tout le troupeAu s'enfuit: Ce n'ÈtAit pAs un Loup, ce  
n'en ÈtAit Que l'ombre.

HArAnguez de mÈchAnts soldAts,

Ils promettront de fAire rAge;

MAis Au moindre dAnger Adieu tout leur courAge: Votre exemple et vos cris ne les retiendront pAs.

IX, Discours A MAdAme de lA SabliÈre

Iris, je vous louerAis, il n'est Que trop AisÈ; MAis vous Avez cent fois notre encens refusÈ, En cela peu semblAble Au reste des mortelles, Qui veulent tous les jours des louAnges nouvelles.

PAs une ne s'endort A ce bruit si flAtteur, Je ne les bl,me point, je souffre cette humeur; Elle est commune Aux Dieux, Aux MonArQues, Aux belles.

Ce breuvAge vAntÈ pAr le peuple rimeur, Le NectAr Que l'on sert Au mAAtre du Tonnerre, Et dont nous enivrons tous les Dieux de lA terre, C'est lA louAnge, Iris. Vous ne lA go'tez point; D'Autres propos chez vous rÈcompensent ce point, Propos, AgrÈAbles commerces,

OA le hAsArd fournit cent mAtiÈres diverses, JusQue-lA Qu'en votre entretien

LA bAgAtelle A pArt: le monde n'en croit rien.

LAissons le monde et sA croyAnce.

LA bAgAtelle, lA science,

Les chimÉres, le rien, tout est bon. Je soutiens Qu'il fAut de tout Aux entretiens:

C'est un pArterre, oA Flore ÈpAnd ses biens; Sur diffÈrentes fleurs l'Abeille s'y repose, Et fAit du miel de toute chose.

Ce fondement posÈ, ne trouvez pAs mAuvAis Qu'en ces Fables Aussi j'entremAle des trAits De certAine Philosophie

Subtile, engAgeAnte, et hArdie.

On l'Appelle nouvelle. En Avez-vous ou non OuÔ pArler? Ils disent donc

Que lA bAte est une mAchine;



Qu'en elle tout se fAit sAns choix et pAr ressorts: Nul sentiment, point d',me, en elle tout est corps.

Telle est lA montre Qui chemine,

A pAs toujours ÈgAux, Aveugle et sAns dessein.

Ouvrez-lA, lisez dAns son sein;

MAinte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.

LA premiÈre y meut lA seconde,

Une troisiÈme suit, elle sonne A lA fin.

Au dire de ces gens, lA bAte est toute telle: L'objet lA frappe en un endroit;

Ce lieu frAppÈ s'en vA tout droit,

Selon nous, Au voisin en porter lA nouvelle.

Le sens de proche en proche Aussitôt lA reÇoit.

L'impression se fAit. MAis comment se fAit-elle?

- Selon eux, pAr nÈcessitÈ,

SAns pAssion, sAns volontÈ.

L'AnimAl se sent AgitÈ

De mouvements Que le vulgAire Appelle

Tristesse, joie, Amour, plAisir, douleur cruelle, Ou QuelQue Autre de ces ÈtAts.

MAis ce n'est point celA; ne vous y trompez pAs.

- Qu'est-ce donc? - Une montre. - Et nous? - C'est Autre chose.

Voici de lA fAÇon Que DescArtes l'expose; DescArtes, ce mortel dont on e't fAit un Dieu Chez les PAÔens, et Qui tient le milieu Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huAtre et l'homme Le tient tel de nos gens, frAnche bAte de somme.

Voici, dis-je, comment rAisonne cet Auteur.

Sur tous les AnimAux, enfAnts du CrÈAteur, J'Ai le don de penser; et  
je sAis Que je pense.

Or vous sAvez, Iris, de certAine science, Que, QuAnd lA bAte  
penserAit,

LA bAte ne rÈflÈchirAit

Sur l'objet ni sur sA pensÈe.

DescArtes vA plus loin, et soutient nettement Qu'elle ne pense  
nullement.

Vous n'Ates point embArrAssÈe

De le croire, ni moi. CependAnt, QuAnd Aux bois Le bruit des cors,  
celui des voix,

N'A donnÈ nul rel,che A lA fuyAnte proie, Qu'en vAin elle A mis ses  
efforts

A confondre et brouiller lA voie,

L'AnimAl chArgÈ d'Ans, vieux Cerf, et de dix cors, En suppose un plus  
jeune, et l'oblige pAr force A prÈsenter Aux chiens une nouvelle  
Amorce.

Que de rAisonnements pour conserver ses jours!

Le retour sur ses pAs, les mAlices, les tours, Et le chAnge, et cent  
strAtAgÉmes

Dignes des plus grAnds chefs, dignes d'un meilleur sort!

On le dÈchire AprÈs sA mort:

Ce sont tous ses honneurs suprAmes.

QuAnd lA Perdrix

Voit ses petits

En dAnger, et n'AyAnt Qu'une plume nouvelle, Qui ne peut fuir encor  
pAr les Airs le trÈpAs, Elle fait lA blessÈe, et vA trAAAnAnt de l'Aile,  
AttirAnt le Chasseur, et le Chien sur ses pAs, DÈtourne le dAnger,  
sAuve Ainsi sA fAmille; Et puis, QuAnd le Chasseur croit Que son  
Chien lA pille, Elle lui dit Adieu, prend sA volÈe, et rit De l'Homme,

Qui confus des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent ainsi qu'aux premiers temps

Dans une ignorance profonde:

Je parle des humains; car quant aux animaux, ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage, Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste, et dure en son entier; Après un lit de bois, est un lit de mortier.

Chaque castor agit; commune en est la tâche; Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons, Passent les étangs sur des ponts,

Fruit de leur art, savant ouvrage;

Et nos papiers ont beau le voir,

Jusqu'à présent tout leur savoir

Est de passer l'onde à l'usage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit, Jamais on ne pourra m'obliger à le croire; Mais voici beaucoup plus: Écoutez ce récit, Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du Nord vous sera mon garant; Je vais citer un prince aimé de la victoire; Son nom seul est un mur à l'empire ottoman;

C'est le roi polonais. Jamais un Roi ne ment.

Il dit donc Que, sur sa frontière,

Des Animaux entre eux ont guerre de tout temps: Le sang Qui se transmet des pères Aux enfants En renouvelle la matière.

Ces Animaux, dit-il, sont germains du Renard, Jamais la guerre Avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même Au siècle où nous sommes.

Corps de garde Avancé, vedettes, espions, Embuscades, partis, et mille inventions D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces Animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait Rendre Homère.  
Ah s'il le rendait,

Et Qu'il rendât Aussi le rival d'Epicure!

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?

Ce Que j'ai déjà dit, Qu'Aux bêtes la nature Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci; Que la mémoire est corporelle,

Et Que, pour en venir Aux exemples divers Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'Animal n'a besoin Que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les âmes pas revient pareillement, Sans le secours de la pensée,

Causer un même événement.

Nous Agissons tout Autrement,

LA volontÈ nous dÈtermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je pArle, je chemine; Je sens en moi certAin Agent;

Tout obÈit dAns mA mAchine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conÇoit nettement, Se conÇoit mieux Que le corps mAme:

De tous nos mouvements c'est l'Arbitre suprAme.

MAis comment le corps l'entend-il?

C'est lA le point: je vois l'outil

ObÈir A lA mAin; mAis lA mAin, Qui lA guide?

Eh! Qui guide les Cieux et leur course rApide?

QuelQue Ange est AttAchÈ peut-Atre A ces grAnds corps.

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts: L'impression se fAit. Le moyen, je l'ignore: On ne l'Apprend Qu'Au sein de lA DivinitÈ; Et, s'il fAut en pArler Avec sincÈritÈ, DescArtes l'ignorAit encore.

Nous et lui lA-dessus nous sommes tous ÈgAux.

Ce Que je sAis, Iris, c'est Qu'en ces AnimAux Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'Agit pAs, l'homme seul est son temple.

Aussi fAut-il donner A l'AnimAl un point Que lA plAnte, AprÈs tout, n'A point.

CependAnt lA plAnte respire:

MAis Que rÈpondra-t-on A ce Que je vAis dire?

IX, Les deux RAts, le RenArd, et l'Oeuf Deux RAts cherchAient leur vie; ils trouvÈrent un OEuf.

Le dAnÈ suffisAit A gens de cette espÈce!

Il n'ÈtAit pAs besoin Qu'ils trouvAssent un Boeuf.

Pleins d'AppÈtit, et d'AllÈgresse,

Ils AllAient de leur oeuf mAnger chAcun sA pArt, QuAnd un QuidAm pArut. C'ÈtAit mAAtre RenArd; Rencontre incommode et f,cheuse.

CAR comment sAUver l'oeuf? Le bien empAQueter, Puis des pieds de devAnt ensemble le porter, Ou le rouler, ou le trAAner,

C'ÈtAit chose impossible AutAnt Que hAsArdeuse.

NÈcessitÈ l'ingÈnieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvAient gAger leur hABitAtion, L'Ècornifleur ÈtAnt A demi-QuArt de lieue, L'un se mit sur le dos, prit l'oeuf entre ses brAs, Puis, mAlgrÈ QuelQues heurts et QuelQues mAuvAis pAs, L'Autre le trAAAnA pAr lA Queue.

Qu'on m'Aille soutenir AprÈs, un tel rÈcit, Que les bAtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en ÈtAis le mAAtre,

Je leur en donnerAis Aussi bien Qu'Aux enfAnts.

Ceux-ci pensent-ils pAs dÈs leurs plus jeunes Ans?

QuelQu'un peut donc penser ne se pouvAnt connAAtre.

PAR un exemple tout ÈgAl,

J'AttribuerAis A l'AnimAl

Non point une rAison selon notre mAniÈre, MAis beAucoup plus Aussi Qu'un Aveugle ressort: Je subtiliserAis un morceAu de mAtiÈre, Que l'on ne pourrAit plus concevoir sAns effort, Quintessence d'Atome, extraIt de lA lumiÈre, Je ne sAis Quoi plus vif et plus mobile encor Que le feu: cAR enfin, si le bois fAit lA flAmme, LA flAmme en s'ÈpurAnt peut-elle pAs de l',me Nous donner QuelQue idÈe, et sort-il pAs de l'or Des entrAilles du plomb? Je rendrAis mon ouvRAge CApAble de sentir, juger, rien dAvAntAge, Et juger impArfAitement,

SAns Qu'un Singe jAmAis fit le moindre Argument.

A l'ÈgArd de nous Autres hommes,

Je ferAis notre lot infiniment plus fort: Nous Aurions un double trÈsor;

L'un cette ,me pAreille en tout-tAnt Que nous sommes, SAgés, fous,  
enfAnts, idiots,

Hôtes de l'univers, sous le nom d'AnimAux; L'Autre encore une Autre  
,me, entre nous et les Anges Commune en un certAin degrÈ

Et ce trÈsor A pArt crÈÈ

SuivrAit pArmi les Airs les cÈlestes phAlAnges, EntrerAit dAns un  
point sAns en Atre pressÈ, Ne finirAit jAmAis QuoiQue AyAnt  
commencÈ: Choses rÈelles, QuoiQue ÈtrAnges.

TAnt Que l'enfAnce durerAit,

Cette fille du Ciel en nous ne pArAAtrAit Qu'une tendre et faïble  
lumiÈre;

L'orgAne ÈtAnt plus fort, lA rAison percerAit Les tÈnÉbres de lA  
mAtiÈre,

Qui toujours envelopperAit

L'Autre ,me, impArfAite et grossiÈre.

X, 1 L'Homme et lA Couleuvre

Un Homme vit une Couleuvre.

Ah! mÈchAnte, dit-il, je m'en vAis fAire une oeuvre AgrÈAble A tout  
l'univers.

A ces mots, l'AnimAl pervers

(C'est le serpent Que je veux dire

Et non l'homme: on pourrAit AisÈment s'y tromper), A ces mots, le  
serpent, se lAissAnt AttrAper, Est pris, mis en un sAc; et, ce Qui fut le  
pire, On rÈsolut sA mort, f't-il coupAble ou non.

Afin de le pAyer toutefois de rAison,

L'Autre lui fit cette hArAngue:

Symbole des ingrAts, Atre bon Aux mÈchAnts, C'est Atre sot, meurs donc: tA colÉre et tes dents Ne me nuiront jAmAis. Le Serpent, en sA lAngue, Reprit du mieux Qu'il put: S'il fAllAit condAmner Tous les ingrAts Qui sont Au monde,

A Qui pourrAit-on pArdonner?

Toi-mAme tu te fAis ton procÈs. Je me fonde Sur tes propres leÇons; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mAins, trAnche-les: tA justice, C'est ton utilitÈ, ton plAisir, ton cAprice; Selon ces lois, condAmne-moi;

MAis trouve bon Qu'Avec frAnchise

En mourAnt Au moins je te dise

Que le symbole des ingrAts

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces pAroles Firent ArrAter l'Autre; il recula d'un pAs.

Enfin il repArtit: Tes rAisons sont frivoles: Je pourrais dÈcider, cAr ce droit m'AppArtient; MAis rApportons-nous-en. - Soit fAit, dit le reptile.

Une Vache ÈtAit lA, l'on l'Appelle, elle vient; Le cAs est proposÈ; c'ÈtAit chose fAcile: FAllAit-il pour celA, dit-elle, m'Appeler?

LA Couleuvre A rAison; pourQuoi dissimuler?

Je nourris celui-ci depuis longues AnnÈes; Il n'A sAns mes bienfAits pAssÈ nulles journÈes; Tout n'est Que pour lui seul; mon lAit et mes enfAnts Le font A lA mAison revenir les mAins pleines; MAME j'Ai rÈtAbli sA sAntÈ, Que les Ans AvAient AltÈrÈe, et mes peines

Ont pour but son plAisir Ainsi Que son besoin.

Enfin me voilA vieille; il me lAisse en un coin SAns herbe; s'il voulAit encor me lAisser pAatre!

MAis je suis AttAchÈe; et si j'eusse eu pour mAatre Un serpent, e't-il su jAmAis pousser si loin L'homme, tout ÈtonnÈ d'une telle sentence, Dit Au Serpent: FAut-il croire ce Qu'elle dit?

C'est une rAdoteuse; elle A perdu l'esprit.

Croyons ce Boeuf. - Croyons, dit lA rAmpAnte bAte.



Ainsi dit, Ainsi fAit. Le Boeuf vient A pAs lents.

QuAnd il eut ruminÈ tout le cAs en sA tAte, Il dit Que du lAbeur des Ans

Pour nous seuls il portAit les soins les plus pesAnts, PArcourAnt sAns cesser ce long cercle de peines Qui, revenAnt sur soi, rAmenAit dAns nos plAines Ce Que CÈrÈs nous donne, et vend Aux AnimAux; Que cette suite de trAvAux

Pour rÈcompense AvAit, de tous tAnt Que nous sommes, Force coups, peu de grÈ; puis, QuAnd il ÈtAit vieux, On croyAit l'honorer chAQue fois Que les hommes AchetAient de son sAng l'indulgence des Dieux.

Ainsi pArLA le Boeuf. L'Homme dit: FAisons tAire Cet ennuyeux dÈclAmAteur;

Il cherche de grAnds mots, et vient ici se fAire, Au lieu d'Arbitre, AccusAteur.

Je le rÈcuse Aussi. L'Arbre ÈtAnt pris pour juge, Ce fut bien pis encore. Il servAit de refuge Contre le chAud, lA pluie, et lA fureur des vents; Pour nous seuls il ornAit les jArdins et les chAmps.

L'ombrAge n'ÈtAit pAs le seul bien Qu'il s't fAire; Il courbAit sous les fruits; cependAnt pour sAlAire Un rustre l'AbAttAit, c'ÈtAit lA son loyer, QuoiQue pendAnt tout l'An libÈrAl il nous donne Ou des fleurs Au Printemps, ou du fruit en Automne; L'ombre l'EtÈ, l'Hiver les plAisirs du foyer.

Que ne l'ÈmondAit-on, sAns prendre lA cognÈe?

De son tempÈrAment il e't encor vÈcu.

L'Homme trouvAnt mAuvAis Que l'on l'e't convAincu, Voulut A toute force Avoir cAuse gAgNÈe.

Je suis bien bon, dit-il, d'Ècouter ces gens-lA.

Du sAc et du serpent Aussitôt il donnA

Contre les murs, tAnt Qu'il tuA lA bAte.

On en use Ainsi chez les grAnds.

LA rAison les offense; ils se mettent en tAte Que tout est nÈ pour eux, QuAdrupÉdes, et gens, Et serpents.

Si QuelQu'un desserre les dents,

C'est un sot. - J'en conviens. MAis Que fAut-il donc fAire?

- PARler de loin, ou bien se tAire.

X, 2 LA Tortue et les deux CAnArds

Une Tortue ÈtAit, A lA tAte lÈgÈre,

Qui, lAsse de son trou, voulut voir le pAys, Volontiers on fAit cAs  
d'une terre ÈtrAngÈre: Volontiers gens boiteux hAÔssent le logis.

Deux CAnArds A Qui lA commÈre

CommuniQuA ce beAu dessein,

Lui dirent Qu'ils AvAient de Quoi lA sAtisfAire: Voyez-vous ce lArge  
chemin?

Nous vous voiturerons, pAr l'Air, en AmÈrique, Vous verrez mAinte  
RÈpublique,

MAint RoyAume, mAint peuple, et vous profiterez Des diffÈrentes  
moeurs Que vous remArQuerez.

Ulysse en fit AutAnt. On ne s'AttendAit guÈre De voir Ulysse en cette  
AffAire.

LA Tortue ÈcoutA lA proposition.

MARchÈ fAit, les oiseAux forgent une mACHine Pour trAnsporter lA  
pÉlerine.

DAns lA gueule en trAvers on lui pAsse un b,ton.

Serrez bien, dirent-ils; gArdez de l,cher prise.

Puis chAQue CAnArd prend ce b,ton pAr un bout.

LA Tortue enlevÈe on s'Ètonne pArtout

De voir Aller en cette guise

L'AnimAl lent et sA mAison,

Justement Au milieu de l'un et l'Autre Oison.

MirAcle, criAit-on. Venez voir dAns les nues Passer la Reine des Tortues.

- LA Reine. VrAiment oui. Je la suis en effet; Ne vous en moQuez point. Elle e't beAucoup mieux fAit De pAsser son chemin sAns dire Aucune chose; CAR l,chAnt le b,ton en desserrAnt les dents, Elle tombe, elle crÉve Aux pieds des regArdAnts.

Son indisCrÈtion de sA perte fut cAuse.

Imprudence, bAbil, et sottE vAnitÈ,

Et vAine curiositÈ,

Ont ensemble Ètroit pArentAge.

Ce sont enfAnts tous d'un lignAge.

X, 3 Les Poissons et le CormorAn

Il n'ÈtAit point d'ÈtAng dAns tout le voisinAge Qu'un CormorAn n'e't mis A contribution.

Viviers et rÈservoirs lui pAyAient pension.

SA cuisine AllAit bien: mAis, lorsQue le long ,ge Eut glAcÈ le pAuvre AnimAl,

LA mAme cuisine AllA mAl.

Tout CormorAn se sert de pourvoyeur lui-mAme.

Le nôtre, un peu trop vieux pour voir Au fond des eAux, N'AyAnt ni filets ni rÈseAux,

SouffrAit une disette extrAme.

Que fit-il? Le besoin, docteur en strAtAgÉme, Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un EtAng CormorAn vit une Ecrevisse.

MA commÈre, dit-il, Allez tout A l'instAnt Porter un Avis importAnt

A ce peuple. Il fAut Qu'il pÈrissent:

Le mAatre de ce lieu dAns huit jours pAcherA.

L'Ecrevisse en h,te s'en vA

Conter le cAs: grAnde est l'Èmute.

On court, on s'Assemble, on dÈpute

A l'OiseAu: Seigneur CormorAn,

D'oA vous vient cet Avis? Quel est votre gArAnd?

Etes-vous s'r de cette AffAire?

N'y sAvez-vous remÉde? Et Qu'est-il bon de fAire?

- ChAnger de lieu, dit-il. - Comment le ferons-nous?

- N'en soyez point en soin: je vous porterAi tous, L'un AprÈs l'Autre, en mA retrAite.

Nul Que Dieu seul et moi n'en connAAAt les chemins: Il n'est demeure plus secrÉte.

Un Vivier Que nAture y creusA de ses mAins, Inconnu des trAAtres humAins,

SAuverA votre rÈpubliQue.

On le crut. Le peuple AQuAtiQue

L'un AprÈs l'Autre fut portÈ

Sous ce rocher peu frÈquentÈ.

LA CormorAn le bon Apôtre,

Les AyAnt mis en un endroit

TrAnspArent, peu creux, fort Ètroit,

Vous les prenAit sAns peine, un jour l'un, un jour l'Autre.

Il leur Apprit A leurs dÈpens

Que l'on ne doit jAmAis Avoir de confiAnce En ceux Qui sont mAngeurs de gens.

Ils y perdirent peu, puisQue l'humAine engeAnce En AurAit Aussi bien croQuÈ sA bonne pArt; Qu'importe Qui vous mAnge? homme ou loup; toute pAnse Me pArAAAt une A cet ÈgArd;

Un jour plus tôt, un jour plus tArd,

Ce n'est pAs grAnde diffÈrence.

X, 4 L'Enfouisseur et son CompÈre

Un PinsemAille AvAit tAnt AmAssÈ

Qu'il ne sAvAit oA loger sA finAnce.

L'AvArice, compAgne et soeur de l'ignorAnce, Le rendAit fort embArrAssÈ

DAns le choix d'un dÈpositAire;

CAR il en voulAit un, et voici sA rAison: L'objet tente; il fAudrA Que ce monceAu s'AltÈre, Si je le lAisse A lA mAison;

Moi-mAme de mon bien je serAi le lArron.

Le lArron, Quoi jouir, c'est se voler soi-mAme!

Mon Ami, j'Ai pitiÈ de ton erreur extrAme; Apprends de moi cette leÇon:

Le bien n'est bien Qu'en tAnt Que l'on s'en peut dÈfAire.

SAns celA c'est un mAl. Veux-tu le rÈserver Pour un ,ge et des temps Qui n'en ont plus Que fAire?

LA peine d'AcQuÈrir, le soin de conserver, Otent le prix A l'or, Qu'on croit si nÈcessAire.

Pour se dÈchArger d'un tel soin,

Notre homme e't pu trouver des gens s'rs Au besoin; Il AimA mieux lA terre, et prenAnt son compÈre, Celui-ci l'Aide. Ils vont enfouir le trÈsor.

Au bout de QuelQue temps, l'homme vA voir son or: Il ne retrouvA Que le gAte.

SoupÇonnAnt A bon droit le compÈre, il vA vite Lui dire: ApprAtez-vous; cAR il me reste encor QuelQues deniers: je veux les joindre A l'Autre mAsse.

Le compÈre Aussitôt vA remettre en sA plAce L'Argent volÈ,

prÈtendAnt bien

Tout reprendre A lA fois sAns Qu'il y mAnQu,t rien.

MAis, pour ce coup, l'Autre fut sAge:

Il retint tout chez lui, rÈsolu de jouir, Plus n'entAsser, plus n'enfouir;

Et le pAuvre voleur, ne trouvAnt plus son gAge, PensA tomber de sA hAuteur.

Il n'est pAs mAisÈ de tromper un trompeur.

X, 5 Le Loup et les Bergers

Un Loup rempli d'humAnitÈ

(S'il en est de tels dAns le monde)

Fit un jour sur sA cruAutÈ,

QuoiQu'il ne l'exerÇ,t Que pAr nÈcessitÈ, Une rÈflexion profonde.

Je suis hAÔ, dit-il, et de Qui? De chAcun.

Le Loup est l'ennemi commun:

Chiens, chAsseurs, villAgeois, s'Assemblent pour sA perte.

Jupiter est lA-hAut Ètourdi de leurs cris; C'est pAr lA Que de loups l'Angleterre est dÈserte: On y mit notre tAte A prix.

Il n'est hobereAu Qui ne fAssè

Contre nous tels bAns publier;

Il n'est mArmot osAnt crier

Que du Loup Aussitôt sA mÈre ne menAce.

Le tout pour un Ane rogneux,

Pour un Mouton pourri, pour QuelQue Chien hArgneux, Dont j'AurAi pAssÈ mon envie.

Et bien, ne mAngeons plus de chose AyAnt eu vie; PAissons l'herbe, broutons; mourons de fAim plutôt.

Est-ce une chose si cruelle?

VAut-il mieux s'Attirer l'Aine universelle?

DisAnt ces mots il vit des Bergers pour leur rôT MAngeAnts un AgneAu  
cuit en broche.

Oh, oh, dit-il, je me reproche

Le sAng de cette gent. VoilA ses gArdiens S'en repAissAnts, eux et  
leurs chiens;

Et moi, Loup, j'en ferAi scrupule?

Non, pAr tous les Dieux. Non. Je serAis ridicule.

ThibAut l'Agnelet pAsserA

SAns Qu'A lA broche je le mette;

Et non seulement lui, mAis lA mÈre Qu'il tette, Et le pÈre Qui  
l'engendrA.

Ce Loup AvAit rAison. Est-il dit Qu'on nous voie FAire festin de toute  
proie,

MAnger les AnimAux, et nous les rÈduirons Aux mets de l'ge d'or  
AutAnt Que nous pourrons?

Ils n'Auront ni croc ni mArmite?

Bergers, bergers, le loup n'A tort

Que QuAnd il n'est pAs le plus fort:

Voulez-vous Qu'il vive en ermite?

X, 6 L'ArAignÈe et l'Hirondelle

O Jupiter, Qui sus de ton cerveAu,

PAr un secret d'Accouchement nouveAu,

Tirer PAllAs, jAdis mon ennemie,

Entends mA plAinte une fois en tA vie.

PrognÈ me vient enlever les morceAux;

CArAcolAnt, frisAnt l'Air et les eAux,

Elle me prend mes mouches A mA porte:

Miennes je puis les dire; et mon rÈseAu En serAit plein sAns ce  
mAudit oiseAu:

Je l'Ai tissu de mAtiÈre Assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,

Se plAignAit l'ArAignÈe Autrefois tApissiÈre, Et Qui, lors ÈtAnt  
filAndiÈre,

PrÈtendAit enlAcer tout insecte volAnt.

LA soeur de PhilomÈle, Attentive A sA proie, MAIgrÈ le bestion  
hAppAit mouches dAns l'Air, Pour ses petits, pour elle, impitoyAble  
joie, Que ses enfAnts gloutons, d'un bec toujours ouvert, D'un ton  
demi-formÈ, bÈgAyAnte couvÈe,

DemAndAient pAr des cris encore mAI entendus.

LA pAuvre ArAgne n'AyAnt plus

Que lA tAte et les pieds, ArtisAns superflus, Se vit elle-mAme enlevÈe.

L'Hirondelle, en pAssAnt, emportA toile, et tout, Et l'AnimAl pendAnt  
Au bout.

Jupin pour chAQue ÈtAt mit deux tAbles Au monde.

L'Adroit, le vigilAnt, et le fort sont Assis A lA premiÈre; et les petits

MAgent leur reste A lA seconde.

X, 7 LA Perdrix et les CoQs

Parmi de certAins CoQs incivils, peu gAlAnts, Toujours en noise et  
turbulents,

Une Perdrix ÈtAit nourrie.

Son sexe et l'hospitAlitÈ,

De lA pArt de ces CoQs peuple A l'Amour portÈ

Lui fAisAient espÈrer beAucoup d'honnAtetÈ: Ils ferAient les honneurs



de la mènAgerie.

Ce peuple cependant, fort souvent en furie, Pour la Dame ÈtrangÈre  
Ayant peu de respect, Lui donnait fort souvent d'horribles coups de  
bec.

D'abord elle en fut AffligÈe;

MAis sitôt Qu'elle eut vu cette troupe enrAgÈe S'entre-bAttre elle-  
même, et se percer les flAncs, Elle se consolA: Ce sont leurs moeurs,  
dit-elle, Ne les Accusons point; plaignons plutôt ces gens.

Jupiter sur un seul modÈle

N'A pas formÈ tous les esprits:

Il est des nAturels de Coqs et de Perdrix.

S'il dÈpendait de moi, je passerAis ma vie En plus honnAte  
compagnie.

Le mAAtre de ces lieux en ordonne Autrement.

Il nous prend Avec des tonnelles,

Nous loge Avec des Coqs, et nous coupe les Ailes: C'est de l'homme  
Qu'il faut se plaindre seulement.

X, 8 Le Chien A Qui on A coupÈ les oreilles Qu'Ai-je fait pour me voir  
Ainsi

MutilÈ par mon propre mAAtre?

Le bel Ètat oA me voici!

Devant les Autres Chiens oserAi-je paraAtre?

O rois des Animaux, ou plutôt leurs tyrAns, Qui vous ferait choses  
pareilles?

Ainsi criait MouflAr, jeune dogue; et les gens Peu touchÈs de ses cris  
douloureux et perÇants, Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.

MouflAr y croyait perdre; il vit Avec le temps Qu'il y gagnait  
beaucoup; car Ètant de nature A piller ses pareils, mainte-  
mÈs aventure L'aurait fait retourner chez lui

Avec cette pArtie en cent lieux AltÈrÈe: Chien hArgneux A toujours  
l'oreille dÈchirÈe.

Le moins Qu'on peut lAisser de prise Aux dents d'Autrui C'est le mieux.  
QuAnd on n'A Qu'un endroit A dÈfendre, On le munit de peur  
d'esclAndre:

TÈmoin mAAtre MouflAr ArmÈ d'un gorgerin, Du reste AyAnt d'oreille  
AutAnt Que sur mA mAin; Un Loup n'e't su pAr oA le prendre.

X, 9 Le Berger et le Roi

Deux dÈmons A leur grÈ pArtAgent notre vie, Et de son pAtrimoine  
ont chAssÈ lA rAison.

Je ne vois point de coeur Qui ne leur sAcrifie.

Si vous me demAndez leur ÈtAt et leur nom, J'Appelle l'un Amour, et  
l'Autre Ambition.

Cette derniÈre Ètend le plus loin son empire; CAR mAme elle entre  
dAns l'Amour.

Je le ferAis bien voir; mAis mon but est de dire Comme un Roi fit  
venir un Berger A sA Cour.

Le conte est du bon temps, non du siÈcle oA nous sommes.

Ce Roi vit un troupeAu Qui couvrAit tous les chAmps, Bien broutAnt,  
en bon corps, rApportAnt tous les Ans, Gr,ce Aux soins du Berger, de  
trÈs notAbles sommes.

Le Berger plut Au Roi pAr ces soins diligents.

Tu mÈrites, dit-il, d'Atre PAsteur de gens; LAisse lA tes moutons, viens  
conduire des hommes.

Je te fAis Juge SouverAin.

VoilA notre Berger lA bAlance A lA mAin.

QuoiQu'il n'e't guÈre vu d'Autres gens Qu'un Hermite, Son troupeAu,  
ses m,tins, le loup, et puis c'est tout, Il AvAit du bon sens; le reste  
vient ensuite.

Bref, il en vint fort bien A bout.

L'Hermite son voisin Accourut pour lui dire: VeillÈ-jè? et n'est-ce point un songe Que je vois?

Vous fAvoir! vous grAnd! DÈfiez-vous des Rois: Leur fAveur est glissAnte, on s'y trompe; et le pire C'est Qu'il en co'te cher; de pAreilles erreurs Ne produisent jAmAis Que d'illustres mAlheurs.

Vous ne connAissez pAs l'AttrAit Qui vous engAge.

Je vous pArle en Ami. CrAignez tout. L'Autre rit, Et notre Hermite poursuivit:

Voyez combien dÈjà la cour vous rend peu sAge.

Je crois voir cet Aveugle A Qui dAns un voyAge Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la mAin: il le prit pour un fouet.

Le sien s'ÈtAit perdu, tombAnt de sA ceinture.

Il rendAit gr,ce Au Ciel de l'heureuse Aventure, QuAnd un pAssAnt criA: Que tenez-vous, ô Dieux!

Jetez cet AnimAl trAAtre et pernicieux, Ce Serpent. - C'est un fouet . - C'est un Serpent, vous dis-je.

A me tAnt tourmenter Quel intÈrAt m'oblige?

PrÈtendez-vous gArder ce trÈsor? - PourQuoi non?

Mon fouet ÈtAit usÈ; j'en retrouve un fort bon; Vous n'en pArlez Que pAr envie.

L'Aveugle enfin ne le crut pAs;

Il en perdit bientôt la vie.

L'AnimAl dÈgourdi piQuA son homme Au brAs.

QuAnt A vous, j'ose vous prÈdire

Qu'il vous ArriverA QuelQue chose de pire.

- Eh! Que me sAurAit-il Arriver Que la mort?

- Mille dÈgo'ts viendront, dit le ProphÈte Hermite.

Il en vint en effet; l'Hermite n'eut pAs tort.

MAinte peste de Cour fit tAnt, pAr mAint ressort, Que lA cAndeur du  
Juge, Ainsi Que son mÈrite, Furent suspects Au Prince. On cAbAle, on  
suscite AccusAteurs, et gens grevÈs pAr ses ArrAts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fAit un PALAis.

Le Prince voulut voir ces richesses immenses; Il ne trouvA pArtout  
Que mÈdiocritÈ,

LouAnges du dÈsert et de lA pAuvretÈ;

C'ÈtAient lA ses mAgnificences.

Son fAit, dit-on, consiste en des pierres de prix.

Un grAnd coffre en est plein, fermÈ de dix serrures.

Lui-mAme ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris Tous les mAchineurs  
d'impostures.

Le coffre ÈtAnt ouvert, on y vit des lAmbeAux, L'hAbit d'un gArdeur  
de troupeAux,

Petit chApeAu, jupon, pAnetiÈre, houlette, Et, je pense, Aussi sA  
musette.

Doux trÈsors, ce dit-il, chers gAges, Qui jAmAis N'Attir,tes sur vous  
l'envie et le mensonge, Je vous reprends; sortons de ces riches PALAis  
Comme l'on sortirAit d'un songe.

Sire, pArdonnez-moi cette exclAmAation.

J'AvAis prÈvu mA chute en montAnt sur le fAAte.

Je m'y suis trop complu; mAis Qui n'A dAns lA tAte Un petit grAin  
d'Ambition?

X, 10 Les Poissons et le Berger Qui joue de lA fl°te Tircis, Qui pour lA  
seule Annette

FAisAit rÈsonner les Accords

D'une voix et d'une musette

CApAbles de toucher les morts,

ChAntAit un jour le long des bords

D'une onde ArrosAnt des prAiries,

Dont ZÈphire hAbitAit les cAmpAignes fleuries.

Annette cependAnt A lA ligne pAchAit;

MAis nul poisson ne s'ApprochAit.

LA BergÉre perdAit ses peines.

Le Berger Qui pAr ses chAnsons,

E°t AttirÈ des inhumAines,

Crut, et crut mAl, Attirer des poissons.

Il leur chAntA ceci: Citoyens de cette onde, LAissez votre NAÔAde en sA grotte profonde.

Venez voir un objet mille fois plus chArmAnt.

Ne crAignez point d'entrer Aux prisons de lA Belle: Ce n'est Qu'A nous Qu'elle est cruelle: Vous serez trAitÈs doucement,

On n'en veut point A votre vie:

Un vivier vous Attend, plus clAir Que fin cristAl.

Et, QuAnd A QuelQues-uns l'App,t serAit fAtAl, Mourir des mAins d'Annette est un sort Que j'envie.

Ce discours ÈloQuent ne fit pAs grAnd effet: L'Auditoire ÈtAit sourd Aussi bien Que muet.

Tircis eut beAu prAcher: ses pAroles miellÈes S'en ÈtAnt Aux vents envolÈes,

Il tendit un long rets. VoilA les poissons pris, VoilA les poissons mis Aux pieds de lA BergÉre.

O vous PAsteurs d'humAins et non pAs de brebis, Rois, Qui croyez gAgner pAr rAisons les esprits D'une multitude ÈtrAngÉre,

Ce n'est jAmAis pAr lA Que l'on en vient A bout; Il y fAut une Autre mAniÈre:

Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

X, 11 Les deux Perroquets, le Roi, et son fils Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils, Du rôle d'un Roi faisaient leur ordinaire.

Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père, De ces oiseaux. faisaient leurs favoris.

L'âge lui fit une amitié sincère

Entre ces gens: les deux pères s'aimaient; Les deux enfants, malgré leur cœur frivole, L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient, Nourris ensemble, et compagnons d'école.

C'était beaucoup d'honneur Au jeune Perroquet; Car l'enfant était Prince, et son père Monarque.

Par le tempérament Que lui donna la Parque, Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet, Et le plus amoureux de toute la Province, Faisait aussi sa part des délices du Prince.

Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant, Comme il arrive aux jeunes gens,

Le jeu devint une querelle.

Le passereau, peu circonspect,

S'attira de tels coups de bec,

Que, demi-mort et traînant l'aile,

On crut qu'il n'en pourrait guérir

Le Prince indigné fit mourir

Son Perroquet. Le bruit en vint au père.

L'infortuné vieillard crie et se désespère, Le tout en vain; ses cris sont superflus; L'oiseau parleur est déjà dans la barque; Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus fait qu'en fureur sur le fils du Monarque Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.

Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile Le haut d'un pin. Là dans le sein des dieux Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.

Le Roi lui-même y court, et dit pour l'attirer: Ami, reviens chez moi:

Que nous sert de pleurer?

HAïne, vengeAnce, et deuil, lAissons tout A lA porte.

Je suis contrAint de dÈclArer,

Encor Que mA douleur soit forte,

Que le tort vient de nous: mon fils fut l'Agresseur.

Mon fils! non. C'est le sort Qui du coup est l'Auteur.

LA PArQue AvAit Ècrit de tout temps en son livre Que l'un de nos enfAnts devAit cesser de vivre, L'Autre de voir, pAr ce mAlheur.

Consolons-nous tous deux, et reviens dAns tA cAge.

Le PerroQuet dit: Sire Roi,

Crois-tu Qu'AprÈs un tel outrAge

Je me doive fier A toi?

Tu m'AllÈgues le sort: prÈtends-tu pAr tA foi Me leurrer de l'App,t d'un profAne lAngAge?

MAis Que lA providence ou bien Que le destin RÉgle les AffAires du monde

Il est Ècrit lA-hAut Qu'Au fAAte de ce pin Ou dAns QuelQue ForAt profonde,

J'AchÉverAi mes jours loin du fAtAl objet Qui doit t'Atre un juste sujet

De hAïne et de fureur. Je sAis Que lA vengeAnce Est un morceAu de Roi, cAr vous vivez en Dieux.

Tu veux oublier cette offense:

Je le crois: cependAnt il me fAut pour le mieux Eviter tA mAin et tes yeux.

Sire Roi mon Ami, vA-t'en, tu perds tA peine; Ne me pArle point de retour;

L'Absence est Aussi bien un remÉde A lA hAïne Qu'un AppAreil contre l'Amour.

X, 12 LA Lionne et l'Ourse

MÉre Lionne AvAit perdu son fAn.

Un chAsseur l'AvAit pris. LA pAuvre infortunÉE PoussAit un tel rugissement

Que toute lA ForAt ÈtAit importunÉE.

LA nuit ni son obscuritÈ,

Son silence et ses Autres chArmes,

De lA Reine des bois n'ArrAtAït les vAcArmes Nul AnimAl n'ÈtAit du sommeil visitÈ.

L'Ourse enfin lui dit: MA commÉre,

Un mot sAns plus; tous les enfAnts

Qui sont pAssÈs entre vos dents

N'AvAient-ils ni pÉre ni mÉre?

- Ils en AvAient. - S'il est Ainsi,

Et Qu'Aucun de leur mort n'Ait nos tAtes rompues, Si tAnt de mÉres se sont tues,

Que ne vous tAisez-vous Aussi?

- Moi me tAire! moi, mAlheureuse!

Ah j'Ai perdu mon fils! Il me fAudrA trAAner Une vieillesse douloureuse!

- Dites-moi, Qui vous force A vous y condAmner?

- HÈlAs! c'est le Destin Qui me hAit. Ces pAroles Ont ÈtÈ de tout temps en lA bouche de tous.

MisÈrAbles humAins, ceci s'Adresse A vous: Je n'entends rÈsonner Que des plAintes frivoles.

QuiconQue en pAreil cAs se croit hAÔ des Cieux, Qu'il considÉre HÈcube, il rendrA gr,ce Aux Dieux.

X, 13 Les deux Aventuriers et le TALismAn Aucun chemin de fleurs ne



conduit A lA gloire.

Je n'en veux pour tÈmoin Qu'Hercule et ses trAvAux.

Ce Dieu n'A guÉre de rivAux:

J'en vois peu dAns lA Fable, encor moins dAns l'Histoire.

En voici pourtAnt un Que de vieux TALismAns Firent chercher fortune  
Au pAys des RomAns.

Il voyAgeAit de compAgnie.

Son cAmArAde et lui trouvÈrent un poteAu AyAnt Au hAut cet  
ÈcriteAu:

Seigneur Aventurier, s'il te prend QuelQue envie De voir ce Que n'A  
vu nul ChevAlier errAnt, Tu n'As Qu'A pAsser ce torrent;

Puis, prenAnt dAns tes brAs un ElÈphAnt de pierre Que tu verrAs  
couchÈ pAr terre,

Le porter, d'une hAleine, Au sommet de ce mont, Qui menAce les  
Cieux de son superbe front.

L'un des deux chevAliers sAignA du nez. Si l'onde Est rApide AutAnt  
Que profonde,

Dit-il, et supposÈ Qu'on lA puisse pAsser, PourQuoi de l'ElÈphAnt  
s'Aller embArrAsser?

Quelle ridicule entreprise!

Le sAge l'AurA fAit pAr tel Art et de guise Qu'on le pourrA porter peut-  
Atre QuAtre pAs; MAIS jusQu'Au hAut du mont, d'une hAleine, il n'est  
pAs Au pouvoir d'un mortel, A moins Que lA figure Ne soit d'un  
ElÈphAnt nAin, pygmÈe, Avorton, Propre A mettre Au bout d'un b,ton:

AuQuel cAs, oA l'honneur d'une telle Aventure?

On nous veut AttrAper dedAns cette Ècriture: Ce serA QuelQue  
Ènigme A tromper un enfAnt. .

Le rAisonneur pArti, l'Aventueux se lance, Les yeux clos, A trAvers  
cette eAu.

Ni profondeur ni violence

Ne purent l'ArrAter, et, selon l'ÈcritAu, Il vit son ElÈphAnt couchÈ  
sur l'Autre rive.

Il le prend, il l'emporte, Au hAut du mont Arrive, Rencontre une  
esplAnAde, et puis une citÈ.

Un cri pAr l'ElÈphAnt est Aussitôt jetÈ: Le peuple Aussitôt sort en  
Armes.

Tout Autre Aventurier Au bruit de ces AlArmes AurAit fui: celui-ci loin  
de tourner le dos Veut vendre Au moins sA vie, et mourir en HÈros.

Il fut tout ÈtonnÈ d'ouÔr cette cohorte Le proclAmer MonArQue Au  
lieu de son Roi mort.

Il ne se fit prier Que de lA bonne sorte, Encor Que le fArdeAu f't, dit-  
il, un peu fort.

Sixte en disAit AutAnt QuAnd on le fit sAint Pére.

(SerAit-ce bien une misÈre

Que d'Atre PApe ou d'Atre Roi?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune Aveugle suit Aveugle hArdiesse.

Le sAge QuelQuefois fAit bien d'exÈcuter, AvAnt Que de donner le  
temps A lA sAgesse D'envisAger le fAit, et sAns lA consulter.

X, 14 Discours A Monsieur le Duc de LA RochefoucAult Je me suis  
souvent dit, voyAnt de Quelle sorte L'homme Agit et Qu'il se comporte

En mille occAsions, comme les AnimAux:

Le Roi de ces gens-lA n'A pAs moins de dÈfAutS Que ses sujets, et lA  
nAture

A mis dAns chAQue crÈAture

QuelQue grAin d'une mAsse oA puisent les esprits: J'entends les esprits  
corps, et pÈtris de mAtiÈre.

Je vAis prouver ce Que je dis.

A l'heure de l'Aff't, soit lorsQue lA lumiÈre PrÈcipite ses trAits dAns

l'humide sÈjour, Soit lorsQue le Soleil rentre dAns sA cArriÈre, Et Que,  
n'ÈtAnt plus nuit, il n'est pAs encor jour, Au bord de QuelQue bois sur  
un Arbre je grimpe; Et nouveAu Jupiter du hAut de cet olympe, Je  
foudroie, A discrÈtion,

Un lApin Qui n'y pensAit guÈre.

Je vois fuir Aussitôt toute lA nAtion

Des lApins Qui sur lA bruyÈre,

L'oeil ÈveillÈ, l'oreille Au guet,

S'ÈgAyAient, et de thym pArfumAient leur bAnQuet.

Le bruit du coup fAit Que lA bAnde

S'en vA chercher sA s'oretÈ

DAns lA souterrAine citÈ;

MAis le dAnger s'oublie, et cette peur si grAnde S'ÈvAnouit bientôt. Je  
revois les lApins Plus gAis Qu'AupArAvAnt revenir sous mes mAins.

Ne reconnAAt-on pAs en celA les humAins?

DispersÈs pAr QuelQue orAge,

A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hAsArder encor

MAME vent, mAME nAufrAge.

VrAis lApins, on les revoit

Sous les mAins de lA fortune.

Joignons A cet exemple une chose commune.

QuAnd des chiens ÈtrAngers pAssent pAr QuelQue endroit, Qui n'est  
pAs de leur dÈtroit,

Je lAisse A penser Quelle fAte.

Les chiens du lieu n'AyAnts en tAte

Qu'un intÈrAt de gueule, A cris, A coups de dents, Vous

AccompAgnent ces pAssAnts

JusQu'Aux confins du territoire.

Un intÈrAt de biens, de grAndeur, et de gloire, Aux Gouverneurs  
d'EtAts, A certAins courtisAns, A gens de tous mÈtiers en fAit tout  
AutAnt fAire.

On nous voit tous, pour l'ordinAire,

Piller le survenAnt, nous jeter sur sA peAu.

LA coQuette et l'Auteur sont de ce cArActÈre; MALheur A l'ÈcrivAin  
nouveAu.

Le moins de gens Qu'on peut A l'entour du g,teAu, C'est le droit du jeu,  
c'est l'AffAire.

Cent exemples pourrAient Appuyer mon discours; MAis les ouvrAges  
les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En celA j'Ai pour guides Tous les mAAtres  
de l'Art, et tiens Qu'il fAut lAisser DAns les plus beAux sujets QuelQue  
chose A penser: Ainsi ce discours doit cesser.

Vous Qui m'Avez donnÈ ce Qu'il A de solide, Et dont lA modestie  
ÈgAle lA grAndeur,

Qui ne p'tes jAmAis Ècouter sAns pudeur LA louAnge lA plus permise,

LA plus juste et lA mieux AcQuise,

Vous enfin dont A peine Ai-je encore obtenu Que votre nom reÇt ici  
QuelQues hommAges, Du temps et des censeurs dÈfendAnt mes  
ouvrAges, Comme un nom Qui, des Ans et des peuples connu, FAit  
honneur A lA FrAnce, en grAnds noms plus fÈconde Qu'Aucun climAt  
de l'Univers,

Permettez-moi du moins d'Apprendre A tout le monde Que vous  
m'Avez donnÈ le sujet de ces Vers.

X, 15 Le MArchAnd, le Gentilhomme, le P,tre, et le Fils de roi QuAtre  
chercheurs de nouveAux mondes,

PresQue nus ÈchAppÈs A lA fureur des ondes, Un TrAfiQuAnt, un  
Noble, un P,tre, un Fils de Roi, RÈduits Au sort de BÈlisAire,

DemAndAient Aux pAssAnts de Quoi

Pouvoir soulAger leur misÉre.

De rAconter Quel sort les AvAit AssemblÉs, QuoiQue sous divers points tous QuAtre ils fussent nÉs, C'est un rÈcit de longue hAleine.

Ils s'Assirent enfin Au bord d'une fontAine.

LA le conseil se tint entre les pAuvres gens.

Le prince s'Étendit sur le mAlheur des grAnds.

Le P,tre fut d'Avis Qu'ÉloignAnt lA pensÉE De leur Aventure pAssÉE,

ChAcun fit de son mieux et s'AppliQu,t Au soin De pourvoir Au commun besoin.

LA plAinte, AjoutA-t-il, guÈrit-elle son homme?

TrAvAillons! c'est de Quoi nous mener jusQu'A Rome.

Un P,tre Ainsi pArler! Ainsi pArler; croit-on Que le Ciel n'Ait donnÉ Qu'Aux tAtes couronnÉes De l'esprit et de lA rAison,

Et Que de tout berger, comme de tout mouton, Les connAissAnces soient bornÉes?

L'Avis de celui-ci fut d'Abord trouvÉ bon PAR les trois ÈchouÈs Au bord de l'AmÈriQue.

L'un (c'ÈtAit le MArchAnd) sAvAit l'ArithmÈtiQue: A tAnt pAr mois, dit-il, j'en donnerAi leÇon.

- J'enseignerAi lA politiQue,

Reprit le Fils de roi. Le Noble poursuivit: Moi, je sAis le blAson; j'en veux tenir Ècole: Comme si devers l'Inde, on e't eu dAns l'esprit LA sottE vAnitÈ de ce jArgon frivole.

Le P,tre dit: Amis, vous pArlez bien; mAis Quoi!

Le mois A trente jours; jusQu'A cette ÈchÈAnce Je'nerons-nous, pAr votre foi?

Vous me donnez une espÈrAnce

Belle, mais Éloignée; et cependant j'ai aimé.

Qui pourvoira de nous au danger de demain?

Ou plutôt sur Quelle Assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?

Avant tout Autre, c'est celui

Dont il s'agit: votre science

Est courte là-dessus: mais demain y suppléera.

A ces mots, le Père s'en va

Dans un bois: il y fit des fagots dont la vente Pendant cette journée  
et pendant la suivante, Empêcha Qu'un long jeûne A la fin ne fit tant  
Qu'ils Allassent la-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette Aventure

Qu'il ne faut pas tant d'Art pour conserver ses jours, Et grâce Aux  
dons de la nature,

La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

XI, 1 Le Lion

Sultan Léopold Autrefois

Eut, ce dit-on, par maine Aubaine,

Force boeufs dans ses prés, force Cerfs dans ses bois, Force moutons  
parmi la plaine.

Il n'acquiesce un Lion dans la forêt prochaine.

Après les compliments et d'une et d'autre part, Comme entre grands  
il se pratique,

Le Sultan fit venir son Vizir le Renard, Vieux routier, et bon  
politique.

Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin; Son père est mort, Que  
peut-il faire?

Plain plutôt le pauvre orphelin.

Il A chez lui plus d'une AffAire,

Et devrA beAucoup Au destin

S'il gArde ce Qu'il A, sAns tenter de conQuAte.

Le RenArd dit, brAnlAnt lA tAte:

Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitiÈ: Il fAut de celui-ci  
conserver l'AmitiÈ, Ou s'efforcer de le dÈtruire,

AvAnt Que lA griffe et lA dent

Lui soit crue, et Qu'il soit en ÈtAt de nous nuire.

N'y perdez pAs un seul moment.

J'Ai fAit son horoscope: il croAtrA pAr lA guerre; Ce serA le meilleur  
Lion

Pour ses Amis Qui soit sur terre:

T,chez donc d'en Atre, sinon

T,chez de l'AffAiblr. LA hArAngue fut vAine.

Le SultAn dormAit lors; et dedAns son domAine ChAcun dormAit  
Aussi, bAtes, gens: tAnt Qu'enfin Le Lionceau devient vrAi Lion. Le  
tocsin Sonne Aussitôt sur lui, l'AlArme se promÉne De toutes pArts; et  
le Vizir,

ConsultÈ lA-dessus dit Avec un soupir:

PourQuoi l'irritez-vous? LA chose est sAns remÉde.

En vAin nous Appelons mille gens A notre Aide: Plus ils sont, plus il  
co'te; et je ne les tiens bons Qu'A mAnger leur pArt des moutons.

ApAisez le Lion: seul il pAsse en puissAne Ce monde d'AlliÈs vivAnts  
sur notre bien.

Le Lion en A trois Qui ne lui co'tent rien, Son courAge, sA force, Avec  
sA vigilAne.

Jetez-lui promptement sous lA griffe un mouton: S'il n'en est pAs  
content, jetez-en dAvAntAge.

Joignez-y QuelQue boeuf: choisissez pour ce don Tout le plus grAs du p,turAge.

SAuvez le reste Ainsi. Ce conseil ne plut pAs.

Il en prit mAl; et force ÈtAts

Voisins du SultAn en p,tirent:

Nul n'y gAgnA, tous y perdirent.

Quoi Que f't ce monde ennemi,

Celui Qu'ils crAignAient fut le mAAtre.

Proposez-vous d'Avoir le Lion pour Ami, Si vous voulez le lAisser crAAtre.

XI, 2 Les Dieux voulAnt instruire un fils de Jupiter Pour Monseigneur le duc de MAine

Jupiter eut un fils, Qui, se sentAnt du lieu Dont il tirAit son origine,

AvAit l',me toute divine.

L'enfAnce n'Aime rien: celle du jeune Dieu FAisAit sA principAle AffAire

Des doux soins d'Aimer et de plAire.

En lui l'Amour et lA rAison

DevAncÉrent le temps, dont les Ailes lÈgÈres N'AmÉnent Que trop tôt, hÈlAs! chAQue sAison.

Flore Aux regArds riAnts, Aux chArmAntes mAniÉres, TouchA d'Abord le coeur du jeune Olympien.

Ce Que lA pAssion peut inspirer d'Adresse, Sentiments dÈlicAts et remplis de tendresse, Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublIA rien.

Le fils de Jupiter devAit pAr sA nAissAnce Avoir un Autre esprit, et d'Autres dons des Cieux, Que les enfAnts des Autres Dieux.

Il semblAit Qu'il n'AgAt Que pAr rÈminiscence, Et Qu'il e't Autrefois FAit le mÈtier d'AmAnt, TAnt il le fit pArfAitement.



Jupiter cependantAnt voulut le faire instruire.

Il Assembla les Dieux, et dit: J'Ai su conduire Seul et sans.  
compagnon jusqu'ici l'Univers, Mais il est des emplois divers

Qu'Aux nouveAux Dieux je distribue.

Sur cet enfant chéri j'Ai donc jeté la vue: C'est mon sang; tout est  
plein déjà de ses Autels.

Afin de mériter le sang des immortels,

Il faut Qu'il sache tout. Le maître du Tonnerre Eut à peine Achevé,  
Que chacun Applaudit.

Pour savoir tout, l'enfant n'Avait Que trop d'esprit.

Je veux, dit le Dieu de la guerre,

Lui montrer moi-même cet Art

Par Qui maints héros ont eu part

Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.

- Je serai son maître de lyre,

Dit le blond et docte Apollon.

- Et moi, reprit Hercule A la peAu de Lion, Son mAAtre A surmonter les vices,

A dompter les trAnsports, monstres empoisonneurs, Comme Hydres renAissAnts sAns cesse dAns les coeurs: Ennemi des molles dÈlices,

Il ApprendrA de moi les sentiers peu bAttus Qui mÈnent Aux honneurs sur les pAs des vertus.

QuAnd ce vint Au Dieu de CythÈre,

Il dit Qu'il lui montrerAit tout.

L'Amour AvAit rAison: de Quoi ne vient A bout L'esprit joint Au dÈsir de plAire?

XI, 3 Le Fermier, le Chien, et le RenArd Le Loup et le RenArd sont d'EtrAnges voisins: Je ne b,tirAi point Autour de leur demeure.

Ce dernier guettAit A toute heure

Les poules d'un Fermier; et QuoiQue des plus fins, Il n'AvAit pu donner d'Atteinte A la volAille.

D'une pArt l'AppÈtit, de l'Autre le dAnger, N'ÈtAient pAs Au compÈre un embArrAs lÈger.

HÈ Quoi! dit-il, cette cAnAille

Se moQue impunÈment de moi?

Je vAis, je viens, je me trAvAille,

J'imAine cent tours; le rustre, en pAix chez soi, Vous fAit Argent de tout, convertit en monnaie Ses chApons, sA poulAille; il en A mAme Au croc: Et moi, mAAtre pAssÈ, QuAnd j'AttrApe un vieux coQ, Je suis Au comble de la joie!

PourQuoi sire Jupin m'A-t-il donc AppelÈ

Au mÈtier de RenArd? Je jure les puissAnces De l'Olympe et du Styx, il en serA pArLÈ.

RoulAnt en son coeur ces vengeAnces,

Il choisit une nuit libÈrAle en pAvots: ChAcun ÈtAit plongÈ dAns un

profond repos; Le mAAtre du logis, les vAlets, le chien mAme, Poules, poulets, chApons, tout dormAit. Le Fermier, LAissAnt ouvert son poulAiller,

Commit une sottise extrAme.

Le voleur tourne tAnt Qu'il entre Au lieu guettÈ, Le dÈpeuple, remplit de meurtres lA citÈ: Les mArQues de sA cruAutÈ

PARurent Avec l'Aube: on vit un ÈtAlAge De corps sAnglAnts et de cArnAge.

Peu s'en fAllut Que le Soleil

Ne rebrouss,t d'horreur vers le mAnoir liQuide.

Tel, et d'un spectAcle pArel,

Apollon irritÈ contre le fier Atride

JonchA son cAmp de morts: on vit presQue dÈtruit L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrAge d'une nuit.

Tel encore Autour de sA tente

AjAx, A l',me impAtiente,

De moutons et de boucs fit un vAste dÈbris, CroyAnt tuer en eux son concurrent Ulysse Et les Auteurs de l'injustice

PAR Qui l'Autre emportA le prix.

Le RenArd Autre AjAx Aux volAilles funeste, Emporte ce Qu'il peut, lAisse Ètendu le reste.

Le MAAtre ne trouvA de recours Qu'A crier Contre ses gens, son chien, c'est l'ordinAire usAge.

Ah! mAudit AnimAl, Qui n'es bon Qu'A noyer, Que n'AvertissAis-tu dÈs l'Abord du cArnAge?

- Que ne l'Èvitiez-vous? c'e't ÈtÈ plus tôt fAit: Si vous, mAAtre et fermier, A Qui touche le fAit, Dormez sAns Avoir soin Que lA porte soit close, Voulez-vous Que moi chien Qui n'Ai rien A lA chose, SAns Aucun intÈrAt je perde le repos?

Ce Chien pArAit trÈs A propos:

Son raisonnement pouvait Atre

Fort bon dans la bouche d'un Maître;

Mais, n'étant Que d'un simple chien,

On trouva Qu'il ne valait rien.

On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, Qui Que tu sois, ô père de famille (Et je ne t'ai jamais  
envié cet honneur), T'attendre Aux yeux d'autrui Quand tu dors, c'est  
erreur.

Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que si quelque Affaire t'importe,

Ne la fais point par procureur.

XI, 4 Le Songe d'un habitant du Mogol

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir Aux champs Elysiens  
possesseur d'un plaisir Aussi pur Qu'infini, tant en prix Qu'en durée;  
Le même songeur vit en une autre contrée Un Ermite entouré de  
feux,

Qui touchait de pitié même les malheureux.

Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire: Minos en ces deux morts  
semblait s'atre mépris.

Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.

Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère, Il se fit expliquer  
l'affaire.

L'interprète lui dit: Ne vous étonnez point; Votre songe a du sens; et,  
si j'ai sur ce point acquis tant soit peu d'habitude,

C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour, Ce Vizir  
quelquefois cherchait la solitude; Cet Ermite Aux Vizirs allait faire  
sa cour.

Si j'osais Ajouter Au mot de l'interprète, J'inspirerais ici l'Amour de la  
retraite: Elle offre à ses amants des biens sans embarras, Biens purs,  
présents du Ciel, Qui naissent sous les pas.

Solitude oA je trouve une douceur secrÉte, Lieux Que j'AimAi  
toujours, ne pourrAi-je jAmAis, Loin du monde et du bruit, go'ter  
l'ombre et le frAis?

Oh! Qui m'ArrAterA sous vos sombres Asiles!

QuAnd pourront les neuf Soeurs, loin des cours et des villes,  
M'occuper tout entier, et m'Apprendre des Cieux Les divers  
mouvements inconnus A nos yeux, Les noms et les vertus de ces  
clArtÈs errAntes PAR Qui sont nos destins et nos moeurs diffÈrentes!

Que si je ne suis nÈ pour de si grAnds projets, Du moins Que les  
ruisseAux m'offrent de doux objets!

Que je peigne en mes Vers QuelQue rive fleurie!

LA PARQue A filets d'or n'ourdirA point mA vie; Je ne dormirAi point  
sous de riches lAmbris; MAis voit-on Que le somme en perde de son  
prix?

En est-il moins profond, et moins plein de dÈlices?

Je lui voue Au dÈsert de nouveAux sAcrifices.

QuAnd le moment viendrA d'Aller trouver les morts, J'AurAi vÈcu  
sAns soins, et mourrAi sAns remords.

XI, 5 Le Lion, le Singe, et les deux Anes Le Lion, pour bien gouverner,

VoulAnt Apprendre lA morAle,

Se fit un beAu jour Amener

Le Singe mAAtre Ès Arts chez lA gent AnimAle.

LA premiÈre leÇon Que donna le RÈgent

Fut celle-ci: GrAnd Roi, pour rÈgner sAgement, Il fAut Que tout Prince  
prÈfÈre

Le zÈle de l'EtAt A certAin mouvement

Qu'on Appelle communÈment

Amour propre; cAr c'est le pÈre,

C'est l'Auteur de tous les dÈfAut

Que l'on remArQue Aux AnimAux.

Vouloir Que de tout point ce sentiment vous Quitte, Ce n'est pAs chose si petite

Qu'on en vienne A bout en un jour:

C'est beAucoup de pouvoir modÈrer cet Amour.

pAr lA, votre personnage Auguste

N'AdmettrA jAmAis rien en soi

De ridicule ni d'injuste

- Donne-moi, repArtit le Roi,

Des exemples de l'un et l'Autre.

- Toute espÉce, dit le docteur,

(Et je commence pAr lA nôtre)

Toute profession s'estime dAns son coeur, TrAite les Autres d'ignorAntes,

Les QuAlifie impertinentes,

Et semblAbles discours Qui ne nous co'tent rien.

L'Amour-propre, Au rebours, fAit Qu'au degrÈ suprAme On porte ses pAreils; cAr c'est un bon moyen De s'Élever Aussi soi-mAme.

De tout ce Que dessus j'Argumente trÈs bien Qu'ici-bAs mAint tAlent n'est Que pure grimAce, CAble, et certain Art de se fAire vAloir, Mieux su des ignorAnts Que des gens de sAvoir.

L'Autre jour, suivAnt A lA trAce

Deux Anes Qui, prenAnt tour A tour l'encensoir Se louAient tour A tour, comme c'est lA mAniÈre, J'ouÔs Que l'un des deux disAit A son confrÈre: Seigneur, trouvez-vous pAs bien injuste et bien sot L'homme, cet AnimAl si pArfAit? Il profAne Notre Auguste nom, trAitAnt d',ne

QuiconQue est ignorAnt, d'esprit lourd, idiot: Il Abuse encore d'un mot,

Et trAite notre rire, et nos discours de brAire.

Les humAins sont plAisAnts de prÈtendre exceller PAr-dessus nous;  
non, non; c'est A vous de pArler, A leurs OrAteurs de se tAire:

VoilA les vrAis brAillArds; mAis lAissons lA ces gens: Vous  
m'entendez, je vous entend:

Il suffit; et QuAnt Aux merveilles

Dont votre divin chAnt vient frApper les oreilles, PhilomÉle est Au  
prix novice dAns cet Art: Vous surpAssez LAmber. L'Autre BAudet  
repArt: Seigneur, j'Admire en vous des QuAlitÈs pAreilles.

Ces Anes, non contents de s'Atre Ainsi grAttÈs, S'en AllÉrent dAns les  
CitÈs

L'un l'Autre se prôner: chAcun d'eux croyAit fAire, En prisAnt ses  
pAreils, une fort bonne AffAire, PrÈtendAnt Que l'honneur en  
reviendrAit sur lui.

J'en connAis beAucoup Aujourd'hui,

Non pArmi les bAudets, mAis pArmi les puissANCES Que le Ciel voulut  
mettre en de plus hAuts degrÈs, Qui chAngerAient entre eux les  
simples excellences, S'ils osAient, en des mAjestÈs.

J'en dis peut-Atre plus Qu'il ne fAut, et suppose Que votre mAjestÈ  
gArderA le secret.

Elle AvAit souhAitÈ d'Apprendre QuelQue trAit Qui lui fit voir entre  
Autre chose

L'Amour propre donnAnt du ridicule Aux gens.

L'injuste AurA son tour: il y fAut plus de temps.

Ainsi pArLa ce Singe. On ne m'A pAs su dire S'il trAitA l'Autre point;  
cAr il est dÈlicAt; Et notre mAAtre És Arts, Qui n'ÈtAit pAs un fAt,  
RegArDAit ce Lion comme un terrible sire.

XI, 6 Le Loup et le RenArd

MAis d'oA vient Qu'Au RenArd Esope Accorde un point?

C'est d'exceller en tours pleins de mAtoiserie.

J'en cherche l'A raison, et ne l'A trouve point.

Qu'And le Loup A besoin de d'Èfendre s'A vie, Ou d'AttAQuer celle d'Autrui,

N'en s'Ait-il p'As AutAnt Que lui?

Je crois Qu'il en s'Ait plus; et j'oserAis peut-Atre Avec QuelQue rAison contredire mon mAAtre.

Voici pourtAnt un c'As o'A tout l'honneur Èchut A l'hôte des terriers. Un soir il AperÇut LA Lune Au fond d'un puits: l'orbiculAire imAge Lui pArut un Ample fromAge.

Deux seAux AlternAtivement

PuisAient le liQuide ÈlÈment:

Notre RenArd, pressÈ pAr une fAim cAnine, S'Accommode en celui Qu'AU hAut de l'A mAchine L'Autre seAu tenAit suspendu.

VoilA l'AnimAl descendu,

TirÈ d'erreur, mAis fort en peine,

Et voyAnt s'A perte prochAine.

CAR comment remonter, si QuelQue Autre AffAmÈ, De l'A m'Ame imAge chArmÈ,

Et succÈdAnt A s'A misÈre,

PAR le m'Ame chemin ne le tirAit d'AffAire?

Deux jours s'ÈtAient pAssÈs s'Ans Qu'Aucun vAnt Au puits.

Le temps Qui toujours mArche AvAit pendAnt deux nuits EchAncrÈ selon l'ordinAire

De l'Astre Au front d'Argent l'A fAce circulAire.

Sire RenArd ÈtAit d'ÈsespÈrÈ.

CompÈre Loup, le gosier AltÈrÈ,

PASSE pAr l'A; l'Autre dit: CAmArAde,

Je veux vous rÈgAler; voyez-vous cet objet?



C'est un fromAge exQuis. Le dieu FAune l'A fAit, LA vAche Io donna le lAit.

Jupiter, s'il ÈtAit mAlAde,

ReprendrAit l'AppÈtit en t,tAnt d'un tel mets.

J'en Ai mAngÈ cette ÈchAncrure,

Le reste vous serA suffisAnte p,ture.

Descendez dAns un seAu Que j'Ai mis lA exprÉS.

Bien Qu'Au moins mAl Qu'il p°t il Ajust,t l'histoire, Le Loup fut un sot de le croire.

Il descend, et son poids, emportAnt l'Autre pArt, Reguinde en hAut mAAtre RenArd.

Ne nous en moQuons point: nous nous lAissons sÈduire Sur Aussi peu de fondement;

Et chAcun croit fort AisÈment

Ce Qu'il crAint et ce Qu'il dÈsire.

XI, 7 Le PAysAn du DANube

Il ne fAut point juger des gens sur l'AppArencE.

Le conseil en est bon; mAis il n'est pAs nouveAu.

JAdis l'erreur du SouriceAu

Me servit A prouver le discours Que j'AvAnce.

J'Ai, pour le fonder A prÈsent,

Le bon SocrAte, Esope, et certAin PAysAn Des rives du DANube, homme dont MArc-AurÉle Nous fAit un portrAit fort fidÉle.

On connAAit les premiers: QuAnt A l'Autre, voici Le personnAge en rAccourci.

Son menton nourrissAit une bArbe touffue, Toute sA personne velue

ReprÈsentAit un Ours, mAis un Ours mAl lÈchÈ.

Sous un sourcil ÈpAis il AvAit l'oeil cAchÈ, Le regArd de trAvers, nez  
tortu, grosse lÈvre, PortAit sAyon de poil de chÈvre,

Et ceinture de joncs mArins.

Cet homme Ainsi b,ti fut dÈputÈ des Villes Que lAve le DAnube: il  
n'ÈtAit point d'Asiles OA l'AvArice des RomAins

Ne pÈnÈtr,t Alors, et ne port,t les mAins.

Le dÈputÈ vint donc, et fit cette hArAngue: RomAins, et vous, SÈnAt,  
Assis pour m'Ècouter, Je supplie AvAnt tout les Dieux de m'Assister:  
Veuillent les Immortels, conducteurs de mA lAngue, Que je ne dise  
rien Qui doive Atre repris.

SAns leur Aide, il ne peut entrer dAns les esprits Que tout mAl et toute  
injustice:

FAute d'y recourir, on viole leurs lois.

TÈmoin nous, Que punit lA RomAine AvArice: Rome est pAr nos  
forfAits, plus Que pAr ses exploits, L'instrument de notre supplice.

CrAignez, RomAins, crAignez Que le Ciel QuelQue jour Ne trAnsporte  
chez vous les pleurs et lA misÈre; Et mettAnt en nos mAins pAr un  
juste retour Les Armes dont se sert sA vengeAnce sÈvÈre, Il ne vous  
fASSE en sA colÈre

Nos esclAves A votre tour.

Et pourQuoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die En Quoi vous  
vAlez mieux Que cent peuples divers.

Quel droit vous A rendus mAAtres de l'Univers?

PourQuoi venir troubler une innocente vie?

Nous cultivions en pAix d'heureux chAmps, et nos mAins EtAient  
propres Aux Arts Ainsi Qu'Au lABourAge: Qu'Avez-vous Appris Aux  
GermAins?

Ils ont l'Adresse et le courAge;

S'ils AvAient eu l'AviditÈ,

Comme vous, et lA violence,

Peut-Atre en votre plAce ils AurAient la puissAnce, Et sAurAient en user sAns inhumAnitÉ.

Celle Que vos PrÊteurs ont sur nous exercÉE N'entre Qu'A peine en la pensÉE.

LA mAjestÉ de vos Autels

Elle-mAme en est offensÉE;

CAR sAchez Que les immortels

Ont les regArds sur nous. Gr,ces A vos exemples, Ils n'ont devAnt les yeux Que des objets d'horreur, De mÈpris d'eux, et de leurs Temples,

D'AvArice Qui vA jusQues A la fureur.

Rien ne suffit Aux gens Qui nous viennent de Rome; LA terre, et le trAvAil de l'homme

Font pour les Assouvir des efforts superflus.

Retirez-les: on ne veut plus

Cultiver pour eux les cAmPAgnes;

Nous Quittons les citÈs, nous fuyons Aux montAgnes; Nous lAissons nos chÈres compAgnes;

Nous ne conversons plus Qu'Avec des Ours Affreux, DÈcourAgÈs de mettre Au jour des mAlheureux, Et de peupler pour Rome un pAys Qu'elle opprime.

QuAnt A nos enfAnts dÈjA nÈs,

Nous souHAitons de voir leurs jours bientôt bornÈs: Vos prÊteurs Au mAlheur nous font joindre le crime.

Retirez-les: ils ne nous Apprendront

Que la mollesse et Que le vice;

Les GermAins comme eux deviendront

Gens de rApine et d'AvArice.

C'est tout ce Que j'Ai vu dAns Rome A mon Abord: N'A-t-on point de

prÈsent A fAire?

Point de pourpre A donner? C'est en vAin Qu'on espÈre QuelQue  
refuge Aux lois: encor leur ministÈre A-t-il mille longueurs. Ce  
discours, un peu fort Doit commencer A vous dÈplAire.

Je finis. Punissez de mort

Une plAinte un peu trop sincÈre.

A ces mots, il se couche et chAcun ÈtonnÈ

Admire le grAnd coeur, le bon sens, l'ÈloQuence, Du sAuvAge Ainsi  
prosternÈ.

On le crÈA PAtrice; et ce fut lA vengeance Qu'on crut Qu'un tel  
discours mÈritAit. On choisit D'Autres prÈteurs, et pAr Ècrit

Le SÈnAt demAndA ce Qu'AvAit dit cet homme, Pour servir de modÈle  
Aux pArleurs A venir.

On ne sut pAs longtemps A Rome

Cette ÈloQuence entretenir.

XI, 8 Le VieillArd et les trois jeunes Hommes Un octogÈnAire plAntAit.

PASSE encor de b,tir; mAis plAnter A cet ,ge!

DisAient trois jouvenceAux, enfAnts du voisinAge; AssurÈment il  
rAdotAit.

CAR, Au nom des Dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce lAbeur pouvez-vous recueillir?

AutAnt Qu'un PAtriArche il vous fAudrAit vieillir.

A Quoi bon chArger votre vie

Des soins d'un Avenir Qui n'est pAs fAit pour vous?

Ne songez dÈsormAis Qu'A vos erreurs pAssÈes: Quittez le long espoir  
et les vAstes pensÈes; Tout celA ne convient Qu'A nous.

- Il ne convient pAs A vous-mAmes,

RepArtit le VieillArd. Tout ÈtAblissement Vient tArd et dure peu. LA

mAin des PArQues blAmes De vos jours et des miens se joue  
ÈgAlement.

Nos termes sont pAreils pAr leur courte durÈe.

Qui de nous des clArtÈs de lA vo'te AzurÈe Doit jouir le dernier? Est-il  
Aucun moment Qui vous puisse Assurer d'un second seulement?

Mes ArriÉre-neveux me devront cet ombrAge: Eh bien dÈfendez-vous  
Au Sage

De se donner des soins pour le plAisir d'Autrui?

CeLA mAme est un fruit Que je go'te Aujourd'hui: J'en puis jouir  
demAin, et QuelQues jours encore; Je puis enfin compter l'Aurore

Plus d'une fois sur vos tombeAux.

Le VieillArd eut rAison; l'un des trois jouvenceAux Se noyA dÈs le port  
AllAnt A l'AmÈrique; L'Autre, Afin de monter Aux grAndes dignitÈs,  
DAns les emplois de MARS servAnt lA RÈpublique, PAR un coup  
imprÈvu vit ses jours emportÈs.

Le troisiÉme tombA d'un Arbre

Que lui-mAme il voulut enter;

Et pleurÈs du VieillArd, il grAvA sur leur mArbre Ce Que je viens de  
rAconter.

XI, 9 Les Souris et le ChAt-HuAnt

Il ne fAut jAmAis dire Aux gens:

Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.

SAvez-vous si les ÈcoutAnts

En feront une estime A lA vôtre pAreille?

Voici pourtAnt un cAs Qui peut Atre exceptÈ: Je le mAintiens prodige,  
et tel Que d'une fAble Il A l'Air et les trAits, encor Que vÈritable.

On AbAttit un pin pour son AntiQuitÈ,

Vieux PAIAis d'un hibou, triste et sombre retrAite De l'oiseAu  
Qu'Atropos prend pour son interprÈte.

DAns son tronc cAverneux, et minÈ pAr le temps, LogeAient, entre  
Autres hABitAnts,

Force Souris sAns pieds, toutes rondes de grAisse.

L'OiseAu les nourrissAit pArmi des tAs de blÈ, Et de son bec AvAit leur  
troupeAu mutilÈ; Cet OiseAu rAisonnAit, il fAut Qu'on le confesse.

En son temps Aux Souris le compAgnon chAssA.

Les premiÈres Qu'il prit du logis ÈchAppÈes, Pour y remÈdier, le drôle  
estropiA

Tout ce Qu'il prit ensuite. Et leurs jAmbes coupÈes Firent Qu'il les  
mANGEait A sA commoditÈ, Aujourd'hui l'une, et demAin l'Autre.

Tout mAnger A lA fois, l'impossibilitÈ

S'y trouvAit, joint Aussi le soin de sA sAntÈ.

sA prÈvoyAnce AllAit Aussi loin Que lA nôtre: Elle AllAit jusQu'A leur  
porter

Vivres et grAins pour subsister.

Puis, Qu'un cArtÈsien s'obstine

A trAiter ce Hibou de montre et de mAchine!

Quel ressort lui pouvAit donner

Le conseil de tronQuer un peuple mis en mue?

Si ce n'est pAs lA rAisonner,

LA rAison m'est chose inconnue.

Voyez Que d'Arguments il fit:

QuAnd ce peuple est pris, il s'enduit:

Donc il fAut le croQuer Aussitôt Qu'on le hAppe.

Tout: il est impossible. Et puis, pour le besoin N'en dois-je pAs gArder?  
Donc il fAut Avoir soin De le nourrir sAns Qu'il ÈchAppe.

MAis comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi Chose pAr les  
humAins A sA fin mieux conduite.

Quel Autre Art de penser Aristote et sa suite Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, Quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

## XI, Epilogue

C'est ainsi que ma Muse, Aux bords d'une onde pure, Traduisait en langue des Dieux

Tout ce que disent sous les cieux

Tant d'autres empruntant la voix de la nature.

Trucheman de peuples divers,

Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage; Car tout parle dans l'univers;

Il n'est rien qui n'ait son langage.

Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers, Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle, Si mon oeuvre n'est pas un assez bon modèle, J'ai du moins ouvert le chemin:

D'autres pourront y mettre une dernière main.

Favoris des neuf Soeurs, Achevez l'entreprise: Donnez m'ainte leçon que j'ai sans doute omise; Sous ces inventions il faut l'envelopper: Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper: Pendant le doux emploi de ma Muse innocente, Louis dompte l'Europe, et d'une main puissante il conduit à leur fin les plus nobles projets qu'ait jamais formés un Monarque.

Favoris des neuf Soeurs, ce sont là des sujets vainqueurs du temps et de la Parque.

## XII, A Monseigneur le duc de Bourgogne

Monseigneur,

Je ne puis employer pour mes Fables de protection qui me soit plus

glorieuse Que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide Que vous faites paraître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat, tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les âges. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse: elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la Nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les Fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas d'avantage là-dessus: vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en Orateurs et en Poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bon Politiques et en bons Généraux d'Armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie. Quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, le meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles: je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect, Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur, De la Fontaine.



## XII, 1 Les Compagnons d'Ulysse

A Monseigneur Le Duc de Bourgogne

Prince, l'unique objet du soin des Immortels, Souffrez Que mon encens parfume vos Autels.

Je vous offre un peu tard ces Prèsents de ma Muse; Les Ans et les travers me serviront d'excuse: Mon esprit diminue, Au lieu Qu'achaque instant On Aperçoit le vôtre Aller en Augmentant.

Il ne va pas, il court, il semble Avoir des Ailes.

Le Héros dont il tient des Qualités si belles Dans le métier de Mars brüle d'en faire Autant: Il ne tient pas A lui Que, forçant la victoire, Il ne marche A pas de géant

Dans la carrière de la Gloire.

Quelque Dieu le retient: c'est notre Souverain, Lui Qu'un mois A rendu maître et vainqueur du Rhin; Cette rapidité fut Alors nécessaire:

Peut-etre elle serait Aujourd'hui téméraire.

Je m'en tais; Aussi bien les Ris et les Amours Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

De ces sortes de Dieux votre Cour se compose.

Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas Qu'après tout D'autres Divinités n'y tiennent le haut bout: Le sens et la raison y règlent toute chose.

Consultez ces derniers sur un fait ou les Grecs, Imprudents et peu circonspects,

S'abandonnèrent A des armes

Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulysse, Après dix Ans d'alarmes, Erraient Au gré du vent, de leur sort incertains.

Ils abordèrent un rivage

Où la fille du dieu du jour,

CircÈ, tenAit Alors sA Cour.

Elle leur fit prendre un breuvAge

DÈlicieux, mAis plein d'un funeste poison.

D'Abord ils perdent lA rAison;

QuelQues moments AprÈs, leur corps et leur visAge Prennent l'Air et les trAits d'AnimAux diffÈrents.

Les voilA devenus Ours, Lions, ElÈphAnts; Les uns sous une mAsse Ènorme,

Les Autres sous une Autre forme;

Il s'en vit de petits, exemplum, ut tAlpA.

Le seul Ulysse en ÈchAppA.

Il sut se dÈfier de lA liQueur trAAatresse.

Comme il joignAit A lA sAgesse

lA mine d'un HÈros et le doux entretien, Il fit tAnt Que l'EnchAnteresse

Prit un Autre poison peu diffÈrent du sien.

Une DÈesse dit tout ce Qu'elle A dAns l',me: Celle-ci dÈclArA sA flAmme.

Ulysse ÈtAit trop fin pour ne pAs profiter D'une pAreille conjoncture.

Il obtint Qu'on rendrAit A ces Grecs leur figure.

MAis lA voudront-ils bien, dit lA Nymphé, Accepter?

Allez le proposer de ce pAs A lA troupe.

Ulysse y court, et dit: L'empoisonneuse coupe A son remÈde encore; et je viens vous l'offrir: Chers Amis, voulez-vous hommes redevenir?

On vous rend dÈjà lA pArole.

Le Lion dit, pensAnt rugir:

Je n'Ai pAs lA tAte si folle;

Moi renoncer Aux dons Que je viens d'AcQuÈrir?

J'Ai griffe et dent, et mets en piÉces Qui m'AttaQue.

Je suis Roi: deviendrAi-je un CitAdin d'IthAQue?

Tu me rendrAs peut-Atre encor simple SoldAt: Je ne veux point chAnger d'ÈtAt.

Ulysse du Lion court A l'Ours: Eh! mon frÈre, Comme te voilA fAit! je t'Ai vu si joli!

- Ah! vrAiment nous y voici,

Reprit l'Ours A sA mAniÈre.

Comme me voilA fAit? comme doit Atre un ours.

Qui t'A dit Qu'une forme est plus belle Qu'une Autre?

Est-ce A lA tienne A juger de lA nôtre?

Je me rApporte Aux yeux d'une Ourse mes Amours.

Te dÈplAis-je? vA-t'en, suis tA route et me lAisse: Je vis libre, content, sAns nul soin Qui me presse; Et te dis tout net et tout plAt:

Je ne veux point chAnger d'ÈtAt.

Le prince grec Au Loup vA proposer l'AffAire; Il lui dit, Au hAsArd d'un semblAble refus: cAmArAde, je suis confus

Qu'une jeune et belle BergÈre

Conte Aux Èchos les AppÈtits gloutons

Qui t'ont fAit mAnger ses moutons.

Autrefois on t'e't vu sAuver sA bergerie: Tu menAis une honnAte vie.

Quitte ces bois, et redevien,

Au lieu de loup, homme de bien.

- En est-il? dit le Loup. Pour moi, je n'en vois guÈre.

Tu t'en viens me trAiter de bAte cArnAssiÈre: Toi Qui pArles, Qu'es-tu? N'Auriez-vous pAs sAns moi MAngÈ ces AnimAux Que plAint tout

le VillAge?

Si j'ÈtAis Homme, pAr tA foi,

AimerAis-je moins le cArnAge?

Pour un mot QuelQuefois vous vous ÈtrAnglez tous: Ne vous Ates-vous pAs l'un A l'Autre des Loups?

Tout bien considÈrÈ, je te soutiens en somme Que scÈlÈrAt pour scÈlÈrAt,

Il vAut mieux Atre un Loup Qu'un Homme: Je ne veux point chAnger d'ÈtAt.

Ulysse fit A tous une mAme semonce,

ChAcun d'eux fit mAme rÈponce,

AutAnt le grAnd Que le petit.

LA libertÈ, les bois, suivre leur AppÈtit, C'ÈtAit leurs dÈlices suprAmes:

Tous renonÇAient Au lôs des belles Actions.

Ils croyAient s'AffrAnchir suivAnts leurs pAssions, Ils ÈtAient esclAves d'eux-mAmes.

Prince, j'AurAis voulu vous choisir un sujet OA je pusse mAler le plAisAnt A l'utile: C'ÈtAit sAns doute un beAu projet

Si ce choix e't ÈtÈ fAcile.

Les compAgnons d'Ulysse enfin se sont offerts.

Ils ont force pAreils en ce bAs Univers: Gens A Qui j'impose pour peine

Votre censure et votre hAine.

XII, 2 Le ChAt et les deux MoineAux

A Monseigneur le duc de Bourgogne

Un chAt contemporAin d'un fort jeune MoineAu Fut logÈ prÈs de lui dÈs l'ge du berceau; LA CAgE et le PANier AvAient mAmes PÈnAtes.

Le ChAt ÈtAit souvent AgAcÈ pAr l'OiseAu: L'un s'escrimAit du bec,

l'Autre jouAit des pAttes.

Ce dernier toutefois ÈpArgnAit son Ami.

Ne le corrigeAnt Qu'A demi

Il se f't fAit un grAnd scrupule

D'Armer de pointes sA fÈrule.

Le PAssereAu moins circonspect,

Lui donnAit force coups de bec.

En sAge et discrÉte personne,

MAAtre ChAt excusAit ces jeux:

Entre Amis, il ne fAut jAmAis Qu'on s'AbAndonne Aux trAits d'un courroux sÈrieux.

Comme ils se connAissAient tous deux dÈs leur bAs ,ge, Une longue hAbitude en pAix les mAintenAit; JAmAis en vrAi combAt le jeu ne se tournAit; QuAnd un MoineAu du voisinAge

S'en vint les visiter, et se fit compAgnon Du pÈtulAnt Pierrot et du sAge RAton.

Entre les deux oiseAux, il ArrivA Querelle; Et RAton de prendre pArti.

Cet inconnu, dit-il, nous lA vient donner belle D'insulter Ainsi notre Ami!

Le MoineAu du voisin viendrA mAnger le nôtre?

Non, de pAr tous les ChAts! EntrAnt lors Au combAt, Il croQue l'ÈtrAnger. VrAiment, dit mAAtre ChAt, Les MoineAux ont un go't exQuis et dÈlicAt!

Cette rÈflexion fit Aussi croQuer l'Autre.

Quelle MorAle puis-je infÈrer de ce fAit?

SAns celA toute Fable est un oeuvre impArfAit.

J'en crois voir QuelQues trAits; mAis leur ombre m'Abuse, Prince, vous les Aurez incontinent trouvÈs: Ce sont des jeux pour vous, et non

point pour mA Muse; Elle et ses Soeurs n'ont pAs l'esprit Que vous Avez.

XII, 3 Du ThÈsAuriseur et du Singe

Un Homme AccumulAit. On sAit Que cette erreur VA souvent jusQu'A lA fureur.

Celui-ci ne songeAit Que DucAts et Pistoles.

QuAnd ces biens sont oisifs, je tiens Qu'ils sont frivoles.

Pour s'°retÈ de son TrÈsor,

Notre AvAre hAbitAit un lieu dont Amphitrite DÈfendAit Aux voleurs de toutes pArts l'Abord.

LA d'une voluptÈ selon moi fort petite, Et selon lui fort grAnde, il entAssAit toujours: Il pAssAit les nuits et les jours

A compter, cAlculer, supputer sAns rel,che, cAlculAnt, supputAnt, comptAnt comme A lA t,che: cAr il trouvAit toujours du mÈcompte A son fAit.

Un gros Singe plus sAge, A mon sens, Que son mAAtre, JetAit QuelQue Doublon toujours pAr lA fenAtre Et rendAit le compte impArfAit:

LA chAmbre, bien cAdenAssÈe,

PermettAit de laisser l'Argent sur le comptoir.

Un beAu jour dom BertrAnd se mit dAns lA pensÈe D'en fAire un sAcrifice Au liQuide mAnoir.

QuAnt A moi, lorsQue je compAre

Les plAisirs de ce Singe A ceux de cet AvAre, Je ne sAis bonnement AuxQuels donner le prix.

Dom BertrAnd gAgnerAit prÈs de certAins esprits; Les rAisons en serAient trop longues A dÈduire.

Un jour donc l'AnimAl, Qui ne songeAit Qu'A nuire, DÈtAchAit du monceAu, tAntôt QuelQue Doublon, Un JAcobus, un DucAton,

Et puis QuelQue Noble A lA rose;

EprouvAit son Adresse et sA force A jeter Ces morceAux de mÈtAl Qui se font souhAiter PAr les humAins sur toute chose.

S'il n'AvAit entendu son Compteur A la fin Mettre la clef dAns la serrure,

Les DucAts AurAient tous pris le mAme chemin, Et couru la mAme Aventure;

Il les AurAit fAit tous voler jusQu'au dernier DAns le gouffre enrichi pAr mAint et mAint nAufrAge.

Dieu veuille prÈserver mAint et mAint FinAncier Qui n'en fAit pas meilleur usAge.

XII, 4 Les Deux ChÉvres

DÉs Que les ChÉvres ont broutÉ,

CertAin esprit de libertÉ

Leur fAit chercher fortune; elles vont en voyAge Vers les endroits du p,turAge

Les moins frÈquentÈs des humAins.

LA s'il est QuelQue lieu sAns route et sAns chemins, Un rocher, QuelQue mont pendAnt en prÈcipices, C'est oA ces DAmes vont promener leurs cAprices; Rien ne peut ArrAter cet AnimAl grimpAnt.

Deux ChÉvres donc s'ÈmAncipAnt,

Toutes deux AyAnt pAtte blanche,

QuittÉrent les bAs prÈs, chAcune de sA pArt.

L'une vers l'Autre AllAit pour QuelQue bon hAsArd.

Un ruisseAu se rencontre, et pour pont une plAnche.

Deux Belettes A peine AurAient passÈ de front Sur ce pont;

D'Ailleurs, l'onde rApide et le ruisseAu profond DevAient faire trembler de peur ces AmAzones.

MAigrÈ tAnt de dAngers, l'une de ces personnes Pose un pied sur la plAnche, et l'Autre en fAit AutAnt.

Je m'imagine voir Avec Louis le Grand

Philippe Quatre Qui s'Avance

Dans l'Alcôve de la Conférence.

Ainsi s'Avançaient pas à pas,

Nez à nez, nos Aventurières,

Qui, toutes deux étant fort fières,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas l'une à l'autre céder. Elles  
avaient la gloire de compter dans leur race (à ce que dit l'Histoire)  
l'une certaine chèvre au mérite sans pair dont Polyphème fit  
présent à Galatée,

Et l'autre la chèvre Amalthée,

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune; Toutes deux tombèrent  
dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la Fortune.

XII, A Monseigneur le duc de Bourgogne

Qui avait demandé à M. de la Fontaine

une fable qui fût nommée le Chat et la Souris.

Pour plaire au jeune Prince à qui la renommée destine un Temple  
en mes écrits,

Comment composerai-je une fable nommée

Le Chat et la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle qui, douce en apparence,  
et toutefois cruelle, va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris  
comme le Chat et la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?

Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune que de lui voir



trAiter ceux Qu'on croit ses Amis Comme le ChAt fAit lA Souris,

IntroduirAi-je un Roi Qu'entre ses fAvoris Elle respecte seul, Roi Qui fixe sA roue, Qui n'est point empAchÈ d'un monde d'Ennemis, Et Qui des plus puissAnts, QuAnd il lui plAAit, se joue Comme le ChAt de lA Souris?

MAis insensiblement, dAns le tour Que j'Ai pris, Mon dessein se rencontre; et si je ne m'Abuse, Je pourrAis tout g,ter pAr de plus longs rÈcits.

Le jeune Prince Alors se jouerAit de mA Muse Comme le ChAt de lA Souris.

XII, 5 Le vieux ChAt et lA jeune Souris Une jeune Souris de peu d'expÈrience

Crut flÈchir un vieux ChAt, implorAnt sA clÈmence, Et pAyAnt de rAisons le RAminAgrobis:

Laissez-moi vivre: une Souris

De mA tAille et de mA dÈpense

Est-elle A chArge en ce logis?

AffAmerAis-je, A votre Avis,

L'Hôte et l'Hôtesse, et tout leur monde?

D'un grAin de blÈ je me nourris;

Une noix me rend toute ronde.

A prÈsent je suis mAigre; Attendez QuelQue temps.

RÈservez ce repAs A messieurs vos EnfAnts.

Ainsi pArLAit Au ChAt lA Souris AttrApÈe.

L'Autre lui dit: Tu t'es trompÈe.

Est-ce A moi Que l'on tient de semblAbles discours?

Tu gAgnerrAis AutAnt de pArler A des sourds.

ChAt, et vieux, pArdonner? celA n'Arrive guÈres.

Selon ces lois, descends lA-bAs,

Meurs, et vA-t'en, tout de ce pAs,

HArAnguer les soeurs FilAndiÉres.

Mes EnfAnts trouveront Assez d'Autres repAs.

Il tint pArole; Et pour mA Fable

Voici le sens morAl Qui peut y convenir: LA jeunesse se flAtte, et croit  
tout obtenir; LA vieillesse est impitoyAble.

XII, 6 Le Cerf mAlAde

En pAsy pleins de Cerfs un Cerf tombA mAlAde.

Incontinent mAint cAmArAde

Accourt A son grAbAt le voir, le secourir, Le consoler du moins:  
multitude importune.

Eh! Messieurs, lAissez-moi mourir.

Permettez Qu'en forme commune

LA pArQue m'expÈdie, et finissez vos pleurs.

Point du tout: les ConsolAteurs

De ce triste devoir tout Au long s'AcQuittÉrent; QuAnd il plut A Dieu  
s'en AllÉrent.

Ce ne fut pAs sAns boire un coup,

C'est-A-dire sAns prendre un droit de p,turAge.

Tout se mit A brouter les bois du voisinAge.

LA pitAnce du Cerf en dÈchut de beAucoup; Il ne trouvA plus rien A  
frire.

D'un mAl il tombA dAns un pire,

Et se vit rÈduit A lA fin

A je°ner et mourir de fAim.

Il en cõte A Qui vous rêclAme,

MÈdecins du corps et de l',me.

O temps, ô moeurs! J'Ai beAu crier,

Tout le monde se fAit pAyer.

XII, 7 LA ChAuve-Souris, le Buisson, et le CAnArd Le Buisson, le  
CAnArd, et lA ChAuve-Souris, VoyAnt tous trois Qu'en leur pAys

Ils fAisAient petite fortune,

Vont trAfiQuer Au loin, et font bourse commune.

Ils AvAient des Comptoirs, des FActeurs, des Agents Non moins  
soigneux Qu'intelligents,

Des Registres exActs de mise et de recette.

Tout AllAit bien; QuAnd leur emplette,

En pAssAnt pAr certAins endroits

Remplis d'Ècueils, et fort Ètroits,

Et de TrAjet trÈs difficile,

AllA tout embAllÈe Au fond des mAgAsins Qui du TArtAre sont  
voisins.

Notre Trio poussA mAint regret inutile; Ou plutôt il n'en poussA point,

Le plus petit MArchAnd est sAvAnt sur ce point; Pour sAuver son  
crÈdit, il fAut cAcher sA perte.

Celle Que pAr mAlheur nos gens AvAient soufferte Ne put se rêpArer:  
le cAs fut dÈcouvert.

Les voilA sAns crÈdit, sAns Argent, sAns ressource, PrAts A porter le  
bonnet vert.

Aucun ne leur ouvrit sA bourse.

Et le sort principAl, et les gros intÈrAts, Et les Sergents, et les procÈs,

Et le crÈAncier A lA porte,

DÉs devAnt lA pointe du jour,

N'occupAient le Trio Qu'A chercher mAint d'Ètour Pour contenter cette cohorte.

Le Buisson AccrochAit les pAssAnts A tous coups.

Messieurs, leur disAit-il, de gr,ce, Apprenez-nous En Quel lieu sont les mArchAndises

Que certAins gouffres nous ont prises.

Le plongeon sous les eAux s'en AllAit les chercher.

L'oiseAu ChAuve-Souris n'osAit plus Approcher PendAnt le jour nulle demeure:

Suivi de Sergents A toute heure,

En des trous il s'AllAit cAcher.

Je connAis mAint detteur Qui n'est ni souris-chAuve, Ni Buisson, ni CAnArd, ni dAns tel cAs tombÈ, MAis simple grAnd Seigneur, Qui tous les jours se sAuve PAR un escAlier d'ÈrobÈ.

XII, 8 LA Querelle des chiens et des chAts, et celle des chAts et des souris

LA Discorde A toujours rÈgnÈ dAns l'Univers; Notre monde en fournit mille exemples divers: Chez nous cette DÈesse A plus d'un TributAire.

CommenÇons pAr les ElÈments:

Vous serez ÈtonnÈs de voir Qu'A tous moments Ils seront AppointÈs contrAire.

Outre ces QuAtre potentAts,

Combien d'Atres de tous ÈtAts

Se font une guerre Èternelle!

Autrefois un logis plein de Chiens et de ChAts, PAR cent ArrAts rendus en forme solennelle, Vit terminer tous leurs dÈbAts.

Le MAAtre AyAnt rÈglÈ leurs emplois, leurs RepAs, Et menAcÈ du fouet QuiconQue AurAit Querelle, Ces AnimAux vivAient entr'eux

comme cousins.

Cette union si douce, et presque frAternelle, EdifiAit tous les voisins.

Enfin elle cessA. QuelQue plAt de potAge, QuelQue os pAr prÈfÈrence  
A QuelQu'un d'eux donnÈ, Fit Que l'Autre pArti s'en vint tout forcenÈ

ReprÈsenter un tel outrAge.

J'Ai vu des chroniQueurs Attribuer le cAs Aux pAsse-droits Qu'AvAit  
une chienne en gÈsine.

Quoi Qu'il en soit, cet AltercAs

Mit en combustion lA sAlle et lA cuisine; ChAcun se dÈclArA pour son  
ChAt, pour son Chien.

On fit un RÈglement dont les ChAts se plAignirent, Et tout le QuArtier  
Ètourdirent.

Leur AvocAt disAit Qu'il fallAit bel et bien Recourir Aux ArrAts. En  
vAin ils les recherchÈrent.

DAns un coin oA d'Abord leurs Agents les cAchÈrent, Les Souris enfin  
les mAngÈrent.

Autre procÈs nouveAu: Le peuple Souriquois En p,tit. MAint vieux  
ChAt, fin, subtil, et nArQuois, Et d'Ailleurs en voulAnt A toute cette  
rAce, Les guettA, les prit, fit mAin bAsse

Le MAAtre du logis ne s'en trouvA Que mieux.

J'en reviens A mon dire. On ne voit, sous les Cieux Nul AnimAl, nul  
Atre, Aucune CrÈAture,

Qui n'Ait son opposÈ: c'est lA loi de NAture.

D'en chercher lA rAison, ce sont soins superflus.

Dieu fit bien ce Qu'il fit, et je n'en sAis pAs plus.

Ce Que je sAis, c'est Qu'Aux grosses pAroles On en vient sur un rien,  
plus des trois QuArts du temps.

HumAins, il vous faudrAit encore A soixAnte Ans Renvoyer chez les  
BArbAcoles.

XII, 9 Le Loup et le RenArd  
D'oA vient Que personne en lA vie  
N'est sAtisfAit de son ÈtAt?  
Tel voudrAit bien Atre SoldAt  
A Qui le SoldAt porte envie.  
CertAin RenArd voulut, dit-on,  
Se fAire Loup. HÈ! Qui peut dire  
Que pour le mÈtier de Mouton  
JAmAis Aucun Loup ne soupire?  
Ce Qui m'Ètonne est Qu'A huit Ans  
Un Prince en FABLE Ait mis lA chose,  
PendAnt Que sous mes cheveux blAncs  
Je fAbriQue A force de temps  
Des Vers moins sensÈs Que sA Prose.  
Les trAits dAns sA FABLE semÈs  
Ne sont en l'ouvrAge du poÈte  
Ni tous, ni si bien exprimÈs.  
SA louAnge en est plus complÈte.  
De lA chAnter sur lA Musette,  
C'est mon tAlent; mAis je m'Attends  
Que mon HÈros, dAns peu de temps,  
Me ferA prendre lA trompette.  
Je ne suis pAs un grAnd ProphÈte;  
CependAnt je lis dAns les Cieux

Que bientôt ses faits glorieux

Démanderont plusieurs Homéres;

Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laisse-à part tous ces mystères,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup: Notre cher, pour tous mets j'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets; C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.

J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce; Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras: Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.

- Je le veux, dit le Loup; il m'est mort un mien frère: Allons prendre sa peau, tu t'en reverras.

Il vint, et le Loup dit: Voici comme il faut faire si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le Renard, ayant mis la peau,

Répétait les leçons que lui donnait son maître.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien; Puis enfin il n'y manquait rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être, qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court et repand la terreur dans les lieux dalentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,

Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville: Mères, brus et vieillards au temple couraient tous.

L'ost au peuple balant crut voir cinquante loups.

Chien, Berger, et TroupeAu, tout fuit vers le VillAge, Et lAisse seulement une Brebis pour gAge.

Le lArron s'en sAisit. A QuelQue pAs de lA Il entendit chAnter un CoQ du voisinAge.

Le Disciple Aussitôt droit Au CoQ s'en AllA, JetAnt bAs sA robe de clAsse,

OubliAnt les Brebis, les leÇons, le RÈgent, Et courAnt d'un pAs diligent.

Que sert-il Qu'on se contrefAsse?

PrÈtendre Ainsi chAnger est une illusion: L'on reprend sA premiÈre trAce

A lA premiÈre occAsion.

De votre esprit, Que nul Autre n'ÈgAle, Prince, mA Muse tient tout entier ce projet: Vous m'Avez donnÈ le sujet,

Le diAlogue, et lA morAle.

XII, 10 L'Ecrevisse et sA Fille

Les SAgEs QuelQuefois, Ainsi Que l'Ecrevisse, MArchent A reculons, tournent le dos Au port.

C'est l'Art des Matelots; c'est Aussi l'Artifice De ceux Qui, pour couvrir QuelQue puissAnt effort, EnvisAgent un point directement contrAire, Et font vers ce lieu-lA courir leur AdversAire.

Mon sujet est petit, cet Accessoire est grAnd.

Je pourrAis l'AppliQuer A certAin ConQuÈrAnt Qui tout seul dÈconcerte une Ligue A cent tAtes.

Ce Qu'il n'entreprend pAs, et ce Qu'il entreprend, N'est d'Abord Qu'un secret, puis devient des conQuAtes.

En vAin l'on A les yeux sur ce Qu'il veut cAcher; Ce sont ArrAts du sort Qu'on ne peut empAcher: Le torrent, A lA fin, devient insurmontAble.

Cent dieux sont impuissAnts contre un seul Jupiter.

LOUIS et le Destin me semblent de concert EntrAAner l'Univers.



Venons A notre FABLE.

MÈre Ecrevisse un jour A sA Fille disAit: Comme tu vAs, bon Dieu! ne peux-tu mArcher droit?

- Et comme vous Allez vous-mAme! dit lA fille.

Puis-je Autrement mArcher Que ne fAit mA fAille?

Veut-on Que j'Aille droit QuAnd on y vA tortu?

Elle AvAit rAison; lA vertu

De tout exemple domestiQue

Est universelle, et s'AppliQue

En bien, en mA, en tout; fAit des sAges, des sots: BeAucoup plus de ceux-ci. QuAnt A tourner le dos A son but, j'y reviens; lA mÈthode en est bonne, Surtout Au mÈtier de Bellone;

MAis il fAut le fAire A propos.

XII, 11 L'Aigle et lA Pie

L'Aigle, Reine des Airs, Avec MArgot lA Pie, DiffÈrentes d'humeur, de lAngAge, et d'esprit Et d'hAbit,

TrAversAient un bout de prAirie.

Le hAsArd les Assemble en un coin dÈtournÈ.

L'AgAsse eut peur; mAis l'Aigle, AyAnt fort bien dAnÈ, LA rAssure, et lui dit: Allons de compAgnie; Si le MAAtre des Dieux Assez souvent s'ennuie, Lui Qui gouverne l'Univers,

J'en puis bien fAire AutAnt, moi Qu'on sAit Qui le sers.

Entretenez-moi donc, et sAns cÈrÈmonie.

CAQuet bon-bec Alors de jAser Au plus dru, Sur ceci, sur celA, sur tout. L'homme d'HorAce, DisAnt le bien, le mA, A trAvers chAmps, n'e't su Ce Qu'en fAit de bAbil y sAvAit notre AgAsse.

Elle offre d'Avertir de tout ce Qui se pAsse, SAutAnt, AllAnt de pLace en pLace,

Bon espion, Dieu s'Ait. Son offre AyAnt dÈplu, L'Aigle lui dit tout en colÈre:

Ne Quittez point votre sÈjour,

CAQuet bon-bec, mA mie: Adieu. Je n'Ai Que fAire D'une bAbillArde A mA Cour:

C'est un fort mÈchAnt cArActÈre.

MArgot ne demAndAit pAs mieux.

Ce n'est pAs ce Qu'on croit, Que d'entrer chez les Dieux: Cet honneur A souvent de mortelles Angoisses.

Rediseurs, Espions, gens A l'Air grAcieux, Au coeur tout diffÈrent, s'y rendent odieux, QuoiQu'Ainsi Que lA Pie il fAille dAns ces lieux Porter hAbit de deux pAroisses.

XII, 12 Le MilAn, le Roi, et le Chasseur A son Altesse SÈrÈnissime Monseigneur le Prince de Conti Comme les Dieux sont bons, ils veulent Que les Rois Le soient Aussi: c'est l'indulgence

Qui fAit le plus beAu de leurs droits,

Non les douceurs de lA vengeAnce:

Prince, c'est votre Avis. On s'Ait Que le courroux S'Èteint en votre coeur sitôt Qu'on l'y voit nAAtre.

Achille Qui du sien ne put se rendre mAAtre, Fut pAr lA moins HÈros Que vous.

Ce titre n'AppArtient Qu'A ceux d'entre les hommes Qui, comme en l',ge d'or, font cent biens ici-bAs.

Peu de GrAnds sont nÈs tels en cet ,ge oA nous sommes, L'Univers leur s'Ait grÈ du mAI Qu'ils ne font pAs.

Loin Que vous suiviez ces exemples,

Mille Actes gÈnÈreux vous promettent des Temples.

Apollon, Citoyen de ces Augustes lieux, PrÈtend y cÈlÈbrer votre nom sur sA Lyre.

Je sAis Qu'on vous Attend dAns le PALais des Dieux: Un siÈcle de

sÈjour doit ici vous suffire.

Hymen veut sÈjourner tout un siÈcle chez vous.

Puissent ses plAisirs les plus doux

Vous composer des destinÈes

PAR ce temps A peine bornÈes!

Et lA Princesse et vous n'en mÈritez pAs moins: J'en prends ses  
chArmes pour tÈmoins;

Pour tÈmoins j'en prends les merveilles PAR Qui le Ciel, pour vous  
prodigue en ses prÈsents, De QuAlitÈs Qui n'ont Qu'en vous seuls leurs  
pAreilles Voulut orner vos jeunes Ans.

Bourbon de son esprit ces gr,cès AssAisonne, Le Ciel joignit en sA  
personne

Ce Qui sAit se fAire estimer

A ce Qui sAit se fAire Aimer.

Il ne m'AppArtient pAs d'ÈtAler votre joie; Je me tAis donc, et vAis  
rimer

Ce Que fit un OiseAu de proie.

Un MilAn, de son nid AntiQue possesseur, EtAnt pris vif pAr un  
ChAsseur,

D'en fAire Au Prince un don cet homme se propose.

LA rAretÈ du fAit donnAit prix A lA chose, L'OiseAu, pAr le ChAsseur  
humblement prÈsentÈ, Si ce conte n'est Apocriphe,

VA tout droit imprimer sA griffe

Sur le nez de sA MAjestÈ.

- Quoi! sur le nez du Roi?- Du Roi mAme en personne.

- Il n'AvAit donc Alors ni Sceptre ni Couronne?

- QuAnd il en AurAit eu, Ç'AurAit ÈtÈ tout un: Le nez RoyAl fut pris  
comme un nez du commun.

Dire des CourtisAns les clAmeurs et lA peine SerAit se consumer en efforts impuissAnts, Le Roi n'ÈclAtA point: les cris sont indÈcents A lA MAjestÈ SouverAine.

L'OiseAu gArDA son poste: on ne put seulement H,ter son dÈpArt d'un moment.

Son MAAtre le rAppelle, et crie, et se tourmente, Lui prÈsente le leurre, et le poing; mAis en vAin.

On crut Que jusQu'AU lendemAin

Le mAudit AnimAl A lA serre insolente

NicherAit lA mAlgrÈ le bruit

Et sur le nez sAcrÈ voudrAit pAsser lA nuit.

T,cher de l'en tirer irritAit son cAprice.

Il Quitte enfin le Roi, Qui dit: LAissez Aller Ce MilAn, et celui Qui m'A cru rÈgAler.

Ils se sont AcQuittÈs tous deux de leur office, L'un en MilAn, et l'Autre en Citoyen des bois: Pour moi, Qui sAis comment doivent Agir les Rois, Je les AffrAnchis du supplice.

Et lA Cour d'Admirer. Les CourtisAns rAvis, ElÉvent de tels fAits, pAr eux si mAl suivis: Bien peu, mAme des Rois, prendrAient un tel modÈle; Et le Veneur l'ÈchAppA belle,

CoupAble seulement, tAnt lui Que l'AnimAl, D'ignorer le dAnger d'Approcher trop du MAAtre.

Ils n'AvAient Appris A connAAtre

Que les hôtes des bois: ÈtAit-ce un si grAnd mAl?

PilpAy fAit prÈs du GAnge Arriver l'Aventure.

LA, nulle humAine CrÈAture

Ne touche Aux AnimAux pour leur sAng ÈpAncher.

Le Roi mAme ferAit scrupule d'y toucher.

SAvons-nous, disent-ils, si cet OiseAu de proie N'ÈtAit point Au siÈge

de Troie?

Peut-Atre y tint-il lieu d'un Prince ou d'un HÈros Des plus huppÈs et  
des plus hAuts:

Ce Qu'il fut Autrefois il pourrA l'Atre encore.

Nous croyons, AprÈs PythAgore,

Qu'Avec les AnimAux de forme nous chAngeons: TAntôt MilAns,  
tAntôt Pigeons,

TAntôt HumAins, puis VolAtilles

AyAnt dAns les Airs leurs fAmilles.

Comme l'on conte en deux fAÇons

L'Accident du ChAsseur, voici l'Autre mAniÈre.

Un certAin FAuconnier AyAnt pris, ce dit-on, A lA chAsse un MilAn  
(ce Qui n'Arrive guÈre), En voulut Au Roi fAire un don,

Comme de chose singuliÈre.

Ce cAs n'Arrive pAs QuelQuefois en cent Ans; C'est le non plus ultra  
de lA FAuconnerie.

Ce chAsseur perce donc un gros de CourtisAns, Plein de zÉle,  
ÈchAuffÈ, s'il le fut de sA vie.

PAr ce pArAngon des prÈsents

Il croyAit sA fortune fAite:

QuAnd l'AnimAl porte-sonnette,

SAuvAge encore et tout grossier,

Avec ses ongles tout d'Acier,

Prend le nez du ChAsseur, hAppe le pAuvre sire: Lui de crier; chAcun  
de rire,

MonArQue et CourtisAns. Qui n'e't ri? QuAnt A moi, Je n'en eusse  
QuittÈ mA pArt pour un empire.

Qu'un PApe rie, en bonne foi

Je ne l'ose Assurer; mAiS je tiendrAiS un Roi Bien mAlheureux, s'il n'oSait rire:

C'est le plAisir des Dieux. MAIgrÈ son noir souci, Jupiter et le Peuple Immortel rit Aussi.

Il en fit des ÈclAts, A ce Que dit l'Histoire, QuAnd VulcAin, clopinAnt, lui vint donner A boire.

Que le peuple immortel se montr,t sAge ou non, J'Ai chAngÈ mon sujet Avec juste rAison; CAr, puisQu'il s'Agit de morAle,

Que nous e't du ChAsseur l'Aventure fAtAle EnseignÈ de nouveAu? L'on A vu de tout temps Plus de sots FAuconniers Que de rois indulgents.

XII, 13 Le RenArd, les Mouches, et le HÈrisson Aux trAces de son sAng, un vieux hôte des bois, RenArd fin, subtil et mAtois,

BlessÈ pAr des ChAsseurs, et tombÈ dAns lA fAnge, Autrefois AttirA ce PARAsite AilÈ

Que nous Avons mouche AppelÈ.

Il AccusAit les Dieux, et trouvAit fort ÈtrAnge Que le Sort A tel point le voul't Affliger, Et le fit Aux Mouches mAnger.

Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus hABile De tous les Hôtes des ForAts!

Depuis QuAnd les RenArds sont-ils un si bon mets?

Et Que me sert mA Queue? Est-ce un poids inutile?

VA! le Ciel te confonde, AnimAl importun.

Que ne vis-tu sur le commun?

Un HÈrisson du voisinAge,

DAns mes vers nouveAu personnAge,

Voulut le dÈlivrer de l'importunitÈ

Du Peuple plein d'AviditÈ:

Je les vAis de mes dArds enfileR pAr centAines, Voisin RenArd, dit-il,

et terminer tes peines.

- GARde-t'en bien, dit l'Autre, Ami, ne le fAIS pAs; LAisse-les, je te prie,  
Achever leurs repAs.

Ces AnimAux sont so°ls; une troupe nouvelle ViendrAit fondre sur moi,  
plus ,pre et plus cruelle.

Nous ne trouvons Que trop de mAngeurs ici-bAs: Ceux-ci sont  
courtisAns, ceux-lA sont mAgistrAts.

Aristote AppliQuAit cet Apologue Aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Surtout Au pAys oA nous sommes.

Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XII, 14 L'Amour et lA Folie

Tout est mystÉre dAns l'Amour,

Ses flÉches, son CARQuois, son FlAmbeAu, son EnfAnce.

Ce n'est pAs l'ouvrAge d'un jour

Que d'Épuiser cette Science.

Je ne prÉtends donc point tout expliQuer ici.

Mon but est seulement de dire, A mA mAniÉre, Comment l'Aveugle  
Que voici

(C'est un Dieu), comment, dis-je, il perdit lA lumiÉre; Quelle suite eut  
ce mAl, Qui peut-Atre est un bien; J'en fAIS juge un AmAnt, et ne  
dÉcide rien.

LA Folie et l'Amour jouAient un jour ensemble.

Celui-ci n'ÉtAit pAs encor privÉ des yeux.

Une dispute vint: l'Amour veut Qu'on Assemble LA-dessus le Conseil  
des Dieux.

L'Autre n'eut pAs lA pAtience;

Elle lui donne un coup si furieux,

Qu'il en perd la clarté des Cieux.

Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris: Les Dieux en furent étourdis,

Et Jupiter, et Némésis,

Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.

Elle représente l'énormité du cas.

Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas: Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.

Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'intérêt du Public, celui de la Partie, Le résultat enfin de la suprême Cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

XII, 15 Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat à Madame de la Sablière

Je vous gardais un Temple dans mes vers: Il n'eût fini Qu'avecque l'Univers.

Déjà ma main en fondait la dureté

Sur ce bel Art Qu'ont les Dieux inventé, Et sur le nom de la Divinité

Que dans ce Temple on aurait adoré.

Sur le portail j'aurais ces mots écrits PALAIS SACRÉ DE LA Déesse IRIS;

Non celle-là Qu'à Junon à ses gages;

Car Junon m'aime et le Maître des Dieux

Serviraient l'autre, et seraient glorieux Du seul honneur de porter ses messages.



L'ApothÉose A lA vo'te e't pAru;  
lA, tout l'Olympe en pompe e't ÈtÈ vu  
PlAÇAnt Iris sous un DAis de lumiÈre.  
Les murs AurAient Amplement contenu  
Toute sA vie, AgrÈAble mAtiÈre,  
MAis peu fÈconde en ces ÈvÈnements  
Qui des EtAts font les renversements.  
Au fond du Temple e't ÈtÈ son imAge,  
Avec ses trAits, son souris, ses AppAs, Son Art de plAire et de n'y  
penser pAs, Ses AgrÈments A Qui tout rend hommAge.  
J'AurAis fAit voir A ses pieds des mortels Et des HÈros, des demi-  
Dieux encore,  
MAme des Dieux; ce Que le Monde Adore  
Vient QuelQuefois pArfumer ses Autels.  
J'eusse en ses yeux fAit briller de son ,me Tous les trÈsors, QuoiQue  
impArfAitement: CAR ce coeur vif et tendre infiniment,  
Pour ses Amis et non point Autrement,  
CAR cet esprit, Qui, nÈ du FirmAment,  
A beAutÈ d'homme Avec gr,cès de femme,  
Ne se peut pAs, comme on veut, exprimer.  
O vous, Iris, Qui sAvez tout chArmer,  
Qui sAvez plAire en un degrÈ suprAme,  
Vous Que l'on Aime A l'ÈgAl de soi-mAme (Ceci soit dit sAns nul  
soupÇon d'Amour; CAR c'est un mot bAnni de votre Cour;  
LAissons-le donc), AgrÈez Que mA Muse  
AchÈve un jour cette ÈbAuche confuse.

J'en Ai plAcÈ l'idÈe et le projet,

Pour plus de gr,ce, Au devAnt d'un sujet OA l'AmitiÈ donne de telles  
mArQues,

Et d'un tel prix, Que leur simple rÈcit Peut QuelQue temps Amuser  
votre esprit.

Non Que ceci se pAsse entre MonArQues:

Ce Que chez vous nous voyons estimer

N'est pAs un Roi Qui ne sAit point Aimer: C'est un Mortel Qui sAit  
mettre sA vie

Pour son Ami. J'en vois peu de si bons.

QuAtre AnimAux, vivAnts de compAgnie,

Vont Aux humAins en donner des leÇons.

LA GAZelle, le RAT, le CorbeAu, lA Tortue, VivAient ensemble unis:  
douce sociÈtÈ.

Le choix d'une demeure Aux humAins inconnue AssurAit leur fÈlicitÈ.

MAis Quoi! l'homme dÈcouvre enfin toutes retrAites.

Soyez Au milieu des dÈserts,

Au fond des eAux, en hAut des Airs,

Vous n'Èviterez point ses emb°ches secrÈtes.

LA GAZelle s'AllAit ÈbAttre innocemment, QuAnd un chien, mAudit  
instrument

Du plAisir bArbAre des hommes,

Vint sur l'herbe Èventer les trAces de ses pAs.

Elle fuit, et le RAT A l'heure du repAs Dit Aux Amis restAnts: D'oA  
vient Que nous ne sommes Aujourd'hui Que trois conviÈs?

LA GAZelle dÈjA nous A-t-elle oubliÈs?

A ces pAroles, lA Tortue

S'Écrie, et dit: Ah! si j'ÈtAis

Comme un CorbeAu d'Ailes pourvue,

Tout de ce pAs je m'en irAis

Apprendre Au moins Quelle contrÈe,

Quel Accident tient ArrAtÈe

Notre compAgne Au pied lÈger:

CAR, A l'ÈgArd du coeur, il en fAut mieux juger.

Le CorbeAu pArt A tire d'Aile:

Il AperÇoit de loin l'imprudente GAZelle Prise Au piÉge, et se  
tourmentAnt.

Il retourne Avertir les Autres A l'instAnt.

CAR de lui demAnder QuAnd, pourQuoi, ni comment Ce mAlheur est  
tombÈ sur elle,

Et perdre en vAins discours cet utile moment, Comme e't fAit un  
MAAtre d'Ecole,

Il AvAit trop de jugement.

Le CorbeAu donc vole et revole.

Sur son rAport, les trois Amis

Tiennent conseil. Deux sont d'Avis

De se trAnsporter sAns remise

Aux lieux oA lA GAZelle est prise.

L'Autre, dit le CorbeAu, gArderA le logis: Avec son mArcher lent,  
QuAnd ArriverAit-elle?

AprÈs lA mort de lA GAZelle.

Ces mots A peine dits, ils s'en vont secourir Leur chÈre et fidÈle  
CompAgne,

PAuvre Chevrette de montAgne.

LA Tortue y voulut courir:

LA voilA comme eux en cAmpAgne,

MAudissAnt ses pieds courts Avec juste rAison, Et lA nÈcessitÈ de  
porter sA mAison.

RongemAille (le RAteut A bon droit ce nom) Coupe les noeuds du  
lAc: on peut penser lA joie.

Le Chasseur vient et dit: Qui m'A rAvi mA proie?

RongemAille, A ces mots, se retire en un trou, Le CorbeAu sur un  
Arbre, en un bois lA GAzelle; Et le Chasseur, A demi fou

De n'en Avoir nulle nouvelle,

AperÇoit lA Tortue, et retient son courroux.

D'oA vient, dit-il, Que je m'effrAie?

Je veux Qu'A mon souper celle-ci me dÈfrAie.

Il lA mit dAns son sAc. Elle e't pAyÈ pour tous, Si le CorbeAu n'en e't  
Averti lA Chevrette.

Celle-ci, QuittAnt sA retrAite,

ContrefAit lA boiteuse, et vient se prÈsenter.

L'homme de suivre, et de jeter

Tout ce Qui lui pesAit: si bien Que RongemAille Autour des noeuds du  
sAc tAnt opÈre et trAvAille Qu'il dÈlivre encor l'Autre soeur,

Sur Qui s'ÈtAit fondÈ le souper du Chasseur.

PilpAy conte Qu'Ainsi lA chose s'est pAssÈe.

Pour peu Que je voulusse invoQuer Apollon, J'en ferAis, pour vous  
plAire, un OuvrAge Aussi long Que l'IliAde ou l'OdyssÈe.

RongemAille ferAit le principAl hÈros,

QuoiQu'A vrAi dire ici chAcun soit nÈcessAire.

PortemAison l'InfAnte y tient de tels propos Que Monsieur du CorbeAu  
vA fAire

Office d'Espion, et puis de MessAger.

LA GAZelle A d'Ailleurs l'Adresse d'engAger Le ChAsseur A donner du temps A RongemAille.

Ainsi chAcun en son endroit

S'entremet, Agit, et trAvAille.

A Qui donner le prix? Au coeur si l'on m'en croit.

XII, 16 LA ForAt et le B°cheron

Un B°cheron venAit de rompre ou d'ÈgArer Le bois dont il AvAit emmAnchÈ sA cognÈe.

Cette perte ne put sitôt se rÈpArer

Que lA ForAt n'en f't QuelQue temps ÈpArgnÈe.

L'Homme enfin lA prie humblement

De lui lAisser tout doucement

Emporter une uniQue brAnche,

Afin de fAire un Autre mAnche.

Il irAit employer Ailleurs son gAgne-pAin; Il lAisserAit debout mAint chAne et mAint sApin Dont chAcun respectAit lA vieillesse et les chArmes.

L'innocente ForAt lui fournit d'Autres Armes.

Elle en eut du regret. Il emmAnche son fer.

Le misÈrAble ne s'en sert

Qu'A dÈpouiller sA bienfAitrice

De ses principAux ornements.

Elle gÈmit A tous moments:

Son propre don fAit son supplice.

VoilA le trAin du Monde et de ses SectAteurs: On s'y sert du bienfAit contre les bienfAiteurs.

Je suis lAs d'en pArler; mAis Que de doux ombrAges Soient exposÈs A ces outrAges,

Qui ne se plAindrAit lA-dessus?

HÈlAs! j'Ai beAu crier et me rendre incommode: L'ingrAtitude et les Abus

N'en seront pAs moins A lA mode.

XII, 17 Le RenArd, le Loup, et le ChevAl Un renArd, jeune encor, QuoiQue des plus mAdrÈs, Vit le premier ChevAl Qu'il e't vu de sA vie.

Il dit A certAin Loup, frAnc novice: Accourez: Un AnimAl pAAt dAns nos prÈs,

BeAu, grAnd; j'en Ai lA vue encor toute rAvie.

- Est-il plus fort Que nous? dit le Loup en riAnt.

FAis-moi son PortrAit, je te prie.

- Si j'ÈtAis QuelQue Peintre ou QuelQue EtudiAnt, RepArtit le RenArd, j'AvAncerAis lA joie Que vous Aurez en le voyAnt.

MAis venez. Que sAit-on? peut-Atre est-ce une proie Que lA Fortune nous envoie.

Ils vont; et le chevAl, Qu'A l'herbe on AvAit mis, Assez peu curieux de semblAbles Amis,

Fut presQue sur le point d'enfiler lA venelle.

Seigneur, dit le RenArd, vos humbles serviteurs AppendrAient volontiers comment on vous Appelle.

Le ChevAl, Qui n'ÈtAit dÈpourvu de cervelle, Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs: Mon Cordonnier l'A mis Autour de mA semelle.

Le RenArd s'excusA sur son peu de sAvoir.

Mes pArents, reprit-il, ne m'ont point fAit instruire; Ils sont pAuvres et n'ont Qu'un trou pour tout Avoir.

Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fAit Apprendre A lire.

Le Loup, pAr ce discours flAttÈ,

S'ApprochA; mAis sA vAnitÈ

Lui co'tA QuAtre dents: le ChevAl lui desserre Un coup; et hAut le pied. VoilA mon Loup pAr terre MAI en point, sAnglAnt et g,tÈ.

FrÉre, dit le RenArd, ceci nous justifie Ce Que m'ont dit des gens d'esprit:

Cet AnimAl vous A sur lA m,choire Ècrit Que de tout inconnu le SAgE se mÈfie.

XII, 18 Le RenArd et les Poulets d'Inde Contre les AssAutS d'un RenArd

Un Arbre A des Dindons servAit de citAdelle.

Le perfide AyAnt fAit tout le tour du rempArt, Et vu chAcun en sentinelle,

S'ÈcriA: Quoi! Ces gens se moQueront de moi!

Eux seuls seront exempts de lA commune loi!

Non, pAr tous les Dieux, non. Il Accomplit son dire.

LA lune, Alors luisAnt, semblAit, contre le sire, Vouloir fAVORiser lA dindonniÈre gent.

Lui, Qui n'ÈtAit novice Au mÈtier d'AssiÈgeAnt, Eut recours A son sAc de ruses scÈlÈrAtes, Feignit vouloir grAvir, se guindA sur ses pAttes, Puis contrefit le mort, puis le ressuscitÈ.

HArléQuin n'e't exÈcutÈ

TAnt de diffÈrents personnAges.

Il ÈlevAit sA Queue, il lA fAisAit briller, Et cent mille Autres bAdinAges.

PendAnt Quoi nul Dindon n'e't osÈ sommeiller: L'ennemi les lAssAit en leur tenAnt lA vue Sur mAme objet toujours tendue.

Les pAuvres gens ÈtAnt A lA longue Èblouis Toujours il en tombAit QuelQu'un: AutAnt de pris, AutAnt de mis A pArt; prÉS de moitiÈ succombe.

Le compAgnon les porte en son gArde-mAnger.

Le trop d'Attention Qu'on A pour le dAnger FAit le plus souvent Qu'on y tombe.

## XII, 19 Le Singe

Il est un Singe dAns PAris

A Qui l'on AvAit donnÈ femme.

Singe en effet d'Aucuns mAris,

Il lA bAttAit: lA pAuvre DAme

En A tAnt soupirÈ Qu'enfin elle n'est plus.

Leur fils se plAint d'ÈtrAnge sorte,

Il ÈclAte en cris superflus:

Le pÈre en rit;

sA femme est morte.

Il A dÈjA d'Autres Amours

Que l'on croit Qu'il bAttrA toujours.

Il hAnte lA tAverne et souvent il s'enivre.

N'Attendez rien de bon du Peuple imitAteur, Qu'il soit Singe ou Qu'il fAssé un Livre: LA pire espÉce, c'est l'Auteur.

## XII, 20 Le Philosophe scythe

Un Philosophe AustÈre, et nÈ dAns lA Scythie, Se proposAnt de suivre une plus douce vie, VoyAgeA chez les Grecs, et vit en certAins lieux Un sAge Assez semblable Au vieillArde de Virgile, Homme ÈgAlAnt les Rois, homme ApprochAnt des Dieux, Et, comme ces derniers sAtisfAit et trAnQuille.

Son bonheur consistAit Aux beAutÈs d'un JArدين.

Le Scythe l'y trouvA, Qui lA serpe A lA mAin, De ses Arbres A fruit retrAnchAit l'inutile, EbrAnchAit, ÈmondAit, ôtAit ceci, cela, CorrigeAnt pArtout lA NAture,



Excessive A pAyer ses soins Avec usure.

Le Scythe Alors lui demAndA:

PourQuoi cette ruine. EtAit-il d'homme sAge De mutiler Ainsi ces pAuvres hAbitAnts?

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommAge; LAissez Agir lA fAux du temps:

Ils iront Aussi tôt border le noir rivAge.

- J'ôte le superflu, dit l'Autre, et l'AbAttAnt, Le reste en profite d'AutAnt.

Le Scythe, retournÈ dAns sA triste demeure, Prend lA serpe A son tour, coupe et tAille A toute heure; Conseille A ses voisins, prescrit A ses Amis Un universel AbAtis.

Il ôte de chez lui les brAnches les plus belles, Il tronQue son Verger contre toute rAison, SAns observer temps ni sAison,

Lunes ni vieilles ni nouvelles.

Tout lAnguit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien Un indiscret StoÔcien:

Celui-ci retrAnche de l',me

DÈsirs et pAssions, le bon et le mAuvAis, JusQu'Aux plus innocents souhAits.

Contre de telles gens, QuAnt A moi, je rÈclAme.

Ils ôtent A nos coeurs le principAl ressort; Ils font cesser de vivre AvAnt Que l'on soit mort.

XII, 21 L'ElÈphAnt et le Singe de Jupiter Autrefois l'ElÈphAnt et le RhinocÈros,

En dispute du pAs et des droits de l'Empire, Voulurent terminer lA Querelle en chAmp clos.

Le jour en ÈtAit pris, QuAnd QuelQu'un vint leur dire Que le Singe de Jupiter,

PortAnt un CAducÈe, AvAit pAru dAns l'Air.

Ce Singe AvAit nom Gille, A ce Que dit l'Histoire.

Aussitôt l'ElÈphAnt de croire

Qu'en QuAlitÈ d'AmbAssAdeur

Il venAit trouver sA GrAndeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,

Il Attend mAAtre Gille, et le trouve un peu lent A lui prÈsenter sA crÈAance.

MAAtre Gille enfin, en pAssAnt,

VA sAluer son Excellence.

L'Autre ÈtAit prÈpArÈ sur lA lÈgAtion;

MAis pAs un mot: l'Attention

Qu'il croyAit Que les Dieux eussent A sA Querelle N'AgitAit pAs encor  
chez eux cette nouvelle.

Qu'importe A ceux du FirmAment

Qu'on soit Mouche ou bien ElÈphAnt?

Il se vit donc rÈduit A commencer lui-mAme: Mon cousin Jupiter, dit-il,  
verrA dAns peu Un Assez beAu combAt, de son Trône suprAme.

Toute sA Cour verrA beAu jeu.

- Quel combAt? dit le Singe Avec un front sÈvÈre.

L'ElÈphAnt repArtit: Quoi! vous ne sAvez pAs Que le RhinocÈros me  
dispute le pAs;

Qu'ElÈphAntide A guerre AvecQue RhinocÈre?

Vous connAissez ces lieux, ils ont QuelQue renom.

- VrAiment je suis rAvi d'en Apprendre le nom, RepArtit MAAtre Gille:  
on ne s'entretient guÈre De semblAbles sujets dAns nos vAstes  
LAmbbris.

L'ElÈphAnt, honteux et surpris,

Lui dit: Et pArmi nous Que venez-vous donc faire?

- PArtAger un brin d'herbe entre QuelQues Fourmis: Nous Avons soin de tout. Et QuAnt A votre AffAire, On n'en dit rien encor dAns le conseil des Dieux: Les petits et les grAnds sont ÈgAux A leurs yeux.

XII, 22 Un Fou et un SAge

CertAin Fou poursuivAit A coups de pierre un SAge.

Le SAge se retourne et lui dit: Mon Ami, C'est fort bien fAit A toi; reÇois cet Ècu-ci: Tu fatigues Assez pour gAagner dAvAntAge.

Toute peine, dit-on, est digne de loyer.

Vois cet homme Qui pAsse; il A de Quoi pAyer.

Adresse-lui tes dons, ils Auront leur sAlAire.

AmorcÈ pAr le gAin, notre Fou s'en vA fAire MAME insulte A l'Autre Bourgeois.

On ne le pAyA pAs en Argent cette fois.

MAint estAfier Accourt; on vous hAppe notre homme, On vous l'Èchine, on vous l'Assomme.

AuprÈs des Rois il est de pAreils fous: A vos dÈpens ils font rire le MAAtre.

Pour rÈprimer leur bAbil, irez-vous

Les mAltrAiter? Vous n'Ates pAs peut-Atre Assez puissAnt. Il fAut les engAger

A s'Adresser A Qui peut se venger.

XII, 23 Le RenArd AngLAis

A MAdAME HARvey

Le bon coeur est chez vous compAgnon du bon sens Avec cent QuAlitÈs trop longues A dÈduire, Une noblesse d',me, un tAlent pour conduire Et les AffAires et les gens,

Une humeur frAnche et libre, et le don d'Atre Amie MAIgrÈ Jupiter mAME et les temps orAgeux.

Tout celA mÈritAit un Èloge pompeux;

Il en e't ÈtÈ moins selon votre gÈnie:

LA pompe vous dÈplAAit, l'Èloge vous ennuie.

J'Ai donc fAit celui-ci court et simple. Je veux Y coudre encore un mot ou deux

En fAveur de votre pAtrie:

Vous l'Aimez. Les AnglAis pensent profondÈment; Leur esprit, en celA, suit leur tempÈrAment.

CreusAnt dAns les sujets, et forts d'expÈriences, Ils Ètendent pArtout l'empire des Sciences.

Je ne dis point ceci pour vous fAire mA cour.

Vos gens A pÈnÈtrer l'emportent sur les Autres; MAME les Chiens de leur sÈjour

Ont meilleur nez Que n'ont les nôtres.

Vos RenArds sont plus fins. Je m'en vAis le prouver.

PAr un d'eux, Qui, pour se sAuer

Mit en usAge un strAtAgÈme

Non encor prAtiQuÈ, des mieux imAginÈs.

Le scÈlÈrAt, rÈduit en un pÈril extrAme, Et presQue mis A bout pAr ces Chiens Au bon nez, PASSA prÈs d'un pAtibulAire.

LA, des AnimAux rAvissAnts,

BLAireAux, RenArds, Hiboux, rAce encline A mA l fAire, Pour l'exemple pendus, instruisAient les pAssAnts.

Leur confrÈre Aux Abois entre ces morts s'ArrANGE.

Je crois voir AnnibAl Qui, pressÈ des RomAins Met leurs chefs en dÈfAut, ou leur donne le chANGE, Et sAit en vieux RenArd s'ÈchApper de leurs mAins.

Les clefs de Meute, pArvenues

A l'endroit où pour mort le traître se perdit, Remplirent l'Air de cris:  
leur maître les rompit, Bien Que de leurs Abois ils perçassent les  
nues.

Il ne put soupçonner ce tour Assez plâisant.

Quelque terrier, dit-il, A sauvé mon gâlant, Mes chiens n'appellent  
point Au-delà des colonnes où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle! Il y vint, A son d'Am.

Voilà maint basset clabaudant;

Voilà notre Renard Au charnier se guindant.

Maître pendu croyait Qu'il en irait de maître Que le Jour Qu'il tendit  
semblables panneaux; Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses  
houseaux.

Tant il est vrai Qu'il faut changer de stratagème.

Le Chasseur, pour trouver sa propre s'orette, N'aurait pas cependant  
un tel tour inventé; Non point par peu d'esprit; est-il Quelqu'un Qui  
nie Que tout Anglais n'en ait bonne provision?

Mais le peu d'Amour pour la vie

Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens A vous, non pour dire

D'autres traits sur votre sujet

Trop abondant pour ma Lyre:

Peu de nos chants, peu de nos Vers,

Par un encens flatteur Amusent l'Univers Et se font écouter des  
nations étrangères.

Votre Prince vous dit un jour

Qu'il aimait mieux un trait d'Amour

Que quatre pages de louanges.

Agrez seulement le don Que je vous fais Des derniers efforts de ma

Muse.

C'est peu de chose; elle est confuse

De ces OuvrAges impArfAits.

CependAnt ne pourriez-vous fAire

Que le mAme hommAge p't plAire

A celle Qui remplit vos climAts d'hAbitAnts TirÈs de l'Ile de CythÉre?

Vous voyez pAr lA Que j'entends

MAzArin, des Amours DÈesse tutÈlAire.

XII, 24 Daphnis et AlcimAdure

ImitAtion de ThÈocrite

A MAdAme de lA MÈsAngÉre

AimAble fille d'une mÈre

A Qui seule Aujourd'hui mille coeurs font lA cour, SAns ceux Que  
l'AmitiÈ rend soigneux de vous plAire, Et QuelQues-uns encor Que  
vous gArde l'Amour, Je ne puis Qu'en cette PrÈfAce

Je ne pArtAge entre elle et vous

Un peu de cet encens Qu'on recueille Au PArnAsse, Et Que j'Ai le  
secret de rendre exQuis et doux.

Je vous dirAi donc... MAis tout dire,

Ce serAit trop; il fAut choisir,

MÈnAgeAnt mA voix et mA Lyre,

Qui bientôt vont mAnQuer de force et de loisir.

Je louerAi seulement un coeur, plein de tendresse, Ces nobles  
sentiments, ces gr,ces, cet esprit: Vous n'Auriez en celA ni MAAtre ni  
MAAtrresse, SAns celle dont sur vous l'Èloge rejAillit.

GArdez d'environner ces roses

De trop d'Èpines, si jAmAis

L'Amour vous dit les mAmes choses:

Il les dit mieux Que je ne fAis;

Aussi sAit-il punir ceux Qui ferment l'oreille A ses conseils. Vous l'Allez voir.

JAdis une jeune merveille

MÈprisAit de ce Dieu le souverAin pouvoir: On l'AppelAit AlcimAdure:

Fier et fArouche objet, toujours courAnt Aux bois, Toujours sAutAnt Aux prÈs, dAnsAnt sur la verdure, Et ne connAissAnt Autres lois

Que son cAprice; Au reste, ÈgAlAnt les plus belles, Et surpAssAnt les plus cruelles;

N'AyAnt trAit Qui ne pl't, pAs mAme en ses rigueurs: Quelle l'e't-on trouvÈe Au fort de ses fAveurs!

Le jeune et beAu Daphnis, Berger de noble rAce, L'AimA pour son malheur: jAmAis la moindre gr,ce Ni le moindre regArd, le moindre mot enfin, Ne lui fut AccordÈ pAr ce coeur inhumAin.

LA de continuer une poursuite vAine,

Il ne songeA plus Qu'A mourir;

Le dÈsespoir le fit courir

A la porte de l'InhumAine.

HÈlAs! ce fut Aux vents Qu'il rAcontA sA peine; On ne dAignA lui fAire ouvrir

Cette mAison fAtAle, oA pArmi ses CompAgnes, L'IngrAte, pour le jour de sA nAtivitÈ, JoignAit Aux fleurs de sA beAutÈ

Les trÈsors des jArdins et des vertes cAmPagnes.

J'espÈrAis, criA-t-il, expirer A vos yeux; MAis je vous suis trop odieux,

Et ne m'Ètonne pAs Qu'Ainsi Que tout le reste Vous me refusiez mAme un plAisir si funeste.

Mon pÈre, AprÈs mA mort, et je l'en Ai chArgÈ, Doit mettre A vos pieds l'hÈritAge

Que votre coeur A nÈgligÈ.

Je veux Que l'on y joigne Aussi le p,turAge, Tous mes troupeAux, Avec mon chien,

Et Que du reste de mon bien

Mes CompAgnons fondent un Temple

OA votre imAge se contemple,

RenouvelAnts de fleurs l'Autel A tout moment.

J'AurAi prÈs de ce temple un simple monument; On grAverA sur la bordure:

Daphnis mourut d'Amour. PAssAnt, ArrAte-toi; Pleure, et dis: "Celui-ci succomba sous la loi De la cruelle AlcimAdure. "

A ces mots, pAr la PArQue il se sentit Atteint.

Il AurAit poursuivi; la douleur le prÈvint.

Son ingrAte sortit triomphAnte et pArÈe.

On voulut, mAis en vAin, l'ArrAter un moment Pour donner QuelQues pleurs Au sort de son AmAnt: Elle insultA toujours Au fils de CythÈrÈe, MenAnt dÈs ce soir mAme, Au mÈpris de ses lois, Ses compAgnas dAnser Autour de sa stAtue.

Le dieu tombA sur elle et l'AccAbLA du poids: Une voix sortit de la nue,

Echo redit ces mots dAns les Airs ÈpAndus: Que tout Aime A prÈsent: l'insensible n'est plus.

CependAnt de Daphnis l'Ombre Au Styx descendue FrÈmit et s'ÈtonnA la voyAnt Accourir.

Tout l'ErÈbe entendit cette Belle homicide S'excuser Au Berger, Qui ne dAignA l'ouÔr Non plus Qu'AjAx Ulysse, et Didon son perfide.

XII, 25 PhilÈmon et BAucis

Sujet tirÈ des MÈtAmorphoses d'Ovide

A Monseigneur le duc de Vendôme



Ni l'or ni l'A grandeur ne nous rendent heureux; Ces deux Divinités  
n'Accordent A nos vœux Que des biens peu certains, Qu'un plaisir  
peu tranquille: Des soucis d'évora nts c'est l'éternel Asile; Véritables  
Vautours, Que le fils de Japet Représente, enchaîné sur son triste  
sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste: Le sage y vit en paix,  
et méprise le reste; Content de ces douceurs, errant parmi les bois, Il  
regarde A ses pieds les favoris des Rois; Il lit Au front de ceux Qu'un  
vain luxe environne Que la Fortune vend ce Qu'on croit Qu'elle  
donne.

Approche-t-il du but, Quitte-t-il ce séjour, Rien ne trouble sa fin: c'est  
le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple: Tous deux virent  
changer leur Cabane en un Temple.

Hymène et l'Amour, par des desirs constants, Avaient uni leurs  
cœurs dès leur plus doux Printemps.

Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme; Clothon prenait  
plaisir A filer cette trame.

Ils surent cultiver, sans se voir Assistés, Leur enclos et leur champ  
par deux fois vingt Étés.

Eux seuls ils composaient toute leur République: Heureux de ne  
devoir A pas un domestique Le plaisir ou le gré des soins Qu'ils se  
rendaient!

Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendaient; L'amitié modérait  
leurs feux sans les détruire, Et par des traits d'Amour sut encor se  
produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur joignait Aux  
duretés un sentiment moqueur.

Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

Il part Avec son fils, le Dieu de l'Eloquence; Tous deux en Pèlerins  
vont visiter ces lieux: Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre Aux Dieux.

Prats enfin A Quitter un séjour si profane, Ils virent A l'écart une  
étroite cabane, Demeure hospitale, humble et chaste maison.

Mercure frappe: on ouvre; Aussitôt Philémon Vient Au-devant des dieux, et leur tient ce langage: Vous me semblez tous deux fatigués du voyage, Reposez-vous. Usez du peu Que nous Avons; L'Aide des Dieux A fait Que nous le conservons; Usez-en; saluez ces Pénates d'Argile:

Jamais le Ciel ne fut Aux humains si facile Que Quand Jupiter m'ameût de simple bois; Depuis Qu'on l'a fait d'or, il est sourd A nos voix.

Baucis, ne tardez point: faites tiédir cette onde; Encor Que le pouvoir Au désir ne réponde, Nos Hôtes Agréront les soins Qui leur sont dus.

Quelques restes de feu sous la cendre Épandus D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent: Des branches de bois sec Aussitôt s'enflammèrent.

L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs.

Philémon les pria d'excuser ces longueurs; Et, pour tromper l'ennui d'une Attente importune, Il entretenit les Dieux, non point sur la Fortune, Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois, Mais sur ce Que les champs, les vergers et les bois Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

Cependant par Baucis le festin se préparait.

La table où l'on servit le champêtre repas fut d'ais non façonnés A l'aide du compas: Encore Assure-t-on, si l'histoire en est crue, Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.

Baucis en égala les appuis chancelants

Du débris d'un vieux vase, Autre injure des Ans.

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles: Il ne servait pourtant Qu'aux fêtes solennelles.

Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets, D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins Voyageurs, Altérés de leur course, Mallaient Au vin grossier le cristal d'une source.

Plus le vase versait, moins il s'allait vidant: Philémon reconnut ce miracle évident;

BAucis n'en fit pAs moins: tous deux s'AgenouillÉrent; A ce signe d'Abord leurs yeux se dessillÉrent.

Jupiter leur pArut Avec ces noirs sourcis Qui font trembler les Cieux sur leurs Pôles Assis.

GrAnd Dieu, dit PhilÈmon, excusez notre fAute: Quels humAins AurAient cru recevoir un tel Hôte?

Ces mets, nous l'Avouons, sont peu d'Élicieux: MAis, QuAnd nous serions Rois, Que donner A des Dieux?

C'est le coeur Qui fAit tout: Que lA terre et Que l'onde ApprAtent un repAs pour les MAAtres du monde; Ils lui prÈfÈreront les seuls prÈsents du coeur.

BAucis sort A ces mots pour rÈpArer l'erreur.

DAns le verger courAit une perdrix privÈe, Et pAr de tendres soins d'Ès l'enfAnce ÈlevÈe; Elle en veut fAire un mets, et lA poursuit en vAin: lA volAtille ÈchAppe A sA tremblAnte mAin; Entre les pieds des Dieux elle cherche un Asile.

Ce recours A l'oiseAu ne fut pAs inutile: Jupiter intercÈde. Et d'ÈJA les vAllons

VoyAient l'ombre en croissAnt tomber du hAut des monts.

Les Dieux sortent enfin, et font sortir leurs Hôtes.

De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fAutes: Suivez-nous. Toi, Mercure, Appelle les vApeurs.

O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos coeurs!

Il dit: et les AutAns troublent d'ÈJA lA plAine.

Nos deux Epoux suivAient, ne mArchAnt Qu'Avec peine; Un Appui de roseAu soulAgeAit leurs vieux Ans: MoitiÈ secours des Dieux, moitiÈ peur, se h,tAnts, Sur un mont Assez proche enfin ils ArrivÉrent; A leurs pieds Aussitôt cent nuAges crevÉrent.

Des ministres du Dieu les escAdrons flottAnts EntrAAAnÉrent, sAns choix, AnimAux, hAbitAnts, Arbres, mAisons, vergers, toute cette demeure; SAns vestige du Bourg, tout dispArut sur l'heure.

Les vieillArds d'ÈplorAient ces sÈvÈres destins.

Les AnimAux pÈrir! cAr encor les humAins, Tous AvAient d° tomber sous les cÈlestes Armes.

BAucis en rÈpAndit en secret QuelQues lArmes.

CependAnt l'humble Toit devient Temple, et ses murs ChAngent leur fAle enduit Aux mArbres les plus durs.

De pilAstres mAssifs les cloisons revAtues En moins de deux instAnts s'ÈlÈvent jusQu'Aux nues; Le chAume devient or; tout brille en ce pourpris; Tous ces ÈvÈnements sont peints sur le lAmbris.

Loin, bien loin les tAbleAux de Zeuxis et d'Apelle!

Ceux-ci furent trAcÈs d'une mAin immortelle.

Nos deux Epoux, surpris, ÈtonnÈs, confondus, Se crurent, pAr mirAcle, en l'Olympe rendus.

Vous comblez, dirent-ils, vos moindres crÈAtures; Aurions-nous bien le coeur et les mAins Assez pures Pour prÈsider ici sur les honneurs divins, Et PrAtres vous offrir les vœux des PÈlerins?

Jupiter exAuÇA leur priÈre innocente.

HÈlAs! dit PhilÈmon, si votre mAin puissAnte VoulAit fAvoiriser jusQu'Au bout deux mortels, Ensemble nous mourrions en servAnt vos Autels: Clothon ferAit d'un coup ce double sAcrifice; D'Autres mAins nous rendrAient un vAin et triste office: Je ne pleurerAis point celle-ci, ni ses yeux Ne troublerAient non plus de leurs lArmes ces lieux.

Jupiter A ce vœu fut encor fAvoirAble.

MAis oserAi-je dire un fAit presQue incroyAble?

Un jour Qu'Assis tous deux dAns le sAcRÈ pArvis Ils contAient cette histoire Aux pÈlerins rAvis, LA troupe, A l'entour d'eux, debout prAtAit l'oreille; PhilÈmon leur disAit: Ce lieu plein de merveille N'A pAs toujours servi de Temple Aux Immortels: Un Bourg ÈtAit Autour, ennemi des Autels, Gens bArbAres, gens durs, hAbitAcle d'impies; Du cÈleste courroux tous furent les hosties.

Il ne restA Que nous d'un si triste dÈbris: Vous en verrez tAntôt lA suite en nos lAmbris; Jupiter l'y peignit. En contAnt ces AnnAles, PhilÈmon regArDAit BAucis pAr intervAlles; Elle devenAit Arbre, et lui tendAit les brAs; Il veut lui tendre Aussi les siens, et ne peut pAs.

Il veut pArler, l'Écorce A sA lAngue pressÈe.

L'un et l'Autre se dit Adieu de lA pensÈe: Le corps n'est tAntôt plus  
Que feuillAge et Que bois.

D'Étonnement lA Troupe, Ainsi Qu'eux, perd lA voix, MAme instAnt,  
mAme sort A leur fin les entrAAnes; BAucis devient Tilleul, PhilÈmon  
devient ChAne.

On les vA voir encore, Afin de mÈriter

Les douceurs Qu'en hymen Amour leur fit go'ter: Ils courbent sous le  
poids des offrAndes sAns nombre.

Pour peu Que des Epoux sÈjournent sous leur ombre, Ils s'Aiment  
jusQu'AU bout, mAlgrÈ l'effort des Ans.

Ah! si. .. MAis Autre pArt j'Ai portÈ mes prÈsents.

CÈlÈbrons seulement cette MÈtAmorphose.

Des fidÉles tÈmoins m'AyAnt contÈ lA chose, Clio me conseilla de  
l'Ètendre en ces Vers, Qui pourront QuelQue jour l'Apprendre A  
l'Univers: QuelQue jour on verrA chez les RAces futures Sous l'Appui  
d'un grAnd nom pAsser ces Aventures.

Vendôme, consentez Au los Que j'en Attends: FAites-moi triompher de  
l'Envie et du Temps; EnchAAnez ces dÈmons, Que sur nous ils  
n'Attendent, Ennemis des HÈros et de ceux Qui les chAntent.

Je voudrAis pouvoir dire en un style Assez hAut Qu'AyAnt mille vertus  
vous n'Avez nul dÈfAut.

Toutes les cÈlÈbrer serAit oeuvre infinie; L'entreprise demAnde un  
plus vAste gÈnie: CAr Quel mÈrite enfin ne vous fAit estimer?

SAns pArler de celui Qui force A vous Aimer?

Vous joignez A ces dons l'Amour des beAux OuvrAges, Vous y joignez  
un go't plus s'r Que nos suffrAges: Don du Ciel, Qui peut seul tenir lieu  
des prÈsents Que nous font A regret le trAvAil et les Ans.

Peu de gens ÈlevÈs, peu d'Autres encor mAme, Font voir pAr ces  
fAveurs Que Jupiter les Aime.

Si QuelQue enfAnt des Dieux les possÈde, c'est vous; Je l'ose dAns ces  
Vers soutenir devAnt tous.

Clio, sur son giron, A l'exemple d'HomÉre, Vient de les retoucher,  
Attentive A vous plAire: On dit Qu'elle et ses soeurs, pAr l'ordre  
d'Apollon, TrAnsportent dAns Anet tout le sAcErÈ Vallon: Je le crois.  
Puissions-nous chAnter sous les ombrAges Des Arbres dont ce lieu vA  
border ses rivAges!

Puissent-ils tout d'un coup Èlever leurs sourcis, Comme on vit  
Autrefois PhilÈmon et BAucis!

XII, 26 LA MAtrone d'EphÉse

S'il est un conte usÈ, commun et rebAttu, C'est celui Qu'en ces vers  
j'Accommode A mA guise.

- Et pourQuoi donc le choisis-tu?

Qui t'engAge A cette entreprise?

N'A-t-elle point dÈjA produit Assez d'Ècrits?

Quelle gr,ce AurA tA MAtrone

Au prix de celle de PÈtrone?

Comment lA rendrAs-tu nouvelle A nos esprits?

- SAns rÈpondre Aux censeurs, cAr c'est chose infinie, Voyons si dAns  
mes vers je l'AurAi rAjeunie.

DAns EphÉse, il fut Autrefois

Une dAme en sAgesse et vertus sAns ÈgAle, Et selon lA commune voix

AyAnt su rAffiner sur l'Amour conjugAle.

Il n'ÈtAit bruit Que d'elle et de sA chAstetÈ: On l'AllAit voir pAr  
rAretÈ:

C'ÈtAit l'honneur du sexe: heureuse sA pAtrie: ChAQue mÈre A sA bru  
l'AllÈguAit pour pAtron; ChAQue Èpoux lA prônAit A sA femme  
chÈrie; D'elle descendent ceux de lA prudoterie, AntiQue et cÈlÈbre  
mAison.

Son mAri l'AimAit d'Amour folle.

Il mourut. De dire comment,

Ce serAit un dÈtAil frivole;

Il mourut, et son testAment

N'ÈtAit plein Que de legs Qui l'AurAient consolÈe, Si les biens  
rÈpArAient lA perte d'un mAri Amoureux AutAnt Que chÈri.

MAinte veuve pourtAnt fAit lA dÈchevelÈe, Qui n'AbAndonne pAs le  
soin du demeurAnt, Et du bien Qu'elle AurA fAit le compte en  
pleurAnt.

Celle-ci pAr ses cris mettAit tout en AlArme; Celle-ci fAisAit un  
vAcArme,

Un bruit, et des regrets A percer tous les coeurs; Bien Qu'on sAche  
Qu'en ces mAlheurs

De QuelQue dÈsespoir Qu'une ,me soit Atteinte, lA douleur est  
toujours moins forte Que lA plAinte, Toujours un peu de fAste entre  
pArmi les pleurs.

ChAcun fit son devoir de dire A l'AffligÈe Que tout A sA mesure, et  
Que de tels regrets PourrAient pÈcher pAr leur excÈs:

ChAcun rendit pAr lA sA douleur rengrÈgÈe.

Enfin ne voulAnt plus jouir de lA clArtÈ

Que son Èpoux AvAit perdue,

Elle entre dAns sA tombe, en ferme volontÈ

D'AccompAgnier cette ombre Aux enfers descendue.

Et voyez ce Que peut l'excessive AmitiÈ; (Ce mouvement Aussi vA  
jusQu'A lA folie) Une esclAve en ce lieu lA suivit pAr pitiÈ, PrAte A  
mourir de compAgnie.

PrAte, je m'entends bien; c'est-A-dire en un mot N'AyAnt exAminÈ  
Qu'A demi ce complot,

Et jusQues A l'effet courAgeuse et hArdie.

L'esclAve Avec lA dAme AvAit ÈtÈ nourrie.

Toutes deux s'entrAimaient, et cette pAssion EtAit crue Avec l',ge Au  
coeur des deux femelles: Le monde entier A peine e't fourni deux

modÉles D'une telle inclinAtion.

Comme l'esclAve AvAit plus de sens Que lA dAme, Elle lAissA pAsser  
les premiers mouvements, Puis t,chA, mAis en vAin, de remettre cette  
,me DAns l'ordinAire trAin des communs sentiments.

Aux consolAtions lA veuve inAccessible

S'AppliQuAit seulement A tout moyen possible De suivre le dÈfunt  
Aux noirs et tristes lieux: Le fer AurAit ÈtÈ le plus court et le mieux,  
MAis lA dAme voulAit pAAtre encore ses yeux Du trÈsor Qu'enfermAit  
lA biÈre,

Froide dÈpouille et pourtAnt chÈre.

C'ÈtAit lA le seul Aliment

Qu'elle prAt en ce monument.

LA fAim donc fut celle des portes

Qu'entre d'Autres de tAnt de sortes,

Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bAs.

Un jour se pAsse, et deux sAns Autre nourriture Que ses frÈQuents  
soupirs, Que ses frÈQuents hÈlAs, Qu'un inutile et long murmure

Contre les dieux, le sort, et toute lA nAture.

Enfin sA douleur n'omit rien,

Si lA douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un Autre mort fAisAit sA rÈsidence Non loin de ce tombeAu,  
mAis bien diffÈremment, CAr il n'AvAit pour monument

Que le dessous d'une potence.

Pour exemple Aux voleurs on l'AvAit lA lAissÈ.

Un soldAt bien rÈcompensÈ

Le gArDAit Avec vigilAnce.

Il ÈtAit dit pAr ordonnAnce

Que si d'Autres voleurs, un pArent, un Ami L'enlevAient, le soldAt



nonchAlAnt, endormi, RemplirAit Aussitôt sA plAce,

C'ÈtAit trop de sÈvÈritÈ;

MAis lA publiQue utilitÈ

DÈfendAit Que l'on fit Au gArde Aucune gr,ce.

PendAnt lA nuit il vit Aux fentes du tombeAu Briller QuelQue clArtÈ,  
spectAcle Assez nouveAu.

Curieux, il y court, entend de loin lA dAme RemplissAnt l'Air de ses  
clAmeurs.

Il entre, est ÈtonnÈ, demAnde A cette femme, PourQuoi ces cris,  
pourQuoi ces pleurs, PourQuoi cette triste musiQue,

PourQuoi cette mAison noire et mÈlAncoliQue.

OccupÈe A ses pleurs A peine elle entendit Toutes ces demAndes  
frivoles,

Le mort pour elle y rÈpondit;

Cet objet sAns Autres pAroles

DisAit Assez pAr Quel mAlheur

lA dAme s'enterrAit Ainsi toute vivAnte.

Nous Avons fAit serment, AjoutA lA suivAnte, De nous lAisser mourir  
de fAim et de douleur.

Encore Que le soldAt f't mAuvAis orAteur, Il leur fit concevoir ce Que  
c'est Que lA vie.

lA dAme cette fois eut de l'Attention;

Et dÈjA l'Autre pAssion

Se trouvAit un peu rAlentie.

Le temps AvAit Agi. Si lA foi du serment, Poursuivit le soldAt, vous  
dÈfend l'Aliment, Voyez-moi mAnger seulement,

Vous n'en mourrez pAs moins. Un tel tempÈrAment Ne dÈplut pAs  
Aux deux femelles:

Conclusion Qu'il obtint d'elles

Une permission d'Apporter son soupÈ;

Ce Qu'il fit; et l'esclAve eut le coeur fort tentÈ

De renoncer dÈs lors A lA cruelle envie De tenir Au mort compAgnie.

MAdAme, ce dit-elle, un penser m'est venu: Qu'importe A votre Èpoux  
Que vous cessiez de vivre?

Croyez-vous Que lui-mAme il f't homme A vous suivre Si pAr votre  
trÈpAs vous l'Aviez prÈvenu?

Non MAdAme, il voudrAit Achever sA cArriÈre.

LA nôtre serA longue encor si nous voulons.

Se fAut-il A vingt Ans enfermer dAns lA biÈre?

Nous Aurons tout loisir d'hAbiter ces mAisons.

On ne meurt Que trop tôt; Qui nous presse? Attendons; QuAnt A moi  
je voudrAis ne mourir Que ridÈe.

Voulez-vous emporter vos AppAs chez les morts?

Que vous servirA-t-il d'en Atre regArdÈe?

TAntôt en voyAnt les trÈsors

Dont le Ciel prit plAisir d'orner votre visAge, Je disAis: hÈlAs! c'est  
dommAge,

Nous-mAme nous Allons enterrer tout cela.

A ce discours flAtteur lA dAme s'Èveilla.

Le Dieu Qui fAit Aimer prit son temps; il tirA Deux trAits de son  
cArQuois; de l'un il entAmA Le soldAt jusQu'Au vif; l'Autre effleurA lA  
dAme: Jeune et belle elle AvAit sous ses pleurs de l'ÈclAt, Et des gens  
de go't dÈlicAt

AurAient bien pu l'Aimer, et mAme ÈtAnt leur femme.

Le gArde en fut Èpris: les pleurs et lA pitiÈ, Sorte d'Amour AyAnt ses  
chArmes,

Tout y fit: une belle, Alors Qu'elle est en l'Armes En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve Écoutant la louange, Poison Qui de l'Amour est le premier degré; Là voilà Qui trouve à son gré

Celui Qui le lui donne; il fait tant Qu'elle mange, Il fait tant Que de plaisir, et se rend en effet Plus digne d'être aimé Que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin Qu'elle change;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser: De l'un à l'autre il fait cette femme passer; Je ne le trouve pas étrange.

Elle écoute un amant, elle en fait un mari; Le tout au nez du mort Qu'elle avait tant chéri.

Pendant cet hymen un voleur se hasarde D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.

Il en entend le bruit; il y court à grands pas; Mais en vain, la chose était faite.

Il revient au tombeau conter son embarras, Ne sachant où trouver retrait.

L'esclave alors lui dit le voyant éperdu: L'on vous a pris votre pendu?

Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?

Si madame y consent j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,

Les passants n'y connaîtront rien.

La dame y consentit. O volages femmes!

La femme est toujours femme; il en est qui sont belles, Il en est qui ne le sont pas.

S'il en était d'assez fidèles,

Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous devez défier de vos forces.

Ne vous vAntez de rien. Si votre intention Est de rÈsister Aux  
Amorces,

LA nôtre est bonne Aussi; mAis l'exÈcution Nous trompe ÈgAlement;  
tÈmoin cette MAtrone.

Et n'en dÈplAise Au bon PÈtrone,

Ce n'ÈtAit pAs un fAit tellement merveilleux Qu'il en d't proposer  
l'exemple A nos neveux.

Cette veuve n'eut tort Qu'AU bruit Qu'on lui vit fAire; Qu'AU dessein de  
mourir, mAl conÇu, mAl formÈ; CAR de mettre Au pAtibulAire,

Le corps d'un mAri tAnt AimÈ,

Ce n'ÈtAit pAs peut-Atre une si grAnde AffAire.

CeLA lui sAuvAit l'Autre; et tout considÈrÈ, Mieux vAut goujAt debout  
Qu'Empereur enterrÈ.

XII, 27 BelphÈgor

Nouvelle tirÈe de MACHiAvel

Un jour SAtAn, MonArQue des enfers,

FAisAit pAsser ses sujets en revue.

LA confondus tous les ÈtAts divers,

Princes et Rois, et LA tourbe menue,

JetAient mAint pleur, poussAient mAint et mAint cri, TAnt Que SAtAn  
en ÈtAit Ètourdi.

Il demAndAit en pAssAnt A chAQue ,me:

Qui t'A jetÈe en l'Èternelle flAmme?

L'une disAit: hÈlAs c'est mon mAri;

L'Autre Aussitôt rÈpondAit: c'est mA femme.

TAnt et tAnt fut ce discours rÈpÈtÈ,

Qu'enfin SAtAn dit en plein consistoire: Si ces gens-ci disent LA vÈritÈ

Il est AisÈ d'Augmenter notre gloire.

Nous n'Avons donc Qu'A le vÈrifier.

Pour cet effet, il nous fAut envoyer

QuelQue dÈmon plein d'Art et de prudence; Qui non content  
d'observer Avec soin

Tous les hymens dont il serA tÈmoin,

Y joigne Aussi sA propre expÈrience.

Le Prince AyAnt proposÈ sA sentence,

Le noir SÈnAt suivit tout d'une voix.

De BelphÈgor Aussitôt on fit choix.

Ce diAble ÈtAit tout yeux et tout oreilles, GrAnd Èplucheur,  
clAirvoyAnt A merveilles, CAPable enfin de pÈnÈtrer dAns tout,

Et de pousser l'exAmen jusQu'Au bout.

Pour subvenir Aux frAis de l'entreprise, On lui donna mAinte et  
mAinte remise,

Toutes A vue, et Qu'en lieux diffÈrents Il p°t toucher pAr des  
correspondAnts.

QuAnt Au surplus, les fortunes humAines, Les biens, les mAux, les  
pLAisirs et les peines, Bref ce Qui suit notre condition,

Fut une Annexe A sA lÈgAtion.

Il se pouvAit tirer d'Affliction,

PAr ses bons tours et pAr son industrie, MAis non mourir, ni revoir sA  
pAtrie,

Qu'il n'e°t ici consumÈ certAin temps:

SA mission devAit durer dix Ans.

Le voilA donc Qui trAverse et Qui pAsse Ce Que le Ciel voulut mettre  
d'espAce

Entre ce monde et l'Èternelle nuit;

Il n'en mit guère, un moment y conduit.

Notre démon s'Établit A Florence,

Ville pour lors de luxe et de dépense.

Même il l'a crut propre pour le trafic.

Là sous le nom du seigneur Roderic,

Il se logea, meubla, comme un riche homme; Grosse maison, grand train, nombre de gens; Anticipant tous les jours sur la somme

Qu'il ne devait consumer Qu'en dix ans.

On s'étonnait d'une telle bombance.

Il tenait table, avait de tous côtés

Gens à ses frais, soit pour ses voluptés, Soit pour le faste et la magnificence.

L'un des plaisirs où plus il dépensait

Fut la louange: Apollon l'encensait;

Car il est maître en l'art de flatterie.

Diabole n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.

Son cœur devint le but de tous les traits Qu'amour lançait: il n'était point de belle Qui n'employât ce Qu'elle avait d'attraits Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:

Car de trouver une seule rebelle,

Ce n'est la mode à gens de qui la main

Par les présents s'aplanit tout chemin.

C'est un ressort en tous desseins utile.

Je l'ai déjà dit, et le redis encor;

Je ne connais d'autre premier mobile

Dans l'univers, que l'argent et que l'or.

Notre envoyÈ cependAnt tenAit compte

De chAQue hymen, en journAux diffÈrents; L'un, des Èpoux sAtisfAits  
et contents, Si peu rempli Que le diAble en eut honte.

L'Autre journAl incontinent fut plein.

A BelpHÈgor il ne restAit enfin

Que d'Èprouver lA chose pAr lui-mAme.

CertAine fille A Florence ÈtAit lors;

Belle, et bien fAite, et peu d'Autres trÈsors; Noble d'Ailleurs, mAis d'un  
orgueil extrAme; Et d'AutAnt plus Que de QuelQue vertu

Un tel orgueil pArAissAit revAtu.

Pour Roderic on en fit lA demAnde.

Le PÈre dit Que MAdAme HonnestA,

C'ÈtAit son nom, AvAit eu jusQues lA

Force pArtis;

mAis Que pArmi lA bAnde

Il pourrAit bien Roderic prÈfÈrer,

Et demAndAit temps pour dÈlibÈrer.

On en convient. Le poursuivAnt s'AppliQue A gAagner celle oA ses  
vieux s'AdressAient.

FAtes et bAls, sÈrÈnAdes, musiQue,

CAdAux, festins, bien fort AppetissAient, AltÈrAient fort le fonds de  
l'AmbAssAde.

Il n'y plAint rien, en use en grAnd Seigneur, S'Èpuise en dons: l'Autre  
se persuAde

Qu'elle lui fAit encor beAucoup d'honneur.

Conclusion, Qu'AprÈs force priÈres,

Et des fAÇons de toutes les mAniÈres,

Il eut un oui de MAdAme HonnestA.

AupArAvAnt le NotAire y pAssA:

Dont BelphÈgor se moQuAnt en son ,me:

HÈ Quoi, dit-il, on AcQuiert une femme

Comme un ch,teAu! Ces gens ont tout g,tÈ.

Il eut rAison: ôtez d'entre les hommes

LA simple foi, le meilleur est ôtÈ.

Nous nous jetons, pAuvres gens Que nous sommes, DAns les procÈs en prenAnt le revers.

Les si, les cAs, les contrAts sont lA porte PAr oA lA noise entra dAns l'univers:

N'espÈrons pAs Que jAmAis elle en sorte.

SolennitÈs et lois n'empAchent pAs

Qu'Avec l'hymen Amour n'Ait des dÈbAts.

C'est le coeur seul Qui peut rendre trAnQuille.

Le coeur fAit tout, le reste est inutile.

Qu'Ainsi ne soit, voyons d'Autres ÈtAts.

Chez les Amis tout s'excuse, tout pAsse; Chez les AmAnts tout plAAAt, tout est pArfAit; Chez les Epoux tout ennuie et tout lAsse.

Le devoir nuit: chAcun est Ainsi fAit.

MAis, dirA-t-on, n'est-il en nulles guises D'heureux mÈnAge? AprÈs m' exAmen,

J'Appelle un bon, voire un pArfAit hymen, QuAnd les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-lA c'est Assez rAisonnÈ:

DÈs Que chez lui le DiAble eut AmenÈ

Son ÈpousÈe, il jugeA pAr lui-mAme



Ce Qu'est l'hymen Avec un tel dÈmon:

Toujours dÈbAts, toujours QuelQue sermon Plein de sottise en un  
degrÈ suprAme.

Le bruit fut tel Que MAdAme HonnestA

Plus d'une fois les voisins Èveilla:

Plus d'une fois on courut A lA noise:

Il lui fAllAit QuelQue simple bourgeoise, Ce disAit-elle: un petit  
trAfiQuAnt

TrAiter Ainsi les filles de mon rAng!

MÈritAit-il femme si vertueuse?

Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse: J'en Ai regret et si je fAisAis  
bien

Il n'est pAs s'r Qu'HonnestA ne fit rien: Ces prudes-lA nous en font  
bien Accroire.

Nos deux Epoux, A ce Que dit l'histoire, SAns disputer n'ÈtAient pAs  
un moment.

Souvent leur guerre AvAit pour fondement Le jeu, lA jupe ou QuelQue  
Ameublement, D'ÈtÈ, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde  
D'inventions propres A tout g,ter.

Le pAuvre diAble eut lieu de regretter

De l'Autre enfer lA demeure profonde.

Pour comble enfin Roderic ÈpousA

lA pArentÈ de MAdAme HonnestA,

AyAnt sAns cesse et le pÈre et lA mÈre, Et lA grAnd'soeur Avec le petit  
frÈre;

De ses deniers mAriAnt lA grAnd'soeur,

Et du petit pAyAnt le prÈcepteur.

Je n'Ai pAs dit lA principAle cAuse

De sa ruine infaillible Accident;

Et j'oubliais Qu'il eut un intendAnt.

Un intendAnt? Qu'est-ce Que cette chose?

Je définis cet Atre un AnimAl

Qui comme on dit sait pêcher en eau trouble, Et plus le bien de son maître va mal,

Plus le sien croît, plus son profit redouble?

Tant Qu'Aisément lui-même AchèterAit

Ce Qui de net Au Seigneur resterAit:

Dont par raison bien et dûment réduite

On pourrAit voir chaque chose réduite

En son État, s'il ArrivAit Qu'un jour

L'Autre devAnt l'IntendAnt A son tour,

Car regagnAnt ce Qu'il eut ÉtAnt maître, Ils reprendrAient tous deux leur premier Atre.

Le seul recours du pauvre Roderic,

Son seul espoir, ÉtAit certain trafic

Qu'il prétendAit devoir remplir sa bourse, Espoir douteux, incertaine ressource.

Il ÉtAit dit Que tout serAit fatal

A notre Époux, Ainsi tout Alla mal.

Ses Agents tels Que la plupart des nôtres, En AbusAient: il perdit un vaissau,

Et vit Aller le commerce A vau-l'eau,

TrompÉ des uns, mal servi par les Autres.

Il empruntA. Quand ce vint A payer,

Et Qu'A sA porte il vit le crÈAncier,  
Force lui fut d'esQuiver pAr lA fuite,  
GAgNAnt les chAmps, oA de l',pre poursuite Il se sAuvA chez un  
certAin fermier,  
En certAin coin rempArÈ de fumier.  
A MAtheo, c'ÈtAit le nom du Sire,  
SAns tAnt tourner il dit ce Qu'il ÈtAit; Qu'un double mAl chez lui le  
tourmentAit, Ses crÈAnciers et sA femme encor pire:  
Qu'il n'y sAvAit remÉde Que d'entrer  
Au corps des gens, et de s'y rempArer,  
D'y tenir bon: irAit-on lA le prendre?  
DAme HonnestA viendrAit-elle y prôner  
Qu'elle A regret de se bien gouverner?  
Chose ennuyeuse et Qu'il est lAs d'entendre.  
Que de ces corps trois fois il sortirAit Sitôt Que lui MAtheo l'en  
prierAit;  
Trois fois sAns plus et ce pour rÈcompense De l'Avoir mis A couvert  
des Sergens.  
Tout Aussitôt l'AmbAssAdeur commence  
Avec grAnd bruit d'entrer Au corps des gens.  
Ce Que le sien, ouvrAge fAntAstiQue,  
Devint Alors, l'histoire n'en dit rien.  
Son coup d'essAi fut une fille uniQue  
OA le gAlAnt se trouvAit Assez bien;  
MAis MAtheo moyennAnt grosse somme  
L'en fit sortir Au premier mot Qu'il dit.

C'ÈtAit A Naples, il se trAnsporte A Rome; SAisit un corps: MATheo  
l'en bAnnit,

Le chAsse encore: Autre somme nouvelle.

Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle, RemArQuez bien, notre  
DiAble sortit.

Le Roi de NAples AvAit lors une fille,

Honneur du sexe, espoir de sA fAmille;

MAint jeune prince ÈtAit son poursuivAnt.

LA d'HonnestA BelphÈgor se sAuvAnt,

On ne le put tirer de cet Asile.

Il n'ÈtAit bruit Aux chAmps comme A la ville Que d'un mAnAnt Qui  
chAssAit les esprits.

Cent mille Ècus d'Abord lui sont promis.

Bien AffligÈ de mAnQuer cette somme

(CAR ces trois fois l'empAchAient d'espÈrer Que BelphÈgor se lAiss,t  
conjurér)

Il la refuse: il se dit un pAUvre homme, PAuvre pÈcheur, Qui sAns  
sAvoir comment, SAns dons du Ciel, pAr hAsArd seulement, De  
QuelQues corps A chAssÈ QuelQue DiAble, AppAremment chÈtif, et  
misÈrAble,

Et ne connAAit celui-ci nullement.

Il A beAu dire; on le force, on l'AmÉne, On le menAce, on lui dit Que  
sous peine D'Atre pendu, d'Atre mis hAut et court

En un gibet, il fAut Que sA puissAnce

Se mAnifeste AvAnt la fin du jour.

DÉS l'heure mAme on vous met en prÈsence Notre DÈmon et son  
ConjurAteur.

D'un tel combAt le Prince est spectAteur.

ChAcun y court: n'est fils de bonne mÉre Qui pour le voir ne Quitte  
toute AffAire.

D'un côtÈ sont le gibet et lA hArt,

Cent mille Ècus bien comptÈs d'Autre pArt.

MAtheo tremble, et lorgne lA finAnce.

L'esprit mAlin voyAnt sA contenAnce,

RiAit sous cApe, AllÈguAit les trois fois; Dont MAtheo suAit en son  
hArnois,

PressAit, priAit, conjurAit Avec lArmes.

Le tout en vAin: plus il est en AlArmes, Plus l'Autre rit. Enfin le  
mAnAnt dit

Que sur ce DiAble il n'AvAit nul crÈdit.

On vous le hAppe et mÉne A lA potence.

Comme il AllAit hArAnguer l'AssistAnce, NÈcessitÈ lui suggÈrA ce  
tour:

Il dit tout bAs Qu'on bAttAt le tAmbour, Ce Qui fut fAit; de Quoi  
l'esprit immonde Un peu surpris Au mAnAnt demAndA:

PourQuoi ce bruit? coQuin, Qu'entends-je lA?

L'Autre rÈpond: C'est MAdAme HonnestA

Qui vous rÈclAme, et vA pour tout le monde CherchAnt l'Èpoux Que le  
Ciel lui donnA.

Incontinent le DiAble dÈcAmpA,

S'enfuit Au fond des enfers et conta

Tout le succÈs Qu'AvAit eu son voyAge:

Sire, dit-il, le noeud du mAriAge

DAmne Aussi dru Qu'Aucuns Autres ÈtAts.

Votre grAndeur voit tomber ici-bAs,

Non pAr flocons, mAis menu comme pluie, Ceux Que l'hymen fAit de  
sA confrÈrie,

J'Ai pAr moi-mAme exAminÈ le cAs.

Non Que de soi lA chose ne soit bonne:

Elle eut jAdis un plus heureux destin;

MAis comment tout se corrompt A lA fin, Plus beAu fleuron n'est en  
votre couronne.

SAtAn le crut: il fut rÈcompensÈ;

Encore Qu'il e't son retour AvAncÈ;

CAR Qu'e't-il fAit? Ce n'ÈtAit pAs merveilles Qu'AyAnt sAns cesse un  
DiAble A ses oreilles, Toujours le mAme et toujours sur un ton, Il f't  
contrAint d'enfiler lA venelle;

DAns les enfers encore en chAnge-t-on;

L'Autre peine est A mon sens plus cruelle.

Je voudrAis voir QuelQue SAint y durer.

Elle e't A Job fAit tourner lA cervelle.

De tout ceci Que prÈtends-je infÈrer?

PremiÈrement je ne sAis pire chose

Que de chAnger son logis en prison;

En second lieu si pAr QuelQue rAison

Votre AscendAnt A l'hymen vous expose,

N'Èpousez point d'HonnestA s'il se peut; N'A pAs pourtAnt une  
HonnestA Qui veut.

XII, 28 Les Filles de MinÈe

Sujet tirÈ des MÈtAmorphoses d'Ovide

Je chAnte dAns ces vers les filles de MinÈe, Troupe Aux Arts de PAllAs  
dÈs l'enfAnce AdonnÈe, Et de Qui le trAvAil fit entrer en courroux  
Bacchus, A juste droit de ses honneurs jAloux.

Tout dieu veut Aux humAins se fAire reconnAAtre: On ne voit point les chAmps rÈpondre Aux soins du mAAtre, Si dAns les jours sAcRÈs, Autour de ses guÈrets, Il ne mArche en triomphe A l'honneur de CÈrÈs.

LA GrÈce ÈtAit en jeux pour le fils de SÈmÈle; Seules on vit trois soeurs condAmner ce sAint zÈle.

AlcithoÈ, l'AAAnÈe, AyAnt pris ses fuseAux, Dit Aux Autres: Quoi donc! toujours les dieux nouveAux!

L'Olympe ne peut plus contenir tAnt de tAtes, Ni l'An fournir de jours Assez pour tAnt de fAtes.

Je ne dis rien des vœux dus Aux trAvAux divers De ce dieu Qui purgeA de monstres l'univers: MAis A Quoi sert BAcchus, Qu'A cAuser des Querelles?

AffAiblir les plus sAins? enlAidir les plus belles?

Souvent mener Au Styx pAr de tristes chemins?

Et nous irions chommer lA peste des humAins?

Pour moi, j'Ai rÈsolu de poursuivre mA t,che.

Se donne Qui voudrA ce jour-ci du rel,che: Ces mAins n'en prendront point. Je suis encor d'Avis Que nous rendions le temps moins long pAr des rÈcits: Toutes trois, tour A tour, rAcontons QuelQue histoire.

Je pourrAis retrouver sAns peine en mA mÈmoire Du monArQue des dieux les divers chAngements; MAis, comme chAcun sAit tous ces ÈvÈnements, Disons ce Que l'Amour inspire A nos pArelles, Non toutefois Qu'il fAille, en contAnt ses merveilles, Accoutumer nos coeurs A go'ter son poison; CAr, Ainsi Que BAcchus, il trouble lA rAison: RÈcitons-nous les mAux Que ses biens nous Attirent.

AlcithoÈ se tut, et ses soeurs ApplAudirent.

AprÈs QuelQues moments, hAussAnt un peu lA voix: DAns ThÈbes, reprit-elle, on conte Qu'Autrefois Deux jeunes coeurs s'AimAient d'une ÈgAle tendresse: PirAme, c'est l'AmAnt, eut ThisbÈ pour mAAtresse.

JAmAis couple ne fut si bien Assorti Qu'eux: L'un bien fAit, l'Autre belle, AgrÈAbles tous deux, Tous deux dignes de plAire, ils s'AimÈrent sAns peine; D'AutAnt plus tôt Èpris, Qu'une invincible hAine DivisAnt

leurs pArents ces deux AmAnts unit, Et concourut Aux trAits dont l'Amour se servit.

Le hAsArd, non le choix, AvAit rendu voisines Leurs mAisons, oA rÈgnAient ces guerres intestines: Ce fut un AvAntAge A leurs dÈsirs nAissAnts.

Le cours en commenÇA pAr des jeux innocents: LA premiÈre Ètincelle eut embrAsÈ leur ,me, Qu'ils ignorAient encor ce Que c'ÈtAit Que fAmme.

ChAcun favorisAit leurs trAnsports mutuels, MAis c'ÈtAit A l'insu de leurs pArents cruels.

LA dÈfense est un chArme: on dit Qu'elle AssAisonne Les plAisirs, et surtout ceux Que l'Amour nous donne.

D'un des logis A l'Autre, elle instruisit du moins Nos AmAnts A se dire Avec signes leurs soins.

Ce lÈger rÈconfort ne les put sAtisfAire; Il fallut recourir A QuelQue Autre mystÈre.

Un vieux mur entr'ouvert sÈpArAit leurs mAisons; Le temps AvAit minÈ ses AntiQues cloisons: LA souvent de leurs mAux ils dÈplorAient la cAuse; Les pAroles pAssAient, mAis c'ÈtAit peu de chose.

Se plAignAnt d'un tel sort, PirAme dit un jour: ChÈre ThisbÈ, le Ciel veut Qu'on s'Aide en Amour; Nous Avons A nous voir une peine infinie: Fuyons de nos pArents l'injuste tyrAnnie.

J'en Ai d'Autres en GrÈce; ils se tiendront heureux Que vous dAignez chercher un Asile chez eux; Leur AmitiÈ, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite A prendre le pArti dont je vous sollicite.

C'est votre seul repos Qui me le fAit choisir, CAR je n'ose pArler, hÈlAs! de mon dÈsir.

FAut-il croire A votre sAcrifice,

De crAinte de vAins bruits fAut-il Que je languisse?

Ordonnez, j'y consens; tout me semblerA doux; Je vous Aime, ThisbÈ, moins pour moi Que pour vous.

- J'en pourrais dire AutAnt, lui repArtit l'AmAnte: Votre Amour ÈtAnt pure, encor Que vÈhÈmente, Je vous suivrai pArtout; notre commun



repos Me doit mettre Au-dessus de tous les vAins propos; TAnt Que de mA vertu je serAi sAtisfAite, Je rirAi des discours d'une lAngue indisCrÊte, Et m'AbAndonnerAi sAns crAinte A votre Ardeur, Contente Que je suis des soins de mA pudeur.

Jugez ce Que sentit PirAme A ces pAroles , Je n'en fAis point ici de peintures frivoles: SupplÈez Au peu d'Art Que le Ciel mit en moi; Vous-mAmes peignez-vous cet AmAnt hors de soi.

DemAin, dit-il, il fAut sortir AvAnt l'Aurore; N'Attendez point les trAits Que son chAr fAit Èclorre.

Trouvez-vous Aux degrÈs du Terme de CÈrÈs; LA, nous nous Attendrons; le rivAge est tout prÈs, Une bArQue est Au bord; les rAmeurs, le vent mAme.

Tout pour notre dÈpArt montre une h,te extrAme; L'Augure en est heureux, notre sort vA chAnger; Et les dieux sont pour nous, si je sAis bien juger.

ThisbÈ consent A tout; elle en donne pour gAge Deux bAisers, pAr le mur ArrAtÈs Au pAssAge, Heureux mur! tu devAis servir mieux leur dÈsir: Ils n'obtinrent de toi Qu'une ombre de pLAisir.

Le lendemAin, ThisbÈ sort, et prÈvient PirAme; L'impAtience, hÈlAs! mAAtresse de son ,me, LA fAit Arriver seule et sAns guide Aux degrÈs.

L'ombre et le jour luttAient dAns les chAmps AzurÈs.

Une lionne vient, monstre imprimAnt lA crAinte; D'un cArnAge rÈcent sA gueule est toute teinte.

ThisbÈ fuit; et son voile, emportÈ pAr les Airs, Source d'un sort cruel, tombe dAns ces dÈserts.

LA lionne le voit, le souille, le dÈchire; Et, l'AyAnt teint de sAng, Aux forAts se retire.

ThisbÈ s'ÈtAit cAchÈe en un buisson ÈpAis.

PirAme Arrive, et voit ces vestiges tout frAis: O dieux! Que devient-il? Un froid court dAns ses veines; Il AperÇoit le voile Ètendu dAns ces plAines; Il se lÈve; et le sAng, joint Aux trAces des pAs, L'empAche de douter d'un funeste trÈpAs.

ThisbÈ! s'ÈcriA-t-il, ThisbÈ, je t'Ai perdue!

Te voilà, pAr mA fAute, Aux Enfers descendue!

Je l'Ai voulu: c'est moi Qui suis le monstre Affreux PAR Qui tu t'en vAs voir le sÈjour tÈnÈbreux: Attends-moi, je te vAis rejoindre Aux rives sombres; MAis m'oserAi-je A toi prÈsenter chez les ombres?

Jouis Au moins du sAng Que je te vAis offrir, MALheureux de n'Avoir Qu'une mort A souffrir.

Il dit, et d'un poignArd coupe Aussitôt sA trAme.

ThisbÈ vient; ThisbÈ voit tomber son cher PirAme.

Que devint-elle Aussi? Tout lui mAnQue A lA fois, Le sens et les esprits, Aussi bien Que lA voix.

Elle revient enfin; Clotho, pour l'Amour d'elle, LAisse A PirAme ouvrir sA mourAnte prune.

Il ne regArde point lA lumiÈre des cieux; Sur ThisbÈ seulement il tourne encor les yeux.

Il voudrAit lui pArler, sA lAngue est retenue: Il tÈmoigne mourir content de l'Avoir vue.

ThisbÈ prend le poignArd; et, dÈcouvrAnt son sein: Je n'AccuserAi point, dit-elle, ton dessein, Bien moins encor l'erreur de ton ,me ALArmÈe: Ce serAit t'Accuser de m'Avoir trop AimÈe.

Je ne t'Aime pAs moins: tu vAs voir Que mon coeur N'A, non plus Que le tien, mÈritÈ son mAlheur.

Cher AmAnt! reÇois donc ce triste sAcrifice.

SA mAin et le poignArd font Alors leur office; Elle tombe, et, tombAnt rAnge ses vAtements: Dernier trAit de pudeur mAme Aux derniers moments.

Les Nymphes d'Alentour lui donnÈrent des lArmes, Et du sAng des AmAnts teignirent pAr des chArmes Le fruit d'un m°rier proche, et blAnc jusQu'A ce jour, Eternel monument d'un si pArfAit Amour.

Cette histoire Attendrit les filles de MinÈe.

L'une AccusAit l'AmAnt, l'Autre lA DestinÈe; Et toute d'une voix conclurent Que nos coeurs De cette pAssion devrAient Atre vAinQueurs: Elle meurt QuelQuefois AvAnt Qu'Atre contente; L'est-

elle, elle devient Aussitôt l'AnguissAnte; SAns l'hymen on n'en doit recueillir Aucun fruit, Et cependAnt l'hymen est ce Qui l'A dÈtruit.

Il y joint, dit ClymÈne, une ,pre jAlousie, Poison le plus cruel dont l',me soit sAisie: Je n'en veux pour tÈmoin Que l'erreur de Procris.

AlcithoÈ mA soeur, AttAchAnt vos esprits, Des trAgiques Amours vous A contÈ l'Èlite: Celles Que je vAis dire ont Aussi leur mÈrite.

J'AccourcirAi le temps, Ainsi Qu'elle, A mon tour.

Peu s'en fAut Que PhÈbus ne pArtAge le jour; A ses rAyons perÇAnts opposons QuelQues voiles.

Voyons combien nos mAins ont AvAncÈ nos toiles: Je veux Que, sur l'A mienne, AvAnt Que d'Atre Au soir, Un progrÈs tout nouveAu se fAsses Apercevoir.

CependAnt donnez-moi QuelQue heure de silence: Ne vous rebutez point de mon peu d'ÈloQuence; Souffrez-en les dÈfAut, et songez seulement Au fruit Qu'on peut tirer de cet ÈvÈnement.

CÈphAle AimAit Procris; il ÈtAit AimÈ d'elle: ChAcun se proposAit leur hymen pour modÈle.

Ce Qu'Amour fAit sentir de piQuAnt et de doux ComblAit AbondAmment les vœux de ces Epoux.

Ils ne s'Aimaient Que trop! leurs soins et leur tendresse ApprochAient des trAnsports d'AmAnt et de MAAtresse.

Le Ciel mAme enviA cette fÈlicitÈ:

CÈphAle eut A combAttre une DivinitÈ.

Il ÈtAit jeune et beau; l'Aurore en fut chArmÈe, N'ÈtAnt pAs A ces biens chez elle AccoutumÈe.

Nos belles cAcherAient un pAreil sentiment: Chez les DivinitÈs on en use Autrement.

Celle-ci dÈclArA ses pensers A CÈphAle; Il eut beau lui pArler de l'A foi conjugAle: Les jeunes DÈitÈs Qui n'ont Qu'un vieil Epoux Ne se soumettent point A ces lois comme nous: LA DÈesse enlevA ce HÈros si fidÈle.

De modÈrer ces feux il priA l'Immortelle: Elle le fit; l'Amour devint

simple Amitié.

Retournez, dit l'Aurore, Avec votre moitié; Je ne troublerai plus votre Ardeur ni la sienne: Recevez seulement ces marques de la mienne.

(C'était un javelot toujours sûr de ses coups.) Un jour cette Procris Qui ne vit que pour vous fera le désespoir de votre charmée, Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens: Celui-ci mit d'abord notre Epoux en suspens.

J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!

Et comment? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?

Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!

Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.

Des Mages aussitôt consultant la science, D'un feint Adolescent il prend la ressemblance, S'en va trouver Procris, l'élève jusqu'aux Cieux ses beautés, Qu'il soutient à tre dignes des Dieux; Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire, Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.

Il fallut recourir à ce qui porte coup, aux présents: il offrit, donna, promit beaucoup, promit tant, que Procris lui parut incertaine; Toute chose à son prix. Voilà Céphale en peine: Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts, conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets, s'imagine en chassant dissiper son martyre.

C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.

Doux Vents, s'écriait-il, prêtez-moi des soupirs!

Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent; Aure, fais-les venir; je sais qu'ils t'obéissent: Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.

On l'entendit: on crut qu'il venait de nommer quelque objet de ses vœux, autre que son Epouse.

Elle en est avertie; et la voilà jalouse.

Maint voisin charitable entretient ses ennuis.

Je ne le puis plus voir, dit-elle, Que les nuits!

Il Aime donc cette Aure, et me Quitte pour elle?

- Nous vous plAignons; il l'Aime, et sAns cesse il l'Appelle: Les Èchos de ces lieux n'ont plus d'Autres emplois Que celui d'enseigner le nom d'Aure A nos bois; DAns tous les environs le nom d'Aure rÈsonne.

Profitez d'un Avis Qu'en pAssAnt on vous donne: L'intÈrAt Qu'on y prend est de vous obliger.

Elle en profite, hÈlAs! et ne fAit Qu'y songer.

Les AmAnts sont toujours de lÈgÈre croyAnce.

S'ils pouvAient conserver un rAYon de prudence, (Je demAnde un grAnd point, lA prudence en Amours) Ils serAient Aux rApports insensibles et sourds; Notre Epouse ne fut l'une ni l'Autre chose.

Elle se lÈve un jour; et lorsQue tout repose, Que de l'Aube Au teint frAis lA chArmAnte douceur Force tout Au sommeil, hormis QuelQue chAsseur, Elle cherche CÈphAle: un bois l'offre A sA vue.

Il invoQuAit dÈjA cette Aure prÈtendue: Viens me voir, disAit-il, chÈre DÈesse, Accours!

Je n'en puis plus, je meurs; fAis Que pAr ton secours LA peine Que je sens se trouve soulAgÈe.

L'Èpouse se prÈtend pAr ces mots outrAgÈe: Elle croit y trouver, non le sens Qu'ils cAchAient, MAis celui seulement Que ses soupÇons cherchAient.

O triste jAlousie! ô pAssion AmÈre!

Fille d'un fol Amour, Que l'erreur A pour mÈre!

Ce Qu'on voit pAr tes yeux cAuse Assez d'embArrAs SAns voir encore pAr eux ce Que l'on ne voit pAs!

Procris s'ÈtAit cAchÈe en lA mAme retrAite Qu'un fAn de biche AvAit pour demeure secrÈte.

Il en sort; et le bruit trompe Aussitôt l'Epoux.

CÈphAle prend le dArd toujours s'r de ses coups, Le lance en cet endroit, et perce sA jAlouse: MALheureux AssAssin d'une si chÈre

Epouse!

Un cri lui fAit d'Abord soupÇonner QuelQue erreur; Il Accourt, voit sA fAute; et, tout plein de fureur, Du mAme jAvelot il veut s'ôter lA vie.

L'Aurore et les Destins ArrAtent cette envie; Cet office lui fut plus cruel Qu'indulgent: L'infortunÈ MARI sAns cesse s'AffligeAnt E°t Accru pAr ses pleurs le nombre des fontAines, Si lA dÈesse enfin, pour terminer ses peines, N'e°t obtenu du Sort Que l'on trAnch,t ses jours: Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

Fuyons ce noeud, mes soeurs, je ne puis trop le dire: Jugez pAr le meilleur Quel peut Atre le pire.

S'il ne nous est permis d'Aimer Que sous ses lois, N'Aimons point. Ce dessein fut pris pAr toutes trois.

Toutes trois, pour chAsser de si tristes pensÈes, A revoir leur trAvAil se montrent empressÈes.

ClymÈne, en un tissu riche, pÈnible et grAnd, AvAit presQue AchevÈ le fAmeux diffÈrend D'entre le dieu des eAux et PAllAs lA sAvAnte.

On voyAit en lointAin une ville nAissAnte; L'honneur de lA nommer, entre eux deux contestÈ, DÈpendAit du prÈsent de chAQue dÈitÈ.

Neptune fit le sien d'un symbole de guerre: Un coup de son trident fit sortir de lA terre Un AnimAl fougueux, un Coursier plein d'Ardeur: ChAcun de ce prÈsent AdmirAit lA grAndeur.

Minerve l'effAÇA, donnAnt A lA contrÈe

L'Olivier, Qui de pAix est lA mArQue AssurÈe.

Elle emportA le prix, et nommA lA citÈ: AthÈne offrit ses vœux A cette dÈitÈ;

Pour les lui prÈsenter on choisit cent pucelles, Toutes sAchAnt broder, Aussi sAges Que belles.

Les premiÈres portAient force prÈsents divers; Tout le reste entourAit lA dÈesse Aux yeux pers; Avec un doux souris elle AcceptAit l'hommAge.

ClymÈne AyAnt enfin reployÈ son ouvrAge, lA jeune Iris commence en ces mots son rÈcit: RArement pour les pleurs mon tAlent rÈussit; Je suivrAi toutefois lA mAtiÈre imposÈe.

TÈlAmon pour Cloris AvAit l',me embrAsÈe, Cloris pour TÈlAmon  
br'lAit de son côté.

LA nAissAnce, l'esprit, les gr,ces, lA beAutÈ, Tout se trouvAit en eux,  
hormis ce Que les hommes Font mArcher AvAnt tout dAns ce siÈcle  
oA nous sommes: Ce sont les biens, c'est l'or, mÈrite universel.

Ces AmAnts, QuoiQue Èpris d'un dÈsir mutuel, N'osAient Au blond  
Hymen sAcrifier encore, FAute de ce mÈtAl Que tout le monde Adore.

Amour s'en pAsserAit; l'Autre ÈtAt ne le peut: Soit rAison, soit Abus, le  
Sort Ainsi le veut.

Cette loi, Qui corrompt les douceurs de lA vie, Fut pAr le jeune AmAnt  
d'une Autre erreur suivie.

Le DÈmon des CombAts vint troubler l'Univers: Un PAys contestÈ pAr  
des Peuples divers EngAgeA TÈlAmon dAns un dur exercice;

Il QuittA pour un temps l'Amoureuse milice.

Cloris y consentit, mAis non pAs sAns douleur: Il voulut mÈriter son  
estime et son coeur.

PendAnt Que ses exploits terminent lA Querelle, Un pArent de Cloris  
meurt, et lAisse A lA belle D'Amplès possessions et d'immenses trÈsors.

Il hAbitAit les lieux oA MArs rÈgnAit Alors.

LA belle s'y trAnsporte; et pArtout rÈvÈrÈe, PArtout des deux pArtis  
Cloris considÈrÈe, Voit de ses propres yeux les chAmps oA TÈlAmon  
VenAit de consAcrer un trophÈe A son nom.

Lui de sA pArt Accourt; et, tout couvert de gloire, Il offre A ses  
Amours les fruits de sA victoire.

Leur rencontre se fit non loin de l'ElÈment Qui doit Atre ÈvitÈ de tout  
heureux AmAnt.

DÈs ce jour l',ge d'or les e't joints sAns mystÈre; L',ge de fer en tout A  
coutume d'en fAire.

Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens Qu'Au sein de sA  
pAtrie, et de l'Aveu des siens.

Tout chemin, hors lA mer, AllongeAnt leur souffrAnce, Ils commettent  
Aux flots cette douce espÈrance.

ZÈphyre les suivAit QuAnd, presQue en ArrivAnt, Un pirAte survient,  
prend le dessus du vent, Les AttAQue, les bAt. En vAin, pAr sA  
vAillAnce, TÈlAmon jusQu'Au bout porte lA rÈsistAnce: AprÈs un long  
combAt son pArti fut dÈfAit, Lui pris; et ses efforts n'eurent pour tout  
effet Qu'un esclAvAge indigne. O dieux! Qui l'e't pu croire?

Le sort, sAns respecter ni son sAng ni sA gloire, Ni son bonheur  
prochAin, ni les vœux de Cloris, Le fit Atre forÇAt Aussitôt Qu'il fut  
pris.

Le Destin ne fut pAs A Cloris si contrAire.

Un cÈlÈbre MArchAnd l'AchÉte du CorsAire: Il l'emmÈne; et bientôt lA  
Belle, mAlgrÈ soi, Au milieu de ses fers rAnge tout sous sA loi.

L'Epouse du MArchAnd lA voit Avec tendresse.

Ils en font leur CompAgne, et leur fils sA MAAtresse.

ChAcun veut cet hymen: Cloris A leurs dÈsirs RÈpondAit seulement  
pAr de profonds soupirs.

DAmon, c'ÈtAit ce fils, lui tient ce doux lAngAge: Vous soupirez  
toujours, toujours votre visAge BAignÈ de pleurs nous mArQue un  
dÈplAisir secret.

Qu'Avez-vous? vos beAux yeux verrAient-ils A regret Ce Que peuvent  
leurs trAits et l'excÈs de mA flAmme?

Rien ne vous force ici; dÈcouvrez-nous votre ,me: Cloris, c'est moi Qui  
suis l'esclAve, et non pAs vous.

Ces lieux, A votre grÈ, n'ont-ils rien d'Assez doux?

Parlez; nous sommes prAts A chAnger de demeure: Mes pArents m'ont  
promis de pArtir tout A l'heure.

Regrettez-vous les biens Que vous Avez perdus?

Tout le nôtre est A vous; ne le dÈdAignez plus.

J'en sAis Qui l'AgrÈerAient; j'Ai su plAire A plus d'une; Pour vous,  
vous mÈritez toute une Autre fortune.

Quelle Que soit lA nôtre, usez-en; vous voyez Ce Que nous possÈdons,  
et nous-mAme A vos pieds.



Ainsi pARle DAmon; et Cloris tout en lArmes Lui rÈpond en ces mots, AccompAgNÈs de chArmes: Vos moindres QuAlitÈs, et cet heureux sÈjour MAme Aux filles des dieux donnerAient de l'Amour; Jugez donc si Cloris, esclAve et mAlheureuse, Voit l'offre de ces biens d'une ,me dÈdAigneuse.

Je sAis Quel est leur prix: mAis de les Accepter, Je ne puis; et voudrAis vous pouvoir Ècouter; Ce Qui me le dÈfend, ce n'est point l'esclAvAge: Si toujours lA nAissAnce ÈlevA mon courAge, Je me vois, gr,ce Aux Dieux, en des mAins oA je puis Garder ces sentiments mAlgrÈ tous mes ennuis; Je puis mAme Avouer (hÈlAs! fAut-il le dire?) Qu'un Autre A sur mon coeur conservÈ son empire.

Je chÈris un AmAnt, ou mort, ou dAns les fers; Je prÈtends le chÈrir encor dAns les enfers.

Pourriez-vous estimer le coeur d'une inconstAnte?

Je ne suis dÈjA plus AimAble ni chArmAnte; Cloris n'A plus ces trAits Que l'on trouvAit si doux, Et doublement esclAve est indigne de vous.

TouchÈ de ce discours, DAmon prend congÈ d'elle.

Fuyons, dit-il en soi; j'oublierAi cette Belle: Tout pAsse, et mAme un jour ses lArmes pAsseront: Voyons ce Que l'Absence et le temps produiront.

A ces mots il s'embarQue; et, QuittAnt le rivAge, Il court de mer en mer, Aborde en lieu sAuvAge, Trouve des mAlheureux de leurs fers ÈchAppÈs, Et sur le bord d'un bois A chAsser occupÈs.

TÈlAmon, de ce nombre, AvAit brisÈ sA chAAne: Aux regArds de DAmon il se prÈsente A peine, Que son Air, sA fiertÈ, son esprit, tout enfin FAit Qu'A l'Abord DAmon Admire son destin; Puis le plAint, puis l'emmÈne, et puis lui dit sA flAmme.

D'une EsclAve, dit-il, je n'Ai pu toucher l',me: Elle chÈrit un mort! Un mort! ce Qui n'est plus L'emporte dAns son coeur! mes vœux sont superflus.

LA-dessus, de Cloris il lui fAit lA peinture.

TÈlAmon dAns son ,me Admire l'Aventure, Dissimule, et se lAisse emmener Au sÈjour OA Cloris lui conserve un si pArfAit Amour.

Comme il voulAit cAcher Avec soin sA fortune, Nulle peine pour lui

n'ÉtAit vile et commune.

On Apprend leur retour et leur dÉbArQuement; Cloris, se prÉsentAnt A l'un et l'Autre AmAnt, ReconnAAit TÈlAmon sous un fAix Qui l'AccAble.

Ses chAgrins le rendAient pourtAnt mÈconnAissAble; Un oeil indiffÈrent A le voir e't errÈ, TAnt lA peine et l'Amour l'AvAient dÈfigurÈ!

Le fArdeAu Qu'il portAit ne fut Qu'un vAin obstAcle, Cloris le reconnAAit, et tombe A ce spectAcle: Elle perd tous ses sens et de honte et d'Amour TÈlAmon, d'Autre pArt, tombe presQue A son tour.

On demAnde A Cloris lA cAuse de sA peine: Elle lA dit; ce fut sAns s'Attirer de hAine.

Son rÈcit ingÈnu redoublA lA pitiÈ

DAns des coeurs prÈvenus d'une juste AmitiÈ.

DAmOn dit Que son zÉle AvAit chAngÈ de fAce: On le crut. CependAnt, Quoi Qu'on dise et Qu'on fAsse, D'un triomphe si doux l'honneur et le pLAisir Ne se perd Qu'en lAissAnt des restes de dÈsir.

On crut pourtAnt DAmOn. Il restreignit son zÉle A sceller de l'Hymen une union si belle; Et, pAr un sentiment A Qui rien n'est Ègal, Il priA ses pArents de doter son rival: Il l'obtint, renonÇAnt dÈs lors A l'HymÈnÈe.

Le soir ÈtAnt venu de l'heureuse journÈe, Les noces se fAisAient A l'ombre d'un ormeAu; L'enfAnt d'un voisin vit s'y percher un corbeAu: Il fAit pArtir de l'Arc une flÉche mAudite, Perce les deux Èpoux d'une Atteinte subite.

Cloris mourut du coup, non sAns Que son AmAnt Attir,t ses regArds en ce dernier moment.

Il s'Ècrie, en voyAnt finir ses destinÈes: Quoi! lA PArQue A trAnchÈ le cours de ses AnnÈes!

Dieux, Qui l'Avez voulu, ne suffisAit-il pAs Que lA hAine du Sort AvAnÇ,t mon trÈpAs?

En AchEvAnt ces mots, il AchEvA de vivre: Son Amour, non le coup, l'obligeA de lA suivre: BlessÈ lÈgÈrement, il pAssA chez les morts: Le

Styx vit nos Epoux Accourir sur ses bords.

Mame Accident finit leurs précieuses trames; Mame tombe eut leurs corps, mame séjour leurs ,mes.

Quelques-uns ont Écrit (mais ce fait est peu s'r) Que chacun d'eux devint statue et arbre dur: Le couple infortuné face à face repose.

Je ne garantis point cette métamorphose: On en doute. - On la croit plus que vous ne pensez, dit Climène; et, cherchant dans les siècles passés quelque exemple d'amour et de vertu parfaite, tout ceci me fut dit par un sage interprète.

J'admire, je plains ces amants malheureux: On les allait unir; tout concourait pour eux; ils touchaient au moment; l'attente en était s're: Hélas! il n'en est point de telle en la nature; sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains: Les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

- Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.

La Fate est vers sa fin, grâce au Ciel, avancée; Et nous avons passé tout ce temps en récits capables d'affliger les moins sombres esprits: Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.

Je prétends de ce jour mieux employer le reste, Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.

Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur: Il en fait tous les jours de diverse manière; Je changerai de style en changeant de manière.

Zoon plaisait aux yeux; mais ce n'est pas assez: Son peu d'esprit, son humeur sombre,

Rendaient ces talents mal placés.

Il fuyait les cités, il ne cherchait que l'ombre, vivait parmi les bois, concitoyen des ours.

Et passait sans aimer les plus beaux de ses jours.

Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire: J'en blame en nous l'excès; mais je n'approuve pas qu'insensible aux plus doux appas

Jamais un homme ne soupire.

HÈ Quoi! ce long repos est-il d'un si grAnd prix?

Les morts sont donc heureux? Ce n'est pAs mon Avis: Je veux des pAssions; et si l'ÈtAt le pire Est le nÈAnt, je ne sAis point

De nÈAnt plus complet Qu'un coeur froid A ce point.

Zoon n'AimAnt donc rien, ne s'AimAnt pAs lui-mAme, Vit Iole endormie, et le voilA frAppÈ:

VoilA son coeur dÈveloppÈ.

Amour, pAr son sAvoir suprAme,

Ne l'eut pAs fAit AmAnt, Qu'il en fit un hÈros.

Zoon rend gr,ce Au Dieu Qui troublAit son repos: Il regArde en tremblAnt cette jeune merveille.

A lA fin Iole s'Èveille;

Surprise et dAns l'Ètonnement,

Elle veut fuir, mAis son AmAnt

L'ArrAte, et lui tient ce lAngAge:

RARE et chArmAnt objet, pourQuoi me fuyez-vous?

Je ne suis plus celui Qu'on trouvAit si sAuvAge: C'est l'effet de vos trAits, Aussi puissAnts Que doux; Ils m'ont l',me et l'esprit et lA rAison donnÈe.

Souffrez Que, vivAnt sous vos lois,

J'emploie A vous servir des biens Que je vous dois.

Iole, A ce discours encor plus ÈtonnÈe, Rougit, et sAns rÈpondre elle court Au hAmeAu, Et rAconte A chAcun ce mirAcle nouveAu.

Ses compAgnes d'Abord s'Assemblent Autour d'elle: Zoon suit en triomphe, et chAcun ApplAudit.

Je ne vous dirAi point, mes soeurs, tout ce Qu'il fit, Ni ses soins pour plAire A lA belle:

Leur hymen se conclut. Un SAtrApe voisin, Le propre jour de cette

fAte,

EnlÉve A Zoon sA conQuAte:

On ne soupÇonnAit point Qu'il e't un tel dessein.

Zoon Accourt Au bruit, recouvre ce cher gAge, Poursuit le rAvisseur,  
et le joint et l'engAge En un combAt de mAin A mAin.

Iole en est le prix Aussi bien Que le juge.

Le SAtrApe, vAincu, trouve encor du refuge En lA bontÉ de son rivAl.

HèlAs! cette bontÉ lui devint inutile;

Il mourut du regret de cet hymen fAtAl: Aux plus infortunÈs lA tombe  
sert d'Asile.

Il prit pour hÈritiÈre, en finissAnt ses jours, Iole, Qui mouillA de  
pleurs son mAisolÈe.

Que sert-il d'Atre plAint QuAnd l',me est envolÈe?

Ce sAtrApe e't mieux fAit d'oublier ses Amours.

lA jeune Iris A peine AchèvAit cette histoire; Et ses soeurs AvouAient  
Qu'un chemin A lA gloire, C'est l'Amour: on fAit tout pour se voir  
estimÈ; Est-il QuelQue chemin plus court pour Atre AimÈ?

Quel chArme de s'ouÔr louer pAr une bouche Qui mAme sAns s'ouvrir  
nous enchAnte et nous touche Ainsi disAient ces soeurs. Un orAge  
soudAin Jette un secret remords dAns leur profAne sein.

Bacchus entre, et sA cour, confus et long cortÉge: OA sont, dit-il, ces  
soeurs A lA mAin sAcrilÉge?

Que PAllAs les dÈfende, et vienne en leur fAveur Opposer son AEgide  
A mA juste fureur:

Rien ne m'empAcherA de punir leur offense.

Voyez: et Qu'on se rie AprÈs de mA puissAnce!

Il n'eut pAs dit, Qu'on vit trois monstres Au plAncher, AilÈs, noirs et  
velus, en un coin s'AttAcher.

On cherche les trois Soeurs; on n'en voit nulle trAce: Leurs mÈtiers

sont brisÈs; on Élève en leur plAce Une ChApelle Au Dieu,pÈre du  
vrAi NectAr.

PAllAs A beAu se plAindre, elle A beAu prendre pArt Au destin de ces  
Soeurs pAr elle protÈgÈes; QuAnd QuelQue dieu, voyAnt ses bontÈs  
nÈgligÈes, Nous fAit sentir son ire, un Autre n'y peut rien: L'Olympe  
s'entretient en pAix pAr ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fAmeux exemple: Chommons: c'est fAire  
Assez Qu'Aller de Temple en Temple Rendre A chAQue immortel les  
voeux Qui lui sont dus: Les jours donnÈs Aux Dieux ne sont jAmAis  
perdus.

XII, 29 Le Juge Arbitre, l'HospitAlier, et le SolitAire Trois SAInts,  
ÈgAlement jAloux de leur sAlut, PortÈs d'un mAme esprit, tendAient A  
mAme but.

Ils s'y prirent tous trois pAr des routes diverses: Tous chemins vont A  
Rome: Ainsi nos Concurrents Crurent pouvoir choisir des sentiers  
diffÈrents.

L'un, touchÈ des soucis, des longueurs, des trAverses, Qu'en ApAnAge  
on voit Aux ProcÈs AttAchÈs S'offrit de les juger sAns rÈcompense  
Aucune, Peu soigneux d'ÈtAblir ici-bAs sA fortune.

Depuis Qu'il est des Lois, l'Homme, pour ses pÈchÈs, Se condAmne A  
plAider lA moitiÈ de sA vie.

LA moitiÈ? les trois QuArts, et bien souvent le tout.

Le ConciliAteur crut Qu'il viendrAit A bout De guÈrir cette folle et  
dÈtestAble envie.

Le second de nos SAInts choisit les HôpitAux.

Je le loue; et le soin de soulAger ces mAux Est une chAritÈ Que je  
prÈfÈre Aux Autres.

Les MALAdes d'Alors, ÈtAnt tels Que les nôtres, DonnAient de  
l'exercice Au pAuvre HospitAlier; ChAgrins, impAtients, et se  
plAignant sAns cesse: Il A pour tels et tels un soin pArticulier; Ce sont  
ses Amis; il nous lAisse.

Ces plAintes n'ÈtAient rien Au prix de l'embArrAs OA se trouvA rÈduit  
l'Appointeur de dÈbAts: Aucun n'ÈtAit content; lA sentence Arbitrale  
A nul des deux ne convenAit:

JAmAis le Juge ne tenAit

A leur grÈ lA bAlAnce ÈgAle.

De semblAbles discours rebutAient l'Appointeur: Il court Aux HôpitAux, vA voir leur Directeur: Tous deux ne recueillAnt Que plAinte et Que murmure, AffligÈs, et contrAints de Quitter ces emplois, Vont confier leur peine Au silence des bois.

LA, sous d',pres rochers, prÈs d'une source pure, Lieu respectÈ des vents, ignorÈ du Soleil, Ils trouvent l'Autre SAint, lui demAndent conseil.

Il fAut, dit leur Ami, le prendre de soi-mAme.

Qui mieux Que vous sAit vos besoins?

Apprendre A se connAAtre est le premier des soins Qu'impose A tous mortels lA MAjestÈ suprAme.

Vous Ates-vous connus dAns le monde hAbitÈ?

L'on ne le peut Qu'Aux lieux pleins de trAnQuillitÈ: Chercher Ailleurs ce bien est une erreur extrAme.

Troublez l'eAu: vous y voyez-vous?

Agitez celle-ci. - Comment nous verrions-nous?

LA vAse est un ÈpAis nuAge

Qu'Aux effets du cristAl nous venons d'opposer.

- Mes FrÈres, dit le SAint, lAissez-lA reposer, Vous verrez Alors votre imAge.

Pour vous mieux contempler demeurez Au dÈsert.

Ainsi pArLA le SolitAire.

Il fut cru; l'on suivit ce conseil sAlutAire.

Ce n'est pAs Qu'un emploi ne doive Atre souffert.

PuisQu'on plAide, et Qu'on meurt, et Qu'on devient mAlAde, Il fAut des MÈdecins, il fAut des AvocAts.

Ces secours, gr,ce A Dieu, ne nous mAnQueront pAs: Les honneurs et le gAin, tout me le persuAde.

CependAnt on s'oublie en ces communs besoins.

O vous dont le Public emporte tous les soins, MAgistrAts, Princes et Ministres,

Vous Que doivent troubler mille Accidents sinistres, Que le mAlheur AbAt, Que le bonheur corrompt, Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si QuelQue bon moment A ces pensers vous donne, QuelQue flAtteur vous interrompt.

Cette leÇon serA lA fin de ces OuvrAges: Puisse-t-elle Atre utile Aux siÉcles A venir!

Je lA prÈsente Aux Rois, je lA propose Aux SAgés: PAR oA sAurAis-je mieux finir?

Le Soleil et les Grenouilles

Fable non publiÉE dAns le livre des FABLES du vivAnt de LA FontAine  
Les Filles du limon tirAient du Roi des Astres AssistAnce et protection.

Guerre ni pAuvretÈ, ni semblAbles dÈsAstres Ne pouvAient Approcher de cette NATION.

Elle fAisAit vAloir en cent lieux son empire.

Les reines des ÈtAngs, Grenouilles veux-je dire, CAR Que co'te-t-il d'Appeler

Les choses pAr noms honorAbles?

Contre leur bienfAiteur osÉrent cAbAler, Et devinrent insupportAbles.

L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfAits, EnfAnts de lA bonne fortune,

Firent bientôt crier cette troupe importune; On ne pouvAit dormir en pAix:

Si l'on e't cru leur murmure,

Elles AurAient pAr leurs cris



SoulevÈ grAnds et petits

Contre l'oeil de lA NAture.

Le Soleil, A leur dire, AllAit tout consumer; Il fAllAit promptement  
s'Armer,

Et lever des troupes puissAntes.

Aussitôt Qu'il fAisAit un pAs,

AmbAssAdes CroAssAntes

AllAient dAns tous les EtAts.

A les ouÔr, tout le monde,

Toute lA mAchine ronde

RoulAit sur les intÈrAts

De QuAtre mÈchAnts mArAis.

Cette plAinte tÈmÈrAire

Dure toujours; et pourtAnt

Grenouilles devrAient se tAire,

Et ne murmurer pAs tAnt:

CAR si le Soleil se piQue,

Il le leur ferA sentir;

LA RÈpubliQue AQuAtiQue

Pourrait bien s'en repentir.

LA Ligue des rAts

Fable non publiÈe dAns le livre des FABLES du vivAnt de LA FontAine  
Une Souris crAignAit un ChAt

Qui dÈs longtemps lA guettAit Au pAssAge.

Que fAire en cet ÈtAt? Elle, prudente et sAge, Consulte son Voisin:  
c'ÈtAit un mAAtre RAT, Dont lA rAteuse Seigneurie

S'ÊtAit logÉE en bonne Hôtellerie,

Et Qui cent fois s'ÊtAit vAntÈ, dit-on, De ne crAindre de ChAt ou ChAtte

Ni coup de dent, ni coup de pAtte.

DAME Souris, lui dit ce fAnfAron,

MA foi, Quoi Que je fAsse,

Seul, je ne puis chAsser le ChAt Qui vous menAce; MAis AssemblAnt tous les RAts d'Alentour, Je lui pourrAi jouer d'un mAuvAis tour.

LA Souris fAit une humble rÈvÈrence;

Et le RAt court en diligence

A l'Office, Qu'on nomme Autrement LA DÈpense, OA mAints RAts AssemblÈs

FAisAient, Aux frAis de l'Hôte, une entiÈre bombAnce.

Il Arrive les sens troublÈs,

Et les poumons tout essoufflÈs.

Qu'Avez-vous donc? lui dit un de ces RAts. Parlez.

- En deux mots, rÈpond-il, ce Qui fAit mon voyAge, C'est Qu'il fAut promptement secourir LA Souris, CAR RAminAgrobis

FAit en tous lieux un ÈtrAnge rAvAge.

Ce ChAt, le plus diAble des ChAts,

S'il mAnQue de Souris, voudrA mAnger des RAts.

ChAcun dit: Il est vrAi. Sus, sus, courons Aux Armes.

QuelQues RAtes, dit-on, rÈpAndirent des lArmes.

N'importe, rien n'ArrAte un si noble projet; ChAcun se met en ÈQuipAge;

ChAcun met dAns son sAc un morceAu de fromAge, ChAcun promet enfin de risQuer le pAquet.

Ils AllAient tous comme A lA fAte,  
L'esprit content, le coeur joyeux.  
CependAnt le ChAt, plus fin Qu'eux,  
TenAit dÈjA lA Souris pAr lA tAte.  
Ils s'AvAncÉrent A grAnds pAs  
Pour secourir leur bonne Amie.  
MAis le ChAt, Qui n'en dÈmord pAs,  
Gronde et mArche Au-devAnt de lA troupe ennemie.  
A ce bruit, nos trÈs prudents RAts,  
CrAignAnt mAuvAise destinÈe,  
Font, sAns pousser plus loin leur prÈtendu frAcAs, Une retrAite  
fortunÈe.  
ChAQue RAt rentre dAns son trou;  
Et si QuelQu'un en sort, gAre encor le MATou.